

Fifth Avenue 5

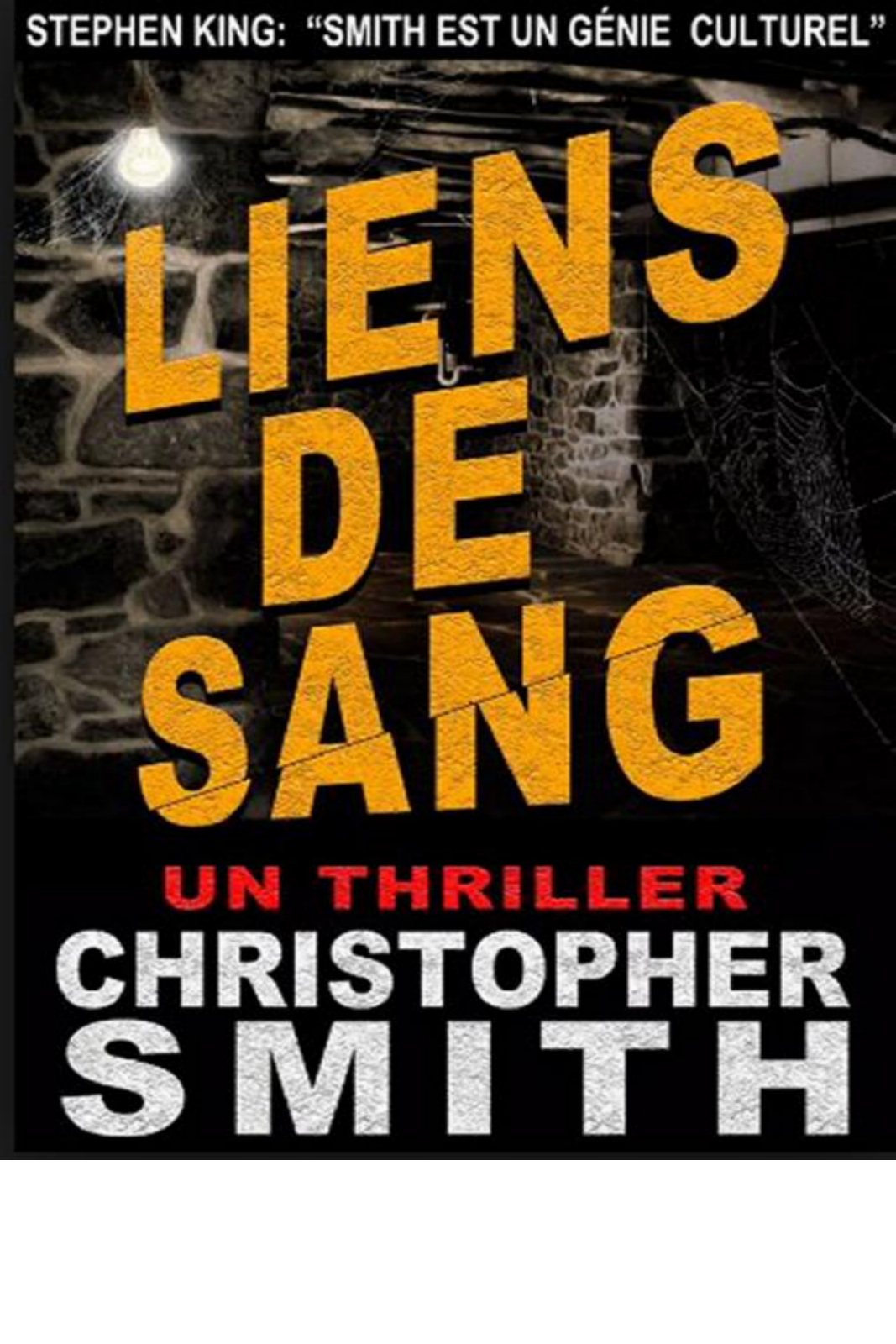
Liens de Sang

Smith, Christopher

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

STEPHEN KING: "SMITH EST UN GÉNIE CULTUREL"

The background of the book cover is a dark, grainy photograph of a stone wall. A single light bulb is visible in the upper left corner, casting a glow. A spider web is visible on the right side of the cover.

LIENS DE SANG

UN THRILLER

**CHRISTOPHER
SMITH**

LIENS DE SANG

Un roman de **Christopher SMITH**

Traduit de l'anglais par **Yannick MARAIS et Corinne MASKA**

Copyright : Cette publication est protégée par le Copyright Act Américain de 1976 et toutes les autres lois internationales applicables, les lois fédérales, nationales et locales, et tous les droits sont réservés, y compris les droits de revente.

Toutes les marques de commerce, marques de service, noms de produits ou fonctions nommées sont supposées être la propriété de leurs propriétaires respectifs et sont utilisées uniquement à titre de référence. Il n'y a aucune approbation implicite lorsque nous utilisons un de ces termes. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme et partout moyen électronique ou mécanique (y compris la photocopie, l'enregistrement ou le stockage d'informations et de récupération) sans l'autorisation écrite de l'auteur.

Première édition e-book © 2011.

Pour toutes les autorisations, contacter l'auteur :
email:ChristopherSmithBooks@gmail.com

Avertissement : Il s'agit d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes vivantes ou décédées (sauf mention explicite) est une coïncidence.

Copyright © 2011 Christopher Smith.

Tous droits réservés dans le monde entier.

<http://www.christophersmithbooks.com>

10 9 8 7 6 5 4 3 2 1

L'auteur tient à exprimer sa reconnaissance à Erich Kaiser, ses parents Ross Smith et Ann Smith, Margaret Nagle, Brandi Doane, Kate Cady, J. Carson Black, Jackie Kennedy, Anna Dobson, Tyler Thiede, l'équipe de Odyl, ses amis du *Bangor Daily News* et de UMaine, Debra McCann, Diane Cormier, Lisa Smith, Jon McCann, Jennifer McCann, Deborah Rogers, Howard Segal, et son incroyable conseiller financier, Jaime Berube.

Je vous remercie tous.

L'auteur tient également à remercier ses lecteurs, qui sont la pierre angulaire de son travail. Je vous remercie pour votre patience et votre soutien. Vous êtes la raison pour laquelle je me lève très tôt chaque matin et me couche très tard le soir.

Je vous verrai sur Facebook.

Merci également à l'équipe d'Amazon, à mes amis Ted Adams et Bari Khan pour m'avoir fait découvrir le côté sombre de Manhattan, même s'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient à l'époque, à ces hommes et ces femmes qui ont permis à l'auteur de connaître le vrai Manhattan alors qu'il songeait à écrire ce livre, et aux amis, anciens et nouveaux, qui ont tous contribué à façonner ce livre ou qui ont offert leur soutien une fois l'écriture terminée.

Encore merci.

SOMMAIRE

Prologue
Chapitre Un
Chapitre Deux
Chapitre Trois
Chapitre Quatre
Chapitre Cinq
Chapitre Six
Chapitre Sept
Chapitre Huit
Chapitre Neuf
Chapitre Dix
Chapitre Onze
Chapitre Douze
Chapitre Treize
Chapitre Quatorze
Chapitre Quinze
Chapitre Seize
Chapitre Dix-sept
Chapitre Dix-huit
Chapitre Dix-neuf
Chapitre Vingt
Chapitre Vingt-et-un
Chapitre Vingt-deux
Chapitre Vingt-trois
Chapitre Vingt-quatre
Chapitre Vingt-cinq
Chapitre Vingt-six
Chapitre Vingt-sept
Chapitre Vingt-huit
Chapitre Vingt-neuf
Chapitre Trente
Chapitre Trente-et-un
Chapitre Trente-deux
Chapitre Trente-Trois
Chapitre Trente-quatre

Chapitre Trente-Cinq
Chapitre Trente-Six
Chapitre Trente-Sept
Épilogue

PROLOGUE

Mai
New-York City

Au bout du compte c'est ce chien, un dogue allemand, qu'on accuserait injustement de la mort brutale et prématurée de Kenneth Miller. Pour l'heure, il se tenait assis à l'extrémité du bureau de son maître, sa laisse dans la gueule et une lueur d'anticipation dans les yeux.

Il était midi, l'heure de la promenade quotidienne. Le chien gémit en tapotant de la patte sur le parquet luisant.

Miller leva les yeux de son journal.

- Deux secondes, dit-il. Tu vois bien que je suis en train d'écrire.

Le chien, les yeux levés, vint frotter son museau contre le bras de Kenneth Miller, qui posa son stylo et le regarda. Le magnat de 76 ans avait fait fortune en manipulant habilement l'argent de la famille, le faisant circuler encore et encore sur le marché avec cette finesse des financiers qui savent lui donner une nouvelle vie.

- Je suppose que tu veux sortir.

Le chien, baptisé Blue, émit un grognement de plaisir.

- Et tu veux que je vienne avec toi ?

Là encore, la patte qui tape le sol, cette fois avec impatience.

Miller caressa le pelage gris-bleu, parfaitement lisse, du chien et lui reprit la laisse.

-Vois-tu, en dehors de Camille et Emma, tu es le seul qui sait comment y faire avec moi. D'autres tueraient pour posséder cette faculté. Pour la mettre sous cloche et la garder pour plus tard.

Il plia le morceau de papier, le mit dans une enveloppe, sur laquelle il inscrivit le nom de Camille, puis il l'emporta vers son coffre-fort mural. Il l'y déposa avant de composer le code secret. Scellée. Puis, il attacha la laisse au collier du chien et se pencha vers son oreille.

- Mais ils n'y arriveront jamais. Toi, tu es unique, hein, mon chien ? Tu m'aimes pour ce que je suis.

Miller se leva et Blue, qui, des années auparavant, avait suivi des cours de dressage dignes de professionnels, vint immédiatement s'asseoir à sa gauche. Miller gardait toujours une réserve de friandises dans sa poche et il en donna une au chien.

- Alors, où va-t-on aujourd'hui ? demanda-t-il. Comme d'habitude ?

Blue aboya.

- C'est bien ce que je pensais. En route. On a huit kilomètres à faire et je pense qu'après une journée comme celle-ci, une promenade ne sera pas du luxe.

Ils sortaient de la bibliothèque, une des vingt pièces de son somptueux appartement avec terrasse sur Sutton Place, quand Miller vit du coin de l'œil quelque chose de flou foncer vers lui.

Un objet lourd vint le frapper avec force à la tête, il s'effondra au sol, presque inconscient.

Il secoua la tête, essaya de se lever, mais la pièce tournait autour de lui. Sa vision s'obscurcit, il entendait taper sur le sol. Il cligna des yeux avec insistance et regarda Blue se faire emmener dans la bibliothèque. Puis il entendit la porte se fermer.

Des aboiements. Ce chien était tout pour lui. Nouvel essai pour se relever. Il sentit qu'on lui glissait un sac plastique noir autour de la tête. Des mains qui l'attrapent sous les aisselles, qui le soulèvent et le poussent vers l'escalier en colimaçon. Qui que ce soit, c'était quelqu'un de beaucoup plus fort que lui.

Mais il était décidé à se battre. Il avait beau être loin, le *quarterback* autrefois célébré de l'équipe de football de Yale, il avait beau être plus vieux, Kenneth Miller était encore en forme et malgré son âge, il avait encore de la force. Un coup de coude dans les côtes de la personne derrière lui, assez fort pour faire reculer son assaillant qui relâcha l'étreinte sur le sac plastique. Miller le déchira. À bout de souffle, il se retourna et fit face à son assassin qui revenait à la charge.

Tout alla si vite que son esprit était incapable de traiter toutes les informations. Impossible de dire si la personne qui se jetait sur lui était un homme ou une femme - vêtements sombres, masque de ski en lycra noir, l'agresseur fut de nouveau tout près.

Miller saisit un vase sur la table à côté de lui et le jeta juste avant d'être mis à terre. Le vase toucha la poitrine, brisant l'élan. L'agresseur glissa sur le sol en marbre et un grand coup sur la tête le fit sombrer, inconscient. Incrédule, Miller se tenait là, appelant à l'aide. Où était son personnel ? Pourquoi n'étaient-ils pas ici ? Puis il se souvint. On était dimanche. Leur jour de congé. Il était seul.

Il se dirigea vers le corps et arracha le masque. Fixant le visage avec déception, il s'en écarta. La porte de la bibliothèque s'ouvrit et la personne qui avait emmené Blue apparut.

- Tu ne pourras pas nous avoir tous.

- Pourquoi faites-vous cela ? demanda Miller.

- Tu sais pourquoi. Tu as créé cette situation. Nous savons où tu étais aujourd'hui. Nous savons ce que tu es en train de le faire.

- *En train* de faire ?, répéta Miller. Pas *en train*. C'est fait. J'ai signé les papiers.

- Absolument pas.

Miller éclata de rire.

- Si, je l'ai fait. Vous pouvez me tuer maintenant ou me laisser mourir de ma belle mort, rien n'y changera. Vous n'aurez jamais mon argent. Jamais.

A ces mots, la personne bondit et le frappa d'un coup de pied au ventre. Tellement fort que Miller ne put rien faire pour empêcher l'inévitable.

Projeté en arrière vers l'escalier, il vit les erreurs de sa vie défiler devant ses yeux. Pourtant, même face à la mort, il ne regrettait qu'une chose. Il ne reverrait plus jamais sa chère Emma, ni sa Camille adorée.

Son dos heurta violemment l'escalier et il entama une sorte de saut périlleux rudimentaire. Sa tête vint s'écraser contre un des barreaux en noyer et il sentit son nez et ses dents de devant se briser. Son épaule lâcha, comme si elle venait de se dissoudre. Puis sa jambe se prit dans un des barreaux, le faisant tourner haut dans les airs.

Un très court instant, Kenneth Miller s'éleva. Et il sut exactement comment sa vie allait finir.

Il fonçait tout droit sur le poteau finement sculpté en bas de l'escalier, surmonté d'une statue en bronze du dieu grec Neptune, tenant dans sa main droite un grand trident en fer.

Sa poitrine n'opposa aucune résistance. Il vint s'empaler avec une telle force que le trident traversa son corps de part en part, lui déchirant le dos et faisant jaillir sa colonne vertébrale.

La pièce commença à tourner. Les lumières à faiblir. La mort approchait, mais ne l'avait pas encore touché.

Dans les derniers instants de sa vie, il entendit Blue descendre les escaliers en courant. Puis le chien fut en-dessous de lui, les yeux levés vers son maître, exprimant ce que Miller espérait être du chagrin. Peut-être de la rage.

Le chien se tenait dans une mare de sang grandissante. *Son* sang. Le Dogue leva les yeux vers le haut de l'escalier, où les meurtriers devaient se trouver, puis de nouveau vers son maître.

Avant de perdre connaissance, Miller vit Blue regarder le sang, puis, avec une force inattendue, tapoter de sa patte le centre de la plaque.

CHAPITRE UN

DEUX MOIS PLUS TARD

Juillet
New-York City

Depuis qu'ils l'avaient contacté, ses rêves étaient devenus d'un réalisme saisissant. Tout, les odeurs, les couleurs, les textures, et même les voix, qui lui semblaient pourtant si jeunes, étaient telles qu'il se les rappelait. Il se souvenait du rêve jusqu'à sa toute fin, dans les moindres détails.

Cette nuit-là, il rêva d'un après-midi passé avec ses filles. Katie avait cinq ans, il lui apprenait à attraper un ballon.

C'était une journée au parc, seul avec elles. Son mariage avec Gloria était devenu merdique, mais il était avec Katie et Beth, son aînée, qui les regardait, assise dans l'herbe, vêtue de son habituelle tenue d'été - un débardeur blanc et un short. Ses cheveux bruns, un peu bouclés aux extrémités, lui tombaient sur les épaules. Son front était brillant de sueur. Quand il regardait vers elle, elle souriait et, parfois, lui adressait un geste de la main. Mais dans les moments où elle ne sentait pas son regard sur elle, son visage ne trahissait plus aucun sentiment.

Il se souvenait qu'il faisait chaud. Pas un souffle d'air. A part eux, les gens autour, et les chiens courant à travers le parc pour renifler les arbres, les buissons et les autres chiens, rien ne semblait bouger. Les arbres étaient immobiles. L'herbe était immobile. Ça faisait bien une heure qu'ils étaient là, mais même le soleil semblait ancré dans le ciel, peu disposé à continuer sa route.

Katie essaya une bonne douzaine de fois avant d'attraper le ballon, mais le moment où elle y arriva fut un vrai bonheur. Il l'avait lancé tout aussi doucement que les autres fois, mais là il vint se loger dans ses bras et quand elle vit qu'il y restait, elle sembla réellement choquée. Elle le serra contre sa poitrine et se tourna vers sa sœur, qui l'encourageait en applaudissant, même si la noirceur de son regard trahissait sa tourmente intérieure.

Elle venait d'avoir onze ans, et elle était assez grande pour sentir ce qui se tramait. Leur relation s'écroulait. Les disputes discrètes laissaient souvent place aux cris. L'histoire de ses parents s'achevait sous ses yeux, comme pour bon nombre de ses amies avant elle.

Après tout, on était à Manhattan, la ville des familles qui

exploient. Elle savait ce qui se passait. Par moments il avait l'impression que si Gloria et lui divorçaient, Beth serait soulagée que les disputes cessent.

Du moins, c'est ce qu'il se disait.

Il n'en était plus si sûr, maintenant qu'il la regardait et qu'il voyait la douleur sur son visage. C'est ce qu'ils se disaient pour rendre leur décision plus facile.

Katie courut vers lui et lui tendit le ballon. Ses cheveux blonds bouclés étaient collés à son front. Elle au moins souriait, d'un vrai sourire. Elle était trop jeune pour savoir que ses parents avaient merdé. Il l'embrassa sur la joue et elle repartit en courant, prête à recevoir de nouveau le ballon.

Mais cette fois, lorsqu'il le lança et qu'elle l'attrapa, les hommes dans les arbres firent leur apparition. Suspendus par les genoux à des grosses branches, ils se laissèrent tomber comme des chauves-souris, se balançant d'abord, puis complètement immobiles. Tête en bas, ils le fixaient du regard. L'un d'entre eux tourna la tête vers lui. Pendant ce temps, en-dessous, d'autres hommes sortaient des buissons ou de derrière les arbres.

Il ne pouvait pas se souvenir de leur apparition, celle-ci n'ayant jamais eu lieu. Pourtant, ils étaient là, dans son rêve, chargeant tranquillement leurs fusils en plein Central Park, comme si c'était quelque chose de tout à fait naturel.

Une brise se mit à souffler, de plus en plus fort. Le soleil, jusqu'alors immobile, décrivit un arc rapide avant de plonger derrière les arbres, et l'air devint enfin plus frais. En un clin d'œil, les familles et leurs chiens furent loin, les laissant seuls face à ces hommes qui avaient à présent leurs fusils levés.

Katie ne vit rien de tout ça. Elle lança le ballon, rit en le voyant s'approcher de son père, puis elle fut projetée en avant quand sa tête explosa sur l'herbe coupée.

Sans aucune expression, Beth regarda sa sœur tomber. Puis elle se leva, les bras grand ouverts comme pour accueillir ce qui allait lui arriver. Il la regarda tomber en arrière, criblée de balles avant de subir exactement le même sort, la poitrine transpercée d'une pluie de projectiles.

Un bruit sourd lorsqu'il tomba à genoux, puis un fracas tel qu'il se réveilla. Il ouvrit les yeux en sursaut. Jennifer, endormie à côté de lui, s'agita. La chambre était dans le noir. Il était couvert de sueur. Il se glissa hors du lit, se rendit à la salle de bains, ferma la porte, alluma la lumière. Il but de l'eau au robinet puis s'en éclaboussa le visage. Il attrapa une serviette suspendue à un crochet et se regarda dans le miroir. Il avait quarante ans, mais même s'il paraissait plus jeune, il avait l'impression d'avoir vécu deux fois plus longtemps.

Ç'allait être dur, demain matin. Il lui faudrait être totalement concentré. Pour le moment, Jennifer ne devait pas savoir ce qui lui arrivait. Il devait gérer ça tout seul et s'en débarrasser tout seul, c'était plus sûr pour tout le monde.

Il éteignit la lumière et retourna dans la chambre. Il devinait sa forme dans le lit. Il restait là, debout, en silence, essayant d'oublier son rêve, mais c'était difficile. Il revit la tête de Katie éclater, et Beth choisissant la mort plutôt que la vie. Il essaya de repousser les images et, pendant un certain temps, il y parvint.

Il se coucha et se retourna pour regarder Jennifer. A son réveil, Marty Spellman redeviendrait le mari qu'elle avait toujours connu.

* * *

Le matin suivant, Marty agit exactement comme tous les autres matins. Il but son café, prit une douche et se retrouva nu devant le miroir du dressing. Il savait qu'elle était derrière lui.

S'efforçant de paraître léger, il se pinça au niveau de la taille ;

- Je suis en train de grossir, dit-il.

- Mais non, tu n'es pas gros.

- Mais si ! Et pas qu'un peu.

- OK, ça veut dire quoi pour toi, exactement, "gros" ?

Il se tourna vers sa femme, qui s'habillait pour aller travailler. Elle était journaliste d'investigation vedette sur Channel One. Il lui montra le pli entre le pouce et l'index.

- Ça c'est du gras.

- C'est de la peau et des muscles. En fait, tu es plutôt tout en muscles.

Elle baissa les yeux vers son entrejambe et sourit.

- Et là c'est juste bien fourni.

- Peut-être que je vais reprendre la course à pied.

- Peut-être que je viendrai avec toi.

Il hésita. Jennifer était beaucoup de choses, mais elle avait beau être en forme, elle n'était pas une athlète.

- En y réfléchissant, peut-être que je vais juste reprendre le footing.

Elle enleva la serviette qui entourait ses cheveux mouillés pour la faire claquer contre lui.

- Je suis une excellente coureuse.

- Tu n'as jamais couru de ta vie.

- Je t'en prie. Un pied devant l'autre, de plus en plus vite. C'est si dur que ça ?

- On en reparle après ton troisième kilomètre, bleusaille.

Elle passa une main dans ses cheveux blonds. Elle les ramena sur le haut de sa tête et le regarda pendant qu'il s'habillait.

- Ce soir, on va courir, dit-elle.
- Ce soir, on emmène les filles dîner.
- C'est ce soir ? Je pensais que c'était demain soir.
- C'est ce soir. Sept heures pétantes.

Elle s'approcha et lui entoura la taille. Un baiser appuyé sur la bouche, puis elle lui dit à l'oreille: - Prendras-tu un plat qui fait grossir ? Pourquoi pas quelques côtes bien grasses qui iraient se poser directement sur les tiennes ?

- Tu es hilarante.

Elle tapota son ventre plat.

- Et toi tu es névrosé.
- Sept heures, ça ne va pas être trop juste pour toi ?
- On ne peut jamais savoir ce que la journée réserve.

Lui-même, détective privé, était bien placé pour le savoir.

- Mais quoi qu'il arrive, je t'appelle pour te dire si je serai juste en retard ou si je ne pourrai pas venir du tout.

- Essaie de pouvoir.

- Ça fait une semaine que je ne les ai pas vues. Crois-moi, je vais tout faire pour venir. Elle enfila ses chaussures. Tu as quoi sur ton agenda ?

- Je dois rencontrer un nouveau client.
- Qui est-ce ?
- Ça ne va pas te plaire.

Un bref mouvement de paupières, elle leva les yeux vers lui.

- Je suis toute ouïe.

Il admira son corps.

- Tu es plein d'autres choses encore. Je dois rencontrer Lia Costa.

Elle écarquilla les yeux.

- Impossible.
- Et pourtant si.
- Qu'est-ce qu'elle te veut ?
- Aucune idée. Je saurai ça dans une heure.

- Son mari a été étranglé chez eux la semaine dernière. Elle l'a retrouvé mort dans sa chambre en revenant de son shopping. C'est moi qui ai traité le sujet, c'était du lourd.

- Je me souviens. J'ai vu ton reportage.
- Elle t'a appelé quand ?

Il enfila une paire de chaussettes avant de chercher ses chaussures.

- Il y a deux jours.
- Et tu ne me le dis que maintenant ?

- Si je l'avais dit sur le coup, tu aurais été comme un chien après son os et je n'aurais jamais pu te faire l'amour.

- C'est probablement vrai. Et tu as été particulièrement attentionné hier soir, donc je vais laisser passer. S'il y a quelque chose de croustillant, tu me le diras ?

- Je ne suis pas censé faire ça.

- Sauf si je peux t'aider.

Il trouva enfin la paire de chaussures qu'il cherchait.

- Généralement c'est comme ça que ça se passe.

Ils quittèrent le dressing, finirent de se préparer dans la salle de bain, puis ils sortirent de l'immeuble. Quand ils s'étaient mariés, chacun avait vendu son ancien appartement et ils vivaient à présent dans l'un des appartements-terrasse d'un nouveau gratte-ciel au coin de la 63^{ème} rue et de la 5^{ème}. Marty avait tellement de boulot en ce moment qu'il ne pouvait pas se rappeler la dernière fois qu'il avait rédigé une critique de film pour son site web, son passe-temps favori.

Dans la rue, c'était une journée chaude et lumineuse. Après le rêve de cette nuit, voir le parc juste en face le fit stopper net. Les parents commençaient à arriver avec leurs enfants pour passer la journée au soleil. Les trottoirs étaient bondés. New-York avait plongé dans l'été et par une belle journée comme celle-ci, la ville était particulièrement vivante.

- Tout va bien ?

Il secoua la tête.

- J'étais en train de penser aux filles. Il fit un signe de la tête vers le parc.

- Je les amenais là quand elles étaient petites.

Il se mit en quête d'un taxi.

- Tu veux monter avec moi ? Je peux te déposer.

- Tu as seulement quarante-cinq minutes pour être là-bas. On ferait mieux de prendre chacun le sien.

Elle s'avança sur la rue, jeta ses cheveux en arrière et tendit la main. Dans la minute, un taxi s'arrêta.

- Pourquoi ça ne marche pas avec moi ?

- Il te faut ces chaussures, dit-elle.

- Et apparemment, ces jambes.

Ils s'embrassèrent aussi furtivement que d'habitude. Mais cette fois, avant qu'elle ne puisse s'écarter, il la serra contre lui et lui donna un baiser plus expressif.

Surprise, elle lui sourit.

- C'était pour quoi, ça ?

Malgré son envie de l'embrasser à nouveau, de l'enlacer et de lui dire combien il l'aimait et combien elle comptait pour lui, il monta dans son taxi avec la même désinvolture que n'importe quel autre jour. Il ne pouvait pas l'alerter. Elle était trop intelligente et elle le connaissait trop bien.

- Juste comme ça, dit-il. Je t'appelle plus tard.

- Le plus tôt possible, bel étalon.

Il se pencha vers le chauffeur.

- 86^{ème} Ouest. Déposez-moi au parc.

Il le dit assez fort pour qu'elle puisse l'entendre. En s'éloignant, il regarda par-dessus son épaule et la vit reculer dans la rue, main levée.

Un taxi s'arrêta près d'elle et elle s'y engouffra.

Il la regarda jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Il sentit son estomac se serrer et faillit s'effondrer quand il réalisa que s'il ne gérait pas ça correctement, il ne la reverrait sans doute jamais.

CHAPITRE DEUX

Il regarda sa montre et donna une autre adresse au chauffeur.

- J'ai changé d'avis, dit-il. Déposez-moi sur la 14^{ème} Est.

C'était l'heure de pointe, il y avait beaucoup de circulation. Il sortit le TracFone acheté la veille et composa le numéro qui permettrait de protéger Jennifer jusqu'à ce qu'il donne l'instruction à son équipe de faire marche arrière.

- Elle est en route pour Channel One. Il ne doit rien lui arriver.

Personne ne la touche, personne ne l'approche. C'est clair ?

- Tout à fait clair.

- Vous n'avez pas intérêt à merder.

Pas facile de faire confiance à qui que ce soit, mais il n'avait pas le choix. Il espérait juste qu'ils traiteraient la situation comme si c'était leur propre femme ou un membre de leur famille qui était menacé.

Il raccrocha le téléphone, le posa sur ses genoux et pria pour qu'il sonne. Il attendit cinq minutes. Il baissa les yeux et lut le nom sur l'écran. Gloria, son ex-femme. Elle était à l'heure et connaissait la manœuvre. Une sonnerie : elle et leurs deux filles étaient loin, en sécurité, au moins pour l'instant. Deux sonneries : elles étaient en danger, il devait répondre.

Une seule sonnerie, puis son nom disparut, l'écran redevint noir. Elles étaient à l'abri. Il ouvrit la fenêtre, balança le téléphone. Maintenant, rien ne pouvait le relier à un de ces deux appels.

Le taxi descendait la 5^{ème} à toute allure, avec des embardées et des secousses.

Deux jours auparavant, il avait reçu un appel lui indiquant de se rendre aujourd'hui à l'angle de la 5^{ème} et la 14^{ème} rue. S'il n'y était pas à 9 h30 précises, sa femme et ses deux enfants mourraient. Il ne devait rien dire à personne, sinon ils le tueraient aussi.

Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que lui et son ex-femme avaient établi un plan pour des situations comme celles-ci. Des années avant, quand ils étaient encore mariés et qu'il venait de commencer son boulot de privé, ils avaient élaboré ces routines par nécessité. Son travail pouvait parfois devenir dangereux, des gens le menaçaient, comme en ce moment. Ils avaient appris de leurs erreurs et fait en sorte d'avoir toujours un moyen de communiquer.

Cette fois-ci, il avait envoyé un e-mail crypté à un ami fleuriste, lui indiquant quoi mettre sur la carte. L'immeuble de Gloria était

forcément surveillé, mais une livraison de fleurs était peu suspecte, encore moins si elles ne lui étaient pas destinées personnellement. Au lieu de ça, elles étaient livrées à Brian et Barbara Moore, un couple d'amis, qui lirait le message et le lui apporteraient. De cette façon, si quelqu'un à la réception était payé pour surveiller tous les messages ou les livraisons adressées à Gloria, il n'aurait rien à signaler.

Il fallut trente minutes au taxi pour atteindre l'angle de la 14^{ème} Est.

Marty paya et s'engagea sur le trottoir. Le taxi était à peine reparti que deux hommes arrivèrent à côté de lui, l'un à peu près de sa taille, environ 1 m 80, mais l'autre était un monstre, jeune, musclé, imposant, intense. Pire encore, aucun d'eux n'avait l'air idiot.

- Pile à l'heure, dit l'un. Je suppose que tu n'as pas d'arme ?

- Pas d'arme, déclara Marty, en regardant la foule passer autour d'eux sur le trottoir. Mais n'hésitez pas à vérifier pendant qu'ils regardent. Ils auront quelque chose à raconter au boulot. C'est à quel sujet ?

Une limousine noire s'arrêta à leur hauteur.

- Monte. M. Carr te dira ce qu'on attend de toi.

* * *

La voiture était immense, l'intérieur sombre. Une fois monté, Marty fut invité à s'asseoir sur l'un des sièges en cuir noir, juste derrière le conducteur. Il obéit. En face de lui, l'homme qui devait être Carr. Tiré à quatre épingles, il ne prononça pas un mot pendant que les autres s'installaient.

Marty l'étudia attentivement. Chauve, probablement la soixantaine, il portait un costume bleu de chez Brooks Brothers agrémenté d'une cravate rouge. La limousine sentait le cigare à peine éteint.

Un des deux hommes de la rue, le plus costaud, prit place à côté Marty, l'autre à côté de Carr. La voiture prit de la vitesse au milieu du trafic. Marty fixait l'homme en tendant les bras pour être fouillé, des fois qu'il aurait eu un flingue, ce qui n'était pas le cas. Il essaya de remettre Carr, sans succès. Son visage ne lui était pas familier.

Une fois la fouille terminée, Marty baissa les bras.

- Rien à signaler, dit la brute à côté de lui. Il y a ça par contre. Il montra le vrai portable de Marty.

- Vois les appels entrants et sortants des dernières 48 heures.

Marty soutenait le regard de Carr.

- Pas d'appels avec son ex. De nombreux appels de sa femme et de

lui vers elle. Un coup de fil d'un de ses enfants. Tous très courts.

Il tendit le téléphone à Carr pour qu'il vérifie de lui-même, celui-ci refusa.

- Content de voir que vous prenez cela au sérieux, dit-il à Marty. Vous devez aimer votre femme.

- Et mes filles.

- Rendez-lui son téléphone.

Marty le prit, l'éteignit discrètement avant de le remettre dans sa poche.

- Inutile de rendre tout ceci plus difficile, dit l'homme. Faites ce que je dis et vous et votre famille serez en sécurité. Vous avez ma parole. Autant dire que dalle, en ce qui me concerne, mais merci quand même.

Il restait immobile. Clairement, l'homme attendait une réponse.

- Que voulez-vous de moi ?

- Vous avez la réputation d'être l'un des meilleurs.

- C'est un peu exagéré.

- Votre modestie est touchante, mais ça ne prend pas avec moi.

Nous savons qui vous êtes. Et je n'ai pas souvenir que nous nous soyons déjà trompés.

Il se tourna vers l'homme à sa gauche.

- N'est-ce pas, Alex ?

Alex secoua la tête.

- Nous ne nous sommes jamais trompés.

- Et vous, Marcus ?

- Se tromper ne fait pas partie de mon vocabulaire.

Carr regarda la brute.

- Une façon très intéressante de voir les choses ! Je ne vous ai jamais demandé, Marcus : êtes-vous du New Jersey ?

- Comment le savez-vous ?

- Juste une supposition. Mais, oui, vous avez raison. Nous ne nous trompons jamais. M. Spellman, ici présent, a la meilleure réputation qui soit. Je pense qu'il devrait en être félicité. Et regardez ce que ça lui a rapporté. S'il n'était pas si bon, il ne serait pas assis ici en ce moment à se demander qui nous sommes, ce que nous voulons et si nous allons vraiment les tuer, lui et sa famille s'il ne règle pas ça très vite.

Marty serra les dents pour maîtriser la colère qui montait en lui. Ce n'était pas le moment de la montrer. Il essaya de la ravalier, de l'étouffer.

- En quoi puis-je vous aider ? demanda-t-il.

Carr haussa les sourcils.

- Nous aider ? Eh bien, ça c'est la bonne attitude, positive, comme j'aime. L'homme croisa les jambes, montrant des mi-bas noirs et des chaussures sur mesure.

- J'aime aussi obtenir des résultats. M. Spellman, ce que nous vous demandons est très simple. Connaissez-vous une femme du nom de Camille Miller ?

- Non.

- J'en étais sûr. C'est une étrange petite ermite, celle-là. Mais vous connaissez probablement son père, Kenneth Miller, récemment décédé.

- Le milliardaire ?

- Exactement. Camille est une de ses sept enfants. Le vilain petit canard, celle qui a passé une grande partie de sa vie à Paris avant de rentrer aux États-Unis avec sa fille de seize ans, Emma, quand elle a appris la mort de son père. Personne ne sait qui est le père d'Emma. En fait, certains membres de la famille croient que Camille a fait son chemin à Paris en utilisant ses charmes mais son père s'en fichait. Camille était la préférée de Kenneth Miller parce que, aussi improbable que cela puisse paraître, elle n'a jamais rien voulu de lui, à part son amitié et son amour. N'est-ce pas mignon ? Avec tout cet argent, c'est également difficile à croire. Mais elle est comme ça, notre Camille. A moins que ? Il se pourrait qu'elle soit en fait plutôt sournoise. Peut-être avait-elle un plan depuis le début. Peut-être a-t-elle juste fait semblant de ne rien vouloir de son argent pour être perçue comme ça par son père. Après tout, si c'était le cas, ça a plutôt bien marché pour elle dernièrement.

- Comment ça ?

- Elle a hérité de la fortune de Miller. L'argent, les biens immobiliers, les entreprises, tout. Vous voyez le tableau. À l'âge de trente-neuf ans, Camille Miller est aujourd'hui l'une des femmes les plus riches des États-Unis. Quant à ses frères et sœurs, disons simplement qu'ils ne voient pas ça d'un bon œil. Ils se sentent floués. Offensés. Et ils sont en colère. Blessés. Ils ne comprennent pas pourquoi tout revient à Camille. Ils n'apprécient pas qu'Emma prenne la suite. Ils estiment qu'on leur a fait du tort et ils exigent réparation.

- Ils n'ont qu'à contester le testament.

- Oh, c'est ce qu'ils ont fait, mais le testament de Miller était tellement inattaquable, tellement bien rédigé et précis, que le juge a immédiatement rejeté leur requête. Nous voici donc rendus au moment où des décisions difficiles doivent être prises.

- Comme quoi ?

- Il faut retrouver Camille. La raisonner, si tant est que ça soit possible. Ses six frères et sœurs sont habitués à un certain mode de vie, qui a pris fin pour la plupart il y a deux ans, à la mort de leur mère. Alors que Kenneth ne leur a jamais donné un sou, Katherine était généreuse avec eux. Elle a toujours veillé à ce qu'ils aient tout ce dont ils avaient besoin.

- Camille venait souvent demander de l'argent ?
- Jamais, que je sache. Comme je le disais, elle est bizarre. Elle a toujours voulu tracer sa route toute seule. Réussir toute seule. Sinatra l'aurait adorée.

- Et en quoi c'est mal...?

- Ce n'est pas que c'est mal, M. Spellman. C'est juste que maintenant, elle estime que ses frères et sœurs devraient tracer leur propre route. Le problème, c'est qu'aucun d'eux n'en a envie. Ils ont leurs familles, leurs amis et un mode de vie coûteux à entretenir. Ils aiment voyager. Leurs vies sont plus grandes, plus spéciales que la plupart, mais qui sommes-nous pour en juger ? Ils ne connaissent rien d'autre. Pourquoi devrait-on les empêcher de profiter de ce que le monde a de meilleur à offrir quand il y a tellement d'argent à portée de main ? Ça n'a aucun sens pour eux, donc ils veulent faire quelque chose à ce sujet.

- Et que veulent-ils faire ?

- Comme je l'ai dit, ils veulent se rapprocher de Camille. Ils veulent la raisonner.

- Et si elle n'est pas raisonnable ?

Carr leva les mains.

- Eh bien, naturellement, ils veulent qu'elle meure. La seule chose sensée à faire. Ils ne l'aimaient pas beaucoup, de toute façon. Et il y a dans le testament cette précision charmante, que chacun d'eux savoure comme du caviar sur le bout d'une cuillère. Si Camille meurt, tout ira à sa fille, Emma. Et si Emma meurt, les prochains sur la liste sont les six frères et sœurs de Camille. Ils partageraient enfin la fortune de leur père, ce qui n'est que justice, ne trouvez-vous pas ?

- Je pense que quand on réussit à devenir milliardaire, on sait exactement ce qu'on fait en rédigeant son testament. Quand il a été contesté, le juge est arrivé à la même conclusion. Je pense que ses souhaits doivent être respectés.

Carr écarta cette idée en levant les yeux au ciel.

- Oh, je vous en prie, dit-il. C'est ridicule. A l'exception de Camille qui a passé tant d'années à Paris que je n'ai jamais pu la rencontrer, je connais les enfants Miller. Ils ont regroupé le peu d'argent qui leur restait et sont venus me demander de l'aide. J'ai failli pleurer quand ils sont venus me voir, mais c'est pour ça que je suis ici. Pour aider. Donc, ils m'ont embauché pour être sûrs d'obtenir ce qu'ils méritent : leur part de l'argent. Ou tout l'argent. Et vous savez quoi, M. Spellman ? Je pense qu'ils auront tout. Je pense qu'ils vont obtenir tout l'argent parce que personne n'aime les petites salopes cupides du genre de Camille Miller, n'est-ce pas ? Personne n'aime ceux qui refusent de partager.

- Avez-vous la moindre idée d'où Camille pourrait être ? demanda Marty. Ici aux Etats-Unis ou de retour à Paris ?

- Aucune idée. Elle est venue pour l'enterrement de son père et pour la lecture du testament. Elle est rentrée lorsqu'il a été contesté.
- Et c'était quand ?
- La semaine dernière.
- Avez-vous une photo d'elle ?
- Tout à fait, et en bonus, plusieurs éléments que vous pourrez mettre à profit.

Il sortit une grande enveloppe en papier kraft dissimulée à côté de lui et la tendit à Marty, qui l'ouvrit. L'enveloppe était bourrée de toutes sortes d'informations qu'il pourrait trouver utiles plus tard, mais il finit par tomber sur la photographie brillante en noir et blanc. Il la sortit. Un léger mouvement des yeux vers Carr.

- Ça vient d'une caméra de surveillance.
- C'est vrai.
- Je peux à peine distinguer son visage.
- Désolé.
- Pouvez-vous me trouver une autre photo ?
- Je peux certainement essayer.
- Il est essentiel que je sache à quoi elle ressemble, ça me semble évident.

- Je vais demander à l'un des frères et sœurs de m'en envoyer par mail et je vous ferai parvenir ça s'ils trouvent quelque chose. Je ne m'attends pas à ce qu'ils le fassent, mais je vais essayer.

Marty regarda la photo. Beaucoup de grain. Une femme aux cheveux noirs traversait une rue pavée. Elle était mince, élégamment vêtue, mais vu la qualité de la photo, il ne pouvait pas se faire une réelle idée. Les environs, en revanche, étaient reconnaissables. Elle était à Paris.

- Elle a été prise quand ?
- Il y a quelques mois. Au printemps, je pense.
- Pourquoi était-elle surveillée à ce moment-là ?
- Elle ne l'était pas. Camille vit dans le Marais. Elle fait ses courses là-bas, il y a des banques avec des caméras de surveillance. Nous savions que vous auriez besoin d'une photo assez récente d'elle et mon contact dans l'une de ces banques en a trouvé une pour moi.

- J'ai besoin de savoir exactement ce que vous voulez de moi.
- C'est simple, a déclaré M. Carr. Vous avez 72 heures pour trouver Camille Miller et nous l'amener vivante. Si vous échouez, nous tuons une de vos filles. - Katie ou Beth, vous choisissez -, puis l'horloge redémarre. Si vous échouez une seconde fois, nous tuons celle qui reste. Nous répéterons l'opération jusqu'à arriver à votre ex-femme, votre épouse actuelle et finalement à vous. Vous ne saurez jamais où nous sommes. Si vous contactez la police, nous le saurons et quelqu'un mourra. Il y a tellement d'argent en jeu, M. Spellman, que nous avons

été en mesure d'employer une armée pour vous surveiller. C'était cher, mais qu'est-ce qu'un ou deux millions pour les frères et sœurs Miller quand ils sont sur le point d'hériter autant d'argent ?

- Cette armée, demanda Marty, pas entièrement sûr qu'elle existe vraiment. Pourquoi ne pas simplement leur demander à eux de traquer Camille ?

- Parce qu'aucun d'entre eux n'est Marty Spellman et que ce doit être terminé rapidement avant que Camille ne fasse quelque chose avec l'argent.

- Que ferait-elle de l'argent ?

- Il y a le risque que Camille soit sincère. Peut-être qu'elle aimait vraiment son père et qu'elle ne veut rien avoir à faire avec son argent. Peut-être qu'elle l'aimait juste pour ce qu'il était.

Il se pencha en avant.

- Ça vous met la larme à l'œil, n'est-ce pas ? Aussi, sachant que c'est une possibilité, il est tout à fait envisageable que Camille se débarrasse tout simplement de ce foutu magot. Pendant des années, elle a tout fait pour laver les péchés de son passé. Dans son esprit, ça pourrait être une façon de le faire. Elle pourrait bien tout donner à un refuge, pour l'amour de Dieu. Ou pire, pour la recherche contre je ne sais quelle obscure maladie.

- De quels péchés parlez-vous ?

- Ça ne va pas vous plaire du tout.

- Ça ne me plaît déjà pas.

- Eh bien, ça risque d'empirer. Quand elle avait une vingtaine d'années, Camille avait un travail plutôt inhabituel.

- A savoir ?

- Camille était une tueuse. Un assassin sans frontières. Elle a rencontré les mauvaises personnes lorsqu'elle a quitté les États-Unis pour Paris. Mais quand elle est tombée enceinte d'Emma, elle a décidé que c'était fini. Elle avait fait fortune. Elle était prête à vivre. Les personnes avec qui elle travaillait l'ont laissé partir et elle n'est jamais revenue. Puis le temps du regret est venu. Ensuite, elle a complètement chamboulé sa vie pour pouvoir s'occuper de sa fille.

Il leva un doigt.

- Pour vous, le problème est que les vieilles habitudes ont la vie dure, et Camille était très douée. Il est probable qu'elle ait encore tous ses instincts. Si vous la trouvez et qu'elle vous repère, je n'ai aucune raison de croire qu'elle ne sera pas prête à tout pour se protéger et surtout, pour protéger sa fille.

CHAPITRE TROIS

Par la vitre, Marty regardait le trafic s'intensifier autour de la limousine longeant l'Upper West Side. Ils étaient dans la voiture depuis 25 minutes et il ressentait dans ses tripes l'horrible vérité.

Il avait affaire à des professionnels. Il savait au fond de lui qu'ils étaient sérieux. Il devait protéger sa famille, il savait ce qu'ils leur feraient s'il refusait de les aider.

Il devait réfléchir. Et vite. Il pensait avoir les outils pour trouver Camille Miller, mais la plupart étaient des contacts noués partout dans la ville au long de ses années de détective privé. Il avait besoin d'y avoir accès, un point c'est tout.

Il regarda Carr.

- J'ai mes habitudes. Je réussis en utilisant aux gens que je connais. Vous dites que vous avez une armée qui me surveille ? Mais j'ai besoin d'être sûr que vous allez me laisser trouver Camille. Et pas m'en empêcher juste parce que vous ne mesurez pas les conséquences de ce que vous faites.

- Nous voulons évidemment que vous réussissiez. À quoi ça sert sinon ? Et comment ça, je ne mesure pas les conséquences de ce que je fais ?

- Je dois être capable d'utiliser mes contacts. C'est comme ça que je vais retrouver Camille. Certains d'entre eux sont des flics. Certains sont des barons de la drogue, des détectives, des gens ordinaires - ou même ma femme, qui est une des meilleures journalistes d'investigation de la ville. Ce sont des gens avec qui je travaille régulièrement. Si vous pensez que j'ai la réputation d'être un des meilleurs, c'est en partie grâce à eux. Si je n'ai pas accès à mes contacts ou si vous ne me faites pas assez confiance pour pouvoir les exploiter, alors je n'aurai pas les outils pour faire le boulot. Autant me descendre tout de suite dans ce cas-là.

- Nous devrions vous laisser dire à tout le monde que nous prévoyons d'assassiner Camille Miller ?

- C'est ce que vous comptez faire ? La tuer ? Le plan n'était pas de lui parler d'abord ?

- Nous parlerons. Elle ne voudra rien entendre. Pan, pan.

Il comprit qu'on mettait en place un meurtre. Il voulait juste entendre Carr l'admettre.

- Ce que vous avez prévu pour Camille Miller ne me regarde pas.

Vous me demandez de la trouver. Je peux le faire, avec mes contacts. Sans eux, impossible. C'est aussi simple que ça.

Carr l'étudia attentivement.

- Nous vous filerons. Vous ne pourrez pas nous échapper.

- Je n'en ai pas l'intention. Mais si Camille a été une tueuse aussi sophistiqué que vous le dites, elle aura parfaitement conscience de ce qui se passe si vos gorilles me collent aux basques. Vous voyez le tableau maintenant ? J'ai besoin d'être discret. Si j'ai votre armée au cul, elle le saura, surtout si elle est aussi bonne que le vous dites, et personne ne peut dire ce qu'elle fera si elle se sent en danger. Probablement qu'elle s'enfuira.

Lorsque Carr leva les yeux, Marty vit qu'il évaluait ses options.

- Vous m'avez donné 72 heures seulement, reprit Marty. Si vous voulez que je vous livre Camille, vous allez devoir rester en retrait et me laisser travailler comme j'ai toujours travaillé. C'est tout ce que je sais.

- Très bien, dit Carr. Ça ne me plaît pas, mais je peux comprendre. Utilisez vos contacts si vous pensez qu'ils vous aideront à la ramener. Personne ne vous suivra. Personne ne devrait s'alarmer si vous dites que vous êtes à la recherche d'une disparue, en particulier s'ils ne connaissent pas son passé. Vous parlez de discrétion ? Camille Miller est la définition même du mot, je peux vous le dire. Elle a tué des dizaines de gens quand elle était jeune et personne ne sait qui elle est ou ce qu'elle a pu faire - à part sa famille, qui a gardé le silence, en raison des menaces de Kenneth Miller de couper les ponts.

- Autre chose, déclara Marty. Ce soir, je suis attendu à dîner avec mon ex-femme, son nouveau mari, mon épouse et mes filles.

- Nous sommes au courant.

Évidemment que vous l'êtes.

- Je ne peux pas annuler. Je dois y être ou ils vont se douter de quelque chose. Nous nous retrouvons tous les mois. Je ne manque jamais un rendez-vous.

- Je ne vous demande rien de tel. Nous le savions quand nous vous avons contacté. Nous avons pris des mesures. Mes hommes seront sur place pour vous surveiller. Puisqu'il n'y a aucun besoin pour vous de parler de ceci avec votre ex-femme ou vos filles, contentez-vous de savourer votre repas et de la boucler.

- Mon ex me demande toujours sur quoi je suis en train de travailler.

- Alors dites-lui que vous êtes à la recherche d'une personne disparue, que c'est confidentiel et que vous ne pouvez pas en discuter. Ce n'est vraiment pas si difficile, M. Spellman, alors arrêtez de faire comme si ça l'était.

Il demanda au chauffeur de s'arrêter.

- Utilisez vos contacts. Je comprends. Je comprends qu'ils sont importants. Mais si vous croyez qu'être suivi pourrait compromettre la mission, nous devons trouver autre chose. Enlevez votre chemise.

- Pourquoi ?

- Tu veux de l'aide ?

Marty ôta sa chemise pendant que la brute à côté de lui sortait une serviette noire de sous le siège. Il l'ouvrit. A l'intérieur, quelque chose qui ressemblait à un revolver. Sauf que ce n'était pas un revolver. C'était brillant, comme un objet médical. En le voyant, Marty sut tout de suite ce que c'était. Ils allaient lui implanter une puce pour le surveiller.

L'homme lui frotta l'épaule avec de l'alcool à 90°, puis il appliqua l'instrument froid contre sa peau. Il appuya sur la gâchette, Marty grimaça. D'un coup, il se retrouvait étiqueté. On colla un bandage avec un smiley imprimé sur sa plaie. Il put remettre sa chemise.

Carr consulta sa montre.

- Nous en avons fini avec vous, M. Spellman. Vous aurez de nos nouvelles dans 72 heures à moins que vous n'en donniez d'ici là. Espérons que ce sera le cas. Un enfant dans un cercueil c'est terrible à voir. Et si ce doit être un cercueil fermé.

Il fit claquer sa langue.

- C'est affreux. Quand le cercueil est fermé, on sait toujours qu'il y a eu un problème avec le visage. On peut cacher toutes les blessures qu'on veut avec des vêtements, mais pour le visage, rien à faire. Avez-vous déjà vu à quoi ressemble quelqu'un qui s'est fait tirer dans la tête à bout portant ? Oui ? Alors vous savez que ça ressemble à de la viande hachée, avec les os en plus. Et le cartilage.

Il désigna la portière.

- Je détesterais que cela arrive à une de vos filles, mais c'est à vous d'en décider. Maintenant, sortez. Et vite. Votre compteur démarre maintenant.

CHAPITRE QUATRE

Assise dans le salon du modeste appartement de Brooklyn qu'elle avait loué juste après que ses frères et sœurs eurent contesté le testament, Camille Miller regardait, de l'autre côté du fleuve, le haut des gratte-ciels de New-York émerger de la brume matinale.

Rien de tout ça ne lui avait manqué. Elle n'avait aucune envie d'approcher à nouveau de cette ville, de près ou de loin.

Et elle n'était pas la seule dans ce cas.

Sa fille de seize ans, Emma, était dans sa chambre et Camille pouvait l'entendre gérer sa frustration de là où elle était. Des chaises étaient poussées avec vigueur sur le plancher de bois massif. En guise de protestation, Emma écoutait les chansons françaises qu'elle préférait en chantant juste assez fort pour que sa mère puisse l'entendre. À un moment, il y eut un bruit sourd suivi d'un énorme fracas. Quelques instants plus tard, une porte claqua.

- C'est bon, j'ai compris, s'écria Camille. Je t'entends !

Le volume de la musique augmenta.

Mon Dieu, aidez-moi, pensa Camille.

Elle se renfonça dans le canapé beige et essaya de faire le point. Elle n'en voulait pas à Emma. Elles avaient vécu à Paris depuis sa naissance et être aux Etats-Unis en ce moment la rendait malheureuse. Ses amis lui manquaient, tout comme les lieux qu'elle avait l'habitude d'explorer pendant ses vacances d'été. Elle avait tout autant d'affection pour son grand-père que Camille et elle avait toujours aimé venir lui rendre visite. Mais rester ici plus d'une semaine ? Louer un appartement et quitter ses amis pour une période indéterminée ? C'était incompréhensible pour elle.

Ce qu'Emma ne savait pas, c'est que Camille n'avait pas l'intention de rester longtemps.

Elle tenait dans sa main la lettre que son père lui avait écrite le jour où il avait soi-disant trébuché sur son chien adoré et qu'il était tombé dans l'escalier. Pour finir empalé sur le trident du Neptune surmontant le pilier.

Son avocat, Eliot Baker lui avait révélé en privé que le testament l'instruisait explicitement de vérifier le coffre-fort mural de son père. Baker lui avait donné la combinaison. Elle y trouva une lettre qu'il lui avait adressée personnellement. En cas de décès. Elle était brève, son contenu puissant. Essentiellement, il lui disait combien il l'aimait, qu'il

lui pardonnait son passé et qu'il ne savait pas ce qu'il aurait fait sans elle dans sa vie.

Puis il entra dans le vif du sujet.

Il y écrivait que les choses se dégradèrent autour de lui et que l'atmosphère était de plus en plus tendue. Sa femme Katherine décédée, ses six autres enfants exigeaient de continuer à percevoir les indemnités qu'elle leur avait versées pendant des années. Tout en sachant très bien que leur père refuserait. Les semaines étaient devenues des mois, leur situation financière était de plus en plus précaire, et Miller commençait à sentir dans l'air un changement qui pouvait le mener à sa perte.

Il savait qu'à l'exception de Camille, ses enfants ne l'aimaient pas. Ils aimaient certainement son argent. Allaient-ils le tuer pour autant ? Bien sûr qu'ils le feraient. Il n'en doutait pas, c'est pourquoi il avait changé son testament le jour où il lui avait écrit ce mot. Il lui léguait tout.

“Je sens que je suis suivi. Je le sens quand Blue et moi sortons pour la promenade. Il y a une semaine, j'ai vu ton frère Scott passer près de nous en voiture. Il a prétendu qu'il ne m'avait pas vu, mais je sais que c'est faux. J'ai croisé son regard dans le rétroviseur. Et quelques semaines avant ça il y a eu Grace et Laura. J'étais allé à Bloomingdale's pour acheter une cravate. Du coin de l'œil, je les ai vues derrière un stand de tee-shirts, mais quand je me suis approché pour leur parler, elles se sont éloignées. Je sais qu'elles n'ont rien à faire de moi et je ne pense pas être paranoïaque. Quelque chose ne va pas. J'ai essayé de t'appeler plus tôt, mais tu étais sortie. J'aimerais pouvoir te rendre visite. Ça fait des mois que je ne vous ai pas vues, Emma et toi. Vous me manquez terriblement, toutes les deux. Si quoi que ce soit m'arrivait, rappelez-vous toujours combien chacune de vous compte pour moi et combien je vous aime.”

Elle plia la lettre en deux et ferma les yeux. En elle, une douleur qui ne passait pas. Au contraire, elle vibrait. Son père avait longtemps été son meilleur ami. Ils se parlaient souvent au téléphone. Souvent, ils avaient des conversations sur Skype. Jour après jour, le vide que la mort de son père avait créé dans sa vie lui apparaissait plus clairement.

Elle avait besoin de mettre la lettre en lieu sûr. Elle regarda la pièce autour d'elle et son regard s'arrêta sur la bibliothèque lui faisant face. Parfait. Elle choisit un de ses livres préférés, *Une femme encombrante* de Dominick Dunne, et elle y glissa la lettre. *Quelle ironie*, pensa-t-elle. Mais son père aurait aimé ça et elle le savait. Elle avait été une femme encombrante la majeure partie de sa vie.

Elle réfléchit à ce qu'elle devait faire maintenant, avec un état d'esprit qu'elle n'avait pas connu depuis des années. Son père n'était pas un imbécile. A sa façon, il lui lançait un appel dans cette lettre. De

fait, il n'avait pas désigné quelqu'un en particulier, mais entre les lignes, il lui demandait d'enquêter, si jamais quelque chose devait lui arriver.

Alors, qui l'avait tué ? Ça n'avait rien à voir avec Blue. Ce chien était parfaitement dressé. Jamais il ne se serait mis en travers de son chemin. Et son père était mort un dimanche, jour de congé du personnel. Coïncidence ? Camille ne pouvait pas y croire. Ses frères et sœurs savaient que le personnel était en congé le dimanche. Ils savaient qu'il serait seul.

Elle était en train de penser à chacun d'entre eux lorsqu'Emma augmenta le volume de la musique, montrant à nouveau à quel point elle était malheureuse. A sa manière, elle appelait sa mère à l'aide, alors que Camille avait besoin de temps sans penser à sa fille.

Elle se dirigea vers la porte de la chambre d'Emma, et frappa assez fort pour être entendue malgré la musique. Pas de réponse. Elle entrouvrit la porte et vit Emma assise sur son lit. Les mêmes traits délicats que sa mère. Les mêmes yeux marron que son père. Ses cheveux étaient châtain foncé, aussi épais que ceux de Camille, plus courts. Ils descendaient jusque aux épaules, tandis que ceux de Camille tombaient un peu plus bas.

Emma semblait avoir pleuré et elle essuya ses larmes avec un air de défi.

- *Qu'est-ce que tu veux ? (en français dans le texte)*
- Je me disais qu'on pourrait parler.
- *Je n'ai pas envie de parler. (en français dans le texte)*
- Que dirais-tu d'essayer de parler dans la même langue que moi ?
- *Je ne suis pas anglaise. Je suis française. (en français dans le texte)*
- Je sais que tu es contrariée, Emma. Moi aussi, je suis

bouleversée. Mon père me manque. C'est difficile pour chacune d'entre nous. J'ai besoin de toi plus que jamais. Elle fit une grimace en direction de la musique. - Mais j'ai aussi besoin de t'entendre. Elle regarda la mini-chaîne sur la table près d'Emma. Tu veux bien baisser ? Juste une minute ?

- Pfffff. Elle éteignit la musique.

Camille vint s'asseoir à côté d'elle sur le lit.

- On ne va pas rester là pour toujours. Je te le promets.
- Combien de temps, alors ?

On progresse, pensa Camille.

- Je ne sais pas. J'ai besoin de vérifier certaines choses, de mettre au clair la succession de ton grand-père avant qu'on reparte. Un mois, peut-être ?

- Mais ça veut dire tout le reste de l'été !
- Je te promets que je me rattraperai. Tout ce que tu voudras.
- Tu ne pourras pas me donner ce que je veux. C'est l'été. Je veux

être chez nous avec mes amis.

- Moi non plus je n'ai pas envie d'être ici. Je n'aime pas être ici. Mais parfois, les adultes, doivent faire des choses dont ils n'ont pas envie. Ils ont des responsabilités impossibles à ignorer. C'est ma situation en ce moment. Un jour, ça t'arrivera et j'espère que tu prendras la bonne décision, aussi difficile soit-elle. Je dois m'assurer que tout est en ordre avant qu'on rentre, ne serait-ce que pour ton grand-père. On lui doit bien ça, non ? On lui doit bien un mois de nos vies, le temps de s'assurer que tout est bien pris en charge.

Le visage d'Emma se radoucit. Camille savait que pour son grand-père, elle ferait n'importe quoi.

- Qu'est-ce qu'il y a à prendre en charge ?

Camille se pencha et embrassa sa fille sur le front. *C'est ce que je suis sur le point de découvrir.*

- Juste quelques bricoles. Tu sais ce que ton grand-père pensait de tes oncles et tantes. Il m'a demandé très précisément de faire certaines choses si jamais il mourait. Nous devons respecter ses souhaits. Il nous a tant aimées, je pense qu'il le mérite plus que n'importe qui.

- Ughhh ! dit Emma, en baissant la tête.

- Tu as raison. Qu'est-ce que j'ai dans le crâne ? J'adorais Papy.

Elle regarda sa mère.

- Désolée d'avoir été aussi chiante. On rentrera quand on rentrera.

- Tu n'es pas chiante, Emma, ne dis pas ça.

- Oh, je t'en prie. T'as vu un peu le numéro que je viens de faire ? C'était épique. Il y avait même une bande-son en français. J'ai trop été chiante.

- C'est ma faute, reprit Camille, serrant sa fille contre elle. Tu es ma fille. Crois-moi, si tu es parfois difficile...

- Tu veux dire chiante.

- Je veux dire difficile. Et si tu l'es, c'est parce que c'est profondément inscrit dans tes gènes.

* * *

Elle retourna dans sa chambre, ferma la porte et entra dans la salle de bain attenante. Elle se regarda dans le miroir et vit la transformation qui s'opérait déjà dans son regard, plus dur qu'il ne l'avait été depuis des années. Elle ne l'aimait pas. Il lui avait fallu des années pour échapper à la vie qui avait façonné ce regard.

Concentre-toi.

Elle regarda son corps. A trente-neuf ans, elle n'était peut-être pas au meilleur de sa forme, mais elle était encore dans la fleur de l'âge.

Elle se donnait encore beaucoup de mal pour rester en forme et ça se voyait. Elle était mince, ciselée, athlétique. Et elle avait toujours été rapide.

Réfléchis.

Si son père était suivi, il n'y avait aucune raison de croire qu'elle ne le serait pas aussi et qu'on ne la prendrait pas pour cible. Le testament spécifiait qu'en cas de décès, la succession irait à Emma. Et si Emma mourait ? Tout serait également réparti entre les six autres enfants de Kenneth Miller. De cette manière, Emma aussi se trouvait menacée.

Pourquoi ?

S'il voulait que ses frères et sœurs n'aient rien, pourquoi son père avait-il ajouté cette disposition dans son testament ? Elle soupçonnait qu'il y avait un rapport avec sa mère, qui les adorait. Peut-être l'avait-il fait par respect pour sa mémoire, ne pensant pas qu'ils s'en prendraient à Camille, vu ce qu'ils savaient d'elle.

Dans la famille Miller, la façon dont elle avait vécu sa jeunesse n'était un secret pour personne. Allaient-ils l'attaquer sachant cela ? Elle n'en était pas sûre. Ce qu'elle savait en revanche, c'est qu'elle n'avait rien oublié de sa vie passée. Tout ça n'était qu'instinct. Elle pourrait retomber dans cette vie si elle le devait. Même si elle ne le voulait pas.

Elle se retourna devant le miroir et agrippa une poignée de cheveux, qu'elle tira brusquement en arrière, pour la cacher derrière sa tête. Ce n'était pas assez. Même si elle coupait tout, ils la repèreraient dans la seconde. Elle allait devoir les teindre. Elle allait avoir besoin de se maquiller, ce qu'elle faisait rarement. Des nouveaux vêtements. Des nouvelles chaussures.

Elle allait devoir se transformer complètement.

Aucun de ses frères et sœurs ne savait où elle vivait à présent et, à l'exception de l'avocat de son père, ils n'avaient aucun moyen de la contacter. Mais cela ne signifiait pas qu'ils ne pouvaient pas la retrouver. Et que se passerait-il, alors ?

Elle alla jusqu'à la fenêtre de la salle de bains et regarda en bas de la rue. Une pharmacie, une épicerie et ce qui semblait être une friperie à la mode. Dans chaque boutique, elle aurait pu trouver des articles utiles mais ce qu'il lui fallait vraiment, c'était quelque chose de plus extrême.

Elle fouilla dans sa poche pour trouver son téléphone portable. Elle fit défiler sa liste de contacts et trouva son numéro. Elle espérait qu'il était toujours actif. Ils ne s'étaient pas parlé depuis des années. La dernière fois, elle l'avait convaincu qu'elle raccrochait pour de bon, ce qui était vrai. En venant s'installer aux États-Unis, il lui avait donné son numéro pour s'assurer qu'elle aurait un moyen de le joindre, si

jamais elle avait besoin de lui.

« C'est mon portable, alors attends-toi à ce que le numéro change souvent. Je te le ferai savoir le moment venu. »

Et il l'avait fait, même si la dernière fois remontait à six mois au moins.

Elle composa le numéro, écouta sonner. Une voix de femme.

- Oui ?

- Puis-je parler à Sam, s'il vous plaît ?

- De la part de qui ?

- Camille Miller.

Une très légère hésitation.

- Je vais voir s'il peut vous parler.

Elle se demanda qui était cette femme. Son épouse ? Une petite amie ? Il la prit au téléphone presque immédiatement.

- Dis-moi quelque chose que seuls toi et moi savons.

- On avait passé un bon moment dans cette ruelle à l'époque.

Il rit.

- Alors, c'est bien toi. Ça fait longtemps, Camille.

- Trop longtemps.

- Tu travailles en ce moment ?

- Oui.

- Tu es en danger ?

- Ça se pourrait.

- J'ai entendu ce qui est arrivé à ton père. Je suis désolé. Je sais ce qu'il représentait pour toi. En dépit des circonstances, il a toujours été gentil avec moi.

- Parce que c'était un homme bon. Je ne sais pas ce que je vais faire sans lui.

Elle entendit sa propre voix trembler en disant cela. Elle ferma les yeux pour se reprendre. Un silence passa. Elle s'éclaircit la gorge.

- Je croyais que tu avais définitivement arrêté, continua-t-il.

- Les choses changent.

- C'est à propos de ton père ?

- Oui.

- Tu penses que...

- Tu sais déjà ce que je pense, dit-elle, d'un air laconique. Oui, je pense qu'ils sont impliqués. C'est pour ça que je t'appelle. J'ai besoin d'aide, Sam. Tu es toujours dans le business ?

- Les affaires tournent bien. Tu as besoin de quoi ?

- Un pour chaque main et peut-être un en plus. Je ne suis plus dans le circuit, mais tu sais ce que j'aime. Dégote-moi ce qui se fait de mieux et quelques boîtes de bibelots pour chaque. Je vais aussi avoir besoin de quelque chose de pointu. Peut-être vingt centimètres.

- C'est bon. Tu as besoin de ça quand ?

- Maintenant, c'est trop tôt ?

- Pas pour toi.

- Je suis bloquée chez moi. Tu peux me les amener ?

- Bien sûr. Je serai ravi de te voir.

- Emma a seize ans maintenant. Elle ne sait toujours rien, pour nous. Elle est ici avec moi. Peux-tu porter des lunettes de soleil, un truc dans le genre ? Une casquette ? Il faudra faire vite.

- Compris.

- Dans combien de temps ?

- Laisse-moi une heure.

Elle lui donna l'adresse.

CHAPITRE CINQ

Dans son appartement, Marty alla jusqu'à la cuisine, attrapa une bouteille d'eau dans le réfrigérateur, puis entra dans son bureau, où il sortit le contenu de l'enveloppe en papier kraft que Carr lui avait donnée. Il posa le tout sur le bureau.

L'ensemble était essentiellement composé de lettres manuscrites échangées par Camille et son père pendant plusieurs années. Sans ordre chronologique, donc si Marty voulait avoir une idée de la vie de Camille Miller, il allait devoir les classer. Il y en avait tellement que la tâche s'annonçait ardue. Une heure passa avant qu'il ne soit en mesure de s'asseoir et de commencer la lecture depuis le début.

Toutes les lettres de Camille provenaient de Paris, celles de son père de diverses parties du monde. La plupart étaient brèves - rarement plus d'un paragraphe - mais envoyées chaque semaine, suggérant ainsi leur amour réciproque et leur besoin de rester en contact.

Au début, les lettres en elles-mêmes étaient anodines. Il passa rapidement dessus.

"Emma et moi partons en Provence pour une semaine, écrivait Camille le 27 Août 2008. Je nous ai loué une maison, que je lui ai laissé choisir parce qu'on sait tous qu'elle a besoin de conserver un certain sentiment de contrôle. Donc, je le lui ai donné. Ça lui fera du bien de quitter la ville pour la campagne, même si elle préférerait ne pas bouger. Elle ne comprend pas pourquoi elle doit aller dans «un endroit ennuyeux», tout simplement parce qu'elle n'a jamais passé beaucoup de temps hors de la ville. Je le jure devant Dieu, Papa, même si je dois en mourir, elle mettra les mains dans la terre d'ici le milieu de la semaine et on va se faire un petit jardin fleuri en plein air. On va aller sur les marchés et on va cuisiner ensemble. Ma fille va apprendre ce que ma grand-mère m'a appris. Ma cuisine est discutable, donc prions pour que je ne brûle pas tout. Sinon, elle perdra tout respect pour moi et me suppliera de rentrer plus tôt."

Une autre lettre, celle-là de Kenneth à Camille, datée du 2 octobre 2009.

"J'ai un nouveau chien, écrivait Miller. C'est un dogue allemand, qui fait honneur à sa race. Je l'ai appelé Blue parce que son poil est d'un bleu argenté assez unique. Il est impressionnant. Une bonne nature. Il a pris goût à ses cours de dressage. Il grandit à une vitesse impressionnante, et m'oblige à marcher de nouveau, ce qui est une bonne chose, j'imagine,

parce que mon médecin n'arrête pas de me sermonner avec l'importance de pratiquer un exercice physique. J'enverrai une photo de lui la semaine prochaine. Dis à Emma qu'elle l'adorerait et que si vous reveniez vivre toutes les deux aux États-Unis, je lui achèterais un. Et même deux si cela pouvait vous faire changer d'avis. Je t'aime. Papa."

Marty continua sa lecture et vit à quel point ils étaient proches. Puis il prit une lettre que Camille avait écrite à Kenneth en juin 2010.

"Que Dieu me vienne en aide, mais je pense qu'Emma a un petit ami. Ou qu'elle croit en avoir un. Je ne sais pas s'il est déjà au courant. Quoiqu'il en soit, je flippe. Quatorze ans, ce n'est pas trop jeune pour ça ? Ne dis rien. Je pense que j'ai eu mon premier copain quand j'avais douze ans. Il s'appelait Nick, il était formidable. Ça a duré six mois avant qu'on décide que notre passion était insoutenable. Ou quelque chose comme ça. Je pense qu'en réalité Nick a rejoint l'équipe de basket-ball sans m'en parler et qu'il voulait y consacrer toute son énergie. Ah, les garçons et leurs ballons ! Je ne t'en ai jamais parlé parce que tu m'aurais tuée. Mais assez parlé de Nick. On sait toi et moi que je suis incapable de gérer la vague d'hormones qui se rapproche de moi. Emma se cogne presque dans les murs de l'appartement. Elle griffonne son nom : Luc, Luc, Luc, partout. Vraiment partout. Sur des serviettes de table, sur ses cahiers d'école, sur les ailes d'un avion en papier qu'elle garde dans sa chambre, sur des journaux et même sur un rouleau de papier toilette. Je dois avouer que ça m'a fait rire - ne devine-t-elle pas où son nom va finir ? Bien sûr que non. Je ne l'ai jamais vue aussi bouchée. Si elle sculpte son nom dans la table de salle à manger, il va falloir qu'on discute sérieusement. Tous les conseils sont bienvenus. Ou les prières. Allume des bougies. Envoie des livres. On se reparle la semaine prochaine, pas depuis un hôpital psychiatrique, j'espère. Je t'aime."

C'est en septembre 2010 que le ton avait changé.

"Je ne sais pas comment te dire ça, Camille, autant faire simple. C'est comme ça qu'on a toujours fait, toi et moi, droit au but. Ta mère a un cancer des ovaires. Elle est en traitement, mais c'est un cancer agressif et comme tu le sais, un des plus intraitables. Je sais que vous avez une relation tendue à cause de ton passé, mais ça t'ennuierait de venir passer une semaine ici avec Emma pour la voir ? Je pense que c'est important. Je détesterais qu'elle s'en aille sans que vous ayez pu vous racheter. Dis-moi ce que tu en penses. Ça ne me ferait pas de mal non plus de vous voir toutes les deux. Et Blue sera content de se faire de nouveaux amis."

La lettre suivante, écrite par Camille piqua l'intérêt de Marty.

"Papa, je viens de recevoir ta lettre au sujet de Maman et je ne peux pas te dire à quel point je suis désolé. J'en ai parlé à Emma, elle est bouleversée. Nous viendrons dans deux semaines, pendant ses vacances scolaires. Si tu penses qu'on devrait venir plus tôt, dis le moi. En attendant, Emma a fait quelque chose pour sa grand-mère. Amène ton ordinateur portable à Maman et va à cette adresse : <http://on.fb.me/FQ2MuT>. Il y a

une surprise pour elle. On vous voit bientôt. Je t'appelle quand je connaîtrai mon trajet. Et je t'en prie, quoique tu puisses faire, garde mes frères et sœurs éloignés de moi pendant notre séjour. Étant donné la situation, ça ne sera peut-être pas possible, j'imagine qu'ils sont à son chevet à lui soutirer des chèques d'elle tant qu'ils le peuvent, mais je préférerais être seule avec Emma, Maman et toi quand nous viendrons vous rendre visite. Si ce n'est pas possible, ne te fais pas de souci. Je sais que tu es très stressé en ce moment et je peux les rembarasser moi-même s'il le faut."

Marty regarda l'adresse web et s'interrogea. Il emmena la lettre près de son ordinateur, ouvrit un serveur proxy, puis un nouveau navigateur. Si Carr et ses acolytes surveillaient son adresse IP et suivaient ses traces sur le web, avec le proxy en place, ils ne seraient pas en mesure de le faire tout de suite.

Il tapa l'adresse dans le navigateur, appuya sur Entrée et une photographie de Camille Miller et sa fille, Emma, apparut sur l'écran. Une vague d'excitation le traversa. Enfin, une image nette de Camille, ainsi que sa fille. Il glissa l'image sur le bureau, puis l'imprima. Emma tenait un grand cœur en carton, colorié en rouge. Au marqueur noir, elle avait écrit au centre du cœur :

"Je t'aime, Nana. Plus que tout. On se voit bientôt. Je t'aime, Emma. "

L'adresse web fournie par Camille était raccourcie. L'adresse véritable était J'aimeNanaplusquetoutaumonde.blogspot.com Une adresse de blog.

Pour y accéder, il fallait une adresse e-mail et un mot de passe.

C'est l'adresse e-mail que Marty voulait.

Il décrocha le téléphone et appela la seule personne qui pouvait la lui obtenir : son contact au FBI, Roz Shibles.

- Penses-tu pouvoir la trouver ? demanda-t-il.

- Laisse-moi m'en occuper. Je peux essayer. Je te recontacte.

- Utilise ce numéro. C'est mon téléphone satellite. Il lui donna, sachant que le téléphone était intraversable.

Dans l'intervalle, il s'assura que le proxy était toujours actif avant d'envoyer la photo de Camille et Emma par e-mail crypté à Mike Hines, un de ses amis détectives à la police de New-York. Il y avait un cercle d'amis qu'il dédommageait très bien pour l'aider à faire son travail. À son tour, quand il avait une information dont ils avaient besoin, il la leur fournissait.

Il demanda à Mike de faire circuler la photo et de faire appel aux autres pour essayer de repérer Camille et sa fille. Dix mille dollars sur la table pour quiconque apercevrait l'une d'elles et fournirait des preuves de l'endroit où elle vivait. Vingt-cinq mille s'il apprenait où elle vivait réellement.

Lorsque Roz rappela, elle lui donna l'e-mail.

- C'est un vieux compte, dit-elle. Et donc une vieille adresse. Le site

n'a pas été actif depuis ce premier message.

- Ça vaut le coup d'essayer, dit-il.

Elle lui donna l'adresse.

- Un déjeuner ou un dîner bientôt ?

- Comme tu préfères. J'aimerais que tu rencontres Jennifer.

- Il est temps que je rencontre l'autre femme. A bientôt, chéri.

Il raccrocha et s'assit à son bureau pour rédiger un e-mail à Camille Miller.

CHAPITRE SIX

Camille était debout dans sa chambre, à la fenêtre donnant sur la rue quand un taxi vint se garer le long de son immeuble. Sam en sortit, portant un sac marin sur l'épaule droite, des lunettes aviateur, mais pas de casquette. Sans doute n'en possédait-il pas.

Il était plus âgé que dans son souvenir, mais il était encore musclé, d'une beauté ténébreuse, même s'il avait rasé les épaisses boucles brunes qu'elle aimait autrefois, au profit d'une coupe militaire. Il leva les yeux vers le bâtiment, la vit à la fenêtre... et quand il hocha la tête, elle ne put s'empêcher de se demander si elle n'avait pas fait une erreur à l'époque, en choisissant de ne pas rester avec lui.

Sam Ireland était le père d'Emma. Quand Emma avait été conçue, Camille et Sam étaient tous deux des tueurs en activité. En apprenant sa grossesse, elle lui avait annoncé qu'elle raccrochait et espérait qu'il ferait la même chose. Ils ne pouvaient pas élever un enfant dans ces conditions.

Son raisonnement était sensé. A eux deux, ils avaient plus qu'assez d'argent pour vivre confortablement le reste de leur vie. Ils pouvaient se marier, s'en aller, repartir à zéro dans un nouveau pays où personne ne les connaîtrait. Mais Sam avait choisi de continuer, ce qui l'avait irritée, autant que blessée. Elle ne pouvait pas croire qu'il choisirait cette vie-là plutôt qu'être avec elle et son enfant.

Mais aujourd'hui ? Aujourd'hui, Camille était plus âgée. Aujourd'hui, elle voyait les choses différemment. À l'époque, ils étaient jeunes et idéalistes. Ils tuaient pour de l'argent, mais ce n'était pas l'argent qui les motivait. Pour qu'ils acceptent un contrat, il devait y avoir une raison morale et éthique derrière l'assassinat. La personne avait violé et s'en était tirée ? Avait tué quelqu'un qui ne méritait pas de se voir ôter la vie ? S'ils avaient affaire à un dirigeant politique qui mettait son peuple en danger, ils n'acceptaient le travail que s'ils croyaient fermement que le meurtre pourrait améliorer la vie d'innocents.

Le jour de son départ, il lui avait dit que son but dans la vie était d'aider ceux qui étaient impuissants face au crime et à l'horreur. Il l'encouragea à rester et à se battre à ses côtés comme elle l'avait toujours fait. Mais elle refusa. Elle avait un enfant à porter, à protéger et élever. En regardant en arrière, leurs vies lui semblaient ridiculement romantiques. Elle ne regrettait rien, mais elle ne

ressentait plus la passion qui autrefois avait nourri sa vie.

Dans sa jeunesse, tant de choses lui semblaient simples, tout noir ou tout blanc, sans doute parce qu'elle était née privilégiée et pouvait se permettre le luxe de l'idéalisme. Il n'y avait pas de contours gris. À présent, à trente-neuf ans, elle comprenait mieux le monde et sa place en son sein. Elle était une fille et une mère avant tout. Là étaient ses priorités.

Cinq ans plus tôt, à Paris, elle était tombée par hasard sur Sam, dans le Marais.

Il travaillait sur un nouveau contrat. Elle était seule pour la journée, elle faisait du shopping. Ils avaient d'abord parlé quelques minutes dans la rue avant de décider de s'installer dans un des cafés à proximité. Il était évident que chacun voulait rattraper le temps perdu.

Pour le coup, les onze années écoulées depuis leur dernière rencontre semblèrent diminuer. Leur facilité à rentrer dans la conversation fut désarmante. Le rythme et l'intensité étaient toujours là, de même que l'attraction et, de son côté, un fond de colère en se rendant compte, au cours de la conversation, qu'il était heureux. Il l'interrogea sur l'enfant et elle lui en dit un peu sur Emma. Pas trop, juste assez pour le piquer, espérait-elle. Elle voulait qu'il sache combien il avait raté en choisissant de ne pas faire partie de leur vie.

Depuis lors, chacun savait comment contacter l'autre, chacun faisait partie de la vie de l'autre, mais seulement en marge.

Alors, qu'allait-il se passer entre eux maintenant ? Était-il marié ? Était-ce sa femme au téléphone un peu plus tôt ? Une petite amie ? Cinq ans auparavant, il était célibataire, il avait déclaré vouloir le rester, mais les gens changent. Plus tôt, au téléphone, en disant que les affaires marchaient fort, parlait-il du marché des armes ou du fait qu'il était toujours tueur professionnel ? Elle s'était tellement éloignée de cette vie, qu'elle n'avait pas de réponses. Mais elle était curieuse et une partie d'elle-même avait peur de savoir pourquoi elle l'était. En dépit d'un jugement plus sûr, elle l'aimait encore. Peut-être qu'une partie d'elle le serait toujours, à cause de leur passé et parce qu'il lui avait donné l'amour de sa vie : Emma.

Un coup à la porte.

Emma passait à nouveau sa musique et avec le bruit, Camille ne savait pas si elle avait entendu frapper. Elle se précipita hors de la chambre, traversa le salon et ouvrit la porte au bout du couloir.

Il était là, souriant. Les cinq années avaient été longues et elle s'approcha pour le serrer dans ses bras. À sa grande surprise, il posa le sac à terre et fit de même. Elle sentait battre son cœur. Des souvenirs de Paris tous les deux remontaient. C'était à la fois vivifiant et bouleversant d'être à nouveau si près de lui. Elle recula et posa une main contre sa joue. Même avec les lunettes de soleil, il ressemblait

tellement à leur fille que c'en était troublant.

Elle ne se souvenait pas d'avoir déjà eu un tel conflit intérieur.

- Emma est dans sa chambre, dit-elle.

- Je comprends.

- Je ne peux pas te laisser entrer.

- C'est normal.

- C'est juste que j'ai besoin de la protéger.

- De quoi ?

- Tu sais qu'elle ne peut pas savoir.

- Peut-être que les choses sont différentes maintenant. Peut-être qu'elle devrait savoir.

Ça la stoppa net, mais pour un instant seulement. Elle hocha la tête en direction du sac.

- Je ne te remercierai jamais assez.

- Tu as besoin d'aide ?

- Possible. Je ne sais pas encore à quoi m'attendre.

- Penses-tu qu'ils soient tous impliqués ?

- Ça ne m'étonnerait pas, mais je dois m'en assurer.

- Comment tu vas faire ça ?

- Au moment où je serai seule avec eux.

- Et alors ?

- S'ils ont tué mon père, je le saurai. Je le verrai dans leurs yeux. Et dans ce cas-là, je les tuerai.

- Tu ne penses pas qu'ils s'attendent à ça ?

- Probablement.

- Tu ne penses pas qu'ils ont embauché quelqu'un pour se protéger ?

- Peut-être.

- Je suis là, Camille. Je peux t'aider.

- Tout va bien.

- Ça, tu ne peux pas le savoir.

- Alors c'est que tu ne te souviens pas très bien de moi.

Il sourit en entendant cela, mais malgré les lunettes de soleil, elle savait que ses yeux ne souriaient pas. Ils étaient différents maintenant. Le temps les avait changés.

- Tu travailles toujours ? demanda-t-elle.

- Non.

Ça l'étonna.

- Tu as raccroché ?

- J'ai arrêté il y a trois ans. Il regarda le sac marin à ses pieds. C'est ça que je fais maintenant. J'aide les gens comme toi. Mais si tu as besoin que je reprenne du service, je le ferai.

- Je ne peux pas te demander ça.

- Peut-être n'as-tu pas le choix.

Elle ne pouvait pas faire face à ça maintenant. Elle avait besoin de faire aussi bref que possible.

- J'ai un autre service à te demander.

- Qu'est-ce que c'est ?

- De la teinture. Des ciseaux. Du maquillage. Il y a une friperie juste au coin. J'ai besoin de quelque chose pour me déplacer facilement. Il y a aussi une pharmacie pas loin. Je ne peux pas rester comme ça. Ils ne doivent pas me reconnaître. Du moins pas tout de suite.

Il la détailla.

- Toujours du 36 ?

- On va dire du 38.

- Quelle couleur ?

- Blond. Mais je vais devoir les couper d'abord ou ce sera ridicule.

- Tu crois que j'ai oublié? J'étais là à ta première teinture orange.

Et j'étais là quand tu as appris ce que ça donne si quelqu'un avec des cheveux foncés veut devenir blond.

Elle se retourna. La mini-chaîne de sa fille déversait de la musique pop en français. Emma n'allait pas rester dans sa chambre pour toujours. Il fallait qu'il parte.

- Comment vas-tu faire pour la protéger ? demanda-t-il.

- Je ne sais pas.

- Tu m'as parlé de ta famille. Tu sais que tu ne peux pas leur faire confiance, donc tu sais que tu ne peux pas la laisser seule ici. Qui va la surveiller quand sortiras ?

- Personne ne sait que je suis ici.

- Attends, tu n'es pas si naïve.

- Ils penseront que je suis quelque part dans Manhattan. Ils ne penseront pas à Brooklyn.

- Allez, Camille. C'est moi.

Il n'y avait aucune raison de se disputer. La vérité c'est qu'elle ne savait pas quoi faire d'Emma. C'était ce qui l'inquiétait le plus. Elle n'avait pas de réponse, elle haussa les épaules.

- Je n'ai personne. Et ne me dis pas que je t'ai, toi. J'apprécie tout ce que tu fais pour moi, mais je ne peux pas t'impliquer plus que ce que j'ai déjà fait.

Il ôta ses lunettes et pour la première fois depuis des années, elle vit ses yeux. Marron clair. Cils et sourcils épais. De fines rides étaient apparues. Elle se souvenait d'avoir envié sa peau lisse et sans marques à l'époque. Maintenant, ils vieillissaient.

Et ç'aurait été se mentir que de ne pas voir de l'amour dans ses yeux.

Il la regarda sans rien dire avant de lui laisser le sac et de reculer dans le couloir.

- Donne-moi une heure ou deux. Je vais chercher ce qu'il te faut.
- Je vais surveiller à la fenêtre. Pourrais-tu tout laisser sur les marches? Je descendrai chercher tout ça en courant quand tu seras parti.

La déception qu'elle lut sur son visage était sans équivoque.

- Tu as mon numéro, dit-il. Utilise-le.

- Je suis désolée, Sam.

- Tu reviendras à la raison.

Il commença à s'éloigner dans le couloir.

- Cette femme au téléphone, dit-elle. C'était ta femme ?

Elle s'en voulait de poser la question, mais elle avait envie de savoir.

- En quoi c'est important ?

- Tu avais dit que tu ne te marierais jamais.

- Qui dit que c'est le cas ? Guette-moi par la fenêtre. Appelle si tu as besoin d'autre chose.

CHAPITRE SEPT

Il fallut à Sam une heure et demie pour acheter ce qu'elle lui avait demandé.

Le taxi s'arrêta devant son immeuble, il en sortit, leva les yeux vers elle à sa fenêtre, puis marcha jusqu'à l'escalier, où il déposa les sacs avant de retourner au taxi et de s'en aller sans regarder en arrière.

Elle était plus concentrée que jamais. Elle ne pouvait pas le laisser entrer. Littéralement. Et émotionnellement. Si elle avait besoin de lui, elle savait où appeler. Et elle savait que dans ce cas il serait là pour elle.

Elle pénétra dans le salon, passa la porte qui menait à la chambre - toujours bruyante - d'Emma, et se précipita dans le couloir. Elle ouvrit la porte, dévala les deux volées d'escaliers, saisit les sacs sur les marches de granit et remonta en courant.

En rentrant dans l'appartement, elle se détendit et écouta. Elle n'entendait rien d'autre que les percussions assourdies de la musique. La porte d'Emma était fermée. Auparavant, Camille avait rangé le sac marin sous son lit. Pas la cachette parfaite, mais c'est tout ce qu'elle avait dans cet appartement et il faudrait faire avec. Ce que Sam venait de déposer serait plus facile à cacher.

Elle était sur le point de se glisser dans sa chambre quand Emma ouvrit la porte.

Elle avait un regard accusateur. Elle croisa les bras et hocha la tête en direction des sacs.

- Il y a quoi là-dedans ? demanda-t-elle.

Elle devait être à la fenêtre de sa chambre quand Sam était parti. Sa fille ne savait rien de sa vie passée, mais Camille n'était pas idiote. À un certain moment, Emma allait tout découvrir. Dans ses pires cauchemars, elle imaginait un de ses frères et sœurs le lui dire par dépit, une des raisons pour lesquelles elles vivaient en France et n'avaient gardé aucun contact avec eux. Camille prévoyait de le dire elle-même à Emma, quand elle serait plus âgée.

Elle essaierait de gérer les retombées à ce moment-là, si c'était possible. Elle redoutait ce jour. Mais maintenant ? Maintenant, la vérité pourrait détruire leur relation, et elle ne pouvait pas supporter cette idée.

- J'ai commandé deux, trois trucs, dit-elle avec désinvolture.

- Quels trucs ? Et qui est-ce qui les a déposés ?

- Un livreur. Elle traversa la cuisine et posa les sacs sur le comptoir.

- J'ai envie de changer, dit-elle, en enlevant la boîte de teinture du sac. Je vais me teindre en blond et couper mes cheveux très courts.

- Ça t'a pris un an pour les laisser pousser. Tu disais que tu les voulais plus longs. Maintenant que c'est fait, pourquoi les couper ?

- J'ai juste envie de quelque chose de différent.

- Très bien, mais depuis quand tu te coupes et tu te décolores les cheveux toi-même ?

Elle la connaissait trop bien ; Camille se faisait toujours coiffer dans un salon, tout comme Emma. Si elle ne mettait pas immédiatement un terme à cette conversation, ç'allait la mener tout droit où elle ne voulait pas aller. Elle se retourna vers Emma, l'air défait.

- Pourquoi cherches-tu à te disputer avec moi ? C'est encore à propos du fait de rester à New-York ?

- Plutôt à propos de ce que nous faisons encore à New-York. Ce type, il était déjà passé ici tout à l'heure, déjà avec un sac. Qui avait l'air lourd. Il avait dû, genre, le hisser sur son épaule. J'étais assise sur le rebord de la fenêtre, j'écoutais de la musique. Je l'ai vu quand il est venu la première fois et je l'ai vu là tout de suite. C'est qui ?

- Emma...

- Qu'est-ce qu'il t'a apporté ?

- Ce n'est pas tes affaires.

- Il y avait quoi dans l'autre sac ?

- En quoi est-ce important ?

- Avant de mourir, Nana m'a dit des choses sur toi.

Camille réprima un sursaut.

- Ta grand-mère était très malade quand on est allé la voir. On sait toutes les deux qu'elle délirait.

- Elle avait aussi des moments de lucidité. On sait ça aussi. Quand je lui ai parlé, elle était aussi lucide que nous le sommes en ce moment. Je pense que c'est parce qu'elle se faisait du souci.

- A quel propos ?

- A propos de toi.

- Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

- Que quand tu étais jeune, ton métier était de tuer des gens.

On y était. Emma avait lancé le sujet, comme elle aurait lancé des couteaux à travers la pièce.

- Est-ce que c'est vrai ?

Elle posa les yeux sur sa fille et vit dans son regard de défiance une version d'elle-même et Sam. Elle avait élevé sa fille pour qu'elle devienne forte et indépendante. Elle l'avait amené à questionner le monde autour d'elle, à critiquer ce en quoi elle ne croyait pas, à ne pas

accepter le statu quo si elle le jugeait inacceptable. Et c'est exactement ce qu'elle était en train de faire.

Comment lui en vouloir pour ça ?

- Je t'ai demandé si c'était vrai ?

- Tu as attendu tout ce temps pour me poser cette question ? Ta grand-mère est morte il y a deux ans, Emma. Pourquoi maintenant ?

- Quand un type bizarre commence à venir te déposer des sacs et que tu commences à être évasive à ce sujet, oui je me pose des questions, surtout quand tu me dis que tu veux te couper les cheveux et les teindre en blond. Il se passe quelque chose. Je veux savoir quoi et je veux savoir si ce que Nana m'a dit est vrai.

Pas ça, pas maintenant. Aussi mûre qu'ait pu être Emma, elle n'était pas prête pour cette conversation. L'instinct de Camille lui disait de l'en détourner, même si elle savait qu'à la fin ça ne pourrait qu'échouer.

- Il y a des choses dans chacune de nos vies qui doivent rester privées, tu ne crois pas ? Je respecte ta vie privée. J'espère que tu respectes la mienne.

- Dis-le, Maman. J'ai laissé ça enfoui depuis la mort de Nana. Je veux l'entendre de ta bouche.

Le mur qu'elle avait construit pour protéger sa fille était en train de s'effondrer. Elle la regarda et vit dans ses yeux une détermination inébranlable. Comme elle n'avait jamais vu auparavant, en tout cas pas à ce point.

- D'accord, dit-elle. Asseyons-nous dans le salon.

Camille emboîta le pas d'Emma. Elle sentait le cœur lui manquer en même temps qu'il s'accélérait. Elle pouvait transformer la vérité ou tout dire à sa fille. Elle pouvait continuer à mentir sur son passé ou laisser Emma y pénétrer. Et ensuite, quoi ? Une vérité si puissante pouvait modifier leur relation pour toujours, elle le savait et elle en avait peur. Ça pouvait briser tout ce qu'elle avait essayé de construire entre elles, un havre de paix dans lequel, pendant les seize dernières années, elle avait fait tout son possible pour protéger Emma depuis sa naissance.

Mais apparemment, depuis deux ans, tout cela n'était qu'une illusion. Dans ses derniers moments, sa mère l'avait trahie.

Était-ce vraiment par souci pour elle ? Ou était-ce la façon de sa mère d'avoir le dernier mot sur ce que sa fille avait choisi de devenir dans sa jeunesse ? Sa manière de montrer à quel point elle la détestait pour être - selon ses critères - tombée si bas ?

Elle prit la chaise en face d'Emma et s'assit. Sa fille mit de l'ordre dans ses cheveux noirs, les ramenant sur une de ses épaules, puis elle commença à s'en faire un chignon derrière la tête. Camille la regardait faire. Elle sentait la tension monter entre elles. Elle regarda par la

fenêtre la cime des arbres devant l'immeuble. Manhattan, de l'autre côté du fleuve, s'étirait comme un doigt accusateur pointé directement vers elle. L'ironie de la chose ne lui avait pas échappé. Elle regretta de ne pas avoir choisi l'autre chaise.

- Si on doit faire ça maintenant, j'ai besoin que tu m'écoutes jusqu'au bout d'abord, ensuite on en discutera.

- Je peux faire ça.

- Tu ne m'interrompras pas ?

- Je vais essayer.

- Ta grand-mère t'a dit la vérité. Quand j'avais dix-huit, seulement deux ans de plus que toi aujourd'hui, je suis allée à Paris après l'école secondaire. Ton grand-père a toujours pensé qu'il était important que tous ses enfants découvrent le monde par eux-mêmes. Pas de voyages organisés, pas d'accompagnateur. Il estimait que seul, sans être distrait par la famille ou les amis, pendant un certain temps à l'étranger, on en apprenait davantage sur les pays et leurs cultures. Ce qu'il avait en tête pour nous, c'était une immersion totale dans de nouvelles sociétés. Mais ton grand-père était comme ça.

Emma acquiesça d'un hochement de tête.

- Pour moi, Paris était l'origine du monde. Ça l'a toujours été. Déjà toute petite, je rêvais d'y vivre. Je lisais des romans qui s'y déroulaient. J'étudiais des films français pour avoir une meilleure idée de la vie là-bas, en tout cas à travers les yeux d'un réalisateur. Quand j'y suis enfin arrivée, tu imagines bien que je n'ai pas été déçue. La ville était tout ce que j'espérais et j'en suis tombée amoureuse. Ton grand-père avait un appartement dans le Marais, je m'y suis installée. Ce n'était pas loin de là où nous vivons aujourd'hui et c'était magique. J'adorais les cafés, les galeries, la communauté artistique. J'étais raide dingue de cette culture un peu bohème. Mais en même temps, à force d'échanger des idées, une sorte de séduction est apparue.

Elle fit une pause.

- Tu te souviens quand tu avais des problèmes à l'école ?

- Oui.

- Je t'ai dit que c'était normal, pour une simple raison. Je n'ai jamais été populaire à l'école. Ils me détestaient parce que mes parents étaient riches. Mais là-bas ? Là-bas, j'avais la possibilité de réécrire ma vie. Personne ne devait savoir d'où je venais. Ils n'avaient pas besoin de savoir que j'étais la fille de Kenneth Miller. Grâce à ça, j'étais capable de me régénérer. En plus de ça, je me suis fait des amis facilement. Certains d'entre eux avaient des idées radicales sur le monde et la façon dont nous, en tant qu'individus, avons le pouvoir de l'améliorer. J'étais jeune et naïve, mais j'y croyais. Ce qu'ils disaient avait du sens pour moi. Au fil du temps, leur mantra est devenu mon mantra. Nous avons besoin de changement, même si ce changement

avait un prix.

Elle ferma les yeux et se replongea dans cette époque.

- Le chef du groupe était un jeune homme, juste un peu plus âgé que moi. Il était beau et gentil. Passionnant, dangereux, enivrant. Je suis tombée folle amoureuse de lui. Très vite, nous sommes devenus amants. Après quelques semaines à parler, explorer, ou juste être avec lui, j'ai commencé à recevoir des appels de ton grand-père, qui se demandait pourquoi je ne continuais pas mon périple dans d'autres pays. Il tenait tellement à s'assurer que je mette à profit la moindre seconde de cette année pour beaucoup voyager qu'il m'a finalement donné une semaine pour quitter l'appartement. Et quitter Paris. Ce qu'il ne savait pas, c'est que j'avais déjà l'intention de partir.

- Avec cet homme ? dit Emma.

- C'est ça.

- Pour aller où ?

- Nous sommes partis en Russie.

- Il s'appelait comment ?

Elle ne voulait lui donner que son prénom, si commun.

- Il s'appelait Sam et il m'avait déjà convaincu de le rejoindre dans son secteur d'activité.

- A savoir ?

- Laisse-moi parler, Emma.

Elle prit une grande respiration et se tourna de nouveau vers la fenêtre, qui l'attirait parce que juste au-delà de la vitre il n'y avait rien de tout cela. Le soleil se reflétait dans les bâtiments surplombant Manhattan et sur l'eau qui les en séparait. Un pigeon passa devant la fenêtre et Camille s'imagina sauter sur son aile, s'envoler loin de cette pièce et loin de cette conversation.

Mais elle devait continuer.

- Sam était un tueur, dit-elle. Payé pour éliminer des gens. Je m'en suis aperçue assez tard dans notre relation, mais pour une raison quelconque, je n'y ai pas mis un terme parce que je l'ai cru quand il m'a dit qu'il n'acceptait pas n'importe quel contrat. Que ça devait répondre à certains critères. La cible devait mériter de mourir, ce qui semble ridicule si on ne connaît pas le pedigree des personnes visées. C'était des monstres. Des dirigeants politiques radicaux dans les pays du tiers-monde qui gardaient le pouvoir en créant la terreur. Des chefs d'entreprise qui maltraièrent leur main-d'œuvre tout en s'efforçant de devenir plus riches que tu ne peux imaginer. Des gens qui mettaient en place des groupuscules violents pour confisquer à d'autres leur dignité. Des hommes qui gagnaient des millions en asservissant des enfants dans des ateliers clandestins ou en les vendant à des pervers sexuels prêts à les acheter très cher.

Elle haussa les épaules.

- Mais ça n'était pas toujours aussi intense. Parfois, les contrats étaient plus anecdotiques, comme quand on s'occupait d'hommes qui avaient physiquement maltraité leurs familles. Les violeurs d'enfants étaient monnaie courante et ils étaient neutralisés. Pareil pour les violeurs en série avérés. Voilà le genre de personnes qu'il acceptait de prendre pour cible quand on le lui demandait, le genre de personnes qu'il m'a appris à tuer. Il se trouve que j'étais douée. Rapidement, on a commencé à me contacter. Et je me suis plongée si profond dans ce monde que son idéologie est devenue la mienne. Elle leva vite les yeux, croisa le regard de sa fille. À l'époque, j'aimais ce que je faisais. J'aimais l'idée de faire cesser la douleur de quelqu'un.

- Il y a la police pour ça. Une justice qui s'occupe de ça.

- En théorie, oui. Mais quand quelqu'un achète un bébé à un toxicomane, par exemple, et le revend sur le marché du sexe, se fait prendre, purge cinq ans, et remet ça dès sa sortie de prison, comme j'ai pu le voir, tu finis par t'interroger sur l'efficacité de notre système judiciaire, Emma. Chaque personne que j'ai tuée était de ce genre-là. Il faut que tu saches que je ne regrette pas une seule de ces morts. Je ne demande aucune excuse. À chaque contrat que j'acceptais, je m'assurais d'avoir une preuve que la personne visée était profondément nuisible ou, dans certains cas, qu'elle avait l'habitude de tuer. Si c'était clairement établi, je n'avais besoin de rien d'autre.

- Tu n'es pas Dieu.

- J'ai vu trop de choses pour croire en Dieu.

- Tu penses que tu iras en enfer ?

- Je ne crois pas à l'enfer.

- Tu crois à quoi ?

- À faire ce qui est juste. Être une bonne personne. Bien élever ma fille. Être une bonne fille moi-même. Je peux continuer si tu veux.

- Je vois l'idée. Quand as-tu arrêté ?

- À vingt-trois ans.

- Donc ça a duré cinq ans ?

- Quatre. Mais ça ne change pas grand-chose.

- Tu en as tué combien ?

- Trop. Je ne sais pas. Des dizaines.

- Pourquoi tu as arrêté ?

- J'ai arrêté quand j'ai appris que j'étais enceinte de toi. Tu as tout changé. J'avais une vie dangereuse et la vie qui grandissait en moi ne devait pas en souffrir. Le jour où j'ai appris que j'étais enceinte, j'ai laissé ce monde derrière moi. Je n'y suis jamais retournée depuis.

- Mais là c'est ce que tu t'apprêtes à faire, n'est-ce pas ? C'est pour ça que tu as acheté la teinture et les ciseaux et les vêtements que j'ai vus dans ces sacs. Pourquoi est-ce que tu recommences ?

- C'est compliqué.

- J'ai besoin de savoir. Si on doit traverser ça ensemble, si on doit se remettre en piste, j'ai besoin que tu me dises la vérité.

- Je ne te mêlerai pas à ça.

- J'y suis déjà mêlée.

- Pas vraiment.

- C'est des conneries. C'est en rapport avec Papy, n'est-ce pas ?

Camille resta assise, silencieuse.

- Il a été assassiné, n'est-ce pas ?

Elle ne dit rien, mais sentit son ventre se nouer. Comment savait-elle ? Comment pouvait-elle savoir ?

- Tu ne réponds pas, ça veut tout dire. Papy était tout pour moi. Il n'a pas trébuché sur Blue : nous le savons toutes les deux. Ça ne voulait rien dire pour moi quand on l'a appris et ça ne veut toujours rien dire. Papy avait parfaitement dressé ce chien. Nous nous échangeions plein d'e-mails quand Blue se débrouillait si bien aux cours. Il était fier de lui. Blue ne se serait jamais mis devant lui comme ça, surtout pas près d'un escalier.

Elle leva les mains.

- Mais même s'il l'avait fait, même si c'était vrai, c'est impossible que Papy ait pris seul autant d'élan. Pas au point de s'écraser comme il l'a fait. Il aurait juste roulé en bas des escaliers. Au lieu de ça, il a volé au-dessus, si haut qu'il était pile au-dessus du trident. Il a dû être poussé pour que cela se produise. violemment. Tu le sais aussi bien que moi. Alors, c'est qui ?

- Je ne sais pas encore.

- Mais tu as une idée.

- Oui, j'ai une petite idée.

- C'est mes oncles et tantes, n'est-ce pas ? Ils veulent son argent. Ils l'ont toujours voulu et, une fois Nana disparue, ils ne recevaient plus rien. Ce n'est un secret pour aucune de nous. Il y a une raison pour que Papy t'ait tout légué à toi, puis à moi si jamais tu mourais. Il ne voulait pas qu'ils aient le moindre sou. Il ne l'a jamais voulu. Elle leva le menton. Ils l'ont tué sans savoir ce qu'il y avait dans son testament. Ensuite ils l'ont appris, ils ont contesté et perdu. Mais il y a cette disposition. Ils le savent. Si nous mourons, ils ont l'argent.

Inutile de détourner la conversation plus longtemps. Sa fille était trop intelligente. Elle l'avait toujours été. Pas moyen de noyer le poisson : elle avait eu le temps de réfléchir et elle était bien assez maline pour le découvrir d'elle-même.

- C'est vrai, dit-elle.

- Ils sont tous impliqués ?

- Nous ne savons pas avec certitude si même un seul d'entre eux est impliqué, Emma. Tout ce qu'on a, c'est une explication raisonnable de ce qui est arrivé à ton grand-père. Il y a un motif, ce n'est pas pour

autant que c'est la vérité. Ton grand-père était un homme puissant. Il avait son compte d'ennemis. Il pourrait s'agir d'un - ou plusieurs - de tes oncles et tantes, ou bien de tous les six, ou bien de quelqu'un que ton grand-père avait contrarié dans ses affaires. Ne t'avance pas trop sur le sujet. Je te l'ai dit, quand j'étais jeune, je ne m'engageais à rien sans être complètement certaine de tout savoir sur la personne que je devais tuer.

- Je sais que c'est eux, Maman.

Elle se leva de sa chaise.

- Ça *pourrait* être eux.

- Si c'est eux, ils vont être à nos trousses. Pour l'argent. Ils nous tueront pour ça. Tu le sais très bien.

- Personne ne va nous tuer.

- Pourquoi ? Parce que tu as l'intention de les tuer avant ?

Elle s'arrêta dans le centre de la pièce, sans se retourner.

Maîtrisant le sentiment de colère dans sa voix, elle dit :

- Celui qui a tué mon père sera tué par moi. Quelqu'un a supprimé un de mes meilleurs amis, un homme qui ne m'a jamais jugée en dépit de tout ce que j'ai pu faire quand j'étais jeune. S'il s'avère que mes frères et sœurs sont coupables, ils mourront. Si c'est quelqu'un d'autre, cette personne mourra.

- Qu'est-ce qu'il y avait dans le premier sac, Maman ?

- Des armes à feu. Des balles.

- L'homme qui les a déposés, c'était qui ?

- Un vieil ami.

- C'était Sam ?

Camille ne voulait pas répondre. Elle fonça dans la cuisine, où les ciseaux et la teinture étaient posés sur le comptoir. Mais c'était inutile. Elle savait que sa fille ne lâcherait pas maintenant.

- C'était Sam ?

- Dans mon monde, Emma, on ne donne pas de noms. Jamais.

- Très bien. Alors, c'était mon père ?

Elle ramassa la boîte de teinture et la fit tourner dans ses mains. Elle sentait qu'elle-même commençait à se tendre. Son monde se refermait. L'objectif devenait plus précis, occupant tout l'espace.

- Cette conversation est terminée.

- J'ai d'autres questions à te poser.

Elle saisit la paire de ciseaux. En les prenant, le visage de son père passa devant ses yeux et pour une seconde, son objectif laissa place à une profonde tristesse.

- Et j'ai du travail.

Emma fixait les ciseaux et son visage reflétait plusieurs émotions. Tout d'abord, Camille y vit la peur, mais après quelques instants, la peur se transforma en fureur pure et simple.

- S'ils ont tué Papy ...
- On ne sait pas si c'est le cas. Je te l'ai déjà dit.
- Et tu sauras ça quand ?
- Pourquoi es-tu si pressée ?

- Parce que s'ils ont tué mon grand-père, ils ne devraient pas avoir le droit de vivre un jour de plus. Je veux qu'ils meurent pour ça. Rien à faire d'eux. Tu le sais. Ils m'ont toujours traitée comme une merde et maintenant je sais pourquoi. À cause de la façon dont tu as vécu ta vie.

- Et qu'est-ce que tu en penses ?

- Je pense que tu es courageuse. Je l'ai toujours pensé, mais là c'est différent. Plus profond. Tu essayais de changer la vie des gens. Je comprends ça.

Elle était mal à l'aise d'entendre sa fille discuter de tout ça. Pire, le fait qu'elle l'accepte ne la soulageait aucunement. Au lieu de ça, elle sentit une bouffée de honte et de gêne, car elle se sentait mise à nu par la vérité.

Maintenant que sa fille savait qui elle était vraiment -une tueuse à gages- elle éprouvait de la nausée parce que, pendant des années, elle avait fait tous les efforts possibles pour protéger Emma de cette vie-là.

- J'ai besoin de savoir de combien de temps tu penses avoir besoin pour avancer là-dessus ?

- Quelques jours.
- Ils pourraient très bien quitter la ville d'ici là.
- Ils vivent tous en ville, Emma. Ils n'iront nulle part.
- Tu n'en sais rien.

- S'ils le font, on peut toujours les repérer et les suivre. Je l'ai déjà fait.

- Comment sauras-tu si c'est eux ? S'ils l'ont tué ?

C'était la seule question à laquelle elle pouvait répondre avec certitude. Elle regarda sa fille et les mots sortirent comme une promesse.

- C'est la partie la plus facile, dit-elle. Les yeux disent toujours la vérité. N'oublie jamais ça. Tout se lit dans les yeux. Si tu t'apprêtes à mentir, tes yeux se portent vers la droite, très brièvement. Ou vers le haut puis vers la droite. Ce sont des signes que j'ai appris très tôt dans la vie. Les yeux ne mentent jamais. Et en regardant les leurs quand je les affronterai, je saurai avec certitude s'ils ont tué ton grand-père.

CHAPITRE HUIT

Dans un périmètre aussi immense que Manhattan - sans compter les autres circonscriptions - comment retrouver une femme parmi des millions d'autres ? Chaque affaire était différente, mais il y avait deux éléments qui contribuaient toujours à la réussite de Marty Spellman. L'habileté et la chance.

Surtout la chance.

Même s'il espérait que l'e-mail envoyé à Camille Miller serait un mélange des deux -encore fallait-il que son ancien compte soit bien actif et qu'elle lui réponde- il désignerait la chance sans hésiter.

Maintenant, il avait moins de trois jours pour la retrouver. S'il échouait, un membre de sa famille serait assassiné. Même s'il doutait que cela arrive, au vu des précautions qu'il avait prises pour les protéger, il n'était pas impatient d'en tester l'efficacité. S'ils voulaient que toute sa famille y passe, ils trouveraient toujours un moyen.

Et Dieu aie pitié d'eux s'ils faisaient ça.

Ce soir, il dînait avec sa famille au restaurant pour fêter l'anniversaire de sa fille aînée. Beth allait avoir quinze ans. A l'exception de Jennifer, qui n'était au courant de rien, son ex-épouse Gloria et le reste de sa famille savaient déjà qu'il y avait une situation compliquée à gérer.

Malgré son désir de changer leurs plans, ça leur était impossible. Les hommes de Carr seraient dans le restaurant à les surveiller pendant le repas, et il était probable qu'ils écoutent leurs conversations. La bonne nouvelle était que son ex-femme, son mari et ses enfants, avaient été préparés. Marty avait raisonnablement confiance en leur entraînement si quelque chose dans ce genre arrivait. La seule dont il doutait était Katie, qui venait d'avoir onze ans et était bien loin de la maturité de sa sœur aînée. Quant à Jennifer, il suffisait d'un seul signe discret pour qu'elle sache que quelque chose se tramait.

Il étudia le problème de Camille Miller.

Dans son milieu, il avait à faire à une clientèle haut de gamme qui exigeait généralement beaucoup de lui. Dans certains cas, ils voulaient retrouver un conjoint ou un enfant disparu, d'autres fois, ils voulaient connaître la véritable raison de l'assassinat d'un proche ou savoir si leur partenaire les trompait. Dans le monde des détectives, c'était la routine. Marty avait juste des clients qui payaient mieux.

Cette fois-ci c'était différent de tout ce qu'il avait connu durant ses années de privé. Un groupe très organisé le chargeait de retrouver une femme qui, autrefois, avait gagné sa vie comme tueuse à gages internationale.

Carr -et les papiers qu'il lui avait fournis- lui avaient appris que Camille Miller ne vivait pas dans ce pays, mais en France. Paris était sa ville depuis vingt et un ans.

Bien que sa famille vive à New-York, elle n'avait gardé aucun logement ici, pas même un pied-à-terre pour avoir de l'intimité quand elle et sa fille venaient en visite.

Au lieu de ça, elles logeaient chez son père dans l'appartement-terrasse de Sutton Place, ce qui suggérait un lien étroit entre eux, car, si quelqu'un pouvait se permettre d'acheter à sa fille un appartement à New-York - pour peu qu'elle le souhaite - c'était bien Kenneth Miller.

Un peu plus tôt, il s'était demandé si elle avait déjà quitté les États-Unis. C'était une question sensée, mais un appel rapide à Roz, son contact au FBI, lui avait suggéré le contraire. Camille et Emma Miller n'avaient embarqué dans aucun avion, privé ou autre, depuis qu'elles étaient arrivées pour faire face à la contestation du testament de son père. Avaient-elles quitté le pays en voiture ou en bus ? C'était une possibilité, mais Roz avait confirmé qu'aucun billet n'avait été acheté au nom de Camille, aucune voiture achetée ni louée.

Non pas que ça signifie grand-chose. Camille et sa fille avaient probablement de faux papiers. Elles pouvaient prendre un avion ou un bus sans trop de souci. En outre, on pouvait trouver des voitures à vendre par des particuliers dans toute la ville. Il suffisait à Camille Miller d'en acheter une, de voler des plaques et elle partirait sans laisser de traces. Compte tenu de ses antécédents, elle saurait que c'était la meilleure chose à faire pour sortir de la ville. Et à juste titre. Tout avait été légué à Camille. A sa mort, c'est Emma qui recevrait la fortune de son grand-père. Et à la mort d'Emma ? Pour finir, le reste des frères et sœurs de Camille recevraient ce qu'ils considéraient comme leur part du butin.

Assis dans le canapé de son bureau, Marty saisit la photo de Camille et Emma qu'il avait imprimée plus tôt. La façon qu'avait eue Kenneth Miller d'organiser son testament était pleine de dangers. Ne l'avait-il pas remarqué ? Pensait-il vraiment que ses autres enfants n'auraient pas recours au meurtre pour mettre la main sur son argent ? C'était possible. Aussi brillant qu'il ait pu paraître dans ses lettres à sa fille, le meurtre était tellement éloigné de ce que ses autres enfants pouvaient envisager au vu du passé de Camille, que même si l'idée lui en était venue, il l'aurait probablement rejetée aussi vite.

Marty avait besoin de relire certaines des lettres. Parmi la centaine que Carr lui avait fournies, celles-ci lui semblaient être les plus

importantes par ce qu'elles révélaient de la relation entre Kenneth et Camille, et parce qu'elles pouvaient laisser croire qu'elle était ici, en ville, en ce moment-même.

L'une était datée du 16 juillet 2006. De Kenneth à Camille :

"Quelque part au-dessus de l'Atlantique. J'ai bu trois martinis et je déteste toujours autant les vols de nuit. Est-ce que je devrais en prendre un autre ? Peut-être qu'un quatrième me mettrait en transe ? Je pourrais flotter au-dessus de la cabine pour vivre une expérience extracorporelle ? Probablement pas. Je descendrais juste d'avion bourré, ce qui enchanterait mon médecin, j'en suis sûr.

Je suis assis ici, à côté d'une femme qui ne semble pas comprendre que le parfum devrait être une expérience intime, ce que ta mère a toujours su, Dieu merci. Mais je divague. Peut-être que les martinis font effet, après tout.

Quoi qu'il en soit, ma chérie, il y a quelque chose que je voulais te dire avant mon départ, mais je savais que ça aurait juste perturbé cette belle visite, alors je ne l'ai pas fait. J'ai décidé de garder ça pour cette lettre. Ce n'est pas un secret que je vieillis et que des gens ont l'œil rivé sur la pendule. Avec l'âge viennent les opportunistes, dans notre famille tout au moins. (Tu es l'exception, tu l'as toujours été.) Mais tes frères et sœurs, c'est une autre histoire. Ton frère Scott, est passé à la maison environ une semaine avant que je vienne vous voir et il a suggéré de devenir mon exécuteur testamentaire. Ainsi, si quoique ce soit m'arrivait - un accident vasculaire cérébral, une crise cardiaque, une mystérieuse voiture qui me renverse - et que je devenais un légume (voire un légume mort), il pourrait intervenir et prendre le relais à partir de là. Je lui ai dit que je n'en étais pas encore au point de choisir un exécuteur testamentaire. Il est parti en piquant une crise et je n'ai pas eu de nouvelles de lui depuis. Les vautours m'encerclent, je le crains. Je m'attends à ce qu'ils se rapprochent au fur et à mesure que ta mère et moi vieillissons ".

Une autre lettre, de Camille cette fois, en date du 28 avril 2011.

"Je viens d'avoir mon grand frère Michael au téléphone et il fallait que je t'écrive. Il n'a presque plus d'argent, ce qui chez nous signifie qu'il en est rendu aux quelques derniers millions que Maman lui a donnés. Il était tout paniqué et bouleversé, me demandant si je lui prêterais de l'argent parce que toi, tu refuses. Il a dit pour de vrai qu'il était dans "une situation désespérée." Je lui ai répondu d'aller faire une promenade dans les coins les plus pauvres du Bronx et du New Jersey, puis de reconsidérer sa situation. Il ne l'a pas bien pris du tout. Il a continué à m'expliquer comment il pouvait me faire coffrer pour toutes les choses illégales que j'ai faites quand j'étais jeune. Il a pris soin de me traiter de meurtrière, ce en quoi je ne pouvais le contredire. Il m'a dit qu'il ne m'avait jamais aimée et que je le regretterais un jour. Ça ne m'a pas surpris plus que ça mais la conversation était désagréable. A la fin, il a recommencé à supplier, c'était tellement

pathétique que j'ai raccroché. Ce qui est bizarre, c'est que Sophia m'a fait le même coup il y a quelques semaines. Je ne pense pas t'avoir parlé de notre conversation. Elle n'était pas aussi rude que Michael, mais elle a de la délicatesse dans ses manières et si tu lis au travers, tu vois qu'elles sont toujours accompagnées de marteaux et de couteaux. Je lui ai envoyé un chèque de cinq dollars et lui ai dit de jouer à la loterie. Ça devrait être bien accueilli. Je pense que je vais bientôt avoir des nouvelles des autres, car avec leur mode de vie, leur argent sera vite épuisé. Ils savent que tu as les mains libres, ce qui me va très bien. À ce stade, je préférerais prendre leurs appels téléphoniques pour éviter qu'ils ne t'accablent. Il est temps qu'ils se bougent les fesses et se trouvent un job. N'était-ce pas le but de ces éducations chics qu'ils ont reçues ? OK, c'est mon coup de gueule hebdomadaire. Je t'aime. Pourrais-tu me dépanner d'un billet de vingt s'il te plaît ? Ce serait super ! Bises - C. "

Marty continua à lire les autres lettres mises de côté, qui soulignaient toutes une indéniable urgence chez ses autres frères et sœurs quant à leurs situations financières devenues critiques.

Dans chaque lettre, soit ils tendaient la main pour de l'argent soit ils mettaient Camille et son père au pilori quand ils leur refusaient leur aide.

"Un de ces jours, nous ne serons plus là, Papa, écrivait Camille dans une lettre trois semaines avant sa mort. Et quand ça arrivera, ça sera quoi la prochaine étape pour eux s'ils ne se secouent pas maintenant ? Parfois, je veux les aider, comme je suppose que tu le fais. Mais j'ai d'autres responsabilités. Je me suis fait des ennemis qui influent sur toutes mes décisions importantes. À tout moment, quelqu'un pourrait me viser pour quelque chose que j'ai fait il y a des années et je serais morte. C'est juste une des innombrables façons dont j'ai foiré ma vie. Si quelque chose m'arrive à moi, qu'advient-il d'Emma? Financièrement, elle est à l'abri pour toute sa vie, mais elle a encore deux ans avant d'être une adulte. Je dois rester en vie au moins aussi longtemps pour m'assurer que cet argent restera le sien. Sinon, tu prendras ma place et tout ira bien jusqu'à ce qu'elle soit adulte devant la loi. Mais si tu n'es plus là, un de mes frères et sœurs amènera mon testament devant un tribunal et essaiera de le contester, pour s'efforcer de l'élever et d'accéder à son argent. Peut-être que nous devrions juste leur donner ce qu'ils veulent. Peut-être qu'ils s'en iront si on fait ça. Des fois, je me dis que ce serait plus facile. Parfois, surtout quand ils en rajoutent dans le côté dramatique, je me dis aussi que ça serait moins dangereux. - C. "

Marty plia la lettre et la posa à côté de lui. Il se dirigea vers son ordinateur portable et vérifia les mails. Rien de Camille, mais ça ne le surprit pas. Il aurait été stupéfait que cet hameçon-là ramène quelque chose.

Il regarda par la fenêtre, le long de la 5^{ème}, où les rues et les

trottoirs grouillaient de voitures et de piétons.

Là-bas, dans la mêlée ensoleillée du milieu de l'après-midi, il avait des dizaines de contacts, des gens à qui il avait fait confiance au fil des ans, qui partageaient des informations avec lui en même temps qu'il en échangeait avec eux quand ils en avaient besoin.

Le plus souvent, ces personnes étaient détectives ou journalistes. Mais pour le moment, la personne qu'il voulait voir n'était ni détective ni journaliste selon, bien sûr, la façon dont on définit le mot «détective».

C'était une de ses meilleures amies et peut-être, à l'exception de Gloria, la personne dont il avait été très proche le plus longtemps. Il fut un temps où il doutait de ses talents, mais ce n'était plus le cas, en particulier depuis la dernière fois qu'il était venu lui demander de l'aide. Elle lui donnait des précisions si parfaites sur des événements que son opinion sur elle et sur son don avaient changé.

Il consulta sa montre : un tout petit peu plus de deux heures. À cette heure-ci elle s'occupait de la foule venue déjeuner. Il alla jusqu'à son bureau, récupéra le téléphone satellite, attrapa l'enveloppe en papier kraft que Carr lui avait donnée lorsqu'une pensée l'arrêta.

S'il allait voir qui que ce soit avec cette puce implantée dans l'épaule, il risquerait de l'impliquer. Il n'était pas certain de la précision du dispositif, mais il n'était pas prêt à miser sur une inexactitude, et par conséquent il savait qu'il y aurait des moments où il lui faudrait la désactiver temporairement pour protéger son amie. Mais comment faire ?

Colle un aimant par-dessus et brouille le signal.

Si Carr demandait pourquoi le bip indiquant sa position avait soudainement disparu de leurs écrans, il leur montrerait simplement son épaule, prouverait que la puce était là et dirait qu'il devait avoir atteint une zone morte.

- Comme avec les téléphones cellulaires, s'entendait-il déjà leur dire. Ça arrive. Il n'y a rien à faire contre ça si vous voulez que j'aille dans ces rues à la recherche de Camille.

Regonflé par cette idée, il se rendit à la cuisine et regarda le réfrigérateur. Il n'était plus autant couvert de dessins colorés qu'il l'avait été, à présent ses filles peignaient sur leurs iPads. Mais Katie faisait encore parfois un dessin qu'il affichait alors directement sur le réfrigérateur. Il en regarda certains en essayant de ne pas penser au rêve qu'il avait fait la nuit dernière. Ses filles abattues. Lui aussi, mais qu'est-ce que cela signifiait ? Le stress ? Probablement. Il fallait se dire que c'était juste du stress.

Il secoua la tête pour chasser ces pensées et reporta son attention sur le réfrigérateur.

Il y avait plusieurs aimants non utilisés. Il en prit un fin et rond et

le mit dans sa poche. Il ouvrit un des tiroirs de la cuisine, récupéra un paquet de scotch et le mit dans sa poche. Il saisit à nouveau l'enveloppe en papier kraft et se dirigea vers la porte.

Roulé par du scotch et un aimant, pensait-il. Va te faire foutre, Carr.

CHAPITRE NEUF

Le Café Tarot était situé au sous-sol d'un ancien entrepôt de Prince Street. Tenu par trois sœurs médiums originaires de Flatbush, on y servait des cafés importés et des tisanes, des extraits de ginseng et des pousses de champignons, des desserts exotiques, des pains, des soupes et des sandwiches maison ainsi qu'un aperçu de l'avenir des clients.

Ce dernier était en supplément.

C'est par l'intermédiaire de son ex-femme, Gloria, que Marty avait découvert cet endroit, sombre et étroit, où flottait souvent une odeur de pain frais et d'huile de patchouli. Et c'est grâce à Gloria qu'il avait rencontré les trois sœurs Buzzinni - Roberta, Carlotta et Gigi.

Au début, il ne croyait rien de ce que Gloria disait à leur sujet. La première fois qu'il les avait rencontrées, il avait déjà été surpris qu'elles aient la capacité de voir au-delà de leurs énormes poitrines, et à plus forte raison dans l'avenir de qui que ce soit. Mais au fil du temps, en apprenant à les connaître, il y avait eu trop de coïncidences, trop de fois où elles avaient vu juste pour continuer à les ignorer. Toutes ces raisons l'avaient forcé à repenser la façon dont l'univers fonctionne : certaines personnes avaient un don qu'il ne pouvait pas comprendre, mais qu'il ne pouvait plus ignorer.

Roberta Buzzinni, sa préférée, avait pris les rênes du café de Prince Street, tandis que Carlotta et Gigi œuvraient au succès de leur autre établissement sur Christopher Street.

Trois blocs avant d'arriver, il trouva une vitrine vers laquelle se tourner. Il y avait des clients à l'intérieur, des vendeurs. Apparemment un genre de magasin de meubles. Il glissa l'enveloppe kraft entre ses jambes, posa l'aimant sur le ruban adhésif, passa la main à l'intérieur de sa chemise et colla l'aimant sur le bandage pour recouvrir la puce. Il n'arriva pas à savoir si quelqu'un à l'intérieur l'avait vu faire.

En entrant dans le café, il trouva Roberta à l'autre bout de la salle, près de la double-porte qui menait à la cuisine. Il aurait aimé pouvoir dire qu'il était surpris de la trouver en train de tourner comme un derviche. Ça n'était pas le cas du tout. C'était une hippie excentrique au plus profond d'elle-même et elle ne changerait jamais.

Dans sa main tendue, un foulard de soie jaune formait un éventail tandis qu'elle tournait et se retournait, ses hanches larges comme un tonneau ondulant avec élégance au rythme profond de la musique du Moyen-Orient. Il s'appuya à une des tables et sourit pendant que

Roberta s'abaissait en battant des bras, le foulard traînant derrière elle. En regardant dans sa direction, elle lui envoya un baiser.

- Deux minutes, dit-elle à bout de souffle. Impossible d'arrêter. C'est ma partie préférée. Désolée.

Sa main disparut à l'intérieur de la poche de sa jupe et elle en sortit un bâtonnet d'encens, qu'elle tenait en l'air comme s'il s'agissait d'une baguette. Elle passa près d'une des nombreuses tables vides, approcha le bâtonnet d'une bougie allumée, puis continua à danser avec la fumée tourbillonnante, qui formait des cercles autour de sa large taille, comme si un dieu invisible soufflait des ronds de fumée sur son corps. Lorsque la chanson arriva à son final fracassant, elle posa sa main sur le dossier d'une chaise, mima une petite révérence, puis se dirigea vers une cabine et s'effondra sur le siège rouge capitonné. En venant s'asseoir en face d'elle, Marty remarqua la sueur qui perlait sur son front, formant un mince filet qui coulait le long de son cou.

- Ton exercice quotidien ? dit-il.

- Oh, tais-toi.

- C'était de la zumba ? Ou quelque chose de plus exotique ?

- Je n'ai pas l'énergie pour quelque chose d'exotique. C'est quoi, ça, la zumba ?

- Une lubie du moment.

- Eh bien, là ce n'était pas une lubie. C'était de l'art. Tu as vu les serpents de fumée autour de moi ? Essaye de faire ça. Certains passages étaient magnifiques. Pendant un moment, j'étais un volcan en éruption.

Elle attrapa la serviette de tissu en face d'elle et se la jeta sur le visage.

- Oh, Mère Nourricière, dit-elle. Je vous en prie, aidez-moi à perdre tout ça. Veuillez faire disparaître le pain à tout jamais. Et les pâtes. Et les boulettes de Gigi. Et les cannoli siciliens de Carlotta. Ce serait bien. Ce serait utile aussi.

- Tu es superbe comme tu es.

- Je ne supporte pas les menteurs.

- Je t'aime aussi comme tu es.

Elle s'essuya le visage avec la serviette et il aspira une bouffée d'encens quand elle se déplaça. Ça sentait la cannelle et quelque chose d'autre - quelque chose de doux - qui, la connaissant, était fait d'une substance dont il n'avait probablement jamais entendu parler.

- Puis-je t'apporter un verre d'eau ? demanda-t-il.

- La seule eau dont j'aurais besoin, c'est celle d'une piscine.

- Là, je ne peux pas t'aider. Il ramassa l'un des menus et commença à s'en servir comme d'un éventail pour la rafraîchir.

- Et comme ça ?

- Ça va juste me donner encore plus chaud.
- C'est une histoire de vieilles bonnes femmes.

Elle lui jeta un regard noir.

- Une histoire de bonnes femmes ? Je n'avais jamais pensé que tu avais quelque chose contre les femmes. Pourquoi pas des histoires de vieux bonhomme ? Pourquoi toujours les femmes ? Et pourquoi toujours vieilles ? C'est nul. Avec beaucoup d'application, elle lui abaissa le bras pour diriger l'éventail vers sa poitrine. Les yeux grand ouverts, elle se redressa sur son siège et lui serra le bras.

- Pourquoi es-tu ici ?
- À toi de me le dire.
- Tu as une nouvelle affaire.
- Tu vois ça à l'enveloppe en papier kraft ?
- Toujours non-croyant, hein ?
- Pas depuis Wolfsburg.
- Alors, c'est qui cette femme aux cheveux blonds ?

Il grimaça.

- Jennifer ?
- Je ne parle pas de ta femme. Je parle de l'autre femme.
- Quelle autre femme ?
- Celle que tu recherches.
- Celle-là a les cheveux foncés.
- Non. Plus maintenant. Comment s'appelle-t-elle ?
- Camille Miller.
- Camille Miller. Elle a une fille ? Avec un prénom du genre

"Thelma".

- Elle s'appelle Emma. Tu vois quoi, Roberta ?

Elle secoua la tête et son expression s'assombrit. Elle était pleine d'énergie la minute précédente, mais à présent elle semblait troublée.

- Je vois la même chose que d'habitude quand tu entres ici. La colère. Le ressentiment. L'amertume et la trahison. Rien de bon.

- Pour qui ?
- Pour toi. Pour les autres. Pourquoi es-tu venu ici, Marty ?
- Pour ça.

- Eh bien, c'est un vrai bordel. Je te dirais bien de laisser tomber, mais tu ne peux pas, c'est ça ?

- Non je ne peux pas. Alors, je fais quoi ?

Elle leva les yeux vers les siens et il y vit l'inquiétude d'une sœur aînée pour son petit frère. Ils étaient aussi proches que ça. Chacun considérait l'autre comme faisant partie de sa famille. Ils se disputaient comme un frère et une sœur, mais quand ils en venaient aux choses sérieuses, chacun pouvait compter sur l'autre.

- Tu dois aller jusqu'au bout, dit-elle.

Il sortit la photo de Camille et Emma de l'enveloppe en papier

kraft. Il désigna Camille.

- J'ai 72 heures pour la retrouver ou ils assassineront une des filles.
Répéter l'opération jusqu'à ce que nous soyons tous morts. As-tu une idée de l'endroit où elle peut être ? Je n'ai nulle part où commencer. Aucun indice. Juste l'ordre de la retrouver ou ils passeront à l'action.

Roberta prit la photo et la regarda. - C'est elle que j'ai vue. Avec les cheveux blonds. Elle fit tourner la photo dans ses mains et ferma les yeux. Après un moment, elle la posa sur la table entre eux. - Pourquoi est-ce que je vois une voiture ?

- L'homme qui me l'a donnée s'appelle Carr.

- Tiens-toi éloigné de lui.

- Plus facile à dire qu'à faire.

- Tu dois m'écouter. La voiture que j'ai vue était en feu, ce qui pour moi représente le mal ou un évènement imminent. Ou les deux. Probablement les deux.

- Il est trop tard. Il se tapota l'épaule. A de très rares exceptions, je n'ai aucun moyen de m'éloigner de Carr ou des hommes qu'il a embauchés.

- Qu'est-ce que ça veut dire ?

- Ils ont implanté une puce sous ma peau.

- Ils ont fait quoi ?

- Ils m'ont mis dans une limousine, ils m'ont menacé et ils m'ont collé une puce électronique sous la peau.

- Ça fait quoi ?

- Ça leur permet de savoir où je suis.

Elle n'arriva pas à masquer la panique dans sa voix.

- Ils savent que tu es ici en ce moment ?

- Ils savent que je suis dans les parages. Mais ne t'inquiète pas. À trois rues d'ici, avant d'arriver, j'ai recouvert la puce d'un aimant qui bloque la transmission. Pour eux, j'ai tout simplement disparu. Vois ça comme un téléphone portable qui coupe. Ils me retrouveront quand je partirai d'ici et que j'enlèverai l'aimant. C'est une des raisons pour lesquelles je ne peux pas rester longtemps. Sinon ils vont penser que je l'ai balancée.

- OK, alors il faut faire vite. Elle passa ses mains sur son visage bouffi et essuya le reste de sueur. Elle prit une inspiration et regarda la photo. Je ne reçois rien d'aucune d'entre elles. As-tu quelque chose appartenant à Camille ? Quelque chose qu'elle aurait touché ?

Il retira de l'enveloppe les lettres échangées entre Camille et son père. Il les donna à Roberta, qui sursauta quand la porte du café s'ouvrit. Un jeune homme entra. Il était grand et mince, avec une guitare en bandoulière et des dreadlocks qui lui tombaient sur le dos.

- C'est fermé, chéri, dit-elle. Désolé pour le panneau, j'aurais dû le retourner sur *fermé*. On rouvre à cinq heures. Si je te vois à ce

moment-là, je t'offre le dîner.

- Pas de problème, dit-il.

- Tu as besoin de manger, continua Roberta. Tu es trop mince.

Reviens, OK ?

Il lui sourit et hocha la tête en sortant.

Marty se dirigea vers la porte. Il retourna le panneau, tourna les serrures et abaissa une barre de métal pour bloquer la porte.

- Il va revenir ?

- Pas aujourd'hui. Il sera ici la semaine prochaine et je lui offrirai un repas à ce moment-là. Je déteste voir des gamins de son âge aussi maigres. On n'a pas besoin de ça. Elle manipula les lettres pendant un moment puis les laissa tomber. Camille Miller est ici. Pas dans Manhattan parce que je n'en vois que la pointe, depuis l'autre rive, ce qui signifie qu'elle est soit à Brooklyn soit dans le New Jersey.

- Tu ne peux pas savoir lequel des deux ?

- Je ne suis pas un GPS, Marty. Ce que je vois c'est la pointe de Manhattan. C'est tout ce que je vois. Pas du côté gauche ou du côté droit. Juste la pointe. Elle doit pouvoir la voir aussi, sinon je ne serais pas capable de le voir. Elle hésita. Tu dois être prudent ce soir.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

- Ce soir, ça ne va pas bien se passer pour toi.

- Comment ça ?

- Quand je vois du noir, cela signifie généralement la mort. Dans ce cas, je pense que ça veut dire un meurtre, parce que je vois aussi du rouge. Des éclairs de rouge.

- Le meurtre de qui ?

Elle ferma les yeux à nouveau. Secoua la tête.

- Il s'agit de ma famille ?

- Je ne vois pas ta famille.

- Qu'est-ce que ça veut dire ?

- Je n'en suis pas sûre. Tu sais que je connais Gloria et les filles. Mais pour l'instant, je ne peux voir aucune d'elles. Je ne peux même pas me fabriquer une image mentale d'elles. Comme si elles avaient disparu.

- Mortes ?

- Je ne sais pas.

- Je dîne avec elles ce soir. Carr le sait. Gloria, son mari, les enfants et Jennifer seront là. Les hommes de Carr aussi. Il sentit son ventre se nouer.

- Est-ce que l'un d'eux va mourir ?

- Quelqu'un mourra ce soir. Elle ouvrit les yeux, tendit une main qu'elle posa sur la sienne. Je ne sais pas qui. Ça pourrait être n'importe lequel d'entre vous. Ça pourrait avoir un rapport avec Camille.

- Je fais quoi ?

- Sois sur tes gardes quand ça aura lieu, parce que quand ça arrivera, tu seras plongé dedans si profond que je ne sais pas comment tu vas t'en sortir. Mais écoute mon conseil. Avant que ça arrive, débarrasse-toi de la puce. Entaille-toi l'épaule, sors la puce et détruis-la. Essaie de garder ta famille en sécurité. Parce que quand ça va arriver, tout va se résoudre très rapidement. Ça je peux le voir. .

* * *

Une fois sorti, Marty commença à descendre Prince Street, attendit d'être au bloc suivant, puis il retira l'aimant. Tu vois, pensait-il. Me voici, Carr. Viens me chercher.

Il tira le téléphone satellite de sa poche et appela un de ses meilleurs amis, le détective Mike Hines, une brute monstrueuse, 2 mètres, plus de 150 kilos, tout en muscles. C'était également un des meilleurs informateurs de Marty.

Il répondit à la deuxième sonnerie.

- Hines.
- J'ai besoin de ton aide, déclara Marty. Je suis dans la merde.
- Quel genre d'ennuis ?
- Tu jetteras peut-être de la terre sur moi dans une semaine.
- Tu es où ?
- Prince.
- Tu es retourné la voir, c'est ça ?
- Ouais.
- Et elle t'a farci la tête avec toutes sortes de conneries, hein ?
- Ça va plus loin que tout ce qu'elle a pu dire.
- Tu es pas loin du café, là ?

Marty regarda autour de lui. Il avait disparu sur Prince Street une vingtaine de minutes plus tôt. Maintenant, en ce qui les concernait, il était revenu. S'ils le suivaient activement, peut-être l'avaient-ils cherché pendant ce temps. Les trottoirs étaient bondés. Magasins et restaurants étaient ouverts. N'importe qui pouvait être en train de le surveiller depuis n'importe quel endroit et s'ils étaient un minimum doués, ce qu'il pressentait, il ne s'en rendrait pas compte. Je suis pas loin.

- Reste où tu es. Je viens te chercher dans une minute.
- Tu ne peux pas t'approcher de moi.
- Qu'est-ce que ça veut dire ?
- On m'a implanté une puce sous la peau.
- Qu'est-ce que tu racontes ?
- Ils me traquent en utilisant une puce. Ils me l'ont mise dans

l'épaule. Si tu viens me chercher, ils nous suivront tous les deux. Je peux la brouiller parfois avec un aimant, mais je viens de le faire il y a quelques minutes et je ne peux pas recommencer tout de suite. Pour l'instant, il est préférable que tu restes en périphérie.

- C'est qui, *ils* ?

- Ceux qui ont l'intention de tuer une de mes filles si je ne retrouve pas quelqu'un pour eux rapidement.

- Il faut couper ce téléphone et m'appeler depuis un poste fixe.

- Mon téléphone est sécurisé.

- Aucun portable n'est sécurisé.

- Je suis sur satellite.

Un silence.

- Dis-moi ce que tu sais et comment je peux t'aider.

Marty lui raconta. Quand ils eurent fini, il raccrocha et il pouvait presque voir Hines chercher tout qu'il avait sur Camille Miller et un homme qu'il ne connaissait que sous l'identité de Carr. Si c'était son vrai nom, ce dont doutait Marty, Hines pourrait être en mesure de relier les deux et apprendre son nom entier. Mais les chances étaient minces. Ils le savaient tous les deux. Il était très improbable que Carr utilise son vrai nom, mais ils devaient essayer.

En remettant le téléphone dans sa poche il remarqua une limousine noire qui descendait Prince Street.

C'était Carr et ses hommes - il le savait. Il se retourna et les attendit. La voiture s'arrêta au milieu de la rue et la porte arrière s'ouvrit d'un coup.

Carr était à l'arrière, mais il n'était pas seul. Cette fois, il avait une surprise. Jennifer était avec lui. Le coin de sa bouche en sang. Elle regarda Marty avec horreur en même temps qu'un jeune homme s'extirpa du siège en face d'elle, sortit sur la rue et lui fit signe de monter.

CHAPITRE DIX

- C'est bon de vous voir en vadrouille, déclara Carr alors que Marty s'asseyait à côté de Jennifer et passait un bras autour d'elle.

- Et ne vous inquiétez pas pour elle. Elle a juste opposé un peu de résistance quand nous sommes passés la prendre à Channel One, au moment où elle partait déjeuner. Alex ici présent a dû la gifler deux ou trois fois pour la discipliner.

Il fit signe au jeune homme assis en face d'eux, qui haussa les épaules comme si le fait de frapper la femme de Marty n'avait aucune importance. Il n'en fallait pas plus à celui-ci pour se précipiter sur lui.

Il attrapa l'homme par la gorge, l'étouffa avec son avant-bras et commença à lui rouer le visage de coups avec son poing libre tandis que l'homme se tortillait. Commencant à étouffer, il se débattait et envoyait des coups de pied. Marty avait l'effet de surprise pour lui et il en tirait le meilleur profit, en frappant l'homme au visage tandis que Carr se reculait, abasourdi par cette explosion de violence.

- Pour l'amour de Dieu, lâchez-le, intima-t-il.

- Laissez ma femme tranquille, grogna Marty. Il leva le poing et visa l'homme directement à la bouche, brisant des dents au passage, peut-être la mâchoire. Ils étaient à peu près de la même taille et ils entamèrent un corps-à-corps sur les sièges en face de Carr et Jennifer, qui s'éloignèrent comme ils pouvaient de la bagarre.

L'homme se libéra de l'emprise de Marty pour aller chercher le revolver à sa ceinture. Mais Marty lui mit un coup de tête, attrapa sa main et tira violemment en arrière pour la casser. L'autre hurla de douleur et essaya de repousser Marty avec les genoux, mais sans succès.

Alors, le chauffeur donna un coup de main.

À l'instant où Marty allait atteindre l'arme de l'homme, la voiture pila avec une telle violence qu'il fut projeté dans l'espace entre les deux sièges. La chaussure de Carr, sortie de nulle part, le cueillit durement à la tempe. Quand il leva les yeux, hébété, le chauffeur avait un revolver braqué sur son front.

Il regarda Carr.

- Je le descends ?

- Non

- La femme, alors ?

Carr tira sa propre arme à feu de sa veste et la pointa sur Marty. Il

regarda Jennifer et hésita avant de parler.

- Peut-être.

Des klaxons retentirent derrière eux. Marty se releva et regarda fixement le chauffeur, puis Alex, qui saignait abondamment du nez et de la bouche. Sa mâchoire pendait mollement, inclinée vers la droite.

Quatre dents de devant étaient soit fracassées soit carrément tombées. De sa main encore valide, il commença à vouloir saisir son arme, ce qui suffit à faire hurler Jennifer.

- Laissez ça, déclara M. Carr.

Alex le regarda avec incrédulité. Il cligna des yeux.

- Nous allons vous amener à l'hôpital. Lâchez votre revolver et restez assis. Il ramassa le revolver lui-même et regarda le chauffeur. Redémarrez. Vous n'entendez pas les klaxons ? Bougez avant qu'ils se demandent ce que nous sommes en train de faire.

L'homme se retourna et commença à conduire.

Marty était assis à côté de Jennifer et il se forçait à contrôler sa rage. Il essaya de reprendre son souffle, mais c'était difficile. Il regarda Jennifer et ne pouvait qu'imaginer ce à quoi elle pensait. Hier, il avait engagé du monde pour la protéger. Elle était censée être en sécurité. Qu'est-ce qui avait foiré ?

Il toisa Carr.

- Qu'est-ce que vous nous voulez ? Vous m'avez donné 72 heures, qu'est-ce qui a changé ?

- Rien n'a changé, répondit Carr, gardant les armes pointées sur Marty, tout en essayant de reprendre son sang-froid. En ce qui concerne Camille, tout au moins. Vous avez encore ce qui reste de vos 72 heures pour nous l'amener.

- Alors pourquoi êtes-vous ici avec ma femme ?

- Pour vous montrer à quel point vous êtes stupide. Et vulnérable. Je pourrais la tuer, vous savez.

- Vous signeriez votre arrêt de mort.

- Vous croyez ? Vous en êtes sûr ? Je pense que vous perdriez. À mon avis si elle était honnête, elle serait d'accord avec moi. Il sembla prendre une décision puis il abaissa les armes vers ses genoux tout en les gardant pointées sur Marty. Vous avez fait une erreur. Vous n'avez pas tenu votre promesse. Vous avez fait appel à d'autres

- De quoi parlez-vous ?

- Je sais que vous avez embauché des gens pour la protéger.

Marty ne dit rien.

- Vous n'avez pas compris que nous vous surveillons ? Chacun d'entre vous ?

Silence.

- Ils sont partis maintenant, déclara Carr. Le problème est réglé. À présent je dois décider comment régler votre cas. Ses yeux se

durcirent. Peut-être que la meilleure façon serait de l'utiliser, elle ?

- Vous la touchez, vous êtes un homme mort.

- Ah bon, vraiment, Spellman ?

- Vraiment, oui. Le pire, c'est que vous perdez du temps. Plus je reste assis ici, moins j'ai de temps pour retrouver Camille Miller.

- J'imagine que c'est votre problème à vous, n'est-ce pas ?

- Ça dépend comment on voit ça.

- Vous aviez ordre de vous taire.

- Je n'ai pas dit un mot.

- Foutaises.

- Je n'ai fait qu'embaucher une équipe pour protéger ma femme. À part ça, personne n'a rien su. Il s'arrêta. Mais je parie que vous le savez déjà.

Cette fois, ce fut Carr qui ne dit rien. Il se tourna vers Jennifer, qui regardait droit devant elle, un masque indéchiffrable sur le visage, puis vers Marty, qui avait les yeux fixés sur lui.

- J'ose espérer que vous ne ferez pas la même erreur deux fois de suite, déclara Carr. Si c'est le cas, nous ne serons pas aussi indulgents la prochaine fois, surtout après ce que vous avez fait avec lui. Il hocha la tête vers Alex, qui tentait de soutenir sa mâchoire brisée avec une de ses mains sanglantes.

Marty allait parler quand Carr l'interrompit.

- Et vous avez raison. Vous manquez de temps. Cette petite fête d'anniversaire que vous organisez ce soir ? Pas le temps pour ça. Appelez votre femme, dites-lui que vous ne pourrez pas être des leurs. Je me fous de ce que vous direz à votre fille. Elle sera morte bientôt, de toute façon.

- Vous savez quelque chose que j'ignore ?

- Camille est plus intelligente que vous, Spellman. Vous allez foirer, vous perdrez une de vos filles et vous allez vous recentrer. Alors peut-être vous aurez une chance. Alors peut-être serez-vous effectivement assez en colère pour nous l'amener.

Ils approchaient d'un feu rouge. Carr dit au chauffeur de se ranger sur le côté, puis il tendit un mouchoir à Jennifer pour qu'elle s'essuie la bouche.

- Le sang ne vous va pas au teint, très chère, dit-il. Tamponnez ça avec la langue et épongez-le. Vous vous en remettrez, même si je vous recommande d'éviter le direct ce soir. La trace se verra. Les gens se demanderont. Est-elle victime de violences ? Est-ce que son mari la bat ? A-t-elle été giflée par Alex ? Vous savez comme ils sont. Les rumeurs ne sont pas nécessaires. Dans votre métier, elles peuvent tuer une carrière tout aussi facilement que moi, j'aurais pu vous tuer. .

Une fois descendus de voiture, sur le trottoir, Marty prit la main de Jennifer et regarda la limousine disparaître au coin. Quand elle fut partie, elle retira brusquement sa main de la sienne pendant qu'il se retournait pour héler un taxi.

Elle avait toutes les raisons d'être en colère contre lui, mais il n'était pas prêt à discuter de quoi que ce soit dans la rue. Elle aussi, sagement, ne dit pas un mot, même s'il pouvait sentir sa rage brûler à distance.

Alors qu'il cherchait un taxi disponible, il fut frappé que Carr ne lui ait rien dit du fait qu'il disparaisse de leur système pendant le peu de temps où il portait l'aimant. Est-ce que ça avait fonctionné ? Pas sûr. Peu de temps après avoir quitté Roberta, la limousine de Carr était apparue, après qu'il ait enlevé l'aimant néanmoins et permis de la sorte à la puce d'émettre à nouveau.

Peut-être qu'ils le suivaient depuis le début. Ils le perdaient quand il brouillait le signal. Quand il redevenait visible, ils le pistaient en limousine.

C'était une supposition, mais solide malgré tout.

Un taxi s'arrêta près d'eux. Ils y montèrent.

- 63^{ème} et 5^{ème} avenue, dirent-ils à l'unisson.

Il attendit un moment, puis se tourna vers elle.

- Tu te sens comment ?

- Tu étais au courant lorsque tu as quitté la maison ce matin.

- Je ne voulais pas te mêler à ça ou t'inquiéter.

- Tu savais depuis deux jours, dit-elle. Il me l'a dit.

- J'avais besoin de voir si je pouvais l'arrêter tout seul.

- Apparemment, tu ne peux pas. Si j'avais su ça, ils ne m'auraient pas sauté dessus parce que je ne serais pas allée au travail. Je serais restée à la maison, où j'aurais été en sécurité. À peu près en sécurité.

- Je suis désolé, reprit-dit.

- C'était quoi ça tout à l'heure ?

- Ils m'ont donné 72 heures pour retrouver Camille Miller. Il leva les yeux vers le chauffeur, qui leur jetait des coups d'œil dans le rétroviseur. Il choisit ses mots avec soin.

- Si je n'y arrive pas, ils choisiront une des filles.

Elle fut prise au dépourvu. Pendant un instant, son visage s'adoucit.

- Ça veut dire quoi exactement ? Qui est Camille Miller ?

Avoir une telle conversation à cet endroit mettait Marty mal à l'aise.

- Appelle au bureau. Dis-leur que tu ne peux pas revenir parce que

tu ne te sens pas bien. Je te donnerai tous les détails quand nous serons seuls à la maison. .

* * *

Arrivés à leur appartement-terrasse, Jennifer jeta son sac sur le comptoir de la cuisine, se rendit au réfrigérateur et prit une bouteille d'eau. Un bleu commençait à apparaître sur le côté gauche de son visage, mais si elle avait mal, elle refusait de le montrer.

Quand ils s'étaient mariés, ils s'étaient promis que si quoi que ce soit de ce genre se produisait, il lui dirait. Plus que quiconque, elle savait par expérience que son travail pouvait s'avérer dangereux. Elle-même avait failli mourir un an plus tôt quand un de ces boulots avait mal tourné.

C'est son absence de franchise qui la mettait en colère à présent. Quand ils avaient menacé sa famille, il avait engagé des gens pour la protéger, pensant qu'elle serait en sécurité jusqu'à ce qu'il puisse rencontrer Carr. Malgré cela, il avait fait une erreur. Elle avait amplement le droit d'être furieuse contre lui, il en était conscient, surtout après ce qu'elle venait de subir.

- Dans le salon, dit-elle.

Deux canapés se faisaient face au centre de la pièce. Chacun choisit le sien, ils se regardèrent. Jennifer se servit un verre d'eau et reposa la bouteille sur la table basse entre eux.

Il regarda le sang sur le col de son ensemble beige et sa lèvre inférieure gonflée. Il voulait s'approcher d'elle, mais de toute évidence, à l'expression qu'elle avait, ils allaient devoir parler d'abord.

- Ce matin, tu m'as dit que tu avais rendez-vous avec Lia Costa.

Elle faisait allusion à la femme dont le mari était mort étranglé chez lui la semaine précédente. Un gros dossier. Le mari de Costa était l'ancien directeur de la Citibank.

- C'est vrai.

- Et c'était un mensonge.

- Oui.

- Je pensais que nous avions un accord.

- C'est le cas.

- Alors, quand est-ce qu'il a pris fin ?

- Jamais. Je pensais que je pourrais vous protéger. J'ai embauché des gens pour te protéger.

- Ils ont fait un super boulot, Marty. Il y a environ 1 h 30, le gars que tu as tabassé est arrivé derrière moi, m'a dit qu'il avait une arme et il m'a fait monter dans cette limousine. Une fois à l'intérieur, je lui

ai attrapé une poignée de cheveux et il m'a giflé. Le vieux m'a attiré auprès de lui et on a démarré. Le seul truc que je sais, c'est qu'ensuite ils m'ont dit qu'on allait te chercher sur Prince Street.

- Comment ont-ils su que j'étais là ?
- Comment pourrais-je le savoir ?
- Parce que tu étais dans la voiture avec eux.

Il déboutonna sa chemise et lui montra le bandage sur son épaule.

- Ce matin, ils m'ont implanté une puce sous la peau, pour me suivre, mais je pense que je peux la modifier avec un aimant, qui brouille la transmission.

- Ils t'ont fait quoi ?

- Essaie de te souvenir. Ont-ils dit quelque chose sur le fait qu'ils n'arrivaient pas à me suivre ?

- Le conducteur a dit quelque chose. Il a dit que tu avais disparu. L'autre type a demandé pourquoi, ils t'ont retrouvé très vite. Ils n'en ont pas fait tout un foin.

Donc, ça a fonctionné. Il se sentait à la fois soulagé et presque joyeux.

- Tu te souviens de la mort de Kenneth Miller ?
- Bien sûr que je m'en souviens. J'ai couvert l'évènement. Il a trébuché sur son chien.
- Pas du tout, non. Il a été assassiné, probablement par un de ses enfants. Ou tous ses enfants. Je ne sais pas jusqu'où va cette affaire.
- Comment es-tu au courant ?
- Le type dans la limousine... Il s'appelle Carr. Je doute que ce soit son vrai nom, mais admettons. Il m'a donné des informations sur Camille.
- C'est elle ? C'est pour ça qu'il est à sa recherche ?
- Camille n'avait rien à voir avec cela. C'est même la dernière de tous les enfants à avoir pu faire ça.
- Pourquoi ?
- Parce qu'elle aimait son père. Carr m'a donné des lettres qu'elle et lui se sont envoyées. Il pensait que cela pourrait donner des indices sur l'endroit où elle se trouve en ce moment, mais ce qu'elles ont vraiment révélé c'est la proximité entre elle et son père. Vers la fin, peu de temps avant qu'il meure, les deux avaient le sentiment que quelque chose pourrait lui arriver.

Il décrivit la relation tendue de Kenneth Miller avec ses six autres enfants, comment la femme de Kenneth les avait financés quand elle était encore vivante et comment ça avait pris fin avec sa mort.

- Il lègue tout à Camille et sa fille, Emma, mais rien à ses six autres enfants, du moins pas directement. Si Camille décède, Emma reçoit l'argent.

- Je ne veux pas entendre le reste.

- Et si Emma meurt, ils obtiennent l'argent.

- Mais c'est tellement flagrant, déclara Jennifer. La police se posera des questions. Ils sauront que Camille et sa fille ont été piégées. Ils sauront que les autres enfants de Miller étaient les suivants sur la liste pour recevoir sa fortune s'il leur arrivait quelque chose. S'ils sont derrière tout cela, ils ne font que fournir la corde pour se pendre.

- Pas forcément. Ce que tu ignores c'est que dans sa jeunesse, Camille était une tueuse. Tout le monde sait ça dans la famille, même si leur père leur avait ordonné de ne rien dire. Pourtant, en raison de son passé, elle sera toujours la cible potentielle de quelqu'un qui se venge. Ce pourrait être un ami ou un parent de quelqu'un qu'elle a assassiné, mais la vérité c'est qu'il y aura toujours quelqu'un quelque part qui espérera la descendre. C'est ce que la famille Miller sait et c'est ce qu'ils raconteront à la police quand Camille et Emma seront retrouvées mortes. Que quelqu'un d'autre les a tuées, sûrement pas eux. Si Carr réussit, ils auront toute liberté d'accepter l'argent de leur père.

- Quand était-elle tueuse professionnelle ?

- À dix-huit ans, elle est allée à Paris. Elle s'est retrouvée dans le mauvais groupe d'amis, est tombée folle amoureuse du mauvais gars et a tout appris de lui. Elle a raccroché à vingt-trois ans.

- Pour quelle raison ?

- Elle est tombée enceinte d'Emma, qui a maintenant seize ans. Elle n'a jamais repris. Sa fille est devenue sa priorité.

Jennifer semblait troublée.

- Qui est cette femme ? Elle a fait des choses terribles, mais elle a fait ce qu'il faut pour sa fille. Et elle aimait son père. Je n'arrive pas à la saisir.

Marty lui parla des gens qu'elle et son groupe prenaient pour cible.

- C'est bien beau, Marty, mais le meurtre d'un violeur en série ou d'un monstre qui utilise des mômes pour la pornographie, ça reste un meurtre.

- La ligne morale est faussée.

- C'est la raison pour laquelle nous avons un système judiciaire.

- Ce qui est génial, quand ces criminels sont pris et effectivement traduits en justice. Souvent, ils ne le sont pas, c'était là tout le but du groupe de Camille. Ecoute, je ne suis pas en train de l'excuser. Mais à dix-huit, vingt ou vingt-trois ans, si tu traînes tes idées au mauvais endroit, tu peux finir par penser que tu contribues au bien-être de l'humanité en éliminant ce genre de personnes.

- Tu dis que tu as lu la correspondance entre elle et son père.

Quelle impression as-tu eu d'elle ?

Il haussa les épaules.

- Je l'ai trouvée bien. Elle sait que ce qu'elle a fait dans le passé

influe sur son présent. Elle a fait tout son possible pour garder sa fille éloignée de tout ça. Elle a fait tout son possible pour être une bonne mère.

- Est-ce que sa fille sait ce qu'elle a fait ?

- À ma connaissance, non.

- Je ne voudrais pas être là si elle le découvrait.

Un silence passa entre eux. Jennifer but une gorgée d'eau et se toucha le coin de la bouche avec le dos de sa main.

- Je suis désolé, Jennifer. Je ne m'attendais pas à ça.

- Je le sais bien.

- Je pensais pouvoir te protéger en attendant d'en savoir plus. De toute évidence, ce n'était pas le cas.

- J'ai réagi de façon excessive. Ce n'est pas de ta faute.

Elle secoua la tête et quelque chose ressemblant à un sourire se dessina sur ses lèvres.

- Je me sens presque mal pour Alex. Tu lui as vraiment botté le cul.

- Il le méritait.

- Je ne dis pas le contraire. C'est juste que je ne t'ai jamais vu comme ça. Où as-tu appris à te battre de cette manière ?

- Quand tu perds tes parents très jeune et que tu te retrouves à la rue, tu apprends à te battre.

- Visiblement.

Elle s'approcha et s'assit à côté de lui. Elle posa un baiser à l'endroit de son épaule où la puce était implantée puis passa son bras autour de lui tandis qu'il l'embrassait sur le front. Elle lui tapota l'épaule.

- On fait quoi pour ça ?

- Rien pour l'instant.

- Est-ce que Gloria est au courant de ce qui se passe ?

- Vu qu'ils menacent les filles en particulier, je n'avais pas d'autre choix que de lui dire pour qu'elle puisse vite les mettre en sécurité.

- Elles sont avec les Moore ?

Il hocha la tête.

- Mais pas pour longtemps. De vieux amis à nous ont un appartement en ville ; ils vivent la plupart du temps en Espagne et l'utilisent rarement. À ce stade, Gloria les a contactés. Ils iront là-bas plus tard ce soir.

- Mais Carr va découvrir qu'elles ont fui.

- Le moment venu.

- Il exigera que tu lui dises où elles sont.

- S'il arrive à mettre la main sur moi.

- Qu'est-ce que ça veut dire ?

- Ça veut dire que je pars ce soir. Tu resteras avec Gloria, Jack et

les filles. Personne ne bouge jusqu'à ce que ce soit fini. C'est la meilleure façon de vous garder tous en sécurité.

- Je ne vais nulle part, dit-elle.

- Jennifer...

- Pas question. Et tu le sais déjà que je n'irai pas, donc il est inutile de se battre à ce sujet. Tu as besoin de moi à tes côtés. Mes contacts valent largement les tiens. On peut la retrouver ensemble. Et épargne-moi les conneries comme quoi je te ralentirais. J'ai fait ça pendant des années pour mon boulot, je pense pouvoir dire avec un certain succès.

- Ce n'est pas pareil d'être devant une caméra et derrière un flingue.

- Peut-être pas, mais avoir les bonnes connexions dans la rue, dans la chaleur du moment, ça peut faire toute la différence.

- Je n'ai pas envie qu'on se dispute pour ça. La meilleure façon de m'aider c'est simplement de m'écouter. Je ne peux pas me permettre de m'inquiéter pour toi, quand je vais être en train de courir partout.

- À qui tu veux faire avaler ça ? Tu t'inquièteras de toute façon. Elle se leva et baissa les yeux vers lui. Appelle Gloria. Annule la soirée. Parle avec Beth. J'ai des amis qui vont partir passer l'été dans les Hamptons. Je vais nous trouver un endroit. Nous allons appeler Skeen et lui demander d'enlever la puce correctement. Nous trouverons Camille et Emma. Et puis nous ferons taire Carr et les Miller pour de bon. .

* * *

Sauf que ça ne se déroulerait pas comme ça. À moins de n'avoir pas d'autre choix, pas question de faire courir à Jennifer les mêmes risques que lui en ce moment.

En dépit de tous ses problèmes avec Gloria dans le passé, elle au moins respectait ses décisions dans ce genre de situations. Elle l'avait toujours fait. Elle avait tout autant de volonté que Jennifer, mais d'un autre type. Protéger la famille était sa priorité absolue.

Il tira le téléphone satellite de sa poche, se rendit à son bureau et il appela Gloria pour lui donner des nouvelles de la soirée.

Elle ne répondait pas, ce qui le troubla, car plus que n'importe qui, elle savait qu'en ce moment elle devait garder son téléphone collé à elle.

Il essaya la ligne privée des Moore et attendit que quelqu'un décroche. Personne. Il appela à l'appartement de Gloria et écouta sonner dans le vide tandis que l'inquiétude commençait à lui nouer les

tripes.

Rien.

Elle savait qu'il ne fallait pas l'appeler sur son portable, mais aussi improbable que ça paraisse, elle pouvait avoir oublié le numéro du téléphone satellite. Il vérifia le téléphone et vit qu'il était éteint.

Il se rappela pourquoi.

Plus tôt ce matin, lorsque Carr et ses hommes avaient vérifié son portable, il l'avait discrètement éteint avant de le remettre dans sa poche. Il l'alluma et n'y trouva pas de messages. Il était sur le point de l'éteindre à nouveau quand il remarqua qu'un message écrit l'attendait.

Ça venait de Beth. Envoyé trente minutes plus tôt, quand lui et Jennifer discutaient dans le salon. Il l'ouvrit. Le lut. Et le nœud dans son ventre se transforma en ancre. Ses lèvres s'ouvrirent quand il vit le mot, probablement tapé très vite, ce qui expliquait la faute d'orthographe :

- A l'aid

CHAPITRE ONZE

Elle ne savait pas où ils étaient dans la ville - Ni même s'ils étaient en ville, mais ils étaient dans un sous-sol. Ça au moins, elle le savait.

Il faisait plus frais ici que dehors, mais la cave était encore humide de l'orage qui avait éclaté la veille. Il y avait quelque chose d'inconfortable dans l'air lourd et poisseux. Pire encore, il n'y avait nulle part où s'asseoir.

Sa mère, Jack, Katie, elle-même et les Moore étaient soit accroupis soit adossés aux fondations en pierre. De l'autre côté de la pièce, sous le faible éclairage d'une ampoule nue au plafond, un des hommes qui les avait amenés ici était assis sur une chaise. Son regard était braqué sur les adultes, probablement parce qu'à ses yeux ils représentaient la plus grande menace. Beth Spellman le regardait et attendait qu'il se retourne vers elle ou Katie. Il ne le fit pas, même quand elle se mit à tousser.

En le regardant, elle pensait aux avantages de ce scénario.

Il semblait avoir à peu près l'âge de son père. Peut-être plus jeune. Peut-être la trentaine passée. Peut-être pas. Difficile à dire avec les ombres jouant sur son visage.

Il portait un jean et une fine chemise à manches longues. A son poignet gauche une montre trop grande et trop brillante. Bottes noires aux pieds. Les cheveux foncés, raie sur le côté, luisants dans la lumière, probablement à cause d'un gel quelconque qu'il avait mis. Il fumait une cigarette tout en gardant sa main libre sur le revolver à côté de lui. Chaque fois qu'il tirait une bouffée, il soufflait la fumée directement vers eux.

Elle se dit que c'était le genre de type contre qui - s'il avait eu son âge -, ses parents l'auraient mis en garde. Selon elle à juste titre.

Leur enlèvement avait débuté par un coup frappé à la porte.

Tout le monde était dans le salon, discutant de leurs plans pour la soirée et la façon de sortir sans être vus. Sa mère avait déjà pris contact avec les Hunting, qui bien sûr, avaient accepté de leur laisser l'appartement aussi longtemps qu'ils le voulaient et qui étaient désolés de les savoir en difficulté. Pouvaient-ils faire quelque chose ? Non, avait répondu sa mère.

- Le plan reste le même. C'est juste que nous n'avons jamais eu besoin de faire ça avant. Nous vous sommes très reconnaissants, Connie. Ce n'est que de la routine. Une précaution. Tout ça sera

bientôt fini.

Mais il y eut les coups à la porte. En entendant cela, Brian Moore et Barbara se regardèrent, puis regardèrent sa mère, qui secoua la tête et sembla se tendre avant que de l'autre côté de la porte résonne la voix de Billy.

C'était un des portiers de l'immeuble et ils le connaissaient depuis des années. Il déclara qu'un nouvel arrangement floral venait d'être livré, ils n'avaient pas besoin d'en entendre plus pour regarder à travers le judas, le voir seul, debout dans le couloir avec les fleurs, puis pour lui ouvrir la porte et enfin voir son visage bouleversé tandis que ceux qui se tenaient cachés sur la gauche le poussaient de côté.

Les fleurs lui tombèrent des mains. Trois des quatre hommes firent irruption dans l'appartement tandis que l'autre attrapait Billy par le col et le poussait à l'intérieur.

Brian Moore leva les mains, mais son agresseur était imposant, plus grand que son père, et il n'avait pas peur d'utiliser sa taille. Il y eut une bagarre.

Réfléchissant à toute vitesse, Beth se recroquevilla derrière sa mère, sortit discrètement le téléphone de sa poche et envoya rapidement un mot à son père avant d'éteindre le téléphone et de le remettre dans sa poche.

Quand elle se retourna, Brian Moore était collé au mur, menotté. Quand ils en eurent fini avec lui, chaque homme sortit son arme et entra dans le salon, ce qui suffit à faire hurler Katie. L'un d'eux ne l'entendait pas ainsi. Il la gifla au visage avec le dos de la main, ce qui la laissa complètement sonnée. À onze ans, elle était petite pour son âge. Blessée, elle se rapprocha de sa mère, s'accrocha à sa taille et ne dit rien tandis qu'elle posait une main sur la marque rouge qui lui brûlait la joue.

Tout ce qui arriva après cette bousculade initiale était dans le flou.

Billy fut menotté, du scotch sur la bouche. Ils le poussèrent vers le coin de la pièce, lui donnant ordre de ne pas bouger. On annonça à tous les autres qu'ils partaient. Les Moore en premier. Une voiture les attendait. Dans la voiture, ils auraient les yeux bandés. S'ils tentaient quoi que ce soit, ils seraient assassinés.

Ensuite viendraient Gloria, Jack, Beth et Katie. Même procédure. Autre voiture. Même destination. Même menace. On vérifia les téléphones cellulaires, qui furent tous détruits.

- Ne déconnez pas.

Ils suivirent le conseil.

À présent, Beth passait le sous-sol en revue. C'était grand et rangé, avec un sol de terre irrégulier et des établis le long des murs. Il faisait trop sombre pour voir s'il y avait quelque chose d'intéressant dessus. D'où elle était, il semblait ne rien y avoir, mais au-dessus, accrochés

au mur, se trouvaient des marteaux, des scies, une hache, un démonte-pneu, d'autres outils, et une échelle accrochée horizontalement. Juste à sa gauche, un escalier qui menait au rez-de-chaussée, où se trouvait le reste de la bande. Derrière l'homme assis sur sa chaise, une fenêtre étroite par laquelle, sans les barreaux de protection, elle aurait pu se faufiler à la première occasion. Non pas qu'elle envisageait que ça se produise. Même sans les barreaux, il y avait leur ami fumeur et son fusil chargé. Ils n'allaient pas bouger de sitôt.

Sa mère rompit le silence.

- Qu'allez-vous faire de nous ?

L'homme haussa les épaules.

- Il faut attendre et voir.

- Quoi au juste ?

- Votre ex-mari. Nous l'avons embauché. Vous le savez. S'il réussit, nous déciderons si le fait d'avoir vu nos visages est quelque chose dont il faut s'inquiéter. D'après moi oui, donc les choses ne s'annoncent pas trop bien pour vous. Il agita un doigt vers elle. Vous savez où vous avez merdé ? Vous avez utilisé votre portable trop souvent. Il nous a conduits droit sur vous. Vous envisagiez de vous enfuir ce soir. Nous ne pouvions pas accepter ça, et voilà où nous en sommes. Tout est de votre faute, madame.

Beth regarda sa mère, vit la défaite sur son visage et son cœur se pinça. Elle se tourna vers l'homme.

- Est-ce que mon père sait qu'on a été enlevés ?

- Tiens, la plus belle se met à parler, dit-il.

- Est-il au courant ?

- Aucune idée. Mais le but est qu'il sache. C'est une question de motivation, ma petite, et cette pièce en est remplie. Donc, pas d'inquiétude. Il saura. Il ne saura simplement pas où vous êtes. Et bonne chance à lui s'il essaie de le découvrir. Jamais il ne vous trouvera ici.

- Où sommes-nous ? demanda-t-elle. C'était comme si on avait roulé pendant une heure.

- La perception est quelque chose d'étrange. Vous êtes dans un sous-sol.

Elle n'allait pas se laisser manipuler.

- Est-on toujours à Manhattan ?

- C'est la question du jour. Comme tu l'as souligné, c'était comme si on avait roulé pendant une heure. Est-ce le cas ? Ou est-ce que tu étais juste morte de trouille et que tu as eu l'impression que ça durait une heure ? Qui sait ? Peut-être qu'on a roulé pendant quinze minutes. Peut-être deux heures. L'esprit joue des tours. Tu te demandes si vous êtes en ville ou en dehors. Toutes ces charmantes personnes se demandent la même chose, pareil pour ton père et sa nouvelle épouse

sexy. Peut-être, s'il est assez bête pour leur parler, que les flics vont se demander où on vous a emmenés.

- Espérons que cela n'arrive pas. Il caressa le canon du fusil. Parce que si c'est le cas, ce sera la fin de chacun d'entre vous.

- Nous avons de l'argent, dit Jack.

Beth se tourna vers lui. Il était plus âgé que sa mère, un homme grand, athlétique, avec des cheveux argentés et un bronzage d'été. Tout chez cet homme suintait la richesse. Jusqu'à présent, Beth n'avait jamais apprécié ni lui, ni son argent. Elle le trouvait snob.

Elle n'aimait pas sa façon d'influencer sa mère, qui désormais déjeunait avec les bonnes personnes, exposait ses peintures dans les bonnes galeries et s'habillait de façon élégante, bien différente de sa période hippie, quand elle portait des jupes de soie bouffantes et des tee-shirts simples. Mais aujourd'hui ? Aujourd'hui, Jack avait l'air riche, tout simplement, et Beth se prenait à presque l'aimer pour cela. Pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, elle remerciait le ciel qu'il ait de l'argent et que ça se voie.

- Quoi que vous touchiez, nous pouvons faire mieux, dit-il.

- J'en doute très sérieusement.

- Pourquoi ? déclara Brian Moore. Nous avons tous de l'argent. Vous avez vu où nous vivons. L'argent n'est pas un problème. Nous pouvons vous payer ce que vous voulez et accepter d'oublier ce qui s'est passé.

- Mais vous n'y arriverez pas. C'est ça le problème.

- C'est dans notre intérêt de ne rien dire, reprit Jack. Nous allons vous donner ce que vous voulez et retourner à nos vies. Personne ne saura rien.

- Maintenant, vous parlez comme dans un mauvais film.

- Nous voulons juste rester en vie, dit Gloria.

- Je vais m'assurer de faire passer le mot.

- Vous voulez bien ? Si ce n'est que l'argent...

- Il ne s'agit pas que d'argent.

- Mais si l'argent pouvait faire la différence, il y en a beaucoup assis juste en face de vous. Des millions. Nous vous paierons ce que vous voulez. Vous devriez au moins réfléchir à cela.

- Je suis fatigué de vous entendre, répondit-il. Asseyez-vous et taisez-vous. Point. C'était calme ici, juste avant. Presque relaxant. Continuons comme ça jusqu'à ce que des décisions soient prises concernant votre avenir.

- Y a-t-il des toilettes en bas ? demanda Beth.

- Pourquoi ? Tu dois y aller ?

Elle n'était pas prête à explorer le sous-sol pour l'instant. Elle était en train d'examiner la pièce, toujours à la recherche du courage suffisant et de l'objet adapté à prendre sur l'établi quand elle l'aurait

trouvé.

Elle et Katie avaient bénéficiaient de quelque chose que nul autre n'avait dans cette pièce. Les gens ne prennent pas les enfants de leur âge au sérieux. Elle était consciente de ne pas représenter une menace pour lui. Les adultes oui. Ce qui lui donnait un avantage.

- Peut-être tout à l'heure.

CHAPITRE DOUZE

Marty était debout dans son bureau, le téléphone portable à l'oreille. Jennifer se tenait devant lui, les mains sur les hanches, l'air inquiet. Habituellement, elle était un modèle de calme. Mais pas cette fois. Il ne l'avait jamais vue comme ça, mais il ne s'en étonnait pas : elle avait appris à aimer ses filles comme si elles étaient les siennes.

Tant que Carr parlait, Marty avait contrôlé sa rage. Il avait à l'esprit des idées que personne ne devrait avoir sous peine de passer les trente années à venir en prison. Mais pour l'instant il devait garder ça pour lui. Il devait écouter ce que Carr avait à dire et voir s'il y avait quelque chose à en tirer.

- M. Spellman, le simple fait que chacun d'eux ne soit pas mort montre que vous avez de la chance. Tout d'abord, vous rompez notre contrat en engageant des hommes pour protéger votre épouse actuelle. À présent, vous recommencez en impliquant votre ex-femme.

- Je n'ai pas...

- Vous l'avez fait et ma patience à votre égard est épuisée. Vous avez raconté ce qui se passe à votre ex. Elle en a parlé à vos amis, les Moore, les impliquant eux aussi. Tout ça depuis son portable. On pourrait penser que, ayant été mariée avec vous, elle serait plus prudente sur le fait que les téléphones peuvent être tracés et faciles à pirater par des gens comme moi pour écouter les conversations. Vous pensiez que nous ne l'aurions pas mise sur écoute, alors qu'elle a la garde de vos enfants, dont l'une sera morte dans deux jours ?

Il attendait une réponse, mais Marty n'en avait pas. Bien sûr, Gloria n'avait pas fait attention. Elle n'avait pas pris ça autant au sérieux qu'il le fallait, sans doute parce qu'elle avait vécu des situations similaires avec lui de nombreuses fois auparavant. Chaque fois, il ne s'était rien passé car il avait su gérer la situation. Elle avait probablement pensé la même chose cette fois-ci.

- Maintenant que votre famille et les Moore sont écartés jusqu'à ce que vous fassiez votre foutu job et que vous trouviez Camille Miller, vous pouvez vous concentrer sur cette tâche jusqu'à ce que la première fille meure. Alors, ce que je prédis depuis le début se réalisera- vous serez vraiment concentré sur votre objectif. Enfin vous assemblerez tous les morceaux et prendrez cela au sérieux. Je vous l'ai dit dès le début. Vous ne serez vraiment efficace qu'après la première mort, que vous pouvez toujours empêcher si vous trouvez Camille à temps. Ça ne

tient qu'à vous. Le problème, c'est que vous n'en avez plus beaucoup. Si ça ne suffit pas à vous motiver, la mort d'une de vos filles y parviendra.

Avant que Marty puisse répondre, la communication fut coupée. Jennifer lui demanda ce qui avait été dit. Il lui raconta tout.

- Marty, je suis désolé.

- Tu as dit que tu pouvais nous trouver une planque.

- C'est vrai.

- Alors fais-le. Il trouva dans sa poche l'aimant et le scotch, puis ouvrit sa chemise pour pouvoir accéder à la puce.

- Prends tes affaires. Éteins ton portable. Cet appartement n'est plus sûr. On part dans vingt minutes. .

* * *

Il ne leur en fallut que quinze.

En arrivant à l'appartement au coin de la 62^{ème} et de Park, Marty était certain de n'avoir pas été suivi. Du moins pas jusqu'à cette porte. Quelqu'un de "l'armée" de Carr avait peut-être essayé de les suivre, mais c'était peu probable qu'il ait réussi. Jennifer et lui avaient changé de taxi à trois reprises. Ils s'étaient déplacés dans la ville de manière aléatoire tout en incitant fortement chaque chauffeur à griller les feux rouges et à conduire aussi vite qu'ils le pouvaient avant de finalement s'arrêter ici.

Marty avait sans arrêt regardé par la fenêtre arrière. Si quelqu'un les suivait, il ne l'avait pas remarqué.

- Les Chen ont prévenu de notre arrivée, dit Jennifer, sortant un sac de sport du taxi avant de monter sur le trottoir. Le portier nous attend. Nous lui montrons nos cartes d'identité, il nous donne une clé.

C'était le crépuscule. Sans soleil, le ciel devenait violet foncé et les bâtiments environnants commençaient à percer la nuit naissante de leurs blocs de lumière. Bientôt, il ferait sombre.

Marty saisit son propre sac ainsi que celui contenant son ordinateur, il rejoignit Jennifer sur le trottoir. Ils montrèrent leurs cartes d'identité au portier, Jennifer prit la clé qui les attendait. Le grand hall dans lequel on les laissa pénétrer était élégant, chaleureux et accueillant. Ils prirent l'ascenseur jusqu'au vingt-septième étage, en sortirent et marchèrent jusqu'à l'appartement d'angle au bout du couloir. L'intérieur était immaculé, un espace presque utilitariste, qui n'avait que faire du fouillis.

- Ils ne viennent ici qu'au printemps, dit Jennifer. Donc, de toute évidence quelqu'un vient faire leur ménage, parce qu'à ce point-là,

c'est ridicule. Ils sont partis depuis des mois et pourtant l'air est parfaitement frais.

Chacun allumait les lumières au fur et à mesure qu'ils traversaient l'appartement. Il y avait trois chambres, deux salles de bains, une cuisine équipée, un salon chic avec des vues spectaculaires sur la ville, et un bureau.

Marty y installa ses affaires.

Il posa son ordinateur sur une table en verre tandis que Jennifer arrivait derrière lui avec un morceau de papier. Elle lui tendit.

- C'est le code pour leur wifi, qui ne peut de toute évidence pas être repéré, en tout cas pas en remontant jusqu'à toi. Nous sommes libres de fouiner sur Internet et recueillir des informations sur les Miller sans que Carr ou ses hommes soient au courant. Oui, j'ai pensé à tout.

- Je suis désolé pour tout à l'heure.

- Tu es sous pression. Je comprends. Mais je suis là pour t'aider.

Essaie de te souvenir de ça.

-Elle hocha la tête.

- Il y a quelques trucs dans le frigo. Pas grand-chose, un peu de surgelé et des bouteilles d'eau. Tu veux quelque chose ?

Il sortit son ordinateur, le brancha dans une prise murale et l'ouvrit.

- De l'eau ça serait parfait.

- Je vais m'installer dans la petite chambre.

- Tu vas installer quoi ?

- Mon ordinateur. Il commence à faire sombre. Je suppose que demain va être une journée chargée. Qu'est-ce que tu as à faire ce soir ?

Il y avait deux choses. Tout d'abord, appeler Mike Hines pour savoir s'il avait obtenu quelque chose sur Carr. Ensuite, recueillir des informations sur le reste des enfants de Kenneth Miller. Il avait besoin de savoir qui ils étaient, le cas échéant ce qu'ils faisaient pour vivre et où ils vivaient en ce moment. Avec ses compétences, Jennifer pourrait dégouter ça rapidement.

Il lui dit ce qu'il cherchait.

- Ça ne te pose pas de problème ?

- Tu es sérieux ?

Quand elle revint un instant plus tard avec une bouteille d'eau, il vit l'air inquiet sur son visage.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- Tu portes toujours l'aimant ? Si on est absents trop longtemps...

- Je n'ai plus besoin de l'aimant.

- Pourquoi ?

- Parce que j'ai enlevé la puce. Elle est restée à l'appartement, où

ils pensent que nous sommes parce que la puce est sur mon bureau. Cette soirée va être plus longue et intense que tu ne le crois. Il commence juste à faire sombre maintenant. Plus je parlerai tôt à Hines plus nous aurons rapidement les informations sur les Miller, plus vite nous pourrons agir.

- Tu prévois quoi ?
- De protéger mes enfants.
- Et Camille ?
- Mes enfants avant tout.

Elle essaya de masquer la frustration dans sa voix, mais n'y parvint pas.

- J'ai besoin de savoir ce que tu as en tête. Tu dois commencer à communiquer avec moi. Si nous ne trouvons pas Camille, ils tueront une des filles.

- Pas si nous les trouvons avant.

- Et comment tu proposes de faire ça ? Nous ne savons pas où elles sont. Il pourrait les avoir mises n'importe où. Ils pourraient avoir changé d'état à l'heure qu'il est.

Il lui expliqua son plan et vit son visage s'assombrir. Sa frustration laissait place à l'incrédulité.

- Tu es sérieux ? Et s'ils sont là-bas avec eux ? Ces gens-là seraient forcément armés. Ils passeraient des coups de fil. Ça les mettrait toutes en danger.

- Est-ce que j'ai le choix ?

- Tu as des contacts partout dans cette ville. Moi aussi, alors utilisons-les pour retrouver cette fille.

- Camille Miller est une tueuse habile, Jennifer. Si elle a décidé de disparaître, personne ne va la retrouver.

- Je suis en train de louper quelque chose ? Elle est venue à New-York, car ils ont contesté le testament. Elle a gagné. Pourquoi choisirait-elle la clandestinité ?

- Parce qu'elle a gagné. Parce qu'ils ont perdu. Ils sont à court d'argent. Elle le sait. Je t'ai déjà dit qu'il y a une disposition dans le testament stipulant que si elle et Emma meurent, les frères et sœurs de Camille récupèrent. À moins qu'elle soit partie en voiture puis qu'elle ait pris un avion vers un autre état, elle a été en ville toute la semaine. Probablement avec un plan en tête. Je pense qu'elle sait qu'ils sont à sa poursuite. Je pense qu'elle a l'intention de les descendre avant qu'ils ne fassent la même chose avec elle et sa fille. C'est logique pour elle de le faire à New-York parce que c'est là qu'ils vivent tous. Tous les meurtres en une fois. Si elle retournait à Paris, elle regarderait par-dessus son épaule toutes les cinq minutes, en se demandant quand ils viendraient pour elle.

- Ça va chercher loin, ton histoire, Marty.

- Tu as quelque chose de mieux en tête ?

- Pour la retrouver ? Absolument. Utilisons nos contacts. Jetons un filet. On attend vingt-quatre heures et on voit ce que ça donne. Si elle est en ville ou n'importe où aux alentours, quelqu'un l'aura vue. Ou la verra. Si rien ne se passe, peut-être envisagera-t-on alors une autre approche du problème. Mais seulement s'il n'y a pas d'autre choix. Je pense que ce que tu envisages de faire est une erreur.

- Quadriller la ville pendant vingt-quatre heures est une perte de temps. Je te le dis, nous devons continuer avec mon plan.

- Tu penses vraiment être le seul à sa recherche ? Les hommes de Carr sont dans les rues en ce moment. Eux aussi, ils cherchent. Ça se pourrait bien que quelqu'un d'autre que nous la trouve. Peut-être l'un d'eux. Ou, si on a de la chance, un de nos contacts. Peut-être même nous. Il faut prendre ce risque. Ton idée est radicale.

- Mais elle marchera.

- Ça, tu ne le sais pas. Tu ne sais pas où ils sont et ce qu'ils feront. Attends vingt-quatre heures. Ensuite, si on n'a rien d'autre, on envisagera ton angle d'attaque.

Il passa une main dans ses cheveux et réfléchit. C'était précisément pour ça qu'il travaillait seul. Il savait que son idée fonctionnerait. Oui, c'était un risque. Oui, ils pourraient être là-bas, armés. Mais il avait la quasi-certitude que s'il jouait fin, il pouvait y arriver. L'idée de Jennifer pouvait marcher, mais seulement si Camille et sa fille étaient visibles dans les rues. Sinon, si elles étaient enfermées quelque part sans bouger, alors personne ne les avait vues récemment et ce plan serait un fiasco.

Il repensa à ce que Roberta avait dit. Quand il avait demandé où était Camille, Roberta avait vu la pointe de Manhattan.

Elle ne savait pas si c'était depuis Brooklyn ou depuis le New Jersey, mais elle l'avait bien vu et elle avait dit que si elle voyait ça, c'est parce que Camille Miller pouvait le voir.

Camille devait bien vivre quelque part. De chaque côté de la pointe de Manhattan se trouvaient des quartiers résidentiels. Si elle avait loué un appartement ou qu'elle séjournait chez un ami, à un moment donné, quelqu'un devait l'avoir vue, même fugitivement. Mais est-ce que ça suffirait ? Probablement pas.

Ce qui l'intriguait c'est que Roberta avait également dit que Camille était blonde à présent. Pourquoi avait-elle changé sa couleur de cheveux ? Pas par coquetterie. La réponse évidente était qu'elle préparait quelque chose. Elle cherchait la clandestinité. Ses frères et sœurs avaient contesté le testament. Ils avaient échoué. Elle n'était pas idiote. Elle les savait prêts à tout, capables de faire n'importe quoi pour mettre la main sur cet argent. Avait-elle l'intention de se débarrasser d'eux pour se protéger, elle et sa fille ? Peut-être. Et dans

ce cas, elle pouvait être dans les rues. À un certain moment, elle agirait, ce qui augmentait ses risques d'être vue.

Il regarda Jennifer.

- Très bien, dit-il. Vingt-quatre heures. Pas plus.

- Je pense que tu as fait le bon choix.

Il ne répondit pas, parce qu'il n'en était pas sûr et qu'il ne voulait pas l'insulter.

- Nous avons besoin de savoir où vivent les Miller et qui ils sont.

Ensuite je te donnerai une adresse web où l'on peut voir une photographie de Camille et Emma. Envoie cette adresse à tes contacts. Dis-leur que Camille est probablement blonde à présent et qu'elle vit à Brooklyn ou dans le New Jersey. Dis-leur qu'elle est assez proche de l'eau pour voir la pointe de Manhattan. Si elle est quelque part, c'est dans ces coins-là. Tes autres contacts peuvent garder un œil sur Manhattan même, avec une attention particulière pour les endroits où vivent les frères et sœurs de Camille. Je ferai la même chose avec mes contacts. Espérons que ça porte ses fruits.

- Comment tu sais qu'elle est blonde ? Qu'elle peut voir la pointe de la ville ?

- Roberta, dit-il. Maintenant, je dois m'y mettre.

Quand elle quitta la pièce, il décrocha le téléphone pour appeler Mike Hines.

- Tu as quelque chose sur Carr ? demanda-t-il.

- Rien ne relie ce nom à qui que ce soit dans la famille Miller.

- Je me disais bien que ce nom était faux. Mais appelons-le comme ça, faute de mieux. Il réfléchit un moment. Il a dit qu'il connaissait les Miller depuis des années. Il a dit qu'ils étaient venus lui demander de l'aide. Il pourrait être un ami de la famille. Si c'est le cas, il pourrait y avoir des photos de lui avec les Miller. Peut-être qu'il y a quelque chose en ligne où il apparaîtrait avec l'un d'entre eux lors d'un événement public.

- À quoi ressemble-t-il ?

Marty le décrivit en détail.

- Laisse-moi voir ce que je peux trouver. Comment est-ce que Gloria et les enfants tiennent le coup ?

- C'est là aussi que j'ai besoin de ton aide. Il dit à Hines tout ce qu'il savait et ce dont il avait besoin maintenant.

Quand Hines parla, sa voix ne réussit pas à masquer l'urgence de la situation.

- Une idée de quand elles ont été enlevées ?

- Il y a deux heures. Il faut que tu sois le plus discret possible, Mike.

- Tiens bon, dit-il. On reste en contact.

CHAPITRE TREIZE

Pendant que Camille Miller prenait sa douche, Emma en profita pour fouiller.

Sa mère avait laissé volontairement la porte de la salle de bains ouverte, probablement pour pouvoir garder un œil sur sa fille, l'écouter pendant qu'elle enlevait la teinture de ses cheveux.

Mais Emma était plus maligne que ça. Elle se rendit dans sa chambre, augmenta le volume de sa chaîne, et laissa la porte ouverte en sortant. Maintenant que sa mère n'entendait rien d'autre que le beat dansant de l'euro pop, Emma se dépêcha, sachant que sa mère ne serait pas longue et que le temps était compté.

Elle voulait trouver le sac avec les revolvers, les fusils et les munitions.

L'appartement n'était pas très grand, donc il n'y avait que peu de cachettes possibles. Elle entra dans la chambre de sa mère et fouilla le petit placard. Rien. Le bureau de l'autre côté de la pièce, elle regarda dans les tiroirs. Toujours rien. Elle se mit à genoux et regarda sous le lit.

Bingo.

Elle saisit le sac et le traîna sur le parquet jusqu'au centre de la pièce. Puis elle se glissa dans le séjour, écouta le bruit de l'eau, elle pouvait tout juste l'entendre par-dessus la musique. Elle retourna dans la chambre et ouvrit le sac.

Emma n'avait jamais vu d'armes à feu, mais là il y en avait beaucoup. Il y avait quatre fusils différents, certains tellement sophistiqués qu'ils avaient l'air tout droit sortis d'un jeu vidéo ou un film et ne pouvaient pas être réels.

En-dessous, trois étuis en plastique rangés avec un logo sur l'avant : "Glock". Elle ouvrit l'un d'eux et trouva à l'intérieur un revolver noir niché dans de la mousse grise ondulée. Il y avait une brosse métallique blanche sous l'arme et ce qui ressemblait aux chargeurs de munitions qu'elle avait vus à la télévision et dans les films.

Rangés dans un fourreau de cuir noir à l'extrême droite du sac : un couteau de presque vingt centimètres de long. Tout à gauche il y avait des dizaines de boîtes de munitions, dont certaines ressemblaient à celles qu'elle avait trouvées dans l'étui Glock. Les boîtes indiquaient qu'elles étaient à tête creuse pour canon court. Elle ne savait pas ce que cela signifiait, mais elle trouverait.

Elle fit une pause et se rendit compte que dans ce sac il y avait le passé de sa mère et son présent. C'est ainsi qu'elle avait vécu et c'est ainsi qu'elle était sur le point de vivre à nouveau. Mais regarder tout ça n'avait aucun sens pour Emma. Comment était-ce possible ? Ça lui semblait toujours aussi irréel que sa mère ait pu être une tueuse. La maman qu'elle connaissait n'avait rien à voir avec le contenu de ce sac. Elle était gentille et aimante. Elle était son amie, pas une meurtrière.

La conversation l'avait secouée, mais ce qu'elle voyait à présent, cette folie en acier trempé...

La jeunesse de sa mère la regardait en face. Sa mère était une meurtrière. Était-ce important qu'elle ait tué des violeurs en série ou des dirigeants sanguinaires de pays du tiers monde ? Elle ne le savait pas. Elle voulait y croire, se dire que ce que sa mère avait fait était mal, mais tout était différent maintenant. Son grand-père était mort. Tué par la cupidité. Sa mère n'arrêtait pas de dire qu'ils devaient d'abord s'assurer que l'un ou l'ensemble de ses frères et sœurs étaient responsables. Mais Emma savait déjà. Tout s'emboîtait. Elle les connaissait trop bien. Tuer son grand-père était exactement le genre de choses qu'ils étaient capables de faire.

C'est pour ça qu'elle allait les tuer.

Elle était déjà habillée pour la nuit. Elle portait un pantalon noir, un sweat à capuche noir à manches longues et la paire de baskets la plus sombre qu'elle pouvait trouver. Elle avait préparé un mot ainsi qu'un sac. Elle sortit un des étuis Glock, le posa à côté d'elle et prit plusieurs boîtes de munitions correspondant à celles de l'intérieur du boîtier.

Elle referma la fermeture éclair du sac, le fourra sous le lit de sa mère et se précipita dans sa chambre, où la musique marchait toujours ; un sac en nylon fin était posé sur son lit. Elle mit la boîte et les munitions sous les quelques vêtements et l'ordinateur portable qu'elle emportait avec elle. Elle cacha ses cheveux sous une casquette de baseball, quitta la chambre, entendit sa mère couper l'eau et traversa rapidement le couloir vers la porte. Là, elle fit tomber le petit mot par terre, se demanda un instant si elle faisait ce qu'il fallait, mais en repensant à son grand-père, elle sut que c'était le cas. Elle ne pouvait pas attendre que sa mère se décide à agir. Ils devaient payer maintenant, alors elle allait les tuer.

Elle-même.

Elle ouvrit la porte et rejoignit vivement l'escalier. Elle les dévala et sortit dans la nuit en serpentant. Elle avait trois cartes de crédit à son nom. Elle pourrait tirer suffisamment d'argent avec pour tenir un certain temps, mais elle avait besoin de le faire rapidement, avant que sa mère ait une chance de les fermer.

Le sac en bandoulière sur son épaule, elle marchait avec détermination. Deux blocs plus loin, il y avait une banque avec une rangée de guichets automatiques à l'intérieur. Elle allait s'en servir, rentrer dans Manhattan, utiliser sa fausse carte d'identité pour trouver une chambre, puis elle irait sur Internet pour apprendre à se servir d'un revolver.

Il devait y avoir quelque chose sur YouTube.

Plus elle s'éloignait de sa mère et de l'appartement, plus elle se sentait effrayée, coupable et en vie. La pointe de la ville scintillait devant elle. Des hélicoptères tournaient au-dessus.

Des bateaux projetaient une lumière basse dans les eaux sombres. Le terminus de métro était trop risqué, compte tenu de ce qu'elle emmenait avec elle. Elle devrait prendre un taxi jusqu'en ville. Et une fois qu'elle y serait, dans son hôtel, elle se lancerait à leur poursuite. Elle savait où ils vivaient. Ils seraient surpris de la voir et ils seraient vraiment surpris quand ils comprendraient pourquoi elle était là.

Si sa mère pouvait venger la mort de son grand-père, elle aussi en était capable. .

* * *

Quand elle arriva en ville, elle demanda au chauffeur de l'emmener au Renaissance sur Times Square. Si elle devait faire profil bas, elle avait besoin d'être au milieu d'une foule de gens. Ici, au milieu de toutes les lumières clignotantes du JumboTron, des trottoirs bondés de gens, des voitures faisant la course sur la 7^{ème} et du chaos général que la zone attirait toute la nuit, le risque d'être aperçue était limité.

À Brooklyn, après s'être arrêtée à la banque et avoir récupéré le montant maximum quotidien de six mille dollars en espèces, elle avait appelé pour réserver une chambre. Quelques-unes étaient libres. Elle prit la moins chère. Si elle en avait besoin, sa fausse carte d'identité indiquait qu'elle avait dix-huit ans.

Mais Emma ne craignait pas qu'on vérifie son âge à l'hôtel. Elle avait seize ans, mais elle semblait plus âgée et plus sophistiquée que ses pairs, probablement du fait d'avoir eu une mère aussi volontaire, d'avoir été dans quelques-unes des meilleures écoles françaises et, de manière générale, d'avoir vécu à Paris.

Pour quelqu'un d'aussi jeune, elle avait voyagé dans toute l'Europe, avait séjourné dans quelques-uns des meilleurs hôtels et compris le monde d'un point de vue que ses homologues américains ne partageaient pas. Comme sa mère, elle parlait couramment l'anglais, le

français, l'allemand, le russe et l'espagnol. Elle avait une vision plus large et une meilleure compréhension de la façon de se comporter dans certaines situations. Elle le devait pour beaucoup à sa mère et son grand-père. Ils l'avaient toujours traitée en adulte. Jamais de condescendance, ils lui parlaient, tout simplement.

Elle pensait à son grand-père en sortant du taxi et en s'approchant de l'hôtel. Le portier lui ouvrit la porte, la réception était à sa gauche et elle paya cash pour un séjour d'une semaine, ne laissant ainsi sa trace. C'était un plan solide et simple.

Du moins c'est ce qu'elle pensait.

- Nous aurons besoin d'un dépôt de cinq cents dollars pour la chambre, dit le réceptionniste. Voulez-vous les prendre sur votre carte de crédit ?

Absolument pas.

- *Je n'utilise pas de cartes de crédit*, répondit Camille. *Je ne peux pas les supporter... (en français dans le texte)*

L'homme secoua la tête vers elle.

- Excusez-moi ?

- Je ne peux pas les supporter. Est-ce qu'un dépôt en espèces peut faire l'affaire ?

- Nous prenons les cartes de crédit pour les cautions.

- Depuis que mon identité a été volée, je n'utilise pas de cartes de crédit.

- Pardon ?

- Depuis que mon identité a été volée, je ne les utilise pas. Si vous exigez un dépôt, il faudra qu'il soit en espèces.

- Je vais avoir besoin de vérifier. Il prit le téléphone et posa la question. Elle le regardait avec impatience. Il finit par raccrocher.

- Les espèces conviendront très bien.

- J'espère bien.

Elle lui donna l'argent, prit la carte de sa chambre, dit au chasseur qu'elle pouvait porter son sac elle-même et se dirigea vers ce qui devait être l'ascenseur le plus lent de toute la planète. Il ne monta que d'un étage, jusqu'au hall principal, mais il lui sembla prendre une éternité pour y arriver. Quand les portes cuivrées s'ouvrirent, elle pénétra dans une zone animée, avec un bar et un salon à sa droite, un restaurant à sa gauche, qui était fermé.

Le petit-déjeuner, pensa-t-elle.

Elle traversa le hall vers d'autres ascenseurs, cette fois plus rapides.

Sa chambre était au vingt-quatrième étage. En sortant de l'ascenseur, elle prit sur sa gauche et la trouva au bout du couloir sur la droite. Elle inséra sa carte et entra dans une chambre qui lui sembla propre et en bon état. Lit King size. Vue sur la ville. Machine à café

pour le lendemain matin. Un bureau et une chaise. Une autre près de la fenêtre. Une salle de bain très propre.

La chambre n'était pas grande, mais ça ferait l'affaire. Elle hissa son sac sur le lit, sortit son portable et l'étui du Glock. Quand elle fut prête à se connecter en wifi, elle vit qu'elle ne pouvait pas l'utiliser sans carte de crédit.

Merde.

Elle prit le téléphone et composa le numéro de la réception. Encore lui, mais cette fois il était plus accommodant. Pas d'appels à faire. En quelques instants, le problème fut réglé. Le coût de la connexion serait prélevé sur la caution

- *Merci*, dit-elle.

Avant de raccrocher, elle s'attendit presque à l'entendre dire : Pardon ? .

* * *

Sur YouTube, elle trouva une mine d'informations.

Il y avait des vidéos sur la façon de démonter l'arme. De la charger. De la nettoyer. De la manipuler. De se servir des sécurités. De ne pas s'en servir. Quelles balles utiliser et comment les charger avec le chargeur automatique.

Il y avait un dispositif fixé juste sous le canon du revolver qui ressemblait à une espèce de petit télescope. Elle ne savait pas ce que c'était, mais elle apprit finalement qu'il s'agissait d'un laser de traçage rajouté. Sa mère avait dû le demander. Pour l'utiliser, tout ce qu'Emma avait à faire était d'appuyer très légèrement sur la gâchette et un faisceau rouge apparaîtrait. Le gars dans la vidéo disait que le laser était « d'une précision presque absurde. » Comme elle n'avait jamais utilisé d'arme à feu auparavant, elle ne pouvait qu'imaginer l'importance de cette « précision absurde » pour elle.

Pendant l'heure qui suivit, elle regarda des vidéos pour apprendre. Elle lut des articles et y apprit également des choses. En regardant les vidéos, elle recréait chaque situation dans sa chambre d'hôtel en copiant ce que faisait l'instructeur. Elle se laissait tomber sur le dos, stabilisait l'arme devant elle et « tirait ». Elle se projetait dans un coin et visait. Elle roulait sur le sol et se mettait en position de tir.

Après en avoir terminé, elle était capable de charger chacun des magasins fournis avec le Glock, de s'en débarrasser rapidement quand ils étaient vides, et tout aussi rapidement d'en claquer un nouveau dans la chambre de l'arme quand il le fallait.

Elle apprit les positions de défense, comment se représenter

mentalement le site si l'enfer se déchaînait autour d'elle, et des outils sur le moyen de garder sa concentration au cas où ça se produirait. À la fin, elle se sentait toujours mal à l'aise à l'idée de porter un revolver, mais au moins il lui semblait avoir une certaine idée de ce qu'elle faisait.

Mais était-ce le cas ? Dans le feu de l'action, en serait-il autant ? Ou ferait-elle chou blanc ? Il n'y avait qu'une seule façon de le savoir.

Elle se tenait devant le miroir de la salle de bains et elle commença à rentrer ses cheveux dans la capuche de sorte qu'on ne puisse plus voir que son visage. Ça lui fit penser à sa mère parce que quand elle avait quitté l'appartement, celle-ci était en train de se teindre les cheveux.

Que pensait-elle maintenant, après avoir lu son mot ? Emma y écrivait qu'elle avait besoin de sortir. Elle disait qu'elle avait besoin de temps pour digérer le passé de sa mère et qu'elle voulait le faire seule. Elle disait qu'elle allait prendre une chambre d'hôtel pour quelques jours. Elle disait à sa mère de ne pas s'inquiéter et qu'elle resterait en contact avec elle. Elle voulait juste démêler tout ça seule.

Est-ce que ça marcherait ? Emma en doutait. Au moment où sa mère aurait l'idée de vérifier le sac contenant les armes, elle comprendrait. Et c'est pourquoi Emma devait agir vite et garder une longueur d'avance sur elle, ce qui, compte tenu du passé de sa mère, risquait d'être un défi.

Elle était lancée dans une ruée vers la violence. Il n'y avait pas de place pour l'échec.

Avant de continuer, elle avait besoin de le voir à nouveau. Elle s'approcha de son ordinateur et double-cliqua sur une image miniature de son grand-père qu'elle gardait toujours sur son bureau.

Son visage remplit l'écran et elle fut à nouveau frappée de voir combien il lui manquait, combien elle lui était reconnaissante pour le temps passé ensemble, et le prix qu'ils allaient payer pour le lui avoir enlevé.

Sur la photo, il était assis sur une chaise avec Blue à ses côtés. Le chien avait la tête posée sur ses genoux, ses grands yeux levés et tournés vers l'appareil. La main de son grand-père était posée sur l'arrière de son cou. Il avait l'air heureux. Blue semblait content.

Emma regarda le chien.

Quand son grand-père avait été retrouvé mort par son personnel le lundi matin, sa mère avait reçu un appel d'une de ses sœurs et elles avaient pris l'avion. Une fois arrivés à New-York, son oncle Scott avait déjà fait piquer Blue. « Papa a trébuché sur lui » se souvenait-elle l'avoir entendu dire à sa mère, qui était furieuse de cette décision. « Erreur ou pas, il a tué notre père. C'était mon choix de le faire piquer. Je serais surpris que tu aies un problème avec ça puisque tu as passé ta

vie à faire ce type de choix ».

Emma avait compris ce qu'il sous-entendait en raison de ce que sa grand-mère lui avait dit, et elle le détestait pour cela. Elle ne l'avait jamais aimé. C'était une pourriture, froid comme le marbre, qui avait rejoint les autres pour dépouiller sa grand-mère quand elle était encore vivante. Diplômé de Harvard. Jamais marié. Jamais rien fait de ses dix doigts. Devenu gros à cause de ça.

Il possédait une maison de ville tape-à-l'œil de quinze pièces sur la 5^{ème} et la 68^{ème} grâce à sa mère, qui l'avait carrément achetée pour lui.

Emma n'aurait pas été surprise d'apprendre qu'il ait été à l'origine du meurtre de son grand-père, ignorant que celui-ci avait tout légué à Camille. C'était lui ou Sophia, une garce de première catégorie. Michael et Laura étaient envisageables ne serait-ce que pour leurs modes de vie des plus extravagants. Ils avaient besoin de cet argent qu'ils pensaient avoir mérité, on se demande bien comment. Elle n'était pas sûre pour Grace et Tyler. Elle avait la certitude que tous étaient mêlés à ça, mais elle n'imaginait pas les deux derniers à leur tête. Grace et Tyler étaient les artistes de la famille, elle était peintre, lui écrivain. Ils étaient bien éduqués, mais n'avaient pas de bon sens. Emma n'était pas sûre qu'ils sauraient trouver leur chemin hors d'un immeuble en feu, même s'il y avait des flèches indiquant la sortie.

C'est pourquoi elle s'en prendrait à son oncle Scott en premier.

Elle fourra le revolver dans son pantalon, contre son dos, tira sa chemise vers le bas pour le masquer et quitta la pièce pour prendre un taxi vers l'Upper East Side, où elle prévoyait de rendre visite à son oncle.

CHAPITRE QUATORZE

Camille lut le mot une troisième fois avant de le poser à côté d'elle sur le canapé en se passant une main dans les cheveux. Blonds, et courts. Elle regarda par la fenêtre, dans la rue et fixa la pointe de Manhattan, scintillant haut au-dessus de l'eau qui l'en séparait. Ce qu'elle considérait autrefois comme une vue magnifique la terrifiait à présent.

Où es-tu ? pensait-elle.

Le mot disait qu'elle allait dans un hôtel. Mais où ? Ici, quelque part dans Brooklyn ? Camille attendait autre chose de sa fille. Emma irait en ville. Elle ne connaissait pas Brooklyn et elle n'avait pas apprécié que Camille décide de louer ici. En fait, elle s'était opposée à cette idée.

Donc, ça c'est réglé. Tu es en ville. Mais où ?

Elle pouvait littéralement se trouver dans des centaines d'endroits différents. Au moment où Camille avait trouvé le mot, elle avait vérifié les cartes de crédit de sa fille, qui lui avaient appris tout ce qu'elle avait besoin de savoir. Emma était intelligente : elle l'avait toujours été. Bien assez pour savoir qu'il faut se servir de cash pour ne pas laisser de traces. Mais pourquoi six mille dollars ? Pourquoi autant ?

Sa fille n'avait pas des goûts spécialement raffinés. Elle n'irait pas choisir un hôtel haut de gamme. Pensait-elle que sa mère allait bloquer ses cartes et la laisser sans aucun moyen, si pour quelque raison elle manquait d'argent et avait des ennuis ? Peut-être que c'est ce qu'elle pensait, parce qu'elle était en colère, mais Camille ne l'aurait jamais laissée si démunie.

La pensée de sa fille dans les rues la rendit malade d'inquiétude. Emma était mûre pour son âge, mais aux yeux de Camille, elle serait toujours sa petite fille. Qu'est-ce qui lui avait pris d'aller là-bas toute seule ? Pourquoi ne voulait-elle pas au moins répondre à son portable et lui parler ?

Frustrée, elle se leva du canapé et alla dans la chambre d'Emma. Des vêtements manquaient. Son sac de voyage avait disparu. Son ordinateur portable aussi. Combien de temps avait-elle l'intention de s'absenter ?

Elle se passa les mains sur le visage et regarda autour de la chambre à la recherche d'un indice, quelque chose qui la mettrait sur

une piste. Elle avait été autrefois tellement douée pour absorber et traiter l'information en un seul regard circulaire, que ça l'avait souvent menée droit à sa cible. À l'époque elle bénissait ce don. Mais maintenant ? Maintenant, elle s'inquiétait de voir avec quelle rapidité elle retombait dans ses anciennes habitudes. Avec quelle facilité elle pouvait redevenir cette personne qu'elle avait été autrefois et voir les choses du point de vue d'une criminelle.

Seize ans s'étaient écoulés depuis qu'elle avait quitté cette vie, mais même si elle voulait croire que ça ne faisait plus partie d'elle, elle n'était pas dupe. Elle ne se libèrerait jamais complètement de son passé.

Même si ça n'était pas le problème aujourd'hui.

La vérité est qu'elles n'avaient pas séjourné ici assez longtemps pour qu'Emma laisse une trace durable. Son bureau était vide à l'exception de sa mini-chaîne, qu'elles avaient achetée en bas de la rue dans un magasin d'électronique en arrivant. Son iPod y était encore relié, mais elle n'avait pu faire autrement, n'est-ce pas ? C'est comme ça qu'elle était sortie sans que sa mère le sache. Elle avait mis la musique à fond, ramassé ses affaires et elle s'était sauvée. La tablette sur sa table de nuit, sur laquelle elle lisait des thrillers et des polars, un verre vide à côté. Quelques vêtements sales sur le sol. À part ça, la chambre était dans le même état, mais sans sa fille.

Camille s'assit sur le bord du lit. Elle se sentait épuisée. Plus tôt dans la journée, quand elle lui avait tout avoué de son passé, ça l'avait terrifiée de ne pas savoir si sa fille allait fermer la porte sur leur relation. Mais elle ne l'avait pas fait, du moins pas à ce moment-là. Au lieu de ça, elle avait surtout écouté, le visage impassible jusqu'à la fin, quand elle avait demandé de but en blanc si ses oncles et tantes étaient responsables de la mort de son grand-père. C'est là que les choses avaient chauffé entre elles.

Et c'est ce à quoi je ne prête pas attention en ce moment.

Elle repensa à la fin de leur conversation.

- *S'ils ont tué Papy...*

- *On ne sait pas si c'est le cas. Je te l'ai déjà dit.*

- *Et tu sauras ça quand ?*

- *Pourquoi es-tu si pressée ?*

- *Parce que s'ils ont tué mon grand-père, ils ne devraient pas avoir le droit de vivre un jour de plus. Je veux qu'ils meurent pour ça. Rien à faire d'eux. Tu le sais. Ils m'ont toujours traitée comme une merde et maintenant je sais pourquoi. À cause de la façon dont tu as vécu ta vie.*

- *Et qu'est-ce que tu en penses ?*

- *Je pense que tu es courageuse. Je l'ai toujours pensé, mais là c'est différent. Plus profond. Tu essayais de changer la vie des gens. Je comprends ça. J'ai besoin de savoir de combien de temps tu penses avoir*

besoin pour avancer là-dessus ?

- *Quelques jours.*
- *Ils pourraient très bien quitter la ville d'ici là.*
- *Ils vivent tous en ville, Emma. Ils n'iront nulle part.*
- *Tu n'en sais rien.*
- *S'ils le font, on peut toujours les repérer et les suivre. Je l'ai déjà fait.*
- *Comment sauras-tu si c'est eux ? S'ils l'ont tué ?*
- *C'est la partie la plus facile. Les yeux disent toujours la vérité.*

N'oublie jamais ça. Tout se lit dans les yeux. Si tu t'apprêtes à mentir, tes yeux se portent vers la droite, très brièvement. Ou vers le haut puis vers la droite. Ce sont des signes que j'ai appris très tôt dans la vie. Les yeux ne mentent jamais. Et en regardant les leurs quand je les affronterai, je saurai avec certitude s'ils ont tué ton grand-père.

Camille ferma les yeux. Tout allait pour le mieux, n'est-ce pas ? Tout ce qu'elle avait à faire c'était de vérifier.

Elle alla dans sa chambre, regarda sous le lit et vit le sac. Elle le tira vers elle et l'ouvrit. Quatre fusils. Deux étuis Glock. Un couteau et plusieurs caisses de munitions. Quand Sam l'avait déposé, elle n'avait pas eu le temps de regarder à l'intérieur. Elle s'était dépêchée d'emmener le sac dans sa chambre et de le fourrer sous son lit, pensant qu'elle vérifierait le contenu fois Emma endormie. Mais maintenant ? Maintenant, elle ne savait pas s'il manquait quelque chose. Elle devait l'appeler pour le savoir.

Elle attrapa son téléphone dans le salon, trouva le numéro et le composa en retournant à sa chambre. Le père d'Emma, Sam Ireland, répondit à la troisième sonnerie.

- C'est Camille, dit-elle. Tu peux parler ?
- Tu es sur ton portable ? Je ne t'entends pas.

Il lui demandait si elle était sur une ligne sécurisée.

- Désolé. Mon portable ne capte pas bien. Comme ça c'est mieux ?
- Ça a marché. Quoi de neuf ?

Elle essayait de contrôler ses nerfs, mais n'y arrivait pas. Ces longs bâtons que tu as apportés plus tôt. Combien y en avait-il dans le sac ? Je n'en ai que quatre.

- C'est ça.

- Et les boîtes ? Pas les petites, mais les grandes, les noires. J'en ai deux.

Silence.

- Tu devrais en avoir trois.

Son cœur se mit à cogner. Elle regarda dans le sac et recompta.

- Et les petites boîtes ?
- Il y en avait vingt.
- Pas quinze ?

Un autre silence, plus long cette fois.

- Comment va Emma ?

Elle ne répondit pas.

- Et si je passais pour t'aider à trouver le reste de tes affaires ?

Elle avait besoin de sortir de là.

- Tu es seule ?

Elle ne voulait pas l'impliquer, mais avait-elle le choix avec si peu de temps ? Si Emma allait faire ce à quoi elle pensait, c'est maintenant que Camille avait besoin d'aide.

- Oui, dit-elle. Oui, je suis seule.

- Je crois que je comprends. Ecoute, je ne suis pas loin de chez toi. Donne-moi dix minutes. Reste où tu es. Je serai là avant même que tu t'en rendes compte.

Il avait gardé une voix enjouée, mais quand la ligne se coupa, quelque chose de définitif résonna en elle. Elle raccrocha le téléphone et le fond d'écran afficha une photo d'Emma avec son grand-père.

Elle l'avait prise durant leur visite de l'été dernier. Ils dînaient au Four Seasons. Emma soufflait la bougie dans l'énorme boule de barbe à papa rose servie aux invités en fin de repas. Sur la photo, son père avait son appareil-photo pointé sur Emma, mais c'était une habitude quand elles venaient le voir. Si l'une d'entre elles se plaignait à ce sujet, il répondait toujours de sa voix calme que s'il ne pouvait pas les avoir tout le temps près de lui, alors il ne voulait rien entendre s'il prenait trop de photos quand elles étaient là. Et ainsi, elles le laissaient faire.

Camille regarda la photo pendant un long moment. Elle avait déjà perdu son père. Pas question qu'elle perde aussi sa fille. .

* * *

Elle se dépêcha de se préparer avant qu'il arrive.

Elle entra dans la cuisine et ouvrit le sac avec les vêtements qu'il lui avait achetés. Un pantalon et un sweat de course noirs en lycra qui couvrirait ses bras. Une veste en nylon noire à capuche avec beaucoup de poches profondes, assez longue pour cacher l'arme qu'elle porterait entre son dos et son pantalon. Pas de chaussures, probablement parce qu'il ne connaissait pas sa pointure, bien qu'il l'ait su à une époque. Elle alla jusqu'à son placard et attrapa sa seule paire de chaussures de course. Blanches. Pas vraiment idéales, mais il faudrait faire avec.

Une fois habillée, elle se rendit dans la salle de bain et se regarda dans le miroir. La Camille Miller qu'elle connaissait avait disparu. Les cheveux noirs qu'elle avait mis tant de temps à laisser pousser étaient coupés court. À cet instant, elle se détesta, mais elle se connaissait

assez bien pour se rendre compte qu'elle aimerait probablement bien ça d'ici une semaine.

La couleur qu'il lui avait choisie, en revanche, était impeccable. C'était flatteur, pas voyant, ce qui était très important. Rien sur elle ne pouvait laisser de souvenir durable quand les gens la verraient. Il savait que c'était essentiel et il avait donc choisi une couleur douce, qui avait l'air naturelle avec son teint.

Dans la chambre, elle alla chercher le couteau et les Glock. Elle enfila la veste, chargea les Glock, en fourra un derrière, dans son pantalon et l'autre dans une poche intérieure.

Elle finissait de se préparer devant le miroir de la salle de bains quand la sonnette retentit. Il était à l'heure, comme toujours, et elle lui en était reconnaissante. Elle avait besoin de se rendre en ville. Elle se sentait impuissante à force d'inaction. Elle marcha jusqu'à la porte, sachant qu'une fois qu'elle l'ouvrirait, il n'y aurait pas de retour en arrière possible. Elle le laissait de nouveau entrer dans sa vie. Qu'elle y soit prête ou non, ça n'avait pas d'importance.

C'était leur fille qui importait.

* * *

Quand la porte s'ouvrit, elle remarqua la surprise sur son visage et elle ne put ignorer le frisson qui la parcourait. Lui semblait-elle si différente maintenant ? Elle entendait de la musique derrière lui dans le couloir et ce qui ressemblait à des pas sur le parquet.

- Emma ? dit-il.

Elle retira sa capuche et secoua ses cheveux. Elle prit sa meilleure expression d'excuse et répondit:

- Désolée, Oncle Scott. Je sais que j'aurais dû appeler avant, mais j'étais en ville et j'avais besoin de parler à quelqu'un. Maman agit bizarrement. Ta maison était la plus proche. Ça ne te dérange pas si je rentre ?

Il se déplaça avant de parler, mais s'arrêta quand elle jeta un œil derrière lui. Une ombre apparut au sol, s'inclina vers le mur à sa gauche, puis s'arrêta. La tête se tourna vers elle. Quelqu'un était là, debout, à l'écoute. Maintenant, elle devait faire face à deux personnes.

Au moins deux. Il pourrait y en avoir d'autres, ce à quoi elle ne s'était pas préparée.

Ne sois pas nerveuse maintenant.

Mais elle ne pouvait s'en empêcher.

- Je n'arrive pas au milieu de quelque chose ? dit-elle en reculant d'un pas dans les escaliers de granit. Sinon je te laisse.

- Bien sûr que non, dit-il, faisant un pas de côté. Entre. Viens te mettre au frais. On va s'asseoir pour discuter. Tu sais que tu peux toujours venir me voir. Quitte cet air inquiet et entre.

CHAPITRE QUINZE

Après quarante minutes de recherche, chacun avait rassemblé assez d'informations sur les enfants de Kenneth Miller pour informer ses contacts et déterminer les prochaines étapes.

Sur Internet, ils avaient trouvé des photos de chacun d'entre eux, qu'ils avaient imprimées. Aucun n'en avait trouvé des enfants de Miller en présence de Carr, ce qui ne faisait qu'augmenter son mystère. Pourtant, grâce à la magie de Google, ils avaient pu en apprendre beaucoup sur ces gens, qui ils étaient et, mieux encore, où ils vivaient.

- Scott Miller est le plus âgé, déclara Jennifer. Et le plus laid aussi. Mon Dieu, quelle sale gueule !

Ils étaient dans le salon, assis l'un en face de l'autre sur d'élégantes chaises de cuir noir. À la main ou sur les genoux, tout ce qu'ils avaient imprimé sur chaque frère et sœur. Jennifer parcourut ses notes sur Scott Miller et leva les yeux vers Marty, qui lui parut distrait, énervé et par-dessus tout, inquiet. Elle n'était pas sûre de pouvoir le garder sous contrôle pendant vingt-quatre heures, mais elle allait essayer.

Tous leurs contacts avaient désormais deux photographies de Camille Miller. Hines avait appelé vingt minutes plus tôt, proposant une recomposition par ordinateur de ce à quoi Camille Miller pouvait ressembler avec les cheveux blonds. Sur l'une d'elles, les cheveux étaient de la même longueur que sur la photo d'elle et sa fille, Emma. Sur une autre, Hines indiquait à quoi elle pourrait ressembler avec des cheveux courts.

- Maintenant, elle n'a plus qu'à se montrer, avait-il dit.

Quand Marty affirma qu'elle ne le ferait jamais, Jennifer ne releva pas. Elle avait besoin de se concentrer et de le garder concentré. Leurs contacts étaient parmi les meilleurs. Elle croyait en eux. Maintenant, ils devaient laisser leur réseau faire son œuvre pendant qu'ils travaillaient sur la prochaine étape possible. Si Camille Miller n'apparaissait sur aucun radar dans les vingt-quatre heures, elle serait forcée de consentir au plan de Marty. Dieu leur vienne en aide si c'était le cas car c'était sacrément dangereux.

Elle baissa les yeux sur ses notes et lui dit ce qu'elle savait.

- Apparemment, Scott Miller n'a jamais rien fait de sa vie, dit-elle.

- Mais, dis donc, il a une sacrée maison pour le prouver. Tout près de la 5^{ème} sur la 68^{ème}. Il vit littéralement à un demi-bloc d'ici, dans cette grande maison dont tu parles toujours.

- Il vit là-bas ?

- Le monde est petit. Mais qu'il est grand, celui où il évolue ! Pour quelqu'un qui n'a jamais rien fait pour le mériter. Le magazine *Travel* fait un reportage sur lui parce que Scott a voyagé partout et qu'il aime en parler. Énormément. Il y a un autre article dans *Gourmet*, parce que Scott est réputé pour son palais et qu'il sait où trouver les meilleurs restaurants au cours de ses voyages. Le *Times* a fait un reportage sur lui il y a quelques années. Un long portrait, probablement le plus utile. Tu vas adorer le titre. "Le Miller connu seulement des personnes autorisées." Tu peux supporter ça ? L'article le dépeint comme un vrai salaud. Il y cite sa mère à tout bout de champ, mais c'est juste une stratégie de sa part. Quand on l'interroge sur son père, il répond : "J'ai entendu dire que c'était un homme important. Je ne le connais pas vraiment, cependant." Hé bien, ça dit tout de leur relation.

- Et ça souligne la raison pour laquelle je pense que nous perdons notre temps assis ici. Il leva les yeux vers elle. Il nous faut une copie du testament. Je veux savoir exactement ce qu'il stipule. Le langage précis que Miller utilise. Nos testaments ne peuvent pas nous donner le dernier mot, mais ils nous permettent de graver nos dernières paroles. Je ne sais pas combien tu en as lu, beaucoup j'imagine, et tu dois savoir que ces paroles peuvent être enflammées si tu as une famille aussi déglinguée que Kenneth Miller. Je veux connaître les mots de Miller. Je veux savoir comment il s'est adressé à ses enfants. Qui représente sa succession ?

- Je ne suis pas tombée dessus, mais je peux trouver.

- Tu veux bien ?

Elle regarda sa montre et vit qu'il était neuf heures passé. Encore assez tôt.

- Donne-moi cinq minutes.

- Autre chose, dit-il alors qu'elle mettait de côté ses papiers et se levait. Tu as couvert la mort de Miller. Tu faisais le reportage sur place quand ils l'ont sorti de son domicile. Je crois me souvenir qu'il y avait beaucoup de gens là-bas.

- C'était bondé, comme on pouvait s'y attendre.

- Du coup, vous devez avoir une bonne partie de la foule sur bande ?

- Bien sûr. Pour illustrer le reportage.

- Vous gardez toutes les images ou juste ce que vous utilisez ?

- Nous gardons tout. Pourquoi ?

- Parce que je serais curieux de voir si Carr était dans la foule lorsque le légiste a emmené le corps de Kenneth Miller vers un de leurs véhicules. Si jamais Carr était là, je serais ravi de savoir avec qui.

CHAPITRE SEIZE

- OK. J'ai besoin d'utiliser les toilettes maintenant.

Beth Spellman se tourna vers l'homme au fusil qui regardait dans sa direction. Il alluma une cigarette et l'étudia. Elle pouvait à peine voir ses yeux à cause de l'ombre projetée par l'ampoule nue au-dessus de lui, mais dans son esprit, il avait des yeux cruels.

- Les toilettes ? dit-il.

- Je dois y aller.

- Mais je suis bien installé ici, dit-il. Et si tu as besoin d'utiliser les toilettes, ça veut dire que je dois t'accompagner, ce qui veut dire aussi que je dois déranger un des gars à l'étage pour qu'ils puissent garder un œil sur les autres pendant que tu vas pisser.

Il souffla la fumée au-dessus de lui dans la lumière. Elle s'évanouit dans un nuage épais et bleuâtre puis retomba sur lui.

- Pourquoi ne pas simplement baisser culotte et faire ici. Par terre. Ça sera absorbé d'ici demain matin et personne ne s'en souciera. Il les regarda tous. N'est-ce pas ?

- Moi si, déclara Gloria.

Elle regarda Beth, soutint son regard pendant un moment significatif, puis Beth vit sa mère regarder Katie, qui se balançait encore d'avant en arrière contre les fondations en pierre du sous-sol. Elle n'avait pas dit un mot depuis qu'on les avait amenés ici. Elle n'avait regardé personne. Elle avait onze ans, ses cheveux pendaient devant son visage comme pour la protéger et son monde était composé d'un sol irrégulier de terre battue s'étendant devant elle comme la surface d'une planète étrangère.

- Si ma fille a besoin d'utiliser les toilettes, laissez-la faire, par simple dignité.

- Parce que c'est la chose polie à faire ?

- Parce que c'est la bonne chose à faire.

Il tendit les bras comme pour leur rappeler où ils étaient.

- Madame, pourquoi commencer à faire les choses bien maintenant ?

- Parce que si, par miracle, nous sortons d'ici, peut-être que certains d'entre nous se souviendront de votre gentillesse quand ils vous feront tomber, vous et vous amis. Elle secoua la tête vers lui.

- Vous ne pouvez pas croire que cela va bien se terminer pour vous. Vous ne pouvez pas penser que la police n'interviendra pas à un

moment et qu'ils ne vous trouveront pas.

- D'après ce que j'ai entendu, votre ex-mari est un homme intelligent. Pour épargner l'une de ses filles, il va faire ce qu'on lui dit. S'il y parvient, on vous laissera tous partir.

- Je n'y crois pas une seconde.

- Moi non plus, déclara Brian Moore. Nous en savons trop. Nous avons vu vos visages. Vous ne nous laisserez jamais partir.

- Alors, pourquoi est-ce que je ne vous ai pas déjà tués ?

- Vous pensez que nous sommes stupides ? dit Jack. Vous ne nous avez pas tués parce que vous pourriez avoir besoin de nous plus tard. Vous pourriez avoir besoin d'une voix au téléphone qui prouve que nous sommes encore en vie. Pas facile si nous sommes déjà morts.

- Vous commencez à me taper sur les nerfs, tous.

- Laissez ma fille utiliser les toilettes.

- Elle peut pisser par terre, comme un chien.

- Pour reprendre vos mots, qui a dit que je devais pisser ? déclara Beth. Qu'est-ce qui vous fait penser que c'est ça que je dois faire ?

Elle se leva. La première fois qu'elle avait demandé à utiliser les toilettes, elle était nerveuse. Mais maintenant, elle était juste en colère et déterminée. Elle savait que ce qu'elle comptait faire pourrait mal tourner, mais ne rien faire lui semblait encore pire. Ses parents l'avaient élevée pour qu'elle devienne courageuse, pas passive. Même si elle était à peu près sûre que ce qu'elle s'appropriait à faire allait bien au-delà de leurs attentes en termes de courage dans la vie, elle prévoyait néanmoins d'aller jusqu'au bout s'il lui en donnait l'occasion.

Depuis qu'elle avait découvert une possibilité de fuite pour eux, elle avait bien réfléchi. Pesé ses options. Elle pensait qu'elle avait une chance raisonnable. Ce dont elle avait besoin était près d'elle, mais pas assez près. D'une manière ou d'une ou d'une autre, elle avait besoin de s'en approcher.

- Tu as envie de chier ? demanda-t-il.

Elle hocha la tête.

- C'est ça. Je pourrais faire ça dans les toilettes ou ici sur le sol. Je m'accroupis juste en face de vous et je fais mon affaire. L'odeur sera votre problème, pas le mien. Ça ne tient qu'à vous.

Il sembla d'un coup surpris et amusé par elle.

- Quel âge tu as ?

- Assez grande pour le faire sans y réfléchir à deux fois.

Il inspira une bouffée de sa cigarette et la jaugea.

- Je dois dire que ça serait un sacré spectacle.

- Vous avez raison, dit-elle. À coup sûr. Mais vous ne savez pas pourquoi ce serait un tel spectacle. Vous aimeriez savoir ?

- Bien sûr.

- J'ai la courante, je ne peux pas me retenir plus longtemps et je

n'en ai pas l'intention. C'est soit ici, en face de vous ou seule, à l'écart. Vous feriez mieux de vous décider rapidement ou vous allez avoir un beau bordel.

Il se leva de sa chaise, saisit le fusil et se dirigea vers l'endroit où elle se tenait, près de l'escalier menant au rez-de-chaussée. Il n'était pas tellement plus grand qu'elle, mais physiquement, il était tout en muscles. Sa poitrine contractée sous son tee-shirt. Les bras gonflés, épais, avec des veines apparentes. Maintenant qu'elle pouvait voir son visage, elle se dit qu'il avait la trentaine.

- Passe devant moi, dit-il.

Elle regarda l'établi sur toute sa longueur et vit la récompense ainsi que les complications qui allaient avec le fait de l'obtenir. Le sous-sol était trop large. La tendance naturelle aurait été de marcher au centre de la pièce. Mais ça ne pouvait pas marcher pour son plan. Elle avait besoin de rester aussi loin vers la droite que possible quand il l'amènerait aux toilettes.

Où qu'elles soient.

Elle supposa que c'était à l'extrémité opposée du sous-sol, mais c'était difficile d'en être sûre parce qu'il faisait trop sombre pour y voir clairement. Pourtant, malgré l'obscurité, elle pensait pouvoir distinguer une porte tout à l'arrière de la pièce. Elle devait être peinte d'une couleur plus claire, car elle distinguait une forme presque fantomatique de rectangle vertical.

Elle avait le pressentiment d'avoir raison sur ce point. En fait, elle misait tout sur le fait d'avoir raison.

Elle se tenait devant lui, positionnée de façon à être plus proche de l'établi. Il posa sa main sur son épaule gauche et appela en haut des escaliers.

- J'ai besoin d'aide, dit-il.

- Et il faut vraiment que j'y aille.

- Tu vas devoir attendre.

Elle serra un peu les genoux.

- Je ne suis pas sûre que ce soit une option.

- J'ai besoin d'aide, dit-il plus fort. Bougez-vous !

Elle écouta le sol craquer au-dessus d'eux. Elle s'attendait à entendre des pas approcher rapidement, mais rien de tel. Elle s'était préparée à ce que quelqu'un vienne prendre sa place - son plan reposait là-dessus, en fait -, mais si personne n'arrivait, elle allait devoir planifier autre chose. Et vite.

- Vous croyez qu'on va faire quoi ? déclara Gloria derrière lui. Partir d'ici sans elle ? Monter à l'étage et être pris en embuscade par un de vos hommes ? Amenez la juste à ces foutues toilettes. Je n'ai pas l'intention de partir sans ma fille.

- Je dois vraiment y aller, reprit Beth, ouvrant le bouton de son

pantalon. Je suis désolée, mais je ne peux pas attendre.

Il la poussa en avant, après l'escalier, vers l'établi.

- Garde ton pantalon, putain. Il leva la tête vers l'escalier. J'ai dit que j'avais besoin de renforts ! Où est passé tout le monde ?

- J'y vais maintenant.

Pas de pas sur le sol au-dessus.

- Si tu chies dans ce sous-sol, je te tue. Compris ?

- Ça change quoi ? Vous allez le faire de toute façon.

Aucun mouvement au-dessus.

Il se retourna et pointa le fusil vers sa mère, puis les Moore et Jack pendant que Katie se balançait.

- Un de vous bouge, et vous êtes morts.

Beth recula de quelques pas. Derrière elle, juste au-delà de l'escalier, sur l'établi, le manche d'un marteau. Ou du moins ce qu'elle espérait être un marteau. Si c'était le cas, elle l'attraperait. Sinon, elle irait simplement aux toilettes et les utiliserait, ses espoirs de fuite envolés.

Il lui fit face.

- Demi-tour, bouge.

- Je n'y vois rien. Il fait trop sombre. S'il vous plaît, laissez-moi y aller d'ici.

- Les toilettes sont derrière toi. Tu te retournes et tu marches jusqu'à la porte. Tu la vois ? Juste en face de toi. Il y a une lumière à l'intérieur. Bouge.

Elle se retourna et vit le marteau. Il était à cinq mètres d'elle. Il était là, bien réel. Il y avait d'autres outils, mais elle se concentra sur le marteau. Il était plus grand. Il ferait plus de dégâts. Elle avait besoin d'aller vers la droite. Autrement, elle ne pourrait jamais l'atteindre.

- Bouge !

Elle feignit une crampe et fit un pas de côté en avançant.

- Je ne peux pas me retenir. Je peux à peine marcher. Pourquoi vous ne m'avez pas laissé y aller plus tôt ?

- Bouge.

Une nouvelle crampe, elle tituba dans l'obscurité, puis trébucha. En tombant, elle fit un bruit de surprise alors qu'elle se cognait contre le banc, elle saisit le marteau, le glissa entre ses seins et vint frapper la terre dure.

Elle s'attendait au pire.

Elle était couchée sur le ventre. Le marteau au-dessous d'elle. L'avait-il vue le prendre ? L'avait-il entendue ? Son cœur battait dans sa poitrine avec une férocité qui lui semblait inhumaine. Elle l'entendait arriver derrière elle. Elle le sentit s'arrêter. Puis le bout de son fusil vint tapoter le dessous de sa chaussure.

- C'était malin, dit-il.

Elle ferma les yeux. Il l'avait vue le prendre. Sa main se resserra autour du marteau. Elle ne savait pas quoi faire.

- Lève-toi. Tout doucement.

Pourquoi avait-elle été si stupide ? Il allait la tuer. C'en était fini pour elle. Pourquoi avait-elle pris un tel risque ?

À nouveau, le fusil contre sa chaussure, cette fois plus fort.

- À moins que tu aies de la merde dans le pantalon, lève-toi et va utiliser les toilettes.

Sans y croire, elle ouvrit les yeux d'un coup. Il ne l'avait pas vue. Elle saisit le marteau avec tout ce qu'elle avait.

- Je ne vois rien, dit-elle. Il fait trop sombre. Je pense que je peux y arriver, mais j'ai besoin d'aide pour me lever.

- Alors comme ça, maintenant tu es devenue infirme ? Lève-toi.

- Je ne peux pas. Les crampes me font mal. S'il vous plaît. Je promets que j'irai là-bas pour en finir avec ça. Je ferai vite. Je ne vais pas vous faire perdre votre temps. Je vais...

- Nom de Dieu.

Elle sentit sa main libre sur son épaule.

Elle pouvait percevoir l'odeur de tabac dans l'air là où il n'y en avait aucune trace auparavant. Sa tête était juste à côté. Son souffle dans son cou.

Elle écouta, s'attendant à des bruits de pas au-dessus, mais elle n'eut pas le temps de les entendre. Il commença à la retourner vers lui et quand il le fit, Beth Spellman se mit en action.

Elle balança le marteau d'un violent mouvement en arc-de-cercle et frappa si fort contre ce qu'elle espérait être le côté de sa tête, qu'elle sentit quelque chose craquer, elle sentit quelque chose céder, puis le marteau passer au travers. Mais au travers de quoi ? Son cerveau ? Son visage ? Elle ne savait pas. Ne pouvait pas voir. Impossible d'être sûre.

Le fusil tomba à terre.

Il commença à s'effondrer.

Elle essaya de retirer le marteau, mais il était coincé. Elle donna un coup sec, sentit quelque chose se briser, puis le dégagea.

Il s'effondra près de son arme et commença à convulser.

Elle sentit quelque chose de chaud, épais et humide lui asperger le visage et elle sut que c'était son sang.

Elle pouvait le sentir dans sa bouche, dans ses yeux. Elle se dégagea à coups de pied vers les toilettes et entendit bouger de l'autre côté de la cave. Quelqu'un descendait les escaliers ? Impossible à dire. Il commença à tousser, d'une toux pleine de caillots. Ses jambes se mirent à trembler contre elle. Elle ne pouvait pas bien voir à cause du sang dans ses yeux et parce qu'il faisait si sombre, mais elle l'entendait parfaitement. Et ce qu'elle entendit juste après la paralysa.

- Petite chienne, disait-il. Tu es morte.

CHAPITRE DIX-SEPT

Si Emma était déjà allée dans la maison de son oncle, ça devait être quand elle était enfant, parce qu'elle n'en avait aucun souvenir en entrant dans le hall d'accueil, aussi grandiose qu'elle s'y attendait.

Elle regarda autour de l'espace à l'allure caverneuse ; elle aurait aimé pouvoir dire qu'elle était surprise de la façon dont c'était minutieusement aménagé, mais elle ne l'était pas. Elle savait par sa mère et son grand-père que chez son oncle tout n'était que représentation. Elle savait qu'il avait parcouru le monde pour collecter ce qu'elle voyait en ce moment. Des tableaux aux murs jusqu'aux lampes Tiffany sur les tables, elle avait la sensation de se tenir au centre d'une installation du musée du Louvre ou d'Orsay.

- Laisse-moi prendre ton manteau, dit-il.

- Ça va.

- Mais il fait si chaud.

- À l'intérieur il fait frais.

- Tu as toujours été une drôle de fille, dit-il. Mais fais comme tu veux. Tu veux boire quelque chose ? Un martini ?

- Oncle Scott, j'ai seize ans.

Il avait l'air sincèrement surpris.

- Seulement seize ? C'est tout ? Je pensais que tu avais au moins dix-huit ans, ce qui est un âge parfait pour commencer à décider ce qui deviendra ton cocktail favori.

Il posa la main sur son épaule et elle ne put s'empêcher de remarquer le diamant ridiculement gros qu'il portait au petit doigt. Elle regarda ses cheveux et songea qu'ils étaient certainement trop sombres pour un homme au milieu de sa cinquantaine.

- Je ne dirai rien si tu gardes le secret. Buvons un martini ensemble. Nous n'avons jamais partagé un verre.

C'est parce que je suis mineure et qu'on s'est rarement trouvés dans la même pièce.

- Si tu as du thé glacé ou quelque chose dans le genre, ce serait génial.

La musique cessa. Elle aperçut un mouvement sur le mur devant elle et regarda l'ombre, déjà vue plus tôt, se retirer. Elle pouvait entendre des pas se déplacer vers une autre partie de la maison.

- J'arrive au milieu de quelque chose ?

- Non, non.

- Mais il y a quelqu'un d'autre ici. Je viens d'entendre des pas s'éloigner.

Ses yeux semblèrent se durcir pendant un instant, mais ensuite il se détendit. Il lui sourit.

- C'est ta tante Grace. Elle est venue dîner. Elle nous a probablement entendus et elle attend dans le salon que j'annonce ton arrivée. Tu sais comment sont ces artistes. Superficiels.

Annoncer mon arrivée ? Mais tu es qui, bordel ? Noël Coward ?

Elle lui rendit son sourire.

- Ce serait formidable de voir tante Grace. Peut-être qu'elle peut m'éclairer sur ma mère, elle aussi.

- Ça risque d'être un défi pour nous tous, ma chère. Surtout pour Grace, qui était à l'université quand ta mère a quitté le pays pour vivre ses aventures de série B à Paris. Elles n'ont jamais été proches, mais on peut toujours essayer. On ne sait jamais. Viens.

Elle le suivit le long d'un couloir chaudement éclairé, lambrissé de bois sombre. Il était bronzé et en surpoids, un peu moins d'1m80, marchait avec un balai dans le cul. Malgré son embonpoint, sa posture était parfaite. Il bougeait avec légèreté, comme sur de l'air, à travers ce royaume magique construit Grace à la générosité de sa grand-mère et la richesse de son grand-père. Elle leva les yeux vers les hauts plafonds puis les baissa sur le parquet ciré, et estima que l'entretien de ce bouge devait lui coûter une fortune. Sans emploi et sans l'argent de sa mère, depuis sa mort il y a deux ans, elle ne pouvait qu'imaginer la pression qu'il avait pour éviter que tout ça coule.

- Grace, appela-t-il alors en entrant dans le salon.

- Nous avons de la visite. Où es-tu ? Grace ? Grace ?

En discutant un instant plus tôt, elle trouvait qu'il possédait l'un des visages les plus laids qu'elle ait jamais vus. Son nez était trop étroit et raffiné pour un homme avec des traits aussi épais - de toute évidence il l'avait fait trancher et creuser pour en faire quelque chose qu'il espérait d'aspect plus anglophile. Mais c'était raté. Au lieu de ça, ça lui donnait juste un air féminin incongru qui contrastait avec sa peau trop bronzée, parcheminée.

Et puis il y avait les lèvres, étrangement gonflées, probablement à cause d'une sorte de remplissage. Elle pensa que ses petits yeux ressemblaient à ceux d'un rat. Mais ce n'était rien comparé aux catastrophes génétiques qu'étaient ses oreilles. Épaisses et immenses, elles ressortaient comme des abricots secs, en bien moins appétissant.

Elle pénétra au salon, glissa discrètement sa main droite derrière son dos et la serra contre le revolver. Ce serait facile de l'attraper. Elle regarda autour de la pièce et se demande quelle était l'épaisseur des murs et s'ils étaient bien isolés. Dehors, la rue était chargée, mais elle n'entendait rien, pas même un soupçon de bruit. Son domicile

semblait pratiquement insonorisé, ce qui s'expliquait. C'était une vieille maison. À l'époque, ils les bâtissaient comme des forteresses.

Pourtant, elle se méfiait. Quand elle utiliserait l'arme à feu, quelqu'un l'entendrait. C'est la façon d'interpréter le bruit assourdi qui serait essentiel pour le bon déroulement du reste de sa soirée.

Lorsque Grace apparut par la porte ouverte à l'autre bout du salon, elle était tout aussi belle que la dernière fois où Emma l'avait vue, au tribunal, quand elle et les autres avaient contesté le testament. Elle était blonde et mince, un an de plus que sa mère, mais ne les faisait pas.

Elle était élégante sans être prétentieuse. Elle traversa vivement la pièce, dans son chemisier de soie blanche et son pantalon de soie marron - pas les bras ouverts, mais la main tendue.

- C'est une surprise, dit-elle.

Emma lui serra la main, soulignant ainsi la froideur de leur relation.

- Une bonne, j'espère.

- C'est toujours bon de te voir, Emma, d'autant plus que nous en avons rarement l'occasion. Ta mère t'a cachée pendant des années.

- Pas vraiment. Nous venons à New-York.

- Mais jamais pour nous voir. C'est ça que je veux dire. Jamais pour nous voir.

Elle recula et évalua sa nièce.

- Tu ressembles à ton grand-père. Et un peu à ta mère. Quant à ton père, je n'ai aucune idée si tu lui ressembles ou non, car aucun de nous ne sait qui il était. Ou qui il est. Personne ne sait même s'il est en vie. Pourtant, comme d'habitude, c'est ton grand-père et ta mère qui se battent pour attirer l'attention, mais cette fois, la compétition se joue sur ton visage.

- C'est une façon intéressante de le dire.

- Mais c'est vrai. Et dans le meilleur sens du terme. Tu es belle, Emma. J'aimerais avoir ton grain de peau. Si joli. Si jeune, si lumineux. Est-ce que ton oncle t'a proposé un verre ?

- Il m'a proposé un martini.

- Évidemment. Mais c'est ton oncle Scott, le seul, l'unique. Il a commencé à boire à huit ans. Ou est-ce que c'était à sept, Scott ?

- Quatre.

- Peu importe. Tu aimerais quoi, en vrai ?

- Un thé glacé ?

- Ça, je peux faire.

Elle regarda sa tante quitter la pièce, puis tourna son attention vers son oncle, assis dans l'un des deux fauteuils en cuir séparés par une table brillante, d'aspect ancien. Il y avait une fenêtre derrière lui, mais les stores étaient tirés.

- Voudrais-tu une tige ? demanda-t-il.
- Si je voudrais quoi ?
- Une tige. Tu sais. Une cigarette. Il fronça les sourcils à son intention. Mais tu ne sais pas. Apparemment, il va falloir te brancher sur le tabac si tu dois porter le nom de Miller. Viens fumer une tige avec moi. Une Sobranie Cocktail. Les meilleures et les plus élégantes. Si tu as l'intention de te mettre à la cigarette, ce que j'espère, c'est ça que tu dois fumer. Elles existent dans toutes sortes de couleurs gaies, avec une feuille d'or sur le filtre afin que tu saches qu'on s'occupe de toi correctement. Je pourrais en fumer toute la journée si mon médecin le permettait, mais il refuse, ce fils de pute. Alors ce soir est une exception. C'est pour toi que je le fais.

Comme c'est gentil.

Il tendit le bras vers la boîte irisée sur la table et en sortit trois cigarettes : une jaune vif, une lavande, une rose.

- Tiens, dit-il, lui tendant la jaune. Ça va calmer tes nerfs pendant que tu nous racontes ce qui te tracasse au sujet de ta mère. Je n'arrive pas à imaginer ce que c'est, mais je suis curieux de nature. C'est une énigme, celle-là.

- Je ne fume pas, Oncle Scott.

- Eh bien, tu dois commencer un jour, Emma. Tu vis à Paris, pour l'amour de Dieu. Leurs poumons sont de vraies cheminées là-bas. Et le tabagisme fait partie du régime méditerranéen, c'est obligé. Ils mangent du pain, du vin et du fromage tous les jours et pourtant ils sont tous tellement minces, comme moi quand j'avais le droit de fumer toute la journée. Tu as forcément déjà fumé.

- Une fois ou deux.

- Moi je dirais plutôt quelques paquets. Tiens, prends ça. J'ai déjà cédé sur le martini. Tu dois faire la moitié du chemin.

Il tendit sa main, qui tremblait. Elle le regarda un instant avant d'étudier son visage et ses yeux tombèrent alors sur ce qui devait être la cigarette la plus ridicule qu'elle ait jamais vue. Jaune comme un canari, mais l'air assez grosse pour survivre à la mine. Elle voulait garder les mains libres, mais quand l'heure viendrait pour elle d'utiliser l'arme, elle en aurait fini avec la cigarette, elle lui prit donc des mains pour le faire taire.

- Pourquoi est-ce que ta main tremble ?

Il la ramena en arrière.

- Ah bon ?

- Elle tremblait.

- Je ne sais pas. Trop de caféine ? Je bois des litres de café. Des litres.

Quand elle mit la cigarette entre ses lèvres, il se pencha en avant avec un briquet de cristal sur lequel il imprima une légère pression.

Tiens. Penche-toi vers la flamme. Tu me remercieras plus tard.

- Tu lui donnes une cigarette ?

Chacun se retourna alors que Grace Miller entra dans la pièce avec, sur un plateau, deux martinis et un verre de thé glacé. Elle posa le plateau sur la table à côté de son frère et Emma remarqua que sa tante avait également apporté des crackers et du fromage, une sorte de bleu. Les connaissant, c'était probablement très cher, mais il avait l'air industriel et immangeable, rien à voir avec le fromage dont elle avait l'habitude à Paris.

- Elle a besoin d'une cigarette. Regarde-la. Elle est de toute évidence bouleversée par quelque chose.

- Pas assez pour que mes mains tremblent.

- On est encore là-dessus ? La caféine. L'âge. Qui sait pourquoi elles tremblent ? Tu verras quand tu auras mon âge.

- Pas sûr que j'arriverai jusque-là.

- Quelle chose étrange à dire, dit Grace. Elle baissa les yeux sur les cigarettes que tenait son frère. Je suppose que tu prends la rose ?

- La question se pose-t-elle ?

Tous deux échangèrent un sourire narquois, tous deux allumèrent leur cigarette.

Emma marcha jusqu'au canapé le plus proche d'eux et s'assit en leur masquant son dos. La cigarette lui tournait trop la tête. Elle pensait pouvoir la supporter, mais visiblement ce n'était pas le cas. Elle décida de la tenir plus longtemps entre deux bouffées et de ne pas avaler la fumée. C'était la seule façon de garder l'esprit vif.

- Alors, qu'est-ce que Camille nous réserve maintenant ? demanda son oncle. Qu'est-ce qu'elle a fait pour que tu apparaises au grand jour et que tu viennes nous voir, nous ? Elle a déjà obtenu tout l'argent de notre père. On pourrait penser qu'elle serait en train de faire la fête avec à Paris. Se vautrer dedans sur son lit. Le jeter des balcons, comme si elle était Evita. Elle se battait toujours pour les pauvres, ce que je n'ai jamais compris et que je n'admire pas. Moi je dis : qu'ils se débrouillent par eux-mêmes.

Il tira une bouffée sur sa tige.

- Je suis réellement surpris que tu sois encore en ville.

C'est ça, oui.

- Moi aussi, je pensais que vous seriez déjà parties, dit Grace.

C'est ça, oui.

- On est encore ici quelques jours. Ce n'est pas souvent qu'on est à New-York.

- Vous devriez venir plus souvent. New-York est une ville fantastique, déclara Scott.

- C'est LA ville, dit Grace.

- C'est une belle ville, dit Emma. Mais ce n'est pas Paris. Rien ne

vaut Paris. Il y a de la magie à New-York, mais Paris est réellement magique.

- Tiens, elle est poète à présent ? demanda Scott à sa sœur.
- Apparemment.
- Encore une Miller sans ambition.

Grace leva son martini comme pour porter un toast.

- Notre famille en est remplie. Elle cligna de l'œil à Emma. Nous plaisantons, bien sûr. Tu ressembles à une jeune fille concentrée sur sa mission.

- Je suppose que c'est le cas.
 - Ça a quelque chose à voir avec ta mère? demanda Scott.
- Emma hocha la tête.

- Quel est son problème ?
- Elle est indécise.

Grace souffla la fumée par-dessus son épaule.

- À quel propos ?
- A propos de vous tous.

Emma écrasa sa cigarette dans le cendrier sur la table à côté d'elle. Du coin de l'œil, elle les regarda échanger des regards. C'est rageant. La preuve est là juste devant elle et pourtant elle refuse d'agir avant d'être certaine.

- Certaine de quoi ?

Les yeux disent toujours la vérité. N'oublie jamais ça. Tout se lit dans les yeux. Si tu t'apprêtes à mentir, tes yeux se portent vers la droite, très brièvement. Ou vers le haut puis vers la droite. Ce sont des signes que j'ai appris très tôt dans la vie. Les yeux ne mentent jamais. Et en regardant les leurs quand je les affronterai, je saurai avec certitude s'ils ont tué ton grand-père.

- Oncle Scott, comment fais-tu pour garder ce manoir en état ?
- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Comment peux-tu te le permettre ?
- Eh bien, déjà, il est payé, donc c'est tout bonus. Mais j'ai aussi des économies. Nous en avons tous. Ta grand-mère s'en est assurée.
- Mais elle est morte il y a deux ans.
- Et on nous a conseillé d'investir judicieusement, ce que nous avons fait. De bons gros dividendes tombent chaque mois. Il jeta un regard vers Grace. Quelle étrange question.

Emma fit face à sa tante, qui hésitait entre amener son martini ou sa cigarette à ses lèvres.

- Et toi, tante Grace ? Je ne crois pas que tu aies déjà eu un métier à part peindre tes huiles et tes aquarelles. Tu en vends assez pour t'en sortir ?
- Je n'ai pas besoin. Mère a pris soin de nous tous. Nous n'aurons jamais à travailler.

Elle se décida pour le martini et but une longue gorgée.

- Le travail ne me réussirait pas. Mais alors pas du tout.

- Je pense que vous n'avez plus d'argent, dit Emma.

- Plus d'argent ? dit Scott. Comment pourrais-tu penser ça ?

- Parce que je crois que vous avez tué Papy pour avoir accès à son argent. Je pense que vous avez contesté le testament pour avoir accès à son argent. Et je pense qu'à cause d'une disposition dans le testament de Papy, vous avez l'intention de nous tuer, ma mère et moi pour avoir accès à son argent. Mais ça n'arrivera pas.

Elle se leva et retira l'arme de la ceinture de son pantalon. Elle écarta les jambes et la pointa sur eux. Chacun lui rendit son regard, incrédule.

- C'est un vrai ? demanda Grace.

Emma pressa la détente tout doucement et un faisceau rouge traversa la pièce pour venir danser sur le front de sa tante.

- C'est un vrai, répondit-elle.

- Qu'est-ce que tu fais avec ça ?

- Je suis ici pour le spécial deux-en-un.

- Le quoi ?

- Je suis ici pour tuer chacun d'entre vous parce que vous avez tué mon grand-père. Mais ne vous inquiétez pas. Je ne vais pas vous mettre à part. Je prévois aussi de tuer les autres.

- Tu penses qu'on a tué notre père ? déclara Scott.

- C'est le cas, non ?

Elle regarda ses yeux, mais il ne dit rien. Au lieu de cela, il tapota sa cigarette pour l'éteindre et se leva.

- Je vous demande si vous l'avez fait ?

- Donc, nous avons un autre assassin dans la famille ? dit-il à Grace.

- Incroyable.

Grace aussi se leva. Elle posa son martini et croisa les bras. Aucun d'eux ne semblait le moins du monde effrayé par elle. Ils la fixaient avec mépris, doutant qu'elle le ferait.

- Je vais demander à chacun de vous une seule fois et j'attends une réponse. Toi d'abord, oncle Scott. Elle déplaça le point lumineux rouge vers le bout de son nez, où il vacilla. As-tu tué Papy ?

- Je n'ai rien fait de la sorte. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Ses yeux ne se décrochèrent pas une seule fois des siens, ce qui la troubla. Il la regardait juste ouvertement, avec une rage qui remplissait l'espace entre eux.

- Est-ce que tu y as participé ?

- À quoi ? Ton grand-père a trébuché sur son idiot de chien, que j'ai fait piquer. Il est tombé dans l'escalier. C'était un accident. Le médecin légiste l'a dit. Où vas-tu chercher tout ça ?

- Tu n'as pas répondu à ma question. As-tu participé à la mort de Papy, oui ou non ?

Et cette fois, quand il secoua la tête, ses yeux se levèrent furtivement vers la droite.

- Emma, je ne sais pas de quoi tu parles.

Elle déplaça le revolver vers Grace, dont la bouche était tordue en un horrible rictus de haine.

- Sais-tu de quoi je veux parler, Grace ?

Le silence qui s'abattit entre elles était presque palpable.

- J'ai peur que non, Emma.

- Vous n'avez rien à voir avec la mort de Papy ?

- Rien. Maintenant, arrête d'être si stupide et repose cette arme.

- Je pense que tu mens.

- Pense ce que tu veux.

Ses yeux ne bougeaient pas. Ils soutenaient juste son regard. Peut-être était-elle juste énervée d'avoir été démasquée. Peut-être que les yeux ne révèlent pas la vérité, quand on est en colère. Emma n'était pas sûre. Elle insista, déterminée à prendre sa tante en flagrant délit de mensonge.

- Tu as tué mon grand-père.

- Je n'ai rien fait de tel.

- Tu y as participé.

- Je n'ai participé à rien.

- Tu sais ce que disait son testament. Vous l'avez contesté.

- Pour une bonne raison. Alors que toi et ta mère suiviez ça depuis Paris, le reste d'entre nous a pris soin de ta grand-mère avant sa mort et durant les années qui ont précédé. *Nous* lui avons rendu visite, *vous* non. *Nous* avons passé du temps avec elle pendant que *vous* restiez dans votre coin. *Nous* lui tenions la main quand elle est morte pendant que *vous* deux attendiez la nouvelle pour monter dans un avion.

- Ce n'est pas vrai. On lui a rendu visite.

- Une fois. *Une fois* quand elle était malade. Nous avons été là tous les jours. Comprends-tu la différence ?

- Je comprends que vous étiez à son chevet tous les jours pour avoir accès à son carnet de chèques.

- C'est des conneries.

- Ça suffit, déclara Scott. J'appelle la police.

À peine avait-il esquissé un mouvement qu'Emma lui pointa instinctivement le revolver sur la tempe, déclencha le laser jusqu'à ce qu'il disparaisse dans ses cheveux et fit feu. Sa tête explosa sur le fauteuil en cuir, le store devant la fenêtre, le bureau et les lourds rideaux derrière lui. Il s'effondra comme quille, s'écrasa violemment sur le côté et glissa un peu sur le sol. Grace se couvrit la bouche avec le dos de sa main alors qu'il commençait à avoir des spasmes. Le peu

de fumée restant dans ses poumons suintait de ce qui restait de sa bouche. Grace émit un bruit de gorge inhumain avant de se retourner et de regarder Emma.

- Qu'as-tu fait ? dit-elle, d'une voix à peine audible. Pourquoi tu ... ? *Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ?*

Emma pointa l'arme sur elle. Elle se sentait malade. Elle était certaine qu'elle allait vomir. Elle ne devait pas flancher. Elle avait besoin d'être calme et de réfléchir.

- Dis-moi la vérité, dit-elle.

- Je t'ai dit la vérité. Je ne sais pas de quoi tu parles. Elle regarda son frère mort, qui venait de souiller son pantalon. Quelques instants plus tôt, elle semblait plus jeune que Camille. Maintenant, elle avait pris pas mal d'années en plus.

- Pourquoi le tuer ?

- Tu sais pourquoi, dit Emma. Maintenant, parle.

- Tu ne sais pas ce que tu fais. Tu n'es qu'une enfant. Repose ton arme. Baisse-la.

Mais Emma appuya sur la gâchette, juste assez pour que le laser jaillisse et dessine un gribouillis sur le visage de sa tante. Elle essaya de garder sa main immobile, mais n'y parvint pas. Si elle la descendait maintenant, elle ne savait pas où elle la frapperait, si même elle l'atteignait. Elle regarda la femme debout devant elle et essaya de trouver le mensonge dans ses yeux, mais c'était impossible. Tout ce qu'elle vit, c'était de la douleur et de la rage.

Ce sont tous des manipulateurs, lui avait dit sa mère le jour où elles avaient appris que le testament était contesté. *Ils l'ont toujours été. Tu t'en rendras compte quand on les verra au tribunal. Certains sont plus doués pour la dissimulation, mais c'est bien pour ça que je n'ai jamais fait confiance à aucun d'eux.*

Elle repensa à la journée où ils étaient arrivés au tribunal, une semaine avant. L'hostilité dans la salle d'audience était palpable. Il y avait là les six frères et sœurs de sa mère contre Camille, la paria.

Elle se souvenait avoir vu Grace. Tellement belle. Tellement à l'aise. Tellement décidée à gagner.

Elle se souvenait l'avoir regardée se pencher vers sa tante Sophia et lui dire quelque chose qui l'avait fait se tourner pour regarder Emma. Ce n'était pas un regard agréable. Elle s'était demandé alors ce que Grace avait bien pu dire pour obtenir un tel regard. Maintenant, elle se demandait toujours ce qu'elle avait dit.

Emma n'avait pas été élevée près du reste de sa famille et elle se souvenait en avoir alors été très heureuse. En dépit du fait qu'elle aurait voulu avoir un père, dans l'ensemble, elle avait eu une vie joyeuse. Les frictions, la cupidité et la frustration qu'elle avait entrevues dans la salle d'audience ce jour-là ne lui étaient pas

seulement totalement étrangères, mais elle pressentait aussi que c'était à cause de ça que sa mère avait quitté New-York dès qu'elle l'avait pu et qu'elle était partie à Paris.

Il n'y avait qu'une seule manière de régler ça. Elle fit un mouvement de tête vers le téléphone de l'autre côté de la pièce et dit à sa tante ce qu'elle attendait d'elle.

- Mais d'abord tu vas te débarrasser de lui, dit Emma.

- Ça veut dire quoi, "me débarrasser de lui" ?

- Traîne-le hors d'ici.

Grace regarda son frère et secoua la tête.

- Pas question.

- Tu n'as pas le choix.

- Oh si, j'ai un choix. Je n'ai pas à participer à ça.

- Tu parles toujours depuis ta tour d'ivoire, Grace ?

- Ta mère est partout en toi, n'est-ce pas, Emma ?

- Oui, et on sait toutes les deux ce que ça signifie.

- Sais-tu vraiment ce que cela signifie ? Sais-tu seulement ce qu'elle était ?

- Ma mère était une tueuse. Je sais tout là-dessus.

- Je doute que tu saches tout, mais tu as raison. C'était une meurtrière. Je me demande ce qu'elle t'a dit sur son ancienne vie. Sais-tu combien de personnes elle a tué ? Et qui elle était embauchée pour tuer ?

- Je le sais.

- Tu es au courant pour les enfants, alors.

C'était une déclaration, pas une question. Emma ne répondit pas.

- Je vois que ce n'est pas le cas.

Ce sont tous des manipulateurs.

- Ta mère est responsable de la mort de plus de quarante enfants, brûlés vifs pour qu'elle puisse atteindre un homme.

Ils l'ont toujours été.

- Elle savait ce qu'elle faisait, mais elle est allée jusqu'au bout malgré tout. Elle a tué ces enfants dans leur sommeil alors qu'il y avait d'autres moyens de descendre sa cible. Elle connaissait les conséquences mais sa soif de pouvoir Grace à la violence était sans limites. C'est une tueuse en série. Tu es peut-être sortie de son ventre, mais tu n'as pas à être contaminée par elle. Tu peux mettre un terme à tout ça, tu sais ? Ta vie n'a pas à ressembler à ça.

- Ma mère n'a rien fait de tel. Tu mens.

- Vérifie sur Internet. C'était à Rotterdam. Il y a dix-huit ans. Elle a fait cuire ces bébés dans un orphelinat. C'était aux infos dans le monde entier. Tu n'auras aucun mal à le trouver sur Google. Ça sera partout. Je te le promets.

Ne la laisse pas entrer.

Mais c'était difficile. Emma regarda son oncle et fit un effort pour garder des traits impassibles malgré la sensation de creux dans son ventre. Qui était sa mère ? Jusqu'à aujourd'hui, elle avait cru tout savoir d'important sur elle, mais maintenant elle avait conscience d'une partie importante de la vie de sa mère qui n'avait jamais été abordée.

Pour la plupart des gens, c'était normal. Elle était assez grande pour savoir qu'au moins à un certain niveau, les gens existaient derrière un écran de fumée de leur propre fabrication. Elle aussi, certainement. Aucun de ses amis parisiens ne savait qu'il y avait tant d'argent autour d'elle. Elle était juste Emma, la fille normale qu'elle voulait leur donner à voir, pas celle qui venait d'une des familles les plus riches des États-Unis.

Les secrets que sa mère lui cachait étaient graves, mais qui était-elle pour la juger aujourd'hui ? Si elle survivait à tout ça, raconterait-elle à sa propre fille ce qu'elle venait de faire ? Elle savait déjà qu'elle ne le ferait pas. Elle n'en voulait pas à sa mère d'avoir gardé cette partie de sa vie secrète.

Elle essaie de te déstabiliser. Ne l'écoute pas.

Elle regarda fixement sa tante.

- Si tu refuses de le sortir d'ici, je te tuerai. Voilà ton choix. Traîne-le hors d'ici maintenant, nettoie ce bordel, utilise le téléphone et ensuite on verra ce qui se passe. Si tu ne le fais pas, c'est ton choix, mais au point où on en est, je pense qu'on sait toutes les deux que je le ferai.

- Malgré ce qui vient de se passer, je pense toujours qu'il y a du bon en toi, Emma.

- Moi aussi. C'est pour ça que je suis ici. Pour tout remettre en ordre. Pour faire quelque chose de bon.

Grace ignora ce commentaire.

- Assez pour baisser ce flingue et trouver une solution ensemble ?

Mais Emma souleva le revolver. Elle le dirigea vers sa tante et déclencha le laser de sorte qu'il la frappe juste en dessous de l'œil droit.

Grace abandonna la lutte.

- Où veux-tu que je le mette ? dit-elle.

- Tu sembles à ton aise dans ce musée. Décide toi-même. Et s'il te plaît ne tente rien de stupide, parce que je serai juste derrière toi et je te tue si tu fais ça.

CHAPITRE DIX-HUIT

Ils étaient assis dans le salon des Chen, toujours penchés sur les informations qu'ils avaient trouvées à propos des frères et sœurs Miller, quand le portable de Jennifer sonna. C'était le portier. Quelqu'un de Channel One était dans le hall avec le paquet qu'elle avait demandé.

- Ils sont plusieurs ? demanda-t-elle.
- Non, Madame Spellman.
- Faites monter.

Elle raccrocha et regarda son mari qui, penché en avant sur sa chaise tapotait un crayon contre son menton.

- Les bandes sont ici, dit-elle. J'ai demandé à un des techniciens vidéo toutes les images qu'on avait de la mort de Miller sur clé USB. On est resté filmer sur place un certain temps. Ça pourrait nous prendre des heures pour tout visionner.

- Ça en vaut la peine, déclara Marty. Carr aurait pu être là. Peut-être dans la foule, peut-être en train de sortir de la maison. S'il était là, je veux voir avec qui il était.

- S'il était avec quelqu'un.

- S'il sort de la maison, il sera probablement accompagné. Ou suivi. Dans la foule, je suis d'accord. Il pourrait être seul. Et le testament ?

- J'ai proposé un deal à l'avocat de Miller, Eliot Baker. Je couvre sa prochaine grande affaire en échange d'une copie du testament. C'est affreusement contraire à l'éthique et je risque de perdre mon travail sur ce coup là, mais au point où on en est, tout ce que je peux faire pour aider les filles, Gloria et tous les autres, va bien au-delà de l'éthique. Il devrait être là bientôt. À ce moment-là, nous saurons exactement ce que Miller avait à dire à ses enfants.

On frappa à la porte. Elle traversa la pièce, passa la cuisine, continua tout droit dans le couloir jusqu'à la porte. Elle regarda à travers le judas et vit Gretta, son assistante de longue date, debout derrière la porte. Elle était sur le point d'ouvrir la porte lorsque Marty arriva derrière elle. Elle se retourna et vit qu'il avait une arme à la main.

- Tu rigoles, dit-elle. Je la connais depuis des années.
- Gloria connaissait notre portier depuis des années. Que dirais-tu de lui maintenant ?

Jennifer hocha la tête et recula. Mieux vaut prévenir que mourir.

Elle ouvrit la série de verrous, puis la porte, s'attendant à tout désormais. Mais ce n'était que Gretta. En ouvrant, Jennifer fit signe à Marty de ranger son arme.

- Merci beaucoup d'avoir fait ça, dit-elle à la jeune femme.
J'apprécie vos efforts.

- Jennifer, qu'est-il arrivé à votre visage ?

Elle avait déjà oublié. La sourde douleur l'avait quittée il y a un certain temps. Elle toucha sa blessure avec le dos de la main et se sentit rougir.

- Disons que ma séance de sport de ce midi a été un échec cuisant.

- Vous êtes tombée ?

- Pire. Et c'est tellement embarrassant que je n'en dirai pas plus.

On est d'accord : je ne peux pas passer à l'écran si je ressemble à ça et nous allons garder ça pour nous, OK ? J'ai appris à apprécier votre discrétion et je dois compter dessus à présent. Elle fit un clin d'œil. Je serai la risée de tout le monde si ça se sait. Vous auriez dû me voir, Gretta. Je ne me suis pas loupée.

La jeune femme n'était pas idiote. Si elle faisait bien son job, elle savait bien que Jennifer Spellman pourrait être son billet d'entrée pour une grande carrière.

- Bien sûr. Je ne dirai pas un mot. Je suis juste désolée que ça se soit passé.

- Moi aussi. Je n'ai jamais été aussi gênée. Mais oublions cela, c'est du passé.

Gretta hocha la tête vers les clés USB.

- Sur quoi travaillez-vous ?

- Juste quelques idées, dit Jennifer, en prenant les deux clés USB qu'elle lui tendait. J'ai besoin de visionner les images pour vérifier si quelque chose est là ou pas. Je ne suis pas sûr de ce que je vais trouver. C'est juste une intuition et ce n'est probablement rien, mais dans ce métier, il faut toujours suivre son instinct. C'est ce que je veux vous enseigner. Si vous avez un pressentiment, vous devez creuser. Il se pourrait qu'il n'y ait rien, mais dans le cas contraire, vous pourriez avoir une histoire importante que vous n'auriez jamais pensé trouver. C'est ça le journalisme d'investigation. Dans ce cas précis, c'était un monceau de conneries, mais c'est tout ce qu'elle avait à offrir pour éviter des questions et détourner l'attention de son visage.

- Faites-moi savoir si vous avez besoin d'autre chose.

- Je le ferai. J'apprécie, Gretta.

Elle ferma la porte et rejoignit Marty dans son bureau. Il déplaça sa souris pour rallumer son ordinateur et prit une des clés qu'elle lui tendait. Elle posa l'autre à côté de lui et lui demanda s'il aimerait une bouteille d'eau.

- Ça va prendre un peu de temps, dit-elle.

Il hocha la tête et se concentra sur cette nouvelle occasion d'oublier la situation de sa famille quand la première vidéo démarra. Elle le laissa, sachant qu'il avait besoin de se changer les idées. C'était rare qu'il s'isole comme ça. Elle savait que toute son attention se portait sur ses filles, Gloria, Jack et les Moore, et que son inquiétude pour eux était profonde, mais pas au point de rester inactif. À la limite, il se jetait à corps perdu dans l'action. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'il se mette en mouvement, et ça la tracassait.

À peine avait-elle attrapé une bouteille d'eau pour lui dans le réfrigérateur, qu'elle entendait déjà les clips numérisés passant sur son ordinateur.

Elle se tenait dans la cuisine, écoutant ces bruits et se souvenant à quel point ç'avait été surréaliste quand Kenneth Miller avait été retrouvé empalé sur le trident en fer de sa statue de Neptune. Ça avait créé un effroi qu'elle ne se rappelait pas avoir déjà connu.

Mais ce n'était rien comparé au chaos qui s'installait à présent.

En écoutant le son des vidéos, Jennifer se mit à douter d'elle-même. Avait-elle donné à son mari le meilleur conseil en lui disant d'attendre vingt-quatre heures avant de mettre son plan à exécution ? Camille Miller se montrerait-elle durant cette période, ou étaient-ils en train de perdre du temps à cause de ses conseils ? Et comment cela affecterait-il son mariage si elle se trompait ? Et si Katie ou Beth étaient assassinées ? Dans ce cas, elle aurait du sang sur les mains. Elle l'aurait empêché de faire ce qu'il pensait être le mieux. Aussi proches soient-ils, leur mariage ne survivrait pas à un tel coup. Elle le savait. Ils s'éloigneraient, toujours séparés par ce qu'elle le pressait de faire en ce moment-même.

Elle entra dans son bureau et vit la tension sur son visage tandis qu'il scrutait les images. Elle posa la bouteille à côté de lui et mit la main dans son dos. Il passa instinctivement son bras autour de sa taille et l'attira près de lui.

- Tu as trouvé quelque chose ?

- Pas encore.

Elle regarda l'écran. Là, dans le lecteur vidéo, des foules de gens se faisaient repousser par la police, qui les maintenait à distance sur le trottoir. Elle était à l'écran, insensible à la plus grande partie de ce tohu-bohu, tandis qu'elle appliquait la poudre sur son visage et disait à son producteur qu'elle serait prête pour le direct dans trente secondes.

Jamais, depuis ses jeunes années de journaliste, elle ne s'était regardée comme ça. Elle avait l'air intense. Vivante. Sa concentration était aussi évidente qu'absolue. Elle pouvait presque se voir préparer ses phrases d'ouverture. Quelle était la meilleure piste pour accrocher le spectateur et le garder ? Rien de tel que le frisson qu'on éprouvait

au moment d'annoncer une histoire aussi énorme que celle entourant la mort étrange de Kenneth Miller. En se regardant maintenant, elle se dit qu'elle était l'incarnation de ce frisson. C'est pourquoi elle aimait ce qu'elle faisait.

- Comment peux-tu rester si calme ? demanda Marty. Écoute ces gens. C'est comme si tu ne les entendais pas

- Je les entends. C'était dément ce jour-là. Quand nous sommes arrivés, on entendait déjà partout dans la rue que Miller était mort, mais les gens voulaient savoir comment, ce qui a créé ce chaos que tu vois. C'est ça qu'ils demandaient. Comment !

Elle s'assit sur la chaise à côté de lui.

- Marty, il faut qu'on parle. Il fit une pause afin de ne rien rater.

- Quel est le problème ?

- Je t'ai retenu. Je t'ai mis de la pression alors que je n'aurais pas dû.

- Qu'est-ce que tu racontes ?

- Les vingt-quatre heures à attendre.

- Tu ne m'as forcé à rien, Jennifer. Tu m'as proposé une autre option et j'ai choisi de la suivre parce que je pensais que c'était la meilleure.

Elle le connaissait assez bien pour savoir qu'il ne mentirait jamais dans le but de la rassurer. Ce n'est pas comme ça que leur relation fonctionnait. Si l'un avait quelque chose à dire à l'autre, il le faisait. - Et si ce n'est pas le cas ?

- Alors, on oublie ton plan et on essaie le mien. Il y a encore du temps pour tester chaque option. Ça n'a pas forcément à être vingt-quatre heures. Quelque chose pourrait arriver au bout de cinq. On pourrait être hors d'ici dans les trente prochaines minutes ou demain matin. Nous ne savons pas. Donc, concentrons-nous là-dessus. Après les événements d'aujourd'hui, tu sais désormais à quoi ressemble Carr. Prends l'autre clé USB et analyse la foule sur ton ordinateur. Trouve-le s'il est là. Parce que s'il est là, on a peut-être une piste. Sinon, la piste pourrait être dans le testament, dès qu'il arrivera ici.

- Ça ne devrait pas tarder. Je lui ai dit que c'était urgent.

- Est-ce qu'on peut se mettre d'accord pour dire que « urgent » devrait être dans les trente prochaines minutes ?

Elle se leva de sa chaise, saisit la clé et l'embrassa à pleine bouche.

- Dans mon monde, « urgent » c'est vingt, dit-elle. Si nous ne l'avons pas dans dix minutes, je l'appellerai et je lui allumerai un bâcher sous le cul.

CHAPITRE DIX-NEUF

- Il y a un truc qui cloche.

C'était Gloria Spellman. Elle regarda son mari Jack, puis les Moore, dont les visages étaient blafards sous la lumière crue de l'ampoule

- Quelque chose s'est passé. Quelqu'un est tombé. Est-ce que vous avez entendu ?

- J'ai entendu, déclara Barbara Moore.

Elle parlait aussi à voix basse. C'était une femme d'âge moyen aux cheveux roux et courts, à la mode et elle possédait un des plus importants cabinets de relations publiques de la ville. Elle et Gloria étaient les meilleures amies depuis leurs années d'étudiantes en art de premier cycle à NYU.

- Quelqu'un ou quelque chose est tombé. Je ne sais pas quoi. Mais quelque chose ne va pas.

Les autres acquiescèrent. Mais pas Katie. Katie ne disait rien. Gloria regarda sa fille cadette et tendit instinctivement le bras pour serrer sa main. Elle continuait à se balancer. Toujours dans son monde. Toujours à regarder le sol en terre battue. Encore assez jeune pour croire qu'elle pouvait devenir invisible. Gloria se pencha à son oreille et lui dit :

- Ça va aller.

Mais quand Katie leva la tête vers sa mère, il y avait sur son visage un éclat de colère inattendu.

- Non, ça ne va pas aller.

Son éclat de voix surprit Gloria.

- Parle à voix basse.

- Ça ne va pas aller. Ne me mens pas.

- Katie, s'il te plaît.

De nouveau le balancement, sa peur comme un cocon qui la recouvrait de silence.

Puis ils entendirent sa voix. Épaisse. Humide. Curieusement lourde.

- Petite chienne. Tu es morte.

Immédiatement, Gloria se leva. Les Moore et Jack aussi, mais elle se tourna vers eux, leur montra Katie du doigt et leur fit signe de rester avec elle. Jack secoua la tête, mais quand Gloria Spellman décidait quelque chose, rien ne l'arrêtait et il le savait.

Elle marcha jusqu'à l'établi et chercha quelque chose qu'elle pourrait utiliser pour se protéger contre lui, mais elle ne trouva qu'un tournevis et une pierre qui s'était détachée des fondations. Ce n'était pas parfait, mais la pierre pesait lourd dans sa main et le tournevis était assez longtemps pour percer un œil ou un estomac. Chacun pouvait causer des dégâts.

Armée, elle leva la tête vers le plafond et n'entendit rien. Où étaient les autres ? Pourquoi n'avaient-ils pas répondu à ses appels plus tôt ? Pourquoi ne venaient-ils pas ? Étaient-ils dehors ? Dans une autre partie de la maison ?

Ça n'avait pas d'importance maintenant. Tôt ou tard, ils feraient leur apparition. Elle avait besoin de rejoindre sa fille avant.

Elle s'avança dans l'obscurité. Elle tendait les bras devant elle pour ne heurter aucun obstacle. Ses chaussures raclaient par terre, même si elle essayait d'avancer en silence. Elle trébucha dans un creux et se redressa avant de tomber. La sueur perlait le long de ses cheveux. Parvenue au-delà de l'escalier, elle murmura le nom de sa fille dans l'obscurité.

- Beth ?

Rien.

- Où es-tu ?

Silence.

Est-ce qu'il la tenait ? Attendait-il qu'elle se rapproche afin de pouvoir aussi l'attraper ? Elle souleva la pierre au-dessus de sa tête et sentit un frisson en dépit de l'air chaud et humide du sous-sol.

Il pouvait être n'importe où. Elle le savait. Elle pouvait le sentir. Cette simple idée la replongea des années en arrière, quand elle était mariée à Marty et qu'ils avaient pris leur premier appartement dans le Village. A ce moment de leur vie, ils n'avaient pas d'argent. Rien que des dettes, des diplômes hors de prix, mais aussi un sens aigu de la fidélité et de l'amour réciproques, ce qui les aidait à tenir chaque jour.

À l'époque, il venait juste de commencer son travail de détective. Elle peignait avec sincérité, s'efforçant de présenter son œuvre dans des galeries, mais en vain. Personne dans le monde de l'art ne l'avait remarquée à l'époque. Ce n'était que depuis deux ans qu'elle avait du succès en tant que peintre et c'était Grace à Jack et de la galerie qu'il possédait.

- Un jour tu vaincras, lui disait Marty. Quelqu'un te repèrera. Tu finiras par gagner, Gloria.

Quinze ans plus tard, elle avait enfin réussi, ils étaient divorcés pour la deuxième fois et elle partageait le frisson de la réussite avec son nouveau mari. Elle y pensait souvent. Marty l'avait encouragée au début, mais c'est Jack qui recevait sa gratitude maintenant. Ça lui semblait injuste.

Je dois réparer ça.

Le sol était inégal, composé d'une solide bande de saleté compactée par des décennies d'utilisation. Mais elle avait l'habitude. Le sous-sol dans leur appartement du Village ressemblait à celui-ci.

Une vieille installation électrique. Les mêmes problèmes avec le sol. L'odeur persistante de moisissure et la pourriture et d'autres choses qui sentaient la décomposition, qu'elle avait l'impression de renifler à nouveau. C'était l'endroit où ils gardaient leurs saletés et le lieu qui l'effrayait le plus, car elle avait toujours pensé qu'elle tomberait sur quelqu'un là-bas. Parfois, en descendant simplement ces marches en bois branlant à l'arrière de la cuisine elle avait l'impression d'emporter vie dans ses mains, même avec une lampe de poche et en sachant que, à un certain niveau au moins, elle était paranoïaque.

Mais pas entièrement. Le quartier où ils vivaient était délabré.

Les toxicomanes, le crime, le viol et le meurtre occasionnels, mais aussi de nombreux jeunes pas si différents d'elle et Marty qui démarraient dans la vie et n'avaient pas d'autre choix que d'y vivre jusqu'à ce qu'ils puissent se permettre de vivre ailleurs. Ce n'était certainement pas le Village d'aujourd'hui. Avant que Giuliani ne fasse subir à la ville son ravalement malheureux et ne lui enlève beaucoup de son intérêt dans le processus, le Village était sombre et tendu. Elle se sentait en sécurité pendant la journée. Mais un soir comme celui-ci, surtout si elle était seule parce que Marty avait eu assez de chance pour décrocher un job ? Elle sentait que n'importe quoi pouvait arriver.

Elle s'arrêta un instant et entendit ce qui ressemblait au bruit de quelque chose s'agitant dans la saleté.

- Beth ?

- Ne t'approche pas plus.

C'était sa fille, mais elle ne pouvait pas la voir. Ses yeux ne s'étaient pas habitués à l'obscurité.

- Fais un pas sur ta gauche. Loin de lui.

Gloria obéit. Elle entendit quelque chose se retourner dans la saleté et fit un pas sur le côté.

- Je ne vois rien.

- Moi je peux. Je peux tout voir à présent.

Elle n'avait jamais entendu la voix de sa fille aussi froide ou détachée que maintenant et ça la fit frissonner.

Au-dessus d'eux, des pas se déplaçaient sur le plancher. Il y eut le léger bruit de claquement d'une porte fermée et puis d'autres bruits de pas.

- On doit se dépêcher, murmura Gloria. Où qu'ils soient partis, ils sont revenus maintenant.

- Je les entends.

- Tu fais quoi ? Qu'est-ce que tu as fait ?
- J'ai essayé de le frapper à la tête, mais j'ai fait un trou dans son dos. Là, il est en train de se noyer. Ses poumons sont inondés de sang.
- Tu l'as frappé avec quoi ?
- Avec le marteau que j'ai pris sur l'établi. J'ai fait semblant d'avoir une crampe. Il y a cru. J'ai attrapé le marteau et quand il était assez près, je l'ai frappé.

Tout ça n'avait aucun sens pour Gloria. Comment Beth avait-elle su qu'il y avait un marteau sur l'établi ? Elle avait dû le voir avant. Ou encore pire, espérait-elle simplement qu'il y avait quelque chose dessus ? Ça n'avait pas d'importance maintenant. Ils n'avaient pas beaucoup de temps. Les hommes étaient à l'étage et ils devaient bouger.

- Nous devons sortir d'ici, dit-elle. Ils finiront par descendre vérifier.

- Il y a son fusil à tes pieds. Prends-le.

Gloria se baissa et trouva le revolver à tâtons. Quand elle toucha la semelle de la chaussure de l'homme, elle recula.

Le mouvement le réveilla.

- Attrape le ... dit-il. Tu as...

- Juste à ta droite, reprit Beth. Là. Comme ça. Prends-le.

Gloria laissa tomber la pierre et le tournevis, et ramassa le fusil. Ça lui sembla froid et lourd, elle se sentait maladroite. Une fois, quelques semaines après leur arrivée dans l'appartement du Village, elle avait demandé à Marty de lui montrer comment utiliser une arme à feu pour pouvoir se défendre. Il l'avait emmenée dans un champ au nord de l'État et lui avait non seulement appris à tirer, mais aussi à utiliser le revolver comme une arme, même s'il était vide. Au moment de repartir, elle savait tirer raisonnablement bien, mais elle avait aussi et surtout appris à tabasser quelqu'un à coups de revolver si besoin.

Hélas, c'était il y a des années et il ne lui avait jamais montré comment utiliser un fusil. Pourquoi l'aurait-il fait ? Il lui avait acheté une petite arme de poing qu'il appelait affectueusement sa « poivrière ».

Elle avait une poignée nacrée et tellement petite, conçue de telle sorte qu'elle ne serait pas intimidée. Mais ça ? Ça l'intimidait plus que tout. C'était de la folie. Elle manœuvra le fusil dans ses mains, chercha la détente, la trouva, mais elle avait conscience qu'au-delà des bases du tir au fusil -viser, tirer- elle ne savait pas comment utiliser ce truc. Elle était persuadée que Jack et les Moore ne sauraient pas non plus comment l'utiliser.

- Que vas-tu faire ?

- Je vais en finir avec lui.

Et c'est ce qu'elle fit.

Avant que Gloria ne puisse parler, elle sentit soudent l'air bouger autour d'elle. Elle perçut un mouvement dans l'obscurité, un objet passa à toute vitesse devant son visage et vint percer quelque chose au sol. Un craquement d'os. Elle entendit le son étouffé de quelque chose de mou et humide en train d'être détruit. Elle s'attendait à ce que l'homme hurle de douleur ou appelle à l'aide, mais sa seule réaction vint de ses jambes, qui frappaient l'air devant lui et soulevaient de la saleté sur le sol pendant que sa fille continuait à lui porter des coups jusqu'à ce qu'il ne bouge plus.

D'autres bruits de pas au-dessus d'eux. Les bruits sourds d'hommes en train de parler, quelqu'un qui rit.

- Viens, dit Beth. J'ai besoin de ton aide. Prends son bras.

- Pourquoi ?

- Fais-le, c'est tout.

- Pourquoi devrais-je attraper son bras ? Tu l'as tué. Ils le sauront.

- Tu le voulais vivant ? Reprends-toi et aide-moi.

- Pour quoi faire ?

- Il est mort maintenant. Il ne peut pas nous faire de mal. Alors, baisse-toi et viens m'aider. Je ne peux pas y arriver toute seule. Avant que l'un de ces abrutis décide de vérifier ce qu'on fait, ce qui va arriver, nous devons le remettre sur cette chaise.

* * *

Il était plus lourd qu'il en avait l'air. Tout en muscles. Un corps fait de plomb. Mais pas d'acier. Sa fille l'avait prouvé. Elle était passée tout droit à travers lui.

Elles le traînèrent sur le sol de terre, vers la lumière, mais c'était difficile. Gloria était gênée par le fusil. A chaque étape, il se cognait de toute sa longueur contre sa cuisse. Elle tira quand Beth tirait. Elle écoutait entre chaque pas. Elle essayait de se concentrer, mais c'était difficile. Elle était accablée par le meurtre. Secouée et défaite. Elle ne reconnaissait plus sa fille. Rien dans la vie de Beth jusqu'à ce jour n'avait indiqué à Gloria qu'elle était capable d'un tel acte.

Mais c'était le cas. Elle avait tôt planifié alors que le reste d'entre eux était assis à se demander comment aller de l'avant. Elle n'avait que quinze ans, mais elle l'avait trompé avec la finesse d'un expert. Elle ne savait pas si elle devait se sentir fière de sa fille ou terrifiée parce que ce qu'elle avait fait était aussi habile que téméraire.

À un certain moment, quelqu'un allait découvrir qu'ils avaient assassiné cet homme. Et alors quoi ? Elle avait un fusil, mais elle ne savait pas comment l'utiliser. Les hommes à l'étage étaient doués avec

des armes à feu. Une fois qu'ils le retrouveraient mort, elle savait qu'ils utiliseraient ces armes. Probablement pas sur chacun d'eux parce qu'ils devaient en garder au moins certains d'entre eux en vie. Mais ils choisiraient quelqu'un pour montrer ce qui se passe quand on s'en prend à l'un des leurs. Un ou plusieurs d'entre eux allaient mourir pour cela. Elle le savait. Mais qui ? Ses filles ? Elle leur demanderait de la prendre en premier.

Elles approchaient de l'escalier. Cinq mètres plus loin, elle pouvait voir Jack, les Moore et Katie, qui étaient tous debout maintenant et les regardaient émerger de l'obscurité.

Au début, ils semblaient troublés. Mais au moment où elles arrivèrent dans la lumière, un éclair de surprise passa sur leurs visages à la vue de ce qu'elle et Beth traînaient.

Jack et Brian Moore s'avancèrent vite et en silence pour les aider. Ils passèrent derrière Beth et Gloria pour soulever les pieds de l'homme. À voix basse, Jack dit :

- Un flingue. Dans le holster à sa cheville. Je l'ai récupéré.

Au-dessus d'eux, ils entendirent une porte claquer et une voix d'homme demander où était le reste du café. L'avaient-ils fini ? La question déclencha du mouvement. Des bruits de pas, des portes d'armoires ouvertes et fermées. Combien étaient-ils ? Trois ? Quatre ? Gloria ne pouvait pas dire. Ils avaient l'air d'être quatre. Elle pria Dieu pour qu'il n'y en ait que trois.

- Amenez-le près de la chaise, murmura Beth.

- Pourquoi la chaise ? demanda Brian Moore.

- Mon plan ne consistait pas juste à le tuer, dit-elle. La chaise. Maintenant.

- Tu as un plan ?

Ils passèrent devant l'escalier. Mais, au même instant, une main se posa sur la poignée au-dessus d'eux. Gloria regarda à gauche et vit la porte en haut de l'escalier commencer à s'ouvrir. De la lumière éclaira les escaliers. Un jeune homme avec des cheveux bruns et une barbe se tenait au-dessus d'eux, mais ce n'est pas eux qu'il cherchait. Il regardait vers la cuisine par laquelle ils les avaient fait passer plus tôt.

- Essaye le garde-manger, dit-il à l'homme à qui il parlait juste avant. S'il n'y a rien dedans, il faudra sortir en acheter.

Ils avaient déjà passé les escaliers au moment où il dit cela. Ils se déplacèrent aussi discrètement que possible jusqu'à la chaise.

- Où je vais trouver du café à cette heure-ci ?

Beth fit signe à Barbara Moore de reculer la chaise, pour qu'il ne soit pas directement sous l'ampoule. Ils installèrent l'homme dessus et en le faisant, l'horreur de ce que Beth lui avait fait leur apparut à tous.

Son crâne était fracassé. Son visage semblait avoir été comprimé vers l'intérieur, puis ressorti à coups de poing. Il avait saigné sur ses

vêtements, mais ses vêtements étaient ceux de quelqu'un qui ne voulait pas se faire remarquer la nuit -tee-shirt noir, pantalon noir, chaussures noires. Ils ne laissaient pas voir les taches. Elle jeta un coup d'œil à sa fille, en train de bouger la tête de l'homme de sorte à l'incliner vers l'arrière, et elle commença à comprendre ce qu'elle avait en tête.

Un pas dans l'escalier.

- Il y a un magasin deux rues plus au sud.
- Où est le sud, bordel ? Tu sais bien que je ne suis pas d'ici.
- Il faut que je te conduise ? Tu te débrouilles ou tu oublies le café.
- On est là pour toute la nuit. On a besoin de café.
- Alors va chercher du café.

Pendant que les hommes se disputaient, Beth prit les pieds du mort et les croisa pour lui donner l'air d'être assis nonchalamment. Elle plaça la seule main qui n'était pas tachée de sang et la posa sur l'accoudoir. Avec la chaise en arrière, son visage détruit était maintenant hors de la lumière et dans l'ombre. Si quelqu'un descendait les escaliers pour vérifier, il verrait ses jambes et sa main, mais pas son visage. Il les verrait également, l'air effrayé, appuyés contre le mur en face de lui. En espérant que l'homme en haut de l'escalier ne prévoie qu'un rapide coup d'œil de contrôle, ils pourraient s'en tirer.

Au-dessus d'eux, la dispute s'envenimait.

Gloria tendit le fusil à Brian Moore. Elle chercha ses yeux pour deviner s'il savait comment l'utiliser, mais à la façon dont il la regarda avec un mélange d'étonnement et d'inquiétude, il était clair qu'il ne savait pas. Elle se tourna vers Jack et baissa les yeux sur l'arme qu'il tenait. Il lui fit un rapide signe de tête rassurant et l'échangea avec le fusil ; Brian sembla immédiatement plus détendu.

Ils étaient tous recroquevillés contre le mur et attendaient l'inévitable.

Mais Gloria n'était pas dupe. Qui pensaient-ils tromper ? Ça n'allait pas bien se passer. Elle le savait, elle savait que les adultes savaient, mais elle espérait ses enfants ne le savaient pas.

S'il allait faire l'effort de descendre ici, jamais ça ne serait pour un simple contrôle. Il allait vouloir parler à son collègue et il se demanderait ensuite pourquoi celui-ci ne répondait pas.

CHAPITRE VINGT

En arrivant à l'appartement de Camille Miller, Sam Ireland ne pensait qu'à leur affaire du moment, ce qui la soulagea. Elle ne voulait pas discuter de leur passé. Elle voulait juste faire face au présent et tout régler avant qu'il ne soit trop tard.

Pendant dix minutes, elle lui fit un compte-rendu de la situation, sans rien omettre, y compris la partie où Emma avait demandé si Sam était son père.

C'était une erreur. C'est là que c'était devenu personnel.

-Tu lui as dit ?

- Non.

- As-tu une photo d'elle ? Si nous devons partir à sa recherche, je vais avoir besoin de savoir à quoi ressemble ma fille.

Ils allèrent dans la chambre d'Emma et elle lui montra la photo d'Emma et son grand-père que sa fille conservait sur son bureau. Sam la regarda pendant un long moment, mais il ne dit rien. C'était inutile. En le regardant, Camille devinait qu'il n'essayait pas seulement de mémoriser son visage. Il essayait aussi de trouver des ressemblances avec lui, et il y en avait.

Comme son père, Emma possédait des pommettes hautes et une peau mate et lisse, presque comme si elle n'avait pas de pores. Ses yeux reflétaient les siens par leur couleur noisette, mais le regard était moins sombre et moins dur. Ils avaient les mêmes cils épais, ce qui ne pouvait venir d'aucun membre de la famille Miller. C'était tout lui.

- Elle est belle, dit-il.

- Si nous avons la chance de la trouver, vous vous rencontrerez.

- Si elle est aussi maline que tu le dis, elle verra aussi les ressemblances.

- Je peux comprendre ça

- Mais ça ne te fait pas plaisir

- Ce n'est pas que ça ne me fasse pas plaisir.

- Alors c'est quoi ?

- C'est que je ne veux pas que ça lui fasse du mal. Elle vient de perdre son grand-père. Il était tout pour elle. Maintenant, elle est sur le point de rencontrer son père. Tu sais à quel point ça va être énorme pour elle ? Et combien de questions aura-t-elle à te poser ? À quel point elle va vouloir apprendre à te connaître ? Mais si toi aussi, tu disparaissais de sa vie ? Une fois, tu as eu l'occasion de nous choisir, nous,

mais tu ne l'as pas saisie. Quand je suis tombée enceinte et que je t'ai dit que je raccrochais, tu m'as en gros souhaité le meilleur du monde et tu as pris ton propre chemin. Tu ne t'es pas soucié de nous, Sam. Je te connais assez bien pour savoir que tu pourrais le refaire. Je ne veux pas de ce genre d'émotions pour bouleverser ma fille.

- Moi non plus. On était des gamins à l'époque, Camille. On pensait pouvoir changer le monde. Je pense que chacun de nous voit les choses différemment aujourd'hui.

- Ah oui ? Tu n'as pas raccroché, Sam. Dis-moi si je me trompe, mais tu n'as pas quitté ton job, que je sache.

- Je me contente de fournir des armes à ceux qui en ont besoin. Ça ne va pas plus loin. Je n'ai pas accepté un contrat en huit ans.

- Pourquoi ?

- Je savais que je pouvais aider d'une meilleure façon.

- Donc, tu continues à prendre des risques. Tu vends illégalement des armes à feu et Dieu sait quoi d'autre dans des milieux qui pourraient se retourner contre toi à n'importe quel moment. Et qui plus est, tu fais ça à New-York ! À cause de ça, tu restes la cible que tu as toujours été.

- Peut-être. Aucun de nous ne change vraiment, Camille - tu l'as prouvé en m'appelant aujourd'hui et en demandant ton propre approvisionnement en armes. C'est juste qu'on vieillit. On redéfinit les priorités. Je crois toujours qu'un individu qui fait du mal, de manière active et répétée à des civils innocents devrait être supprimé. Je pense toujours que partout dans le monde, d'innombrables systèmes judiciaires ne sont qu'une vaste blague. Faute de changements radicaux, qui n'arriveront pas, j'y croirai toujours. Mais tu dois savoir ceci. Personne ne reçoit d'armes de ma part sans d'abord me dire pourquoi ils en ont besoin. Il doit y avoir une raison en laquelle je crois. J'ai besoin de connaître les circonstances. J'ai besoin de savoir qui ils visent et pourquoi. Et j'ai besoin de preuves de tout cela. Mes idéaux n'ont pas changé depuis l'époque où toi et moi parcourions le monde et faisions le travail nous-mêmes. C'est juste que maintenant, je suis l'intermédiaire, pas le tireur.

Camille ne répondant pas, il reprit :

- Dis-moi que tu as changé. Dis-moi que tu as eu une révélation et qu'aujourd'hui tu crois fermement que nos gouvernements et nos systèmes judiciaires fonctionnent correctement pour protéger les innocents.

- Je n'ai jamais dit ça.

- C'est bien ce que je disais.

- En fait, pas vraiment. J'ai changé. J'ai été en dehors de tout ça pendant seize ans. Tu l'as dit toi-même, Sam. Quand on était jeunes, on pensait pouvoir améliorer les choses.

- Penses-tu qu'on y soit parvenus ? l'interrompt-il.
- À certains égards, oui, je pense qu'on a réussi. Je suis heureuse que certaines personnes ne soient plus de ce monde. Il fallait s'occuper d'eux.

- Les assassiner.

- Très bien. Assassiner. Peu importe. Mais le mal sera toujours présent. Il creusera toujours ses racines et trouvera le moyen de ressortir et de nuire à l'humanité. Quand je suis tombée enceinte, je savais que je ne pouvais pas accueillir ma fille dans ce qui devenait une situation de plus en plus précaire et perdue d'avance. Peu importe à quel point on a essayé, il y en aurait toujours d'autres. Il est devenu évident que nous ne pourrions jamais avoir de l'avance sur eux. À un certain point, il faut l'accepter. C'est pour cette raison que j'ai arrêté, et je l'ai fait pour mon enfant.

- Et tu regardes encore par-dessus ton épaule.

- Bien sûr. Je le ferai toujours. En ce moment-même, quelqu'un qu'on assassiné il y a vingt ans a un fils ou une fille très en colère de n'avoir jamais connu son père. Viendra un moment où on leur dira ce qui lui est arrivé. Et peu importe le soin qu'on a pris à cacher notre identité pendant toutes ces années, on n'était pas parfaits. On a fait des erreurs, que même nous ignorons. S'ils creusent, ils apprendront qui nous sommes et ils nous retrouveront. Ils voudront que l'on meure pour tout ce que -pensent-ils nous leur avons volé. Et à un certain niveau, ils ont parfaitement le droit de le faire, je suppose. Je vis avec ça tous les jours. Je m'attends à ce que ça arrive à n'importe quel moment. Toi aussi, je le sais.

- Penses-tu que tes frères et sœurs ont tué ton père ?

- La question est : est-ce que je crois que *tous* sont responsables. C'est ce que j'essayais de faire comprendre à Emma. J'avais besoin de regarder chacun dans les yeux. Je voulais entendre le ton de leur voix quand ils me répondraient. Alors seulement je saurais avec certitude. Elle s'interrompt, le regardant au moment où ça lui traversa l'esprit.

- C'est exactement ce qu'elle a l'intention de faire.

- Ou qu'elle est en train de faire en ce moment.

- On doit partir. Aller en ville. À tous les coups, elle est dans une de leurs maisons. Je ne sais pas laquelle, mais chez un d'entre eux, c'est sûr.

- Je veux pouvoir la connaître, Camille.

- Pour quoi faire, Sam ? Nous vivons à Paris.

- Et alors, les avions n'existent pas ? Skype, les e-mails, Facebook ? Les portables ? La possibilité qu'on se remette ensemble ?

Elle n'allait pas entrer là-dedans. Elle attrapa ses clés sur le comptoir de la cuisine et les fourra dans une des poches de son blouson. Elle se rendit jusqu'à sa chambre, saisit le sac de sport avec

les fusils et les munitions, et le balança sur son épaule.

- Nous en parlerons plus tard.

- Quand elle me verra, elle saura qui je suis. Et si elle veut essayer de me connaître ?

- Si tu insistes, elle pourra apprendre à te connaître quand elle aura dix-huit ans. À l'heure actuelle, elle est mineure. C'est ma décision. Je suis son tuteur et je contrôle tout ce qu'elle fait.

- Vraiment ? Tu appelles ça contrôler ?

- C'est un coup bas.

Mais en se dirigeant vers la porte, elle sut qu'il avait raison. Elle n'avait aucun contrôle sur sa fille. Aucun.

* * *

En sortant de l'immeuble, Camille demanda où il était stationné.

- À trois rues d'ici vers l'est.

- Trois rues ? Il n'y avait rien de plus près ?

- Camille, dans ce quartier, j'ai déjà eu la chance de trouver une place si près. Il hocha la tête vers le sac de sport. Laisse-moi porter ça.

- Ça va.

- C'est lourd.

- Marche à ma gauche. Je ne veux pas être vue.

- Tu crois que moi, oui ?

Mais il se déplaça sur sa gauche tandis qu'elle relevait la capuche de sa veste pour la mettre sur sa tête. Le trafic était modéré, mais les trottoirs animés. C'était une douce soirée d'été et les gens étaient sortis nombreux pour tenter d'en profiter. Certains pour une promenade, d'autres, la foule des vingt-trente ans, se hâtaient d'arriver au métro pour pouvoir se retrouver en ville et se plonger dans la vie nocturne qu'elle offrait. Ils étaient bruyants, pleins de vie et prêts à toutes les aventures qui les attendaient.

Camille les regardait s'éloigner et se demandait à quoi sa vie aurait ressemblé si elle n'était pas partie à Paris et n'avait pas pris ces décisions qui choquaient le plus grand nombre. À la naissance d'Emma, les choses avaient changé. Elle voyait le monde à travers les yeux de son enfant et c'était un monde meilleur. Grâce à sa fille, elle avait réalisé qu'il y avait quelque chose de bon à être frivole, ce qu'elle n'avait jamais été. Elle voulait pouvoir continuer comme ça pour l'amour d'Emma. Elle voulait que sa fille ait une vie normale. Elle voulait qu'elle vive ses premières années le cœur léger. Elle voulait qu'elle prenne des risques. Qu'elle tombe amoureuse. Qu'elle ait le genre de jeunesse que Camille s'était refusée en choisissant une autre

voie.

Qu'avait-elle manqué en faisant ça ? C'était comment de n'avoir aucun autre souci que l'accomplissement de sa propre joie ? L'idée d'un style de vie hédoniste dans un monde qui permettait d'y pénétrer de mille façons lui était étrangère.

Quand elle et Sam étaient ensemble, à quelques occasions ils s'étaient tenu la main et avaient fait une promenade dans une ville qui semblait spécialement conçue pour ça, mais trop souvent, il n'y avait dans leur vie que le travail, celui dont on ressort avec du sang sur les mains et un nœud dans l'estomac.

Être avec lui l'exposait à la cruauté de l'esprit humain. Élever Emma seule la rendait vulnérable aux possibilités de l'esprit humain. Elle ne regrettait pas le temps passé avec Sam. Il lui ouvrait les yeux sur un monde dont la plupart se détournaient. Mais si fort qu'ait pu être son amour pour lui à l'époque, elle regrettait qu'il conserve l'essentiel de sa passion pour son travail et non pour elle. Ce n'était pas sa faute, il était comme ça. C'était sa faute à elle. À cet âge, en lui reprochant de venir d'une famille aussi riche, Sam Ireland lui avait permis d'opérer un virage complet, loin de cette vie. Quand elle en eut l'occasion, elle courut dans cette direction et se confronta à des problèmes réels. Elle commença à se salir les mains. Pour la première fois de sa vie, elle pensait faire une différence.

- Si elle pouvait être n'importe où, en ce moment, où serait-elle ? demanda Sam. De qui est-elle la plus proche ?

Elle était tellement plongée dans ses pensées que sa voix la surprit. Elle se ressaisit. *Concentre-toi.*

- D'aucun.

- Il doit bien y avoir quelqu'un.

- Non. Ils sont tous venimeux. N'oublie pas qu'ils sont l'une des principales raisons pour lesquelles j'ai déménagé à Paris en premier lieu. Je ne voulais pas être près d'eux à l'époque, pas plus que je ne veux faire partie de leur vie aujourd'hui. J'ai gardé Emma loin d'eux. Elle les a seulement vus ou n'a parlé avec eux quelques fois dans sa vie.

- Mais tu lui as parlé d'eux.

- Parfois. Mais seulement quand elle pose des questions, ce qui est rare. Elle en a entendu parler par ma mère et mon père. Surtout ma mère, qui les aimait beaucoup trop. Chaque fois que nous leur rendions visite, elle se débrouillait pour organiser un rassemblement. Une fois, quand Emma était jeune, ma mère a réussi seulement parce qu'elle m'a pris au dépourvu. Sinon, c'était une personne ici, une personne là quand nous venions en visite. Je ne reste jamais longtemps si quelqu'un d'autre est à la maison.

- Qui est le chef de file ?

- Scott est l'aîné, mais je ne le qualifierais pas vraiment de chef de file. Il est friable. Il vit dans cet étrange monde manufacturé. Mais c'est aussi un salopard sournois, alors qui sait ? Peut-être Sophia. Elle a autant de volonté que moi et elle est probablement tout aussi discrète, mais les ressemblances s'arrêtent là. Elle est snob et arrogante. Elle vit pour le pouvoir et elle sait qu'elle en a. Elle a ce truc en elle qui influence les autres. C'est elle qui est à l'origine de l'effort pour contester le testament. Scott a payé pour ça, mais c'est Sophia qui l'a voulu.

- Est-ce que Emma sait ça ?

Une voiture de police tourna au coin, ses phares se reflétèrent sur leurs visages et elle commença à rouler à leur niveau. Tous deux baissèrent la tête et regardèrent légèrement vers la droite jusqu'à ce que la voiture ait disparu.

Mais ensuite, derrière eux, des feux de freinage s'allumèrent.

D'instinct ils forcèrent le pas sans que ça ne se voie trop. De plus grandes enjambées tout en gardant le corps détendu. Ces lumières pouvaient être pour tout le monde. Quelqu'un en train de traverser la rue. Peut-être un animal. N'importe quoi. Mais ils ne prenaient pas de risques. Les lumières disparurent et ils entendirent la voiture redémarrer.

Il posa à nouveau la question.

- Est-ce que Emma sait que Sophia a contesté le testament ?

- Elle le sait.

- Tu penses à la même chose que moi ?

- Oui. Sophia vit dans l'Upper West Side. Belle maison remplie de toutes les belles choses achetées avec l'argent de ma mère. On va là-bas en premier.

CHAPITRE VINGT-ET-UN

L'homme s'agitait impatiemment dans la foule, se tenait sur la pointe des pieds pour regarder par-dessus la tête de ceux qui se pressaient contre lui, puis il commençait à prendre des photos avec son téléphone portable au moment où le corps de Kenneth Miller était évacué de son domicile et chargé à l'arrière du véhicule du médecin légiste.

Il n'était pas le seul à prendre sa part des photos - la majorité de ceux qui faisaient la queue pour voir le cadavre de Miller fourré dans un sac mortuaire en faisaient autant. Mais il y avait quelque chose en lui vraiment trop étrange pour être ignoré. D'une part le sentiment d'urgence qu'il dégageait, sa manière agressive, de pousser vers l'avant pour s'assurer qu'il avait son cliché, même si, de toute évidence, il n'était pas un professionnel. D'autre part - c'était encore plus curieux - lorsque Miller fut hors de vue, l'homme remit son téléphone à un autre, debout derrière lui, qui traversa la foule avant de foncer avec le téléphone portable jusqu'à sortir de l'écran.

C'était la quatrième fois que Marty regardait cette partie de la vidéo et il se posait à chaque fois cette question essentielle, dont la réponse ne ferait qu'approfondir le mystère. Pourquoi prendre des photos de la dépouille de Kenneth Miller, puis remettre son téléphone à un autre homme qui, ensuite, s'enfuyait avec ?

Pas besoin d'être un génie pour comprendre. Quelqu'un voulait manifestement une preuve que Miller était mort. La question était de savoir qui.

Il appela Jennifer.

- Viens voir ça.

Elle entra dans la pièce pendant qu'il revenait en arrière dans la vidéo. Il fit un signe vers l'écran.

- Dis-moi ce que tu vois.

Elle croisa les bras pendant qu'il relançait la vidéo. Une image d'elle clignota à l'écran, ses yeux au niveau de la caméra tandis qu'elle faisait son reportage en direct. Derrière elle, un feu d'artifice. Les appareils-photo surgissaient et les gens poussaient vers l'avant pour mieux voir au moment où l'on sortait le corps de Miller par le double jeu de portes, sur le trottoir puis sur la rue, où le soleil brillait sur la civière et le sac noir posé dessus. Marty attendit un moment, puis arrêta la bande.

- Tu remarques quelque chose ?
- Je ne sais pas ce que je dois chercher.
- Regarde à droite. Dans la foule. Je sais que la caméra se concentre sur toi et que le fond est flou, mais tu peux voir ce qui se passe suffisamment bien pour te faire une idée. Regarde cet homme. Il désigna une silhouette à l'écran, revient en arrière et relança la vidéo pour elle.

- Qu'est-ce qu'il fait ?
- Il suffit de regarder.
- Qui est l'homme derrière lui ? Pourquoi lui a-t-il donné son appareil photo ?

- Appareil ou portable ?
- Reviens un peu en arrière.
Il s'exécuta et elle se pencha vers l'écran.
- Portable. Pourquoi le lui a-t-il donné ?
- C'est toi la journaliste. À toi de me dire.
- Pour avoir une preuve que Miller est bien mort. Regarde comment l'autre homme se dépêche de partir de là. Je voudrais juste qu'on puisse le voir mieux.

- On pourra. Je vais appeler Roz au FBI. Elle bidouillera la vidéo jusqu'à ce qu'on puisse le voir aussi nettement qu'on se voit en ce moment. Elle copiera la vidéo, la mettra sur clé USB et nous donnera également des photographies de chaque homme. Si elle est débordée, ça pourrait prendre un certain temps. Avec de la chance, elle pourrait faire ça rapidement. De toute façon, quand elle livrera les images -et Roz les livre toujours- elles pourraient être utiles.

Le portable de Jennifer sonna. Elle fouilla dans la poche de son pantalon et répondit.

- C'est Jennifer. Il est seul ? Assurez-vous qu'il reste seul et faites-le monter.

Elle appuya sur un bouton et remit le téléphone dans sa poche.

- Le testament ?
- Oui.
- Il était temps.
- Disons simplement que le reportage que j'ai promis de faire sur Eliot Baker vient d'être raccourci de moitié. Il aurait dû le faire apporter ici il y a trente minutes. Quand elle s'approcha de la porte, Marty repoussa sa chaise. Elle regarda par-dessus son épaule et vit qu'il tenait son arme.

- Le portier a dit qu'il était seul, reprit-elle.
- Depuis quand tu crois un portier ? Ils sont parmi les plus faciles à corrompre dans cette ville.

Mais il n'y eut pas de problème. L'avocat de Miller avait fait appel à un coursier pour livrer le testament. Jennifer prit l'enveloppe en

papier kraft, le remercia, lui donna un pourboire, et se rendit avec Marty dans le salon, où ils s'assirent face à face dans les luxueux fauteuils en cuir des Chen. Elle ouvrit l'enveloppe, en sortit le testament et le tendit à Marty.

- Du lourd, dit-elle.

- Espérons qu'il avait quelque chose d'intéressant à dire.

Il commença à faire défiler les pages de jargon juridique jusqu'à ce qu'il tombe sur un message personnel écrit de la main de Miller lui-même. Elle était adressée à ses enfants. Il le montra à Jennifer, qui leva les yeux vers lui.

- Lis, dit-elle.

- Tu as remarqué la date ?

Il lui montra, et elle cligna des yeux avant de croiser son regard.

- C'est le jour de sa mort.

- Intéressant.

- Allez. Lis-le.

« À mes éternelles sources de déception, Camille et Emma étant clairement l'exception. Bien que ce soit déjà légalement inscrit ici dans mon testament, j'ai pensé que je pourrais prendre un moment pour écrire personnellement à chacun d'entre vous et vous informer que, aujourd'hui, vous en avez été plus ou moins exclus. Certains penseront que ce que j'ai fait est cruel, mais je ne m'inquiète pas et je ne le regrette certainement pas. Ce que je regrette, c'est que vous ayez profité de votre mère depuis votre enfance.

Elle vous a gâtés parce que c'était son caractère. Je lui ai permis de le faire parce que mon argent a toujours été son argent. Je l'aimais pour sa gentillesse. Ironie du sort, c'est de sa gentillesse que vous avez abusé. Donc, pour vous, il est regrettable que je ne sois pas comme elle. Aucun d'entre vous n'a fait quelque chose de sa vie. Jusqu'à il y a deux ans, vous avez connu une liberté financière totale.

À ce jour, ce qui m'irrite, c'est que même si aucun d'entre vous n'a jamais fait le moindre effort pour trouver un travail, vous n'avez jamais non plus fait d'effort pour consacrer du temps à un organisme de bienfaisance dans le but d'aider quelqu'un de moins chanceux que vous. Il n'a toujours été question que de vous. J'imagine qu'au cours de ces deux dernières années, vous n'avez rien fait de plus pour trouver un emploi en pensant que, avec ma mort viendraient les millions auxquels vous vous attendiez. Mais cela n'arrivera pas. Avec ma mort, tout prend fin.

Camille et Emma recevront la fortune que j'ai héritée de mes parents et que j'ai élargie car j'ai travaillé dur et j'ai mis mes études à profit, contrairement à certains d'entre vous. Je vous souhaite le meilleur, non pas parce que je vous aime, ce n'est pas le cas, mais parce que vous en aurez besoin. J'espère qu'il n'est pas trop tard pour vous joindre à la population active, parce que vous aurez aussi besoin de cela.

Si vous utilisez vos contacts avec circonspection et si vous êtes créatifs, vous ne devriez pas avoir de problème pour trouver un travail. Et si vous n'y arrivez pas, nous savons tous que vous pouvez tout simplement vendre les maisons que votre mère vous a achetées et, si vous êtes intelligents, vivre des intérêts tout en vous installant dans un domicile à un prix raisonnable, en mangeant des aliments congelés et en achetant des alcools moins chers. Aussi difficile que ce soit à imaginer, je vous encourage à y réfléchir. À ce stade, c'est le meilleur conseil que je puisse vous donner. En fait, c'est la seule chose que je vous donne. »

Marty laissa tomber le testament sur ses genoux.

- Putain de merde, dit Jennifer.

- Droit au but.

- Mais ça n'a pas de sens. Carr t'a dit que les frères et sœurs de Camille hériteront de ce qui reste de la succession si Camille ou Emma mouraient.

- C'est vrai.

- Alors, c'est quoi, ça ?

- Une gifle. Et une curiosité. De toute évidence, Miller savait que ses enfants apprendraient ce qu'il y avait dans son testament. Mais avant que les bénéficiaires soient énoncés, Eliot Baker a probablement été chargé de lire d'abord cette lettre à voix haute. Entendre ces mots a dû leur faire un mal de chien, surtout en présence de Camille et Emma, qui s'en sortent indemnes. Il n'y a que de la haine dans cette lettre. Elle a dû les terroriser. Mais plus tard, quand la liste des bénéficiaires a été annoncée, imaginez le soulagement ressenti en se disant qu'à un certain niveau, ils avaient une chance d'accéder à cette fortune. La lettre et le testament se contredisent. Miller a dit exactement ce qu'il voulait dire dans cette lettre, mais pour une raison quelconque il a cédé en les incluant dans le testament même.

- Est-ce qu'il se foutait d'eux, tout simplement ?

- D'un sens, oui, bien sûr. Mais je pense qu'il a inclus la lettre en sachant que s'ils contestaient le testament, elle ruinerait leur cet effort, ce qui a été le cas. Je pense aussi qu'il les a inclus après Camille et Emma parce que sa femme aurait voulu qu'ils héritent. Cela aurait pu être le rameau d'olivier qu'il envisageait de lui tendre au paradis, en supposant que Miller ait cru en l'au-delà. Ça pourrait être aussi simple que ça. Ou ça pourrait être plus compliqué.

Elle hocha la tête vers le testament.

- Sais-tu à quelle heure il a été révisé ?

Marty regarda le recto du document.

- 9 h 27.

- Ce qui signifie qu'il était là dès l'ouverture du cabinet. Pas à midi ce jour-là. Pas à trois heures. Mais c'est la première chose qu'il a faite ce matin-là. Ça suggère une mission. Il voulait que ce soit réglé. Ce qui

est étrange, c'est que ça a pris 27 minutes à son avocat pour relire les modifications et leur donner sa bénédiction. Pourquoi si longtemps ?

- Peut-être que tu peux trouver pourquoi. Tu vas faire un reportage sur lui, après tout.

- Oh, il sera passé sur le grill quand je quitterai la pièce. Je veux surtout savoir quand ce rendez-vous a été pris. Kenneth Miller pouvait exiger n'importe quoi de ceux qui travaillaient pour lui. Il aurait pu décrocher son téléphone ce matin-là et dire à Baker qu'il envisageait de le voir à neuf heures, sans tenir compte de l'emploi du temps de l'avocat.

Elle le regarda.

- Je pense que c'est une coïncidence si Miller est mort cet après-midi-là.

- Pourquoi ?

- Si quelqu'un savait qu'il était sur le point de changer le testament, ils l'auraient tué plus tôt. Donc, ils ne savaient pas. Ou peut-être qu'ils savaient, mais ils étaient trop en retard pour arriver jusqu'à lui. Lorsque le testament a été lu, ils l'ont contesté. Après avoir échoué, ils ont embauché Carr. Que dit la déclaration ?

Marty feuilleta les pages, revint sur la déclaration et vit qu'elle soulignait le fait que ce document tenait lieu de dernier testament de Miller, révoquant ainsi tous les testaments et codicilles faits précédemment. Il lut jusqu'en bas et trouva les détails sur les bénéficiaires. C'était exactement ce à quoi il s'attendait.

Et puis, plus du tout.

- C'est bizarre, dit-il.

- Qu'est-ce qui est bizarre ?

- La liste des bénéficiaires ne s'arrête pas aux six frères et sœurs de Camille.

- Qu'est-ce que tu racontes ?

- Il y a quelqu'un d'autre.

- Qui ?

Il leva les yeux vers elle.

- Quelqu'un du nom de Pamela Decker. Elle est la suivante pour la succession si les Miller meurent.

- Qui est Pamela Decker ?

Marty se retourna vers son ordinateur.

- Laisse-moi envoyer un mot et la séquence vidéo à Roz. Ensuite, on trouvera.

CHAPITRE VINGT-DEUX

- Tu n'as jamais rien nettoyé de ta vie, n'est-ce pas, Grace ?

- Pardon ?

- Ça se voit. Tu as toujours eu quelqu'un d'autre qui le faisait pour toi. C'est évident, rien qu'à voir ta façon maladroite de passer cette serpillière. Je sais que tu es en train de nettoyer le sang de ton frère et tout ça, c'est probablement bouleversant même si c'était un assassin, mais la façon dont tu fais ça est juste comique.

- Tu es vraiment la fille de ta mère, Emma. Véritablement.

- Et tu as vraiment vécu une vie privilégiée en direct, Grace. Véritablement. Regarde-toi. Tu te contentes de tout étaler, en pensant que c'est la façon dont on nettoie alors qu'au fond, tu ne fais qu'empirer ce carnage. C'est comme si tu mimais le nettoyage du sol, ce que tu as probablement appris en regardant l'une de tes servantes, si tant est que tu leur prêtes attention, ce dont je doute. Mais c'est un échec, parce que si c'est ça ton idée du nettoyage, je suis ici pour te dire que tu te trompes. Alors, prends le seau, rince-le, remplis-le à nouveau avec de l'eau chaude savonneuse, comme on a fait avant et enlève le sang de ce foutu parquet.

Grace Miller trempa la serpillière dans le seau d'eau rouge sombre et écarta de son front ses cheveux blonds trempés de sueur. Elle avait l'air fatiguée, en colère, humiliée, apeurée et vaincue. Ses yeux en portaient l'empreinte. Son chemisier de soie blanche était trempé, et maintenant il collait à son corps élancé. L'ourlet de son pantalon de soie marron était assombri d'eau sanglante, tout comme ses chaussures à talons hauts.

- Le sang a coagulé, Emma. Une partie commence à sécher. Je ne pourrai jamais le nettoyer. Tu peux me donner toute l'eau chaude savonneuse que tu as, mais ça ne sera jamais propre.

- Mais si.

- Non, c'est impossible. Nous avons traîné son corps à l'autre bout de la maison. On peut voir les traces de sang à partir d'ici. Nous l'avons mis dans le cellier. Tu te rends compte de la distance ? As-tu une idée du genre de travail que c'est ? Cette maison est immense. Et regarde les murs. Le fauteuil, le bureau et les rideaux. Comment penses-tu que je vais les nettoyer ? Ils en sont recouverts. Je ne peux pas y arriver toute seule.

- Mais tu vas le faire toute seule.

- C'est quoi l'idée ?

- L'idée c'est que vous avez tous le sang de mon grand-père sur les mains. Maintenant, vous allez apprendre ce que ça coûte de les nettoyer.

- Je n'ai rien fait à mon père.

- Je ne te crois pas.

- Je ne l'aurais jamais tué. Je l'aimais. Mais comment oses-tu dire une chose pareille ?

- Comment oses-tu penser que tu peux me mentir alors que tu n'as même pas versé la moindre larme pour la mort de ton frère. Explique-moi ça.

- Je suis sous le choc.

- Oh, je t'en prie. Tu regardes les infos, au moins ? Tu sais à quoi ressemblent le choc et le chagrin ? Et d'ailleurs, tu dis que tu aimais ton père, mais ton père ne t'aimait pas. Il l'a dit dans cette lettre qu'il a jointe à son testament. J'étais là quand on l'a lue. On l'a tous entendu. Je ne peux pas imaginer à quel point ça vous a foutu en rogne.

Elle s'arrêta.

- En fait, ce n'est pas vrai. Depuis que vous avez aidé à le tuer, je sais parfaitement à quel point ça vous a énervés.

- Nous n'avons rien eu à voir avec sa mort. Il n'y avait aucune preuve d'acte criminel. Il a trébuché sur son chien. Je ne sais pas d'où ça sort.

Ses yeux étaient fixés sur ceux d'Emma. Sans la moindre lueur d'hésitation. Est-ce qu'elle disait la vérité ? Elle se souvenait de cette journée où ils avaient contesté le testament et le regard que Grace et Sophia lui avaient lancé. Ce n'était pas juste un coup d'œil malveillant. C'était un regard arrogant, empli de la confiance qu'elles avaient de gagner leur part de la fortune de son grand-père.

Ce sont tous des manipulateurs. Ils l'ont toujours été.

Elle ne savait pas comment réagir, alors elle se contenta de hausser les épaules.

- Je te dis que ça ne partira pas.

- Grace, ce n'est même pas le problème. Je veux te voir te tortiller. Ensuite, on va passer quelques coups de fil et faire se tortiller les autres. Prends le seau et fais ce que j'ai demandé.

Elle se leva de l'endroit où elle était assise et pointa l'arme sur sa tante. - Allez. C'est parti. Tu rempliras le seau, je surveillerai pour m'assurer que tu ne tentes rien de stupide et puis nous reviendrons ici et tu me feras une représentation de ce à quoi le nettoyage ressemble pour toi. Mais avant ça, j'ai besoin de quelque chose que mon oncle a caché quelque part dans cette baraque, j'en suis sûre.

- Et c'est quoi ?

- Un ordinateur portable, dit Emma. Et j'en ai besoin maintenant.

Elles en trouvèrent un dans son bureau au troisième étage. C'était un MacBook Pro, ce qui était parfait car Emma en avait elle-même un à l'hôtel. Une fois Grace installée avec un nouveau seau d'eau savonneuse chaude, elle s'assit sur une chaise face à sa tante, garda son arme sur ses genoux pour pouvoir l'attraper au cas où Grace serait prise d'une bouffée d'héroïsme et enclencherait la machine.

Il y a deux choses qu'elle voulait savoir.

Tout d'abord, Rotterdam. Elle voulait en savoir plus sur l'orphelinat auquel sa mère avait soi-disant mis le feu, tuant des dizaines d'enfants. Elle voulait vérifier si sa mère était impliquée dans une de ces histoires, ou même si elles étaient vraies. Elle n'arrivait pas encore à déterminer si Grace improvisait dans le but de se débarrasser d'elle et de la faire douter de ses actions présentes.

Deuxièmement, elle voulait faire une recherche sur les caractéristiques du mensonge. Était-ce juste les yeux qui trahissaient ou y avait-il une autre sorte de langage corporel qu'elle ignorait ?

L'écran s'alluma et Emma se retrouva face au fond d'écran de l'ordinateur. C'était une photo de son oncle Scott dans sa jeunesse. Assis très droit sur un cheval blanc, son sourcil gauche levé, il souriait à l'objectif. Une de ses cigarettes Sobranie Cocktail roses aux lèvres. Quand elle l'avait retrouvé ce soir il avait les cheveux noirs, mais sur la photo ils étaient brun clair et ça lui allait encore moins. Elle pensa qu'il avait l'air tout aussi laid à l'époque que quand elle était arrivée ici. Juste une version plus jeune de la laideur, ce qui, se dit-elle, était pire, d'une certaine manière.

Qui a envie d'être laid dans sa jeunesse ? Surtout dans sa jeunesse ?

D'autres étaient avec lui : Sophia, Grace, Michael, Tyler. Aucun signe de Laura. Tous étaient à cheval, portant l'équipement d'équitation adéquat, parce que ses oncles étaient comme ça. Un autre homme et une femme étaient avec eux, mais Emma ne les reconnaissait pas. Ils étaient amis, supposa-t-elle, chacun d'entre eux dégageant le même air d'aisance financière. Elle pensa qu'ils ressemblaient à une horrible et hautaine bande de snobs.

Elle se demandait qui ils étaient.

Elle leva les yeux et vit que Grace la regardait en traînant la serpillière d'avant en arrière sur le sol. Environ cinq mètres les séparaient. La porte d'entrée était trop loin pour qu'elle puisse l'atteindre. Et elle ne s'inquiétait pas des cinq mètres entre elles. Les

talons ridicules dont Grace avait orné ses pieds pourraient tout aussi bien être des échasses. Si elle chargeait, Emma aurait le temps de la tuer avec le revolver.

Elle retourna l'écran de l'ordinateur de sorte qu'il soit face à sa tante.

- Qui sont ces deux personnes ? demanda-t-elle.

Grace plissa les yeux vers l'écran.

- Lesquels ?

- Ces deux-là, dit-elle, en montrant les deux étrangers. Qui est-ce ?

- Je ne sais pas.

- Mais tu es avec eux.

Ça pourrait être n'importe qui. Cette photo doit avoir quinze ans. Si ce n'est pas plus.

- Mais tu dois bien les connaître. C'est toi là. Oncle Scott l'a utilisée comme fond d'écran, sûrement pour une raison, parce que ça signifiait quelque chose pour lui. Qui sont-ils ?

- Emma, je peux à peine les voir d'ici.

Elle saisit le revolver.

- Alors approche et regarde.

Sa tante remit la serpillière dans le seau et clic, clic, clic elle s'approcha. Elle baissa les yeux sur le revolver, puis vers l'écran.

- Je pense que c'était des amis de Scott. Nous étions en vacances en Angleterre.

Elle se frotta le nez avec le dos de sa main et passa ses cheveux derrière ses oreilles.

- Je ne me souviens pas de leurs noms.

- Essaie de te souvenir.

- Je ne me souviens pas.

- Je pense que si.

- Emma, c'était les amis de Scott, pas les miens. Et pourquoi est-ce même important de savoir qui ils sont ? Tu veux que j'invente des noms ? Parce que je peux le faire si ça te ferme le..., si ça te satisfait. La vérité est que je ne m'en souviens pas. Ils étaient là. Nous sommes allés faire du cheval. Nous avons dîné. Point. C'était il y a des années, pour l'amour de Dieu. Pourquoi tu me cuisines comme ça ?

Parce que je te gaulerai en flagrant délit de mensonge à un moment donné. Ou peut-être que c'est la façon dont tu mens. D'une manière ou d'une autre, je trouverai.

Mais elle n'avait pas beaucoup de temps pour le faire.

Elle renvoya sa tante avec un geste de son arme.

- J'étais simplement curieuse, Grace. Allez, maintenant, retourne à ta mare de sang.

Pendant que sa tante épongeait, Emma chercha sur Internet *Rotterdam orphelinat feu* et se trouva devant des pages d'information sur un événement qui avait eu lieu vingt ans plus tôt.

Il y avait des photos du bâtiment en briques avant l'incendie, lors de l'incendie et des décombres après l'incendie. Il y avait des images vidéo de l'orphelinat en flammes et il y avait la vidéo de celui-ci après que les flammes aient réussi à faire effondrer le bâtiment de quatre étages. Elle n'avait pas le temps de lire tous les articles, donc elle réduisit sa recherche en ajoutant *New-York Times* à ses mots-clés.

Une histoire du *Times* parut en haut de l'écran. Elle cliqua dessus et commença à lire.

Quarante-trois enfants étaient morts dans l'incendie, en même temps qu'un homme que les habitants connaissaient sous le nom de Jacobus de Kooning, propriétaire de l'orphelinat depuis vingt-quatre ans et vénéré dans la communauté en raison de son engagement envers les enfants.

Avant l'événement, il était connu comme quelqu'un qui avait sacrifié une grande partie de sa vie pour s'assurer que ceux dont il avait la charge avaient de la nourriture, des abris, une éducation scolaire sur place, de l'amour et peut-être un avenir avec une nouvelle famille, même si les placements étaient à un niveau historiquement bas. Beaucoup considéraient ces enfants trop abîmés émotionnellement pour les adopter. Ils ne présentaient pas bien. C'était une réalité dure à affronter, mais de nombreux couples ne voulaient pas partir de l'orphelinat avec le fardeau du bagage émotionnel de leur nouvel enfant. Le fait que de Kooning ne les abandonne pas ne faisait que renforcer sa position dans la communauté. Certains le considéraient comme un saint.

Mais à mesure qu'Emma se plongeait dans cette histoire et découvrait le poids des mensonges et des tromperies de de Kooning, les détails devenaient plus sombres.

Son vrai nom était Willem Lassooy. C'était un pervers de cinquante-six ans, qui employait ses jeunes au commerce du sexe. Son orphelinat était une façade pour cette activité, qui avait fait de lui un homme riche. Il était impliqué dans la production de vidéos interdites, dans la prostitution et des soirées privées. Tout ce qui pouvait accroître sa richesse. Personne ne savait qui avait mis le feu, mais après enquête, les autorités déclarèrent qu'il s'agissait d'un incendie criminel.

Est-ce que sa mère avait quelque chose à voir avec ça ? Pourquoi Grace était si prompte à le signaler si ce n'était pas le cas ? Elle croyait

évidemment que c'était vrai. Sinon, étant donné la pression qu'elle avait en ce moment, il n'y avait aucun moyen qu'elle choisisse simplement au hasard un orphelinat quelconque de Rotterdam rasé par le feu des décennies plus tôt et qu'elle l'attribue à sa mère.

Emma se perdit dans ses pensées. Vingt ans auparavant, sa mère faisait ce genre de travail. Donc, le moment était bien choisi et Lassooy correspondait au profil du genre d'homme que le groupe de sa mère aurait ciblé, mais rien ici ne laissait entendre qu'elle était impliquée. Elle relut l'article et ne vit aucune trace du nom de sa mère. Aucune trace d'un homme du nom de "Sam". Pas même un groupe anonyme qui avait revendiqué l'acte que le *Times* considérait comme inhabituel compte tenu de la nature des crimes de Lassooy.

La police de Rotterdam avançait que peut-être quelqu'un ayant vécu à l'orphelinat et connu ses horreurs avait décidé de prendre sa revanche sur Lassooy.

Un psychologue était cité, déclarant que peut-être cette personne, devenue adulte, vivait encore son propre enfer, étant donné la façon dont les perversions de Lassooy l'avaient affectée.

Peut-être était-elle tellement abîmée psychologiquement, que la personne avait décidé de brûler le bâtiment que la meilleure fin pour ceux de l'intérieur était celle-ci. La mort.

Le raisonnement était logique.

La mort pour Lassooy parce que l'incendiaire voulait qu'il meure pour la honte et l'enfer qu'il lui avait fait traverser. Mort pour les enfants parce que celui qui avait mis le feu connaissait bien la douleur qu'ils enduraient et l'enfer qui les hanterait pour le reste de leur vie si elle ne s'arrêtait pas là. Le psychologue interrogé par le *Times* pensait que cette personne avait peut-être considéré la mort pour ces enfants un acte de miséricorde et non pas un assassinat. Il ou elle aurait associé leurs morts à la liberté et la libération, disait le psychologue. Il aurait vu cet acte comme une sorte de miséricorde, une façon de les protéger du cauchemar qu'ils vivaient à cause de Lassooy.

Mais sa mère aurait-elle vu ça comme un acte de miséricorde ? Tuerait-elle sciemment quarante-trois enfants uniquement pour atteindre l'homme qui les torturait ? Tuer Lassooy avait un sens compte tenu de la façon dont sa mère avait autrefois envisagé le monde. Mais les enfants ? Emma savait que sa mère aimait les enfants. Ce n'était pas seulement visible dans la façon dont Emma avait été élevée, mais aussi dans la façon dont sa mère traitait les enfants, même inconnus : avec chaleur. Un véritable sens de l'intérêt et de la bienveillance.

S'efforçant d'élever sa fille correctement, Camille avait laissé son ancienne vie derrière elle. Elle y avait renoncé pour son enfant à naître, ce qui en disait long sur ses sentiments envers les enfants.

Sachant cela, Emma ne pouvait pas imaginer sa mère faire une telle chose. En tout cas pas sciemment, et comment pouvait-elle ne pas savoir que Lassooy était dans ce bâtiment avec ces orphelins ? Bien sûr, elle l'aurait su. Si elle avait voulu que Lassooy meure, elle aurait trouvé un autre moyen qui n'impliquait pas de tuer des enfants.

Plus Emma y pensait, moins elle croyait aux affirmations de Grace. Mais ça ne voulait pas dire qu'elle n'allait pas questionner sa mère à ce sujet. Grace avait évoqué le cas rapidement, instinctivement. Il y avait une raison à cela. Si sa mère était impliquée, est-ce que quelque chose avait mal tourné ?

Qu'est-ce que j'ai loupé ?

Elle n'était pas sûre. À ce moment précis, elle avait besoin de se concentrer sur quelque chose qui déterminerait le reste de la soirée. Elle retourna sur Internet et tapa une question qui avait le potentiel de mettre fin à plusieurs vies : *Comment puis-je savoir si quelqu'un me ment ?*

Elle lut rapidement quelques-uns des résultats.

Apparemment, les yeux étaient en effet un indicateur révélateur du fait que quelqu'un vous mentait, mais il y avait d'autres facteurs, dont la plupart étaient tellement spécifiques qu'Emma n'avait aucune idée jusqu'à présent d'en avoir eu beaucoup sous les yeux ce soir de la part de son oncle et sa tante.

Elle ferma l'ordinateur portable et regarda Grace, qui la scrutait tout en barbouillant le sol du sang de son frère. Elle lui avait menti depuis le début. Physiquement, elle s'était trahie sans même le savoir. La façon dont elle s'était touché le nez quand elle affirmait ne pas savoir qui étaient les deux personnes sur la photo était une indication qu'elle mentait.

Sa façon rigide de gesticuler quand elle avait dit qu'elle n'avait rien à voir avec la mort de son père en était une autre. Ses yeux immobiles, son attitude inébranlable quand elle avait juré n'être pour rien dans sa mort était un autre clou dans son cercueil.

Emma essaya de contrôler sa rage et sa peine, mais c'était difficile. Elle posa le portable sur la table à côté d'elle et pensa à tout ce que ces gens lui avaient pris, à ce qu'elle ne reverrait jamais son grand-père à cause d'eux. Elle était tellement en colère et tellement triste que ça lui faisait mal.

En se mettant debout, elle leva le revolver vers Grace. Sa main tremblait, non par crainte, mais par ce qu'elle savait qui allait arriver.

- Pose la serpillière.
- Baisse ce revolver et je le ferai.
- J'ai dit, repose-la.
- Je suis fatiguée de tes ordres, Emma.
- *Pose cette serpillière !*

- Je ne joue plus. Je ne te laisserai pas...

Le laser clignota à travers la salle et frappa Grace à l'œil gauche. Le choc, la douleur ou un mélange des deux, la fit s'en éloigner en chancelant, partir en arrière, glisser sur le sol sanglant et savonneux puis s'écrouler durement sur le côté. Sa tête heurta le sol avec un CRAC et elle resta étendue là, immobile.

Surprise, Emma fit un pas en avant, le revolver vers bas, le faisceau du laser comme un point rouge dessinant des lignes dans les cheveux de sa tante. Était-elle inconsciente ? Morte ? Elle ne pouvait pas le dire. Le visage de Grace était tourné vers l'autre côté. Mais si elle n'était pas inconscient et savait qu'elle était couchée dans le sang de son frère, Emma ne doutait pas que Grace serait sur ses pieds. Ou au moins qu'elle essaierait

- Lève-toi, dit-elle.

Rien.

- Allez, Grace. Debout.

Silence.

Est-elle morte ?

La panique monta en elle. Elle savait que Grace s'était cognée la tête violemment. Elle l'avait vu et entendu. Si elle était morte, elle ne parviendrait jamais à l'étape suivante, qu'Emma devait mener à bien. Grace était la clé de tout ça. Elle avait besoin qu'elle reste en vie. Elle poussa du pied le dos de sa tante et la main de la femme glissa de sa cuisse et tomba sur le sol rouge et collant. D'une façon qui semblait sans vie. La main s'affaissa simplement et chuta en quelque sorte dans la gelée de sang savonneux.

Elle aurait voulu voir le visage de sa tante, mais elle ne pouvait pas. Tenant son arme aussi fermement que possible tout en le gardant braqué sur Grace elle fit quelques pas le long du corps, attendit la moindre trace de mouvement, puis regarda de l'autre côté quand elle se sentit raisonnablement sûre.

Les yeux de Grace étaient grand ouverts, regardant fixement le vide. Sa mâchoire était molle et il y avait du sang sur sa bouche.

Emma n'aurait pas su dire si c'était son sang ou le sang de son oncle. Dans tous les cas, elle semblait morte.

Mais avoir l'air morte n'était pas la même chose que d'être morte. Elle pouvait n'être qu'inconsciente, et elle priait pour que ce soit le cas. Elle avait besoin de s'en assurer. Elle commença à se rapprocher de la tête de Grace afin de pouvoir vérifier son pouls lorsque Grace Miller, l'ancienne débutante connue pour sa posture, sa délicatesse et ses bonnes manières, passa brutalement à l'action.

D'un arc de cercle rapide, elle balança ses jambes, qui vinrent s'écraser sur le côté des pieds d'Emma, la renversant avec tant de force que le revolver s'échappa de sa main, se retrouva en l'air et tira un

coup quand il heurta le sol en même temps qu'Emma tombait sur le dos.

Pendant un instant, elle ne vit plus rien. Ses paupières battirent et quand la pièce redevint visible, le plafond tournait.

Sa vision était floue et sa tête lui faisait mal. Mais même à travers la pulsation du sang bourdonnant dans ses oreilles, elle entendait ce qui ressemblait à un combat. Une sorte de glissement. Sa vision s'éclaircissait, elle se retourna et regarda Grace essayer de se relever. Les paumes de ses mains étaient sur la desserte où son oncle avait laissé son paquet de Sobranie Cocktail, avec toutes leurs couleurs pastel, avant qu'Emma ne l'abatte et que sa tête explose sur le mur, les rideaux, les chaises et la table elle-même.

La table était collante de sang, d'os et de bouts de cervelle. Et parce qu'il était collant, Grace put effectivement se remettre sur ses pieds plus rapidement qu'elle ne l'aurait été autrement capable de faire. Le sang coagulé agissait comme de la colle. Pas de dérapage. Grace avait de la force et elle s'en servait.

Emma se tourna sur le côté. Chercha l'arme. Impossible de la voir. Se força à se concentrer. Elle se redressa en position assise et scruta la pièce à sa recherche. Rien. Grace l'avait-elle ? Elle secoua la tête dans un effort pour se concentrer, et posa à nouveau son regard sur elle. Les deux mains sur la table, mais maintenant, une de ses jambes était ramenée sous elle, poussant son poids vers le haut.

Pas d'arme à feu.

Mais sait-elle où elle se trouve ?

Avec la jeunesse pour elle, Emma étouffa la douleur et se leva. Elle n'était pas solide sur ses pieds, mais elle se dirigea malgré tout vers Grace, saisit une poignée de ses cheveux pour l'amener vers le bas, et reçut un coup de poing au visage quand Grace se retourna et la frappa violemment d'un crochet du gauche.

Emma dérapa sur le sol. Quand elle leva les yeux, Grace se tenait au-dessus d'elle, son visage autrefois joli à présent rougi et tordu par une rage telle qu'elle en était à peine reconnaissable.

Ses cheveux blonds pendaient devant son visage, si humides de sueur, que les pointes étaient brunes. Le côté gauche de son visage était barbouillé du sang de son frère. Elle ressemblait au monstre qu'elle était.

Sa bouche laissa échapper un cri inhumain.

Elle tira brutalement son pied en arrière, afin d'essayer de frapper Emma, mais malgré la douleur qu'Emma ressentait dans le nez, qui risquait d'être brisé, et le goût du sang dans sa bouche, probablement à cause d'une lèvre fendue, elle réussit à saisir ce pied qui arrivait vers elle et le faire pivoter vers la droite.

Grace tournoya dans les airs. Elle fit un demi-tour et tomba

durement à plat ventre.

Emma se tourna sur le côté pour s'éloigner d'elle et en faisant ça, elle vit l'arme posée sous le fauteuil où elle était assise tout à l'heure. Elle rampa vers elle.

Essaya de ramper vers elle.

Grace tendit la main et crocheta une de ses jambes.

- Je vais te tuer, salope, dit-elle. T'as tué mon frère. Viens ici avec ton arme et tes mensonges et tes petits jeux malsains. Tout comme ta saleté de mère. Je vais te tuer et je vais aimer ça et je vais cracher sur ta tombe quand ils t'y balanceront.

Sa poigne était serrée. Emma luttait et se débattait. Elle rendit le coup de pied, mais Grace était en plein shoot d'adrénaline. Aussi petite qu'elle soit, elle était étonnamment forte et ne lâchait pas prise. Elle savait que l'arme devait être quelque part à proximité. Elle laissa tomber son autre main sur la jambe d'Emma et s'accrocha.

Et puis elle fit quelque chose qu'Emma n'aurait jamais imaginé. Grace Miller découvrit ses dents et était sur le point de les plonger dans la chair des mollets de sa nièce quand Emma lui porta un coup au visage avec son autre pied. Elle frappa sa tante sur le front, Grace recula sous le choc et la douleur, et Emma commença à ramper le plus vite possible.

Avec ses coudes, puis ses mains et enfin ses genoux, elle s'approcha maladroitement du revolver. Elle remuait et se tordait. Elle tendit le bras sous le fauteuil, chercha le revolver à tâtons, n'arriva pas à le trouver, puis tendit le bras plus loin. Elle entendit Grace se relever. Grace commençait à s'approcher d'elle. Tâtonna, trouva le revolver et l'attrapa. Se retourna sur le dos et le pointa sur Grace, qui semblait sur le point de lui sauter dessus quand elle s'arrêta à cause de l'arme. La défaite et l'incrédulité se lisaient sur son visage, mais des courants souterrains de fureur enflammaient ses yeux.

- Recule ! dit Emma.

Grace fit un pas en arrière.

- Assieds-toi là-bas. Dans ce fauteuil. Assise.

Grace retourna vers le fauteuil maculé des restes de son frère et s'assit sur le bord.

Emma se leva, faisant tous les efforts du monde pour se ressaisir. Elle ne pouvait pas paraître faible. Elle devait sembler forte.

Elle toucha son nez du dos de la main. Pas cassé. Meurtri. Elle lécha sa lèvre inférieure et sentit le goût du sang. Fendue. Elle pointa l'arme vers sa tante, assise immobile.

- Toi et moi avons quelques affaires à s'occuper, dit Emma.

Sa tante avait du mal à respirer, comme elle.

- Et qu'est-ce que c'est, Emma ?

- Tu vas téléphoner.

- Ah bon ?
- Oui.
- Et pour appeler qui ? Surprends-moi.
- Tu appelles les autres.
- Je t'ai dit de me surprendre.
- Tu les amènes ici. Ce soir. Tous mes oncles et tantes. Tout de suite. Tu vas les amener ici, et ensuite tu vas tout nettoyer.
- J'attends toujours cette surprise, Emma.
- Que dirais-tu d'une balle dans la tête, Grace ? Tu penses que je ne le ferai pas ? Tu es plus maline que ça. Maintenant, debout. Vers le téléphone. Reprends ton souffle. Puis appelle chacun d'eux.
- Que voudrais-tu que je leur dise ? Je suis sûre que tu as pensé à quelque chose.

Ce n'était pas le cas, mais ce n'était pas franchement difficile.

- Vous et Scott étiez au téléphone. Il s'est effondré. Tu es venue ici et tu l'as trouvé mort. Empêche-les d'appeler la police. L'endroit doit être nettoyé d'abord. Il y a du porno partout. Il faut empêcher de salir le nom des Miller. Je suis sûr qu'ils seront tous d'accord là-dessus. Maintenant, lève-toi et fais-le, ou je jure devant Dieu que tu mourras d'une manière moins rapide que ton frère. Ça sera lent et ça sera douloureux et ça te fera regretter tout ce que tu as fait à mon grand-père.

- Je n'ai rien fait à mon père.

Le faisceau rouge du laser traversa l'espace entre elles et un point rouge apparut entre les jambes de sa tante.

- C'est vrai. Tout comme je n'ai pas tué mon oncle. Elle fit un pas de plus et regarda sa tante baisser les yeux vers point rouge dansant sur son entrejambe.

- Ne me cause pas de problème, Grace. Je vais le faire. Je vais mettre la balle juste là et t'exploser à travers les toiles d'araignée qui se sont accumulées ces dix dernières années. Va jusqu'au téléphone et appelle-les. Et quand tu les auras en ligne : suis mon conseil. Tu as intérêt d'avoir l'air accablée. D'avoir du chagrin et de la surprise dans ta voix. Mais plus que tout, tu as intérêt à ne pas tout foutre en l'air.

CHAPITRE VINGT-TROIS

Serrée au milieu des autres et penchée en avant, Gloria Spellman était assise contre les fondations de pierre tandis que la dispute ridicule à propos de celui qui allait chercher du café faisait rage au-dessus d'eux à gauche des escaliers.

Elle était en colère, inquiète et effrayée. Elle regarda vers l'homme assassiné par sa fille.

Elle savait qu'elle ne digérerait jamais pleinement ce que sa fille avait fait et elle n'était même pas sûre de vouloir en connaître les détails, mais le meurtre était encore si récent que les actions de Beth vibraient dans la pièce, l'emplissant d'une montagne de questions sans réponse. Comment avait-elle conçu cela ? Pourquoi avoir pris un tel risque pour elle ? Comment savait-elle que le marteau était là ? Ou espérait-elle juste trouver quelque chose sur l'établi, qu'elle pourrait utiliser contre lui ? Les questions étaient sans fin.

Gloria sentait bien que tout le monde essayait de comprendre ce que Beth avait fait, même Katie, qui continuait à se balancer à ses côtés tandis que les hommes en haut se criaient dessus. Beth avait toujours été la plus téméraire des deux, mais qui aurait deviné qu'elle possédait le genre d'esprit pour analyser une situation aussi compliquée et élaborer un plan pour assassiner quelqu'un avec le genre de pression qu'ils avaient maintenant ? Ça ne faisait aucun sens pour elle. Elle voyait encore sa fille comme une enfant, sa petite fille, mais ce qu'elle avait réalisé était l'acte d'un adulte et Gloria savait maintenant que Beth était beaucoup plus rusée que ce qu'elle avait toujours pensé.

Mais en agissant si violemment, qu'avait-elle créé ?

Elle regarda Jack, qui surveillait l'escalier et attendait le moment où il devrait agir parce que tout le monde savait que ce moment n'était pas loin. Le fusil était caché contre sa jambe droite.

Brian Moore était à côté de lui, tenant son propre revolver, dérobé dans le holster du mort, derrière son dos. Tout le monde avait l'air tendu mais concentré. Un sentiment d'effroi sur leur visage qu'elle n'avait jamais vu auparavant. Elle croisa le regard de Jack et secoua la tête vers lui. Il cligna de l'œil, s'efforçant de la rassurer, mais ce moment fut brisé quand les cris stoppèrent et que quelqu'un claqua la porte au-dessus d'eux.

Cela les surprit tous.

Katie cessa de se balancer et fit face aux escaliers. Était-il parti ? Étaient-ils seuls ? Le bruit des pas sur le sol au-dessus d'eux était plus fort que jamais et ils furent suivis du bruit distinct d'une autre porte qu'on fermait avec une telle force que même au sous-sol ils l'avaient ressenti.

Pendant la seconde suivante, avant que leurs vies ne basculent à jamais, Gloria voulut croire qu'ils avaient juste gagné plus de temps.

La part maternelle en elle, celle qui ferait n'importe quoi pour protéger ses enfants entrevit et saisit la possibilité qu'ils soient en sécurité, même si elle savait qu'elle se racontait un mensonge. La porte se ferma violemment sur une dispute entre deux hommes. Elle ne claqua pas à cause de quelque chose en rapport avec eux. Elle attrapa les mains de Beth et Katie, et écouta le silence assourdissant. Elle entendait Jack respirer, et elle savait qu'il écoutait tout autant qu'elle.

Un pas dans les escaliers. Elle serra plus fort les mains de ses filles.

- Mikey ?

C'était une question, pas une affirmation. Il se serait attendu à ce que son collègue dise quelque chose quand la porte s'était fermée. Merde, pendant leur dispute il aurait cru que Mikey leur aurait dit d'aller faire ça ailleurs.

- Tu as besoin d'une pause ?

Il se tenait là, immobile. Gloria entendait les escaliers grincer pendant qu'il déplaçait son poids dessus. Il était trop malin pour se montrer avant d'avoir entendu quelque chose du dénommé Mikey, mais Mikey ne parlait pas, c'était le problème.

- Mikey, dit-il, une nouvelle note dans la voix. Réponds-moi.

- Il ne peut pas vous entendre, déclara Beth. Manifestement, vous ne l'avez pas entendu vous appeler plus tôt, probablement à cause de votre dispute stupide pour savoir qui allait chercher du café. Il est aux toilettes, en train de chier, pour reprendre ses mots. Votre Mikey a vraiment la grande classe.

Horriifiée, Gloria regarda Beth, dont le visage se fondait dans la lumière de l'ampoule. Prête à tout, elle levait les yeux, vers l'escalier. Ses yeux brillants et intenses - des étincelles qui volaient dans l'obscurité et qui jaillissaient sur la distance entre elle et la cage d'escalier. Elle regarda son beau-père et Brian Moore, et leur fit signe de la tête de se tenir prêts tandis qu'un autre pied se posait sur une autre marche.

- Mikey ! appela l'homme.

Rien.

- Mikey ! appela Beth et en le faisant, elle profita que sa voix résonnait dans la pièce pour glisser sa main dans le dos de Brian Moore, arracher l'arme qu'il tenait et se tenir debout avec.

Gloria tendit la main pour la retenir, mais elle se ravisa

rapidement quand Beth lui jeta un regard et posa un doigt sur ses lèvres.

- J'ai aussi besoin d'utiliser les toilettes, dit-elle. Mais il refuse de nous y amener. Il nous fait asseoir ici. Ma sœur s'est fait dessus à cause de lui. Nous faisons tout ce que vous nous avez demandé, alors pourquoi ne pouvons-nous pas utiliser les toilettes ? Quel est le but en nous refusant cela ? Quand il sortira, pourriez-vous au moins m'amener à la salle de bain ? Je ne peux pas me retenir beaucoup plus longtemps.

Elle recommençait tout. Ça avait marché pour elle une fois et elle pariait que ça marcherait encore. Gloria regarda les autres et vit sa propre peur se refléter sur leurs visages.

Beth avait l'arme tendue devant elle. Elle s'était accroupie en position basse, sachant probablement que s'il descendait, il aurait son arme avec lui et serait prêt à tirer. Se transformer en une plus petite cible était intelligent, mais Beth n'avait pas d'expérience du tir. Son père l'avait emmenée s'entraîner quelques fois durant ces week-ends où il avait les filles, mais elle était loin d'être professionnelle. De l'amateurisme complet, voilà ce que c'était. Si elle se retrouvait contre l'un de ces hommes dans une fusillade, Gloria était sûre qu'elle perdrait.

- S'il vous plaît ? déclara Beth.

Un faisceau laser rouge éclaira le bas de l'escalier.

Gloria mit la main sur sa bouche et regarda Jack, qui avait maintenant le fusil entre ses mains et regardait l'extrémité du canon, pointée vers les escaliers. Il était prêt à tirer, mais s'il y avait le moindre bruit de coups de feu, elle savait que ça serait fini pour eux. Les autres accourraient. Elle ne savait pas avec certitude combien il en restait, mais elle savait qu'au besoin, il leur suffirait d'un coup de fil pour obtenir du renfort.

- Je suis armé, dit l'homme.

- Je vois ça, dit Beth. Et de toute évidence, nous non. Je veux juste utiliser les toilettes. Il refuse. Je vous demande aussi poliment que je lui ai demandé. Voulez-vous s'il vous plaît m'amener aux toilettes quand il sortira, parce que je suis ici pour vous dire qu'il refuse de le faire. Il ne laissera aucun d'entre nous y aller.

Des mouvements saccadés du laser dans leur direction. Un autre pas et cette fois sa chaussure et une partie de sa jambe apparut dans la pièce.

- Approchez, que je puisse vous voir, dit-il. Mettez vos mains devant vous et gardez les paumes ouvertes. Tout doux.

Mais en aucune manière Beth Spellman n'y allait tout doux. Elle se leva, le fusil devant elle. Elle dit :

- J'arrive.

Et elle commença à avancer.

Lentement. Il descendit d'une marche. C'était sûr qu'il tenait son arme très bas, parce que maintenant le faisceau du laser pointait encore plus dans leur direction. Il se frayait un chemin vers eux, se rapprochant dangereusement de Gloria.

- J'y suis presque, déclara Beth.

- J'entends ça. Montrez-moi vos mains.

- S'il vous plaît, ne tirez pas. J'ai juste besoin d'utiliser les toilettes. Il faut que ma sœur se nettoie avant d'avoir une éruption cutanée. Nous avons...

Le coup de fusil ne surprit pas Gloria. Ce qui la frappa c'est le fait qu'il ne venait pas de l'arme de Beth. Au lieu de cela, Beth tomba sèchement, mais l'homme dans les escaliers aussi. Sa cheville explosa et il bascula, le faisceau de son arme clignotant et vacillant tout autour de la pièce tandis qu'il hurlait de douleur et tombait au bas de l'escalier.

Jack se leva et se précipita vers l'homme, lui tirant une fois dans la tête avant qu'il ait la présence d'esprit de riposter. Il saisit son fusil et le jeta à Brian Moore, qui était déjà sur ses pieds, prêt à l'attraper.

Ils entendirent un brouhaha indescriptible de pas au-dessus d'eux, mais quand cessa quand ils atteignirent la porte fermée.

Beth commença à se lever ; elle s'était instinctivement plaquée au sol en entendant le bruit du fusil derrière elle. Katie fonça dans les bras de sa mère, la serrant de toutes ses forces que pendant Barbara Moore se rapprochait d'eux.

- Nous vous entendons, dit Jack. Il était appuyé contre une poutre en bois près de la cage d'escalier. Nous savons que vous êtes derrière la porte, alors voici ce qui se passe. Deux de vos hommes sont morts. Nous avons maintenant trois armes et probablement plus si votre ami ici présent en porte une autre sur lui, ce que nous allons chercher. Si vous descendez, nous vous tuerons. Vous m'entendez ? Nous vous tuerons.

Un silence.

- J'ai demandé si vous m'avez bien entendu.

- Disons simplement que vous allez nous entendre, nous, dit une voix profonde et assourdie derrière la porte. Embrassez-vous, prenez-vous dans les bras et faites la promesse de vous retrouver au paradis, si jamais vous croyez à ces conneries, parce qu'à partir de maintenant, rien de tout ça ne va bien se terminer pour vous.

Jack se tourna vers Beth et la prit par le bras. Il faisait à présent tout pour se contrôler et ça se voyait.

- C'est toi qui nous a mis dans cette position. Je suppose que tu as un plan pour nous en sortir ?

Il se moquait d'elle. Gloria s'en rendait compte, de même que de la

colère dans sa voix. Mais Beth était calme. Elle se libéra d'une secousse et lui montra la fenêtre rectangulaire derrière l'homme effondré sur sa chaise.

- On va se servir de ça, dit-elle, gardant sa voix juste au-dessus du niveau d'un chuchotement. On va se servir de cette fenêtre ou de celle de l'autre côté de la cave.

- Ces fenêtres ont des barreaux. Aucun de nous ne pourrait passer au travers, pas même Katie.

- Ce n'est pas la question.

- Alors c'est quoi ? dit Jack. Ils seront bientôt dehors si ce n'est pas déjà le cas. Ils savent pour les fenêtres. C'est de là qu'ils nous viseront. Il faut se tenir à l'écart de toutes les fenêtres. Il fit signe à tout le monde de se rapprocher, ils obéirent.

- C'est vrai, déclara Beth. Mais au moment d'agir, ce qu'il y a au-delà de ces fenêtres est essentiel. En fait, je pense que ça peut suffire à nous sortir d'ici .

- Qu'est-ce que tu racontes ? rétorqua Gloria.

Beth leur expliqua.

Barbara Moore fut la première à réagir :

- Ça ne marchera pas. C'est trop dangereux.

Jack enchaîna :

- Si nous faisons cela, nous pourrions mourir. Tu le sais aussi bien que moi, Beth.

- Vous ne comprenez pas, déclara Beth. Si on fait ça, la police n'aura pas d'autre choix que de venir ici. Voilà comment on peut sortir.

Gloria mit sa main dans le dos de sa fille.

- C'est risqué, mais a-t-on d'autres choix ? dit-elle, en regardant Jack et les autres.

- Attendons qu'ils sortent, répondit Brian Moore.

Elle se tourna vers lui.

- Dans quel but ? Pour combien de temps ? Ils vont amener une armée d'hommes ici, s'ils n'ont pas déjà appelé, et je suis sûre qu'ils l'ont fait. L'idée de Beth pourrait fonctionner. Le problème va être d'arriver à une des fenêtres.

Mais alors même que Gloria disait cela, une porte claqua au-dessus d'eux, il y avait du mouvement à l'extérieur du bâtiment et en se retournant pour regarder vers la fenêtre au-dessus du mort, elle vit ce qui ressemblait à une ombre, puis, très brièvement, le visage d'un homme scrutant à l'intérieur avant de disparaître rapidement.

Retenant son souffle, elle fit un pas en arrière pour regarder à l'autre bout de la cave, où Beth avait commis son crime. Elle vit un autre visage et cette fois, elle ne fut pas la seule. Jack aussi. Et Beth.

- Ils sont autour de la maison, dit Jack. Ils vont trouver un moyen

de pénétrer à l'intérieur. Qu'est-ce que tu nous as faits ?

- Oh, je t'en prie, rétorqua Beth. Je nous ai fait une faveur, alors arrête le mélodrame. Contre toute attente, on a déjà descendu deux d'entre eux. C'est évident que tu te débrouilles bien avec un fusil. Ce qu'on doit faire maintenant, c'est élaborer une stratégie.

- Vraiment ? C'est tout ce que nous devons faire ? Ta mère a raison. Ils vont se contenter d'amener plus d'hommes.

- Qu'ils le fassent. Nous serons prêts.

- Comment ?

Beth l'ignora et se pencha vers le corps à leurs pieds. Elle le fouilla et trouva une autre arme cachée derrière son dos. Elle la prit, vérifia si elle était chargée, chercha dans les poches un autre chargeur, en trouva deux et se releva, satisfaite. Gloria la regarda juste avec étonnement. Elle se révélait de plus en plus comme la fille de son père. C'est exactement la façon dont Marty se serait comporté.

- D'abord, je dirais qu'il faut d'éteindre cette lumière pour qu'ils ne puissent pas nous voir, dit Beth. Nos yeux vont s'habituer. Je m'en suis rendu compte à l'autre bout de la cave, quand j'enfonçais un marteau dans le dos de ce salaud, puis dans sa tête. Deuxièmement, j'ai besoin que vous suiviez et que vous commenciez à réfléchir correctement. Mon plan va fonctionner. Il nous faut juste l'occasion d'atteindre une des fenêtres. Tout ce dont on a besoin est là, dehors. Vous le savez aussi bien que moi. Il va juste nous falloir un peu de chance.

- Ça ne sera pas aussi simple que ça.

Elle le foudroya du regard.

- Pour l'amour de Dieu, Jack, à quel moment au juste c'était facile ?

Avant qu'il puisse répondre, elle se retourna, se précipita vers l'ampoule, et frappa sur le côté avec son revolver. L'ampoule éclata dans une explosion orange de feu et de fumée. Gloria vit sa fille se baisser pour se protéger du verre alors que l'obscurité les recouvrait.

Il y eut de l'agitation dans l'air, un bruit de pas sur le sol en terre battue. Puis la voix de Beth à côté d'eux.

- Habituez-vous à l'obscurité, dit-elle. Avec la lumière, on était morts. Sans elle, nous avons une chance. Maintenant il faut s'approcher d'une de ces fenêtres.

Mais alors qu'elle disait cela, quelque chose passa à travers la fenêtre derrière l'ampoule brisée. Du verre tinta dans cette pièce où personne ne pouvait voir quoi que ce soit.

Du moins c'est ce qu'ils pensaient.

De l'autre côté de la fenêtre, une nouvelle voix :

- Vous les voyez ?

C'était la voix d'un homme plus âgé. Distingué, rien à voir avec ce que Gloria avait entendu dans la voix des brutes qui les avait amenés

ici.

- Je les vois, dit un autre homme. Ils sont tous entassés près de l'escalier. Six taches vertes avec le centre orange. Briser cette ampoule était la pire chose qu'ils pouvaient faire. Voulez-vous que j'en descende un ? Histoire de mettre les choses au point ?

- Votre arme a un silencieux ?

Le cœur de Gloria cognait dans sa poitrine. Elle tendit la main et a attiré Katie près d'elle. Elle chercha Beth à tâtons, mais ne trouva que le bras d'un homme. Jack ou Brian, elle n'était pas sûre. Elle ne savait pas où était Beth et cette ignorance la terrifiait.

- Non, mais je peux en trouver un.

- Alors allez-y. Tuez l'un d'eux. Une des filles. Vous les voyez ?

- La plus petite tache est accompagnée d'un adulte.

- Alors tuez aussi cette personne.

CHAPITRE VINGT-QUATRE

Sophia Miller vivait au numéro 37 de la 70^{ème} Ouest, à deux pas du parc, dans une grande maison de grès à quatre étages qui affichait fièrement dix-sept chambres, dont l'une était réservée à son assistante de longue date, Carla. Celle-ci l'accompagnait depuis l'époque du Studio 54, quand Carla lui avait servi le meilleur martini du monde, tant et si bien qu'elle avait proclamé à la cantonade :

- C'est le meilleur martini du monde. C'est l'œuvre d'un génie. Mon Dieu.

Bien sûr, Sophia se faisait des rails de cocaïne ce soir-là et tout était magique, jusqu'à sa certitude de pouvoir dissimuler l'herpès sur ses lèvres grâce à une généreuse application de cache-cernes et de rouge à lèvres. Mais elle n'avait pas attribué le goût du martini à la cocaïne quand elle avait vu Carla -qui, avant de devenir une femme répondait encore au nom de Carl- lui verser le meilleur breuvage de sa vie.

C'est là qu'avait débuté leur amitié, et elle durait toujours.

- Tu seras mon assistante, avait dit Sophia toutes ces années auparavant, lorsque Carl était devenu Carla et s'inquiétait de la discrimination et de sa difficulté potentielle à trouver un emploi.

- Comme moi, tu as des goûts exigeants. Tu as l'œil dont j'ai besoin, tout comme l'attention que tu portes aux détails. Tu es aussi fidèle en amitié, ce qui est une bénédiction car il y aura toujours un enfoiré qui voudra me détruire parce que je suis la fille de Kenneth Miller. Je t'en prie, dis que tu vas accepter ce poste. Je ne peux pas y arriver sans toi.

Carla n'était pas exactement sûre de ce à quoi Sophia voulait arriver, mais elle accepta et cette relation s'avéra être la plus importante de la vie de Sophia Miller, parsemée du genre de catastrophes romantiques bâclées qui occupaient les tabloïds depuis trois décennies.

Ce jour-là, Sophia Miller, cinquante-trois ans, s'apprêtait à se rendre à un dîner tardif avec des connaissances qu'elle aurait préféré ne pas voir, mais elle n'avait pas le choix. Elle passa en revue les vêtements de son imposant dressing du troisième étage et choisit une robe brillante et élégante. Elle la tendit à Carla, qui à son tour lui tendit un martini.

Sophia but une gorgée.

- Tu as toujours le coup de main, dit-elle. Fascinant.
- Je l'ai fait un peu méchant, répondit Carla. Juste un peu.
- C'est ce peu qui fait la différence. Le moindre ajout le gâcherait.
Mais tu le sais bien. Tu l'as toujours su. Elle jaugea Carla par-dessus le rebord de son verre. Tu as fait quelque chose à tes cheveux ? Ils semblent différents.

L'attention fit sourire Carla, qui toucha ses cheveux blonds mi-longs. Christian m'a rafraîchi les pointes cet après-midi.

- Tu m'as toujours écoutée, dit Sophia. C'est ce que j'admire le plus chez toi. Christian est le meilleur de la ville. Il va falloir que je le voie bientôt. Tu as mis ça sur mon compte ?

Elle hocha la tête.

-J'espère que vous ne me dérange pas.

- Bien sûr que non. Nous ne sommes pas encore fauchés.

Elle prit une autre gorgée.

- Est-ce que Christian "exposait son matériel" comme il le fait d'habitude ?

- Je ne vois pas ce que vous voulez dire ...

- Mon œil que tu ne vois pas.

- Son pantalon peut à peine le contenir, déclara Carla. C'en est ridicule. Mais bon il est brésilien, donc on sait ce qu'il y a d'emballé là-dedans.

- Parfois, quand il est debout tout près, il se frotte contre mon bras. Je ne t'ai jamais raconté ça ? C'est très subtil, mais il le fait. J'ai fait tout ce que je peux pour ne pas tendre la main et l'attraper.

- Je mourrais s'il me faisait ça. Mais il n'est pas en érection quand il fait ça, au moins ?

- Non, il est au repos. Et c'est énorme. Un python. Les yeux de Sophia brillaient et elle leva son verre. À défaut d'autre chose, nous avons toujours préféré les grosses, Carla.

- Avec qui dînez-vous ce soir ?

- Les Pepperfault.

- Ah, ceux-là.

- Je sais, dit Sophia. Ce sont d'horribles rustres, stupides et bruyants. Tu peux leur jeter des briques, ils ne sentiraient rien. Les nouveaux riches dans toute leur splendeur. Mais avec mon budget si serré, je dois conserver ces liens et ces réseaux au cas où certains autres ne fonctionneraient pas. Ces connaissances restent importantes et connaître les Pepperfault, aussi laids et stupides soient-ils, pourrait s'avérer utile un jour si je devais m'engager dans une quelconque activité à but non lucratif, futile et défiscalisée, dont les profits nous profiteraient. Ils peuvent faire un gros chèque bien voyant, tout ce dont notre "organisation" aurait besoin.

- Vous êtes si intelligente, Sophia.

Sophia, assise à sa coiffeuse, posa le martini à côté d'elle après en avoir repris une gorgée. Elle releva ses cheveux bruns, les écartant de son visage pour pouvoir retoucher son maquillage avec les innombrables produits de beauté stratégiquement placés devant elle, tels un trésor de guerre. Non pas qu'elle ait vraiment besoin d'eux. Sophia avait toujours été belle et même dans l'âge mûr, grâce à l'utilisation subtile de filler et de botox, elle avait encore l'air naturellement jeune.

- Je suis une survivante, Carla, voilà ce que je suis. Je t'ai dit que je trouverais un moyen de contourner la façon dont mon père nous a baisées et j'ai bien l'intention de le faire, je suis prête à tout.

- Cette lettre qu'il a écrite pique encore parce que je sais combien elle t'a fait de mal.

Sophia haussa les épaules.

- Je m'attendais à quelque chose de personnel, mais pas une attaque tous azimuts comme celle qu'il a menée. Il ne s'est jamais soucié de nous comme Mère l'a fait. Quand il était vivant, il n'y en avait que pour Camille et sa bâtarde. Elle fit un geste de la main en l'air et fit claquer ses doigts. Comment s'appelle-t-elle déjà ?

- Emma ?

- C'est ça. Emma. Quand il est mort, son testament insistait précisément sur ce qu'il ressentait pour elles, ainsi que pour le reste d'entre nous.

- Même si ça n'a rien donné, vous avez eu tellement raison de le contester. Je suis heureuse que Scott ait pu payer pour cela.

- Que pouvions-nous faire d'autre ? Notre père nous en a exclus. C'est nous qui avons pris soin de Mère quand elle était mourante, pas Camille. Nous méritions cet argent. Nous avons gagné cet argent. Nous étions là, à lui tenir la main quand elle est morte, pour l'amour de Dieu, pendant que Camille vivait son ennuyeuse vie de bohème dans le Marais.

- C'était tellement bienveillant de votre Maman de vous acheter cette broche en diamant juste avant sa mort, dit Carla.

- Elle savait que je l'avais repérée.

- Ainsi que le collier et le bracelet de diamants assortis. Tellement bienveillant de sa part.

- Je regrette de n'avoir pas reçu la bague que j'admirais -je le lui ai souvent répété- mais tu as raison. Elle voulait me laisser autre chose pour que je me souvienne d'elle. Elle appréciait ma passion des bijoux. Elle l'a toujours encouragée. Et elle a été assez généreuse pour me faire don d'une collection que beaucoup envient et qui pourrait nous sauver en dernier recours si je dois m'en séparer. Elle porta le martini à ses lèvres et regarda Carla dans le miroir. Même si je n'en ai pas l'intention.

Elles échangèrent un sourire.

Plus tard, une fois Sophia habillée, elle décida de mettre le collier et le bracelet que Carla avait mentionnés plus tôt. La broche était trop grande pour la robe qu'elle portait, même pour des nouveaux riches comme les Pepperfault. Mais à eux seuls, ces bijoux suffiraient à la démarquer d'eux. C'étaient des pièces de collection des années vingt. Les Pepperfault supposeraient qu'ils faisaient partie de sa collection privée, dans la famille depuis des années, probablement achetés neufs lors de leur première apparition sur le marché cent ans plus tôt. Ils penseraient que c'était des antiquités et ils s'étourdiraient du fait que Sophia Miller, de la famille Miller, dînait en leur compagnie, à leur table avec ses bijoux anciens.

La petite touche qui fait la différence, pensa-t-elle.

Elle se tourna en face à un miroir, décida qu'elle avait besoin d'un deuxième avis et appela Carla, qui arriva dans le dressing et, en voyant Sophia, levé les mains à sa bouche.

- Jésus Marie, Chanel, vous êtes divine.

- C'est trop ?

- Ça peut être trop ?

- Eh bien, ça arrive parfois ...

- Pas cette fois. Vous êtes très belle, Sophia. Ils pourraient vous faire un chèque pour le simple fait de vous montrer comme ça.

- Si seulement il ne fallait que ça.

Elles gloussèrent.

- Donne-moi quelques minutes pour retoucher mon maquillage et je descends.

Une fois Carla partie, Sophia rajusta son rouge à lèvres, l'estompa, vérifia son visage, ses cheveux et ses yeux, et quitta la pièce satisfaite.

Elle était sur le point de sortir quand le téléphone sonna. Elle savait que son chauffeur l'attendait, mais elle fit néanmoins une pause pour entendre de qui il s'agissait. Elle entendit Carla dire :

- Grace, ça fait tellement plaisir de vous entendre. Et comme Sophia ne voulait pas parler à Grace pour l'instant - si elle le faisait, elles resteraient des heures au téléphone, ce qui était généralement le cas parce qu'elles étaient proches - elle repartit vers le hall.

Carla, sortant du salon, entra dans le couloir et l'arrêta.

- Sophia, dit-elle.

Sophia se retourna.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- Grace est en ligne. Elle appelle à propos de Scott.

Elle eut un sursaut. Elle était aussi proche de Scott que de Grace. Elle avait conscience que lorsqu'on appelle au sujet de quelqu'un, ce n'est jamais pour de bonnes nouvelles.

- Que lui arrive-t-il ?

Carla secoua la tête. Elle tendit le téléphone et mit le dos de sa main sur sa bouche.

- Il est mort, dit-elle.

- Mort de fatigue ?

- Non, non. Il est mort. Grace était avec lui au téléphone. Elle l'a entendu s'effondrer. Elle s'est précipitée chez lui et l'a trouvé mort.

Elle mit le téléphone dans la main de Sophia, qui tremblait.

- Parlez-lui. Grace est avec lui maintenant. Elle a besoin de vous là-bas tout de suite. *Tout de suite !*

* * *

Sophie se précipita vers la sortie et monta dans la voiture qui l'attendait, pendant que Carla appelait les Pepperfault pour faire part des regrets de Sophia de ne pouvoir être des leurs parce que son frère venait de mourir.

Les regrets suintants qu'ils déversèrent sur Carla pour qu'elle les transmette à Sophia lui donna presque envie de tout balancer, mais elle garda une contenance et écouta du mieux qu'elle pouvait, parce que c'était son métier.

- Oui, oui. D'accord, d'accord. Ça risque de prendre quelques jours, mais elle vous rappellera.

Elle raccrocha le téléphone en levant les yeux, se rendit au bar, se fit un martini et pensa à Scott. Elle ne l'avait jamais vraiment aimé parce que c'était un homosexuel refoulé qui n'avait pas les couilles de sortir du placard, en dehors du fait qu'il le montrait à chaque fois qu'il ouvrait la bouche ou qu'il fumait une de ces ridicules cigarettes pastel Sobranie Cocktail qu'il appréciait.

Une fois, quelques années plus tôt lors de vacances au domaine des Miller à Grindstone Neck, elle et lui étaient un peu ivres après quelques verres au célèbre Asticou Inn et ils avaient décidé de tenter le coup dans l'une des toilettes.

Aujourd'hui encore, elle se rappelait la déception sur le visage de Scott quand il s'était rendu compte que l'une des nombreuses opérations de Carla comprenait l'ablation du pénis de Carl. Quand il fut confronté à ce qui semblait être un vagin, ce fut la fin. Ils se rhabillèrent maladroitement, il marmonna quelque chose qu'elle ne comprit pas, puis il partit vite pour qu'on ne les voie pas sortir ensemble de la salle de bains.

Pathétique, avait-elle pensé alors. *Hilarant*, pensait-elle maintenant.

Dans sa jeunesse, Carla aurait pu avoir tous les hommes qu'elle voulait, et elle l'avait fait. Pour un homme, son corps était souple et

son visage magnifique, ses traits délicats bien plus leur place chez une femme qu'ils ne le seraient jamais chez un homme. Opérations mises à part, sa transformation en femme avait été relativement facile. La seule raison pour laquelle elle s'était abaissée à brancher quelqu'un d'aussi repoussant que Scott Miller était de le faire chanter si jamais Sophia se lassait d'elle.

Elle regarda sa montre et ressentit un petit frisson en réalisant que, pour elle, la mort de Scott Miller était en fait une sorte de cadeau.

Elle laissa tomber une olive supplémentaire dans son martini, éteignit quelques lampes et se dirigea vers l'escalier. Comme elle l'avait l'habitude de le faire quand elle savait que Sophia s'absenterait un certain temps, elle monta dans le dressing avec l'intention d'essayer ses vêtements, ses chaussures et surtout ses bijoux.

Elle se dévêtit et s'aspergea du parfum de Sophia, qu'elle adorait pour ses nuances de lilas et de bruyère, mais qu'elle devrait faire disparaître en prenant une douche avant le retour de Sophia.

Elle essaya la nouvelle robe de soirée Givenchy que Sophia avait récemment achetée à Paris, et l'associa à des talons Dior sans lanière, avant de faire le tour du dressing, son martini à la main tandis qu'elle s'admirait dans l'enfilade de miroirs qui tapissaient la pièce. Elle était vraiment d'une beauté renversante, même à son âge. Très peu de gens auraient pu deviner qu'elle avait été un homme, autrefois.

Elle porta la main à sa gorge et se demanda quels bijoux choisir. Sûrement le collier avec la larme en saphir, qui viendrait compléter la couleur de la robe. Et peut-être pour mélanger tout ça choisirait-elle la bague en émeraude et diamant canari dix carats qu'elle aimait tant. Quant aux boucles d'oreilles, elle avait les larmes en saphir assorties au collier, qui faisaient toujours bien ressortir le bleu de ses lentilles teintées.

Elle se rendit au coffre-fort mural de Sophia, composa le code et en sortit plusieurs boîtes, qui chacune renfermaient un trésor de la mère de Sophia. Elle mit les bijoux et ensuite se regarda dans les miroirs. Parfait. Elle se retourna pour jeter un coup d'œil vers ses fesses, qui s'étaient raffermies grâce aux implants rajoutés deux ans plus tôt avec l'aide financière de Sophia. Elle les caressa des deux mains, et au même moment, elle entendit frapper à la porte d'entrée.

Carla s'arrêta. Écoute. Rien que le silence pendant un moment. Puis on frappa à nouveau, mais de façon plus agressive cette fois.

Elle descendit le reste de son martini, ne sachant pas quoi faire. Ça pouvait être un des autres frères ou sœurs de Sophia qui venait d'apprendre la nouvelle et était tellement secoué qu'il ou elle avait fait l'erreur de venir ici.

Elle devait répondre, mais enlever la robe, les bijoux, les chaussures lui prendrait du temps qu'elle n'avait pas. Elle devait aller

ouvrir comme ça. Se blindant en vue des retombées possible lorsque Sophia apprendrait que Carla s'habillait avec ses vêtements, elle se précipita dans l'escalier, puis vers la porte.

Elle regarda à travers le judas et ne vit rien d'autre que le trottoir bordé d'arbres et les voitures passant dans la rue. Mais on frappa à nouveau et quand Carla demanda qui c'était, Camille Miller s'annonça.

Carla ouvrit la porte et fut choquée de trouver Camille se tenant là avec son regard dur et une capuche relevée sur des cheveux blonds et courts. Elle pensait qu'elle était retournée à Paris avec Emma. Il y avait un homme avec elle. Musclé et la peau cuivrée, comme Carla les aimait. Elle les regarda la jauger en même temps, ce qui la fit se redresser un peu.

- Bonjour, Camille.

- Carla.

- Je pensais que vous seriez rentrée à Paris.

- Pas tout à fait encore. Sophia est dans le coin ? J'aimerais lui parler. C'est important.

Plutôt mourir que dire à Camille que son frère était mort. *Qu'elle l'apprenne elle-même.*

- Votre sœur est en train de dîner avec des amis. Elle ne devrait pas rentrer avant un moment

- À en juger par la façon dont vous êtes habillée, c'est clair. Portez-vous toujours les vêtements et les bijoux de ma sœur quand elle sort ?

- J'ai la permission de faire tout ce que je veux.

- Je me demande si Sophia est au courant.

- Bien sûr qu'elle le sait. Nous formons une équipe depuis plus de trois décennies. Elle est heureuse d'être en mesure de me faire plaisir.

- Ça ne ressemble pas à la Sophia que je connais.

- C'est parce que vous ne la connaissez pas, tout comme aucun d'entre nous ne vous connaît.

Camille pencha la tête de côté.

- Pardonnez-moi, Carla, mais depuis quand êtes-vous un membre de cette famille ?

- Disons juste : bien avant que vous ne deveniez blonde.

Elle regarda l'homme debout à côté de Camille.

- Qui est-ce ?

- Un ami à moi.

- Il a un nom ?

- Comme la plupart des gens.

- Allez-vous nous présenter ?

- Carla, c'est Sam. Sam, c'est Carla, anciennement Carl. Il y a des années, quand Carla était Carl, il a rencontré ma sœur et ils se sont liés autour de martinis au Studio 54. Puis Carl est devenu Carla et ma sœur l'a embauchée comme assistante, ce qui inclut apparemment,

entre autres avantages, la permission de porter ses vêtements, ses chaussures et ses bijoux.

Sam se balançait en arrière sur ses talons en hochant la tête.

- Ça a l'air compliqué.

Carla commença à refermer la porte.

-Si vous voulez voir Sophia, il faudra attendre demain.

- Une dernière question, dit Camille. Avez-vous vu Emma ce soir ?

- Pourquoi verrais-je Emma en général ? Vous l'avez gardée loin de votre famille depuis le jour de sa naissance.

- Je demandais juste, déclara Camille. Maintenant, allez prendre un bon bain dans la baignoire de Sophia, Carla. Utilisez ses produits coûteux et frottez pour enlever ce qui reste de ce vieux Carl. Baignez-vous dans le luxe tant qu'elle vous permet encore de voler. Faites un effort pour oublier toutes ces malheureuses cicatrices qui sillonnent votre corps. À ses côtés depuis si longtemps, vous le méritez. Je vous reconnais au moins ça. Et mieux encore, si vous vous dépêchez, vous avez encore le temps de faire ça avant son retour.

* * *

Dans la rue, Camille et Sam se dirigèrent vers le parc, juste devant eux.

Pendant un moment, ils ne prononcèrent pas un mot. Camille remonta le sac de marin plus haut sur son épaule tandis que Sam se mettait à sa droite pour lui offrir la dissimulation qu'elle recherchait, il le savait.

Un couple promenant un chien tourna au coin de la 70^{ème} Ouest commença à se diriger dans leur direction. Sam et elle gardèrent la tête baissée jusqu'à ce que le couple soit passé. Il était près de dix heures et il n'y avait aucun signe de ralentissement de la ville.

Le trafic animait les rues et l'air d'été était lourd de l'odeur du caoutchouc, de l'huile, de l'essence, du goudron et du parc, un soupçon de fraîcheur s'efforçant de faire son chemin, mais échouant néanmoins. Le taux d'humidité était trop élevé et il n'y avait aucune brise.

- Carla était un homme ? demanda Sam.

- Difficile à croire, mais c'est vrai.

- Je ne m'attendais pas ça.

- Les parents de Carl non plus, à mon avis.

- On ne sait jamais.

- C'est vrai.

Elle lui lança un regard oblique. Ils n'avaient pas connu ce rythme

ensemble depuis des années, mais quand ils étaient à leur meilleur niveau, ils avaient fonctionné comme ça dans leur jeunesse. Elle tendit une main et la plaça sur sa joue. Il s'appuya dessus. Elle avait été dure avec lui. Il n'y avait rien à dire. Pas d'excuses à faire. Le geste à lui seul disait tout ce qu'elle voulait qu'il sache. Elle lui était reconnaissante pour son aide. Même s'ils n'avaient qu'un autre jour ensemble, elle était heureuse d'être à nouveau avec lui.

- On va où maintenant ? demanda-t-il.

- Emma pourrait être n'importe où. La maison suivante la plus proche est celle de Tyler. Il vit cinq blocs plus haut, sur la 75^{ème}. Essayons là-bas et voyons si on a un peu de chance.

Mais en arrivant chez Tyler, ils furent informés par son majordome, Harvey, qu'il était sorti.

- Sauriez-vous par hasard où il est allé, Harvey ?

L'homme avait la soixantaine bien tassée et était aussi raffiné qu'elle pouvait s'y attendre chez son frère. Son frère qui étreignait tout le poids du nom de sa famille et faisait tous les efforts qu'il fallait pour maintenir les apparences et les attentes qui l'accompagnaient.

L'homme regarda Camille et choisit soigneusement ses mots.

- Anastassios Fondaras est en ville avec son yacht, dit-il. M. Miller a été invité à un dîner privé avec lui et quelques autres amis, pendant qu'il est en ville.

- Fondaras fait des dîners privés ? Depuis quand ?

- Leana Redman ouvre un nouvel hôtel sur Park Avenue. Fondaras l'aide en la présentant aux bonnes personnes.

- C'est gentil de sa part. Quand pensez-vous que Tyler sera de retour ?

- Camille, je vous en ai déjà dit plus que je ne devrais. Les ordres de M. Miller sont de ne jamais vous donner d'informations. Je crains que ce soit tout.

Elle haussa les épaules.

- Juste une dernière question. Avez-vous entendu parler d'Emma ce soir ?

- Qui est Emma ?

- Ma fille.

Il fronça les sourcils.

- Non, dit-il. Et je ne vois pas pourquoi ç'eût été le cas. Elle n'est jamais venue ici.

Il regarda Sam puis de nouveau Camille.

- A-t-elle des ennuis ?

- Non, dit Camille. Enfin, peut-être. Qui sait avec les enfants ? Avant de partir pour Paris, elle a exprimé son envie de voir Tyler parce qu'elle sait qu'il est écrivain, ce qu'elle veut devenir. Même si je lui ai dit que tous les manuscrits de Tyler ont été rejetés par New-

York, elle voulait lui poser quelques questions sur le processus d'écriture. Elle ne répond pas à son portable et je suis simplement inquiète. Elle est probablement sortie avec des amis. Merci pour votre temps, Harvey.

Elle descendit les escaliers en granit jusqu'au trottoir et Harvey les arrêta avant de fermer la porte.

- Vous ne direz pas à M. Miller que je vous ai dit qu'il est avec Fondaras, n'est-ce pas ? dit-il.

Camille secoua la tête.

- Votre mensonge est en sécurité avec moi, Harvey.

Il leva la tête.

- Et le vôtre avec moi, Camille.

* * *

Au coin de la rue, Camille sortit son portable pour voir s'il y avait des messages, mais il n'y en avait pas.

Elle appela Emma à nouveau, mais il n'y avait pas de réponse, juste sa messagerie, que Camille avait déjà inondée de messages. Frustrée, elle éteignit son téléphone et le fourra dans sa poche.

Elle était en colère. Et effrayée. Il se faisait tard. Trop de temps avait passé. Au fur et à mesure, son inquiétude se muait en panique. Quand elle était jeune, avec Sam, la panique n'avait jamais fait partie de l'équation. Chacun avait l'autre. Ils avaient toujours le contrôle. Mais là, c'était différent. C'était personnel. Elle avait le sentiment de n'avoir aucun contrôle. C'était sa fille et la nécessité de la protéger était dévorante.

Où es-tu ?

Sam tendit le bras et la prit par la main, un geste de préoccupation inattendu qu'elle accueillit avec chaleur. Sa main était grande et rêche, comme dans son souvenir. Il serra la sienne et malgré elle, elle serra en retour. Quand ils étaient ensemble seize ans plus tôt, la moindre démonstration d'affection était réservée à la chambre. Il n'aurait jamais franchi cette ligne en public, peu importe si c'était au sujet de leur fille. Il disait qu'il avait changé. Était-ce le cas ?

- Pourquoi as-tu dit que le mensonge de Harvey était en sécurité avec toi ? Il mentait à propos de quoi ?

- Anastassios Fondaras ne donne jamais de dîners privés, à moins que privé ne signifie qu'il sert cinq cents personnes ou plus. Je n'arrive pas à l'imaginer faire quelque chose d'intime pour aider qui que ce soit, même une Redman. Son temps est trop important. Il utilise ce yacht pour impressionner et faire la cour à des partenaires

de business potentiels, pas pour organiser un petit dîner parce que Leana Redman ouvre un hôtel.

- Il n'a jamais dit que c'était une petite fête.

- C'est vrai. Mais il ne m'a pas non plus reprise ni dit qu'il ne mentait pas.

Elle haussa les épaules.

- Qui sait ? Peut-être qu'il y a une fête. J'espère que Tyler passe le meilleur moment de sa vie.

- Tu n'es pas seule là-dedans, tu sais ? Je sens ce qu'il y a en toi, comme si c'était il y a vingt ans. Je sais que tu es inquiète et tu as toutes les raisons de l'être. Mais tu dois savoir que même si je n'ai jamais rencontré ma fille, je me suis engagé à la retrouver avant qu'elle commette une imprudence.

- Si ce n'est pas déjà fait.

- En ce moment, il n'y a rien que nous ne puissions faire si c'est le cas. Ce que nous devons faire, c'est d'arriver jusqu'à elle et l'empêcher de faire autre chose.

- Les tuer : c'est ça qu'elle a en tête. Elle est convaincue qu'ils sont tous impliqués. Mais je ne suis pas sûre que ce soit vrai. Ça pourrait n'être que certains d'entre eux. Un d'entre eux. Deux d'entre eux. Tous. C'est pour ça que je voulais les confronter. Si l'un d'eux me ment, je le saurai.

- Nous devons aller faire face à cette situation, et plus vite que maintenant. Où est la maison suivante la plus proche ?

- C'est celle de Laura.

- Alors allons-y. Tiens. Passe-moi le sac. Tu le portes depuis assez longtemps. Allez. Donne. Nous trouverons notre fille, dit-il.

- Nous trouverons Emma, le reprit-elle.

- Très bien. Nous trouverons Emma. Mais tu peux me lâcher cinq minutes ? Je ne suis pas celui que j'étais. Toi non plus. Donne-moi une chance de te le prouver.

Elle le voulait, mais il était trop tard. Son mur était érigé. Avant que ça n'aille plus loin, elle devait y mettre un terme maintenant.

Elle lâcha sa main et regarda son visage dans les couleurs changeantes de la nuit.

- Écoute-moi juste une minute. Tu m'as blessée une fois, mais je ne peux pas laisser ça se reproduire. OK ? Je ne peux pas. Si tu penses que ce qui se passe aujourd'hui va conduire à une situation où on se remettra ensemble, je veux que tu saches que ce n'est pas une option. Je ne peux pas prendre ce risque à nouveau. Je te remercie pour ton aide ce soir, Sam, sincèrement, mais je me concentre sur ma fille. Je l'ai élevée toute seule et je vais la retrouver seule s'il le faut. Le fond du problème c'est qu'en dépit du fait que je t'aime toujours, je n'ai pas confiance en toi. Je ne peux pas te laisser me brûler à nouveau. C'est

clair ?

Il ne répondit pas directement.

- Je veux toujours t'aider.

- Alors fais-le. Mais fais-le en sachant que rien ne se passera entre nous.

CHAPITRE VINGT-CINQ

Depuis le bureau des Chen, Marty Spellman écoutait sa femme passer sur le grill Eliot Baker, l'avocat et confident de longue date de Kenneth Miller, à travers le haut-parleur du téléphone, dans la pièce voisine. Ses questions pointues et la chaleur contrôlée de sa voix étaient précises et intenses. Il ne l'avait pas souvent entendue dans le feu de l'action en tant que journaliste, mais quand c'était le cas, elle ne le décevait jamais.

- J'ai besoin de savoir quelques petites choses, Eliot, disait-elle. D'abord, Kenneth Miller avait-il rendez-vous avec vous le jour de sa mort ou vous a-t-il appelé le jour même ou la veille, exigeant de vous voir à la première heure ?

Marty attendit une réponse.

- Il m'a appelé la nuit précédente.

- Pourquoi ?

- À ce stade, je ne le savais pas.

- Il n'a pas dit pourquoi ?

- Non et je ne lui ai certainement pas posé la question. D'accord, c'était un ami proche, mais il était mon client avant tout, et compte tenu de qui il était, je ne lui ai rien demandé. Quoi qu'on pense, j'étais à ses ordres. S'il avait voulu me voir à trois heures du matin, j'aurais fait en sorte que cela se produise. Nous savons tous deux pourquoi. L'avoir comme client m'a élevé. Il a aidé à faire de ma carrière ce qu'elle est aujourd'hui. De toute évidence, j'aurais été fou de ne pas le rencontrer quand il a le voulait. Dans ce cas, c'était à neuf heures du matin. Tapantes. J'ai dû mettre de l'ordre dans ses affaires, mais j'étais prêt quand il est arrivé.

- Qu'avez-vous vu à ce moment-là ?

- Que voulez-vous dire ?

- Était-il agité ? Calme ? De quelle humeur était-il ?

- Kenneth Miller a toujours été posé. Peu de choses pouvaient le secouer. Mais je le connaissais assez bien pour savoir quand quelque chose était urgent et devait être traité rapidement, ce qui était le cas ce jour-là.

- Ceci m'amène à cette question : pourquoi est-ce que ça vous a pris vingt-sept minutes pour approuver les changements dans son testament ? Ça me semble très long, d'autant plus que vous vous considérez comme étant "à ses ordres". Vous avez dit vous-même que

vous ne remettiez pas ses ordres en question. Alors, pourquoi valider ses changements près de trente minutes après qu'il vous les ait apportés ? Y avait-il tant de modifications dans son testament ?

- Vous m'avez mal compris. Le fait de ne jamais l'avoir contesté ne signifie pas que je ne lui donnais pas de conseils quand je pensais que c'était approprié.

- Lui en avez-vous donné ce matin-là ?

- C'est confidentiel.

- Oh, je vous en prie. À ce niveau-là, on a déjà mis le feu à la confidentialité et on l'a balancée d'une falaise. Il suffit de répondre à la question, Eliot. Lui en avez-vous donné ce matin-là ?

- Rien.

- Très bien. Jusqu'à quel point souhaitez-vous que mon portrait de vous soit mauvais ?

Silence.

- Parce que j'ai le sentiment que mon influence sera aussi importante, voire plus importante, que votre association lucrative avec Kenneth Miller, qui a essentiellement pris fin avec sa mort. En fait, nous savons tous les deux l'importance que j'ai pour vous maintenant. Surtout maintenant. J'avais l'intention de modifier un peu les choses. Plus tôt, nous avons discuté de présenter votre prochaine affaire. Mais maintenant, je pense que l'histoire devrait se concentrer sur les raisons pour lesquelles Kenneth Miller vous a choisi pour le représenter. Nous parlerons de votre longue relation de travail et de votre collaboration fructueuse. Ça se traduira par des nouveaux clients prestigieux pour vous, qui ne savent même pas que vous représentiez Miller. C'est de l'argent, Eliot, beaucoup d'argent. Six zéros. Probablement plus. Donc, je répète. Sur quoi l'avez-vous conseillé ?

- Il avait modifié ses bénéficiaires.

- Et ce changement incluait Pamela Decker ?

- Comment l'avez-vous su ?

- C'est le choix logique. Qui est-elle ?

- Je préfère ne pas le dire.

- Pourquoi s'arrêter en si bon chemin ? Qui est-elle ?

Il fit une pause et Marty sentait qu'il pesait ses options.

- Elle était sa maîtresse, finit par dire Baker.

- Sa maîtresse ? Jennifer n'arrivait pas à masquer la surprise dans sa voix. Elle encaissa avant de recommencer à parler.

- Depuis combien de temps ?

- Je ne suis pas sûr. La première fois qu'il m'a parlé d'elle c'était il y a une dizaine d'années. Je ne sais pas quand leur liaison a commencé. Mais je sais qu'ils se sont vus jusqu'au jour de sa mort.

- Savait-elle qu'elle faisait partie des bénéficiaires ?

- Oui. Il a appelé pour prendre rendez-vous avec moi, à cause

d'une conversation la veille. Il approchait des quatre-vingts ans. Pamela Decker en a trente-neuf et elle s'inquiétait de son avenir. Miller n'avait aucune intention de l'épouser. La situation lui convenait. Pas à elle. Elle voulait le mariage et la stabilité. Si ça n'allait pas plus loin entre eux, elle ne voulait pas perdre ce qui restait de sa jeunesse à ne pas trouver un homme qui s'occuperait d'elle.

- *Qui subviendrait à ses besoins.*

- Peu importe. Pour lui rendre justice, ils étaient ensemble depuis presque dix ans, Jennifer. Elle lui était dévouée, son souci était compréhensible et Kenneth le savait. S'il la voulait, il lui faudrait prendre soin d'elle.

- Il allait devoir l'*acheter*.

- Il ne le voyait pas comme ça.

- Savait-elle où il l'avait placée dans son testament ?

- Non.

- Donc, elle ignorait que chaque Miller devait d'abord être six pieds sous terre, avant qu'elle ne touche le moindre centime de ses biens ? C'est bien ça ?

- Tout à fait.

- C'est assez froid, venant de lui.

- Pas vraiment.

- Pourquoi ça ?

- Il m'a demandé de lui envoyer un chèque. Quelque chose pour l'aider à s'en sortir s'il venait à mourir, parce qu'il pensait que ce n'était que justice. Il vieillissait. Il avait conscience de la mettre au bas de sa liste de bénéficiaires. Il voulait s'assurer qu'elle était protégée et c'est ce qu'il a fait.

- Quelle était l'étendue de sa protection dans ce chèque ?

- D'une valeur de vingt millions de dollars.

- Cela devrait l'aider à tenir jusqu'à la tombe.

- Ne croyez pas ça.

- Ça veut dire quoi ?

- Disons juste que Pamela Decker a des goûts de luxe. D'après ce que je sais d'elle, cet argent pourrait lui durer deux ans. Maximum. Pendant des années, il l'a traitée comme une reine. Elle avait tout ce qu'elle voulait. Elle est habituée à ce style de vie maintenant. Et une fois qu'on est habitué à quelque chose comme ça, il est presque impossible de revenir en arrière. Je l'ai vu trop souvent. Aussi intelligente soit-elle - et elle l'est - elle devient stupide dès lors qu'il s'agit de gérer de l'argent. Elle va dépenser ça rapidement. Elle va tout brûler en pensant que d'une manière ou d'une autre, il en retombera en chemin.

- Avez-vous envoyé le chèque ?

- Je l'ai envoyé au moment où lui est parti. Vous n'attendez pas

quand vous avez affaire à quelqu'un comme Kenneth Miller.

- Quand l'a-t-elle encaissé ?
- Le lendemain.
- Avait-elle peur qu'il soit rejeté ?
- Je doute que...
- C'était une blague, Eliot. Où vit Decker ?
- Un appartement-terrace sur Park Avenue.
- Acheté par lui ?
- À votre avis ?
- Vous avez son adresse ?

Il la trouva et la lui donna.

- Son portable ?

Il cracha le morceau à nouveau.

- Donc, pour en revenir aux vingt-sept minutes nécessaires pour signer le testament. Quelle était la raison ? Quels conseils donniez-vous à Miller ?

- Il m'a dit qu'il me faxerait une lettre plus tard dans la journée pour ajouter un avenant au testament. Nous avons parlé de ce qu'il mettait dans la lettre, ce avec quoi je n'avais aucun problème. S'il voulait dégager ses enfants majeurs de sa tombe, ainsi soit-il. Je ne supporte pas la moitié d'entre eux, de toute façon. A l'exception de Camille, il détestait les autres et il voulait qu'ils sachent pourquoi. Je l'ai écouté, ce qui prend du temps. Alors je lui ai dit que peut-être Pamela devrait prendre un peu moins de vingt millions, ce qui me semblait élevé, mais il ne voulait rien savoir, donc nous en sommes restés là. Ajoutez à cela une tasse de café, des problèmes de business à rattraper, et vous avez vos vingt-sept minutes.

- Mais pourquoi la lettre ? demanda Jennifer. Il les a quand même inclus dans le testament, juste après Camille et Emma. Quel était le but ?

- La lettre lui donnait le dernier mot. Il les a mis dans le testament, car il savait que sa femme aurait voulu qu'il en soit ainsi. Kenneth Miller avait peut-être pris une maîtresse, Jennifer, mais avant que sa femme meure, il avait bien conscience de ses affaires à elle, et il y en avait beaucoup. Pendant des années, il avait été seul. Il avait rencontré Pamela un soir en prenant un verre au Waldorf. Ils s'entendaient bien, mais il lui avait fallu des mois pour lui faire confiance parce que Miller avait tendance à ne se fier à personne et à juste titre. Pourtant, quand il avait décidé qu'il pouvait lui faire confiance, il en avait parlé à sa femme. Pas pour la blesser, mais pour être honnête avec elle d'une manière qu'elle ne lui avait jamais accordée. À ce stade, la relation avec Pamela n'était pas consommée, mais il était sur le point de le faire et il voulait qu'elle sache pourquoi parce qu'au fond, il l'aimait toujours. Je pense que ça a été le tournant

dans leur relation. C'est à ce moment-là que Katherine a commencé à dépenser une fortune pour les enfants que son mari détestait. C'était sa façon tranquille de se venger.

- Katherine a l'air charmante. Pensez-vous que Miller a été assassiné, Eliot ?

- Je ne sais pas.

- Mais qu'est-ce que vous en pensez ?

- À ma connaissance, personne ne savait ce qu'il y avait dans ce testament. Personne ne savait que Camille et Emma venaient en premier, puis le reste d'entre eux. Donc cela renforce l'argument en faveur de l'assassinat. Si chacun des frères et sœurs Miller pensait qu'ils seraient tous traités à égalité dans le testament, alors l'assassinat de Kenneth permettait d'accélérer l'accès à leur part de sa fortune, même si les autres en bénéficiaient tout autant. Donc, est-ce que ça aurait pu se passer ? Bien sûr. Mais il a pu aussi tout simplement trébucher sur son chien.

- Très bien. Mais disons qu'il a été assassiné. Qui ferait ça ?

- A l'exception de Camille, faites votre choix. La situation financière devenait de plus en plus tendue pour chacun d'eux parce que Miller leur avait coupé les vivres à la mort de Katherine. Mais il faut vous rappeler l'autopsie. Elle ne suggère aucun signe d'un AVC ou une insuffisance cardiaque qui l'aurait amené à tomber dans ces escaliers. Les rapports de police n'indiquent aucun signe de lutte. Au lieu de cela, sa mort a été jugée comme une conséquence directe de sa chute dans les escaliers et de son empalement.

Cela aurait pu être un accident. Ce pourrait vraiment être aussi simple que cela. Ce pourrait juste être son chien.

- Ou ç'aurait pu être un meurtre. Quelqu'un aurait pu le pousser.

- Peut-être. Je ne peux rien répondre à ça.

- Alors, qu'en est-il Decker ? Comme elle faisait partie des bénéficiaires, elle était là pour la lecture du testament.

- C'est vrai.

- Et c'est là qu'elle a découvert sa position sur la liste. À ce stade, elle était déjà assise sur une vingtaine de millions de dollars. Elle a encaissé le chèque le lendemain. L'argent dépensé pour les services d'un tueur expérimenté ne représentait rien pour elle si elle savait qu'elle allait recevoir des centaines de millions en plus. Donc, la question est simple. Descendrait-elle le reste d'entre eux pour obtenir cet argent ?

- Vous réalisez à quel point ça semble illogique ? Ça voudrait dire tuer huit personnes, la laissant comme seule bénéficiaire. Pamela est seulement stupide quand il s'agit de gérer son argent, Jennifer. Sinon, elle est intelligente. Les gens le savent. Elle est allée à Yale, pour l'amour de Dieu. Elle a un diplôme de droit, même si elle n'a pas

pratiqué depuis qu'elle est avec Kenneth. Elle n'est pas idiote et personne ne la considère ainsi. Si elle faisait quelque chose comme ça, tous les doigts seront pointés sur elle. C'est trop évident. Elle ne le ferait pas.

- Voici comment je vois les choses. Je pense qu'elle a une ouverture justement parce que c'est tellement évident. Si elle est réputée être si foutrement intelligente, l'hypothèse serait qu'embaucher quelqu'un pour tuer les gens avant elle dans le testament n'est pas quelque chose qu'elle ferait. Les gens la défendraient. Des gens riches. Des amis de Kenneth. Des gens qui monteraient à la barre des témoins et riraient devant l'absurdité de tout cela parce sachant qu'elle ne ferait rien de si flagrant. Si ça allait jusqu'au procès, ce qui serait le cas, la défense utiliserait cet argument, qui, franchement, est puissant. Je pense qu'elle gagnerait.

- Pas moi.

- Beaucoup de tueurs s'en tirent, Eliot. Je pense que Pamela serait l'un d'eux. Quoi qu'il en soit, merci pour votre temps. Permettez-moi de préciser quelques petites choses pour finir et je resterai en contact pour le portrait. Vous avez été bien ce soir. J'apprécie la franchise et de l'information. Si la moindre question se pose, je pourrais avoir besoin de vous rappeler, mais votre temps sera bien dépensé. Je vais faire un travail formidable pour vous. Vous avez perdu un peu de votre poids dans cette ville quand Miller est mort, mais le portrait adéquat vous aidera à le récupérer.

Il ne dit rien, probablement, pensa Marty, parce que ça faisait mal d'entendre que sa position à Manhattan avait décliné. La ligne fut coupée et il entendit Jennifer se déplacer vers la porte du bureau, contre laquelle elle s'appuya.

- Tu penses à quoi ? demanda-t-elle.

- Je ne suis pas sûr à propos de Decker.

- C'est tiré par les cheveux, j'en suis consciente. Je voulais juste voir jusqu'où il irait avec ça.

- Mais je ne l'exclus pas non plus. Ta démonstration était extrême, mais également plausible. Et parce que c'est extrême, ça renforce ton argument. Elle aurait conscience d'être la principale suspecte si elle embauchait quelqu'un pour descendre le reste de la famille Miller. Sa défense présenterait des témoins de moralité de poids qui la soutiendraient comme étant une personne merveilleuse, aimante, intelligente qui avait aussi exercé le droit autrefois. En raison de ses études, elle aurait su comment ça tournerait pour elle si elle menait ce projet à bien. La défense utiliserait ceci à son avantage. Si j'étais juré, je me demanderais aussi pourquoi une femme aussi intelligente, venant du milieu qui est le sien, ferait quelque chose d'aussi manifestement stupide. À moins que l'accusation puisse présenter des

preuves évidentes contre elle, telles qu'une grosse somme d'argent reliée à un compte mystérieux, qui renforcerait l'idée qu'elle avait embauché un côté assassin, je serais de son côté. Malgré tout ce que Carr m'a dit ce matin, que ce sont les enfants de Miller qui veulent la mort de Camille et Emma, il est possible que ce soit Pamela Decker. Peut-être que c'est elle qui a engagé Carr. Peut-être qu'il utilise les enfants Miller pour se débarrasser de moi parce qu'il ne veut pas révéler la vérité. Ce que nous devons faire, c'est soit la rencontrer soit lui parler. De préférence la rencontrer pour avoir une meilleure idée de qui elle est.

- J'ai son portable.

- On appellera dans une minute. D'abord, passons en revue les autres possibilités. On m'a dit ce matin que tous les enfants Miller avaient décidé de descendre Camille, mais ce n'est pas nécessairement vrai. J'aurais pu être induit en erreur. Peut-être qu'une personne dans le clan Miller a embauché Carr, sachant que même une partie de la fortune de leur père, divisée en six, suffirait à les mettre à l'abri pour la vie. Ou il pourrait s'agir de deux frères et sœurs œuvrant ensemble. Ou trois. Ou quatre. Merde, tous les six. Qui sait où ça s'arrête ? Il y a trop de possibilités.

Son téléphone satellite sonna. Il regarda le numéro et répondit. Mike Hines.

- Je pense qu'on a quelque chose sur Camille Miller, dit-il. Un de nos gars a vu quelqu'un qui lui correspond à Brooklyn. Elle était avec un homme. Sac marin en bandoulière sur l'épaule. Il a dit être sûr à quatre-vingt-dix pour cent qu'il avait identifié son visage, mais que ses cheveux ne sont plus noirs. Elle avait une capuche rabattue sur la tête, mais il a assez bien vu ses cheveux pour savoir qu'elle est maintenant blonde.

- Alors, elle s'est teint les cheveux. Et elle porte une cagoule avec cette chaleur. Nous savons que Camille était une tueuse. Les tueurs changent d'apparence quand ils sont sur le point d'agir. Il y avait quoi dans le sac ?

- Probablement des armes.

- Qui est le gars qui était avec elle ?

- Probablement de l'aide.

- J'ai offert une récompense pour des preuves tangibles. Est-ce que votre homme en a ?

- Il a essayé de sortir son appareil, mais c'était trop tard.

- Dis-lui que si ça mène à quelque chose, je le dédommagerai de toute façon. S'il pouvait continuer à garder un œil sur elle, j'en serais reconnaissant.

- C'est fait.

- Il y a une raison si Camille n'est pas rentrée à Paris, Mike. Elle

prépare quelque chose. Nous savons où vivent tous les Miller. Je vais t'envoyer leurs adresses par e-mail.

- Dans quel but ? Si tu veux que je mette un homme sur chaque maison, je vais avoir besoin de quelque chose de concret pour le justifier, Marty. On est à sec, pour le coup. Tu le sais bien. Qu'est-ce que tu as ?

- Qu'est-ce que je n'ai pas ? Ma famille a été enlevée. J'ai été menacé ce matin. Ma femme a été menacée. Les Miller sont associés à ça depuis le début.

Par leur nom uniquement. Les Miller sont des rois dans cette ville. Le chef voudra savoir si tu as des preuves directes que c'était eux. Tu sais que c'est la question qu'il va poser. Je veux t'aider, mon pote, mais tu sais que c'est impossible, sauf si tu peux lier ceci directement à eux. Tu peux ?

Il ne le pouvait pas. Il n'avait pas traité avec un Miller. Juste avec Carr, qui avait affirmé travailler pour les Miller. À part ça, il n'avait rien.

- Je comprends. Je serai en contact si les choses changent.

- Je suis désolé.

- J'apprécie ton aide.

Il raccrocha et regarda Jennifer.

- Je n'attendrai pas jusqu'à demain matin.

- Je sais.

- Ils ont ma famille. Ils ont une possible identification de Camille portant un sac et marchant avec un homme qui pourrait être son complice. Quoi qu'il se passe ça sera ce soir.

Il pouvait voir l'inquiétude sur son visage, mais cette fois ça ne le dissuaderait pas.

- Est-ce que Hines va t'aider ?

- Si j'ai besoin de lui, il sera là pour moi.

- Moi aussi, que tu aies besoin de moi ou pas. Si tu vas là-bas pour faire ce que je sais que tu vas faire, je viens avec toi.

Il était sur le point de répondre par la négative quand son e-mail sonna avec un "ding" aigu. Il se tourna vers son ordinateur et vit qu'il s'agissait d'un message de Roz, son contact au FBI. Plus tôt, il lui avait envoyé la séquence vidéo de l'homme en train de prendre des photos de Kenneth Miller qu'on sortait de sa maison dans un sac mortuaire. Le film était trop flou pour qu'ils voient qui c'était. Il avait demandé à Roz d'amener les images à la plus haute qualité qu'elle pouvait fournir. Il ouvrit le mail et téléchargea les vingt-six images en pièces jointes. Dans une note, Roz lui disait d'accorder une attention particulière aux photos vingt et un à vingt-six. Il les ouvrit et commença à les passer en revue avec Jennifer.

La première montrait l'homme qui prenait des photos de Miller

qu'on évacuait de sa maison.

- Tu le reconnais ?

- Non.

- Moi non plus.

D'autres photos. Maintenant, traversant la foule, il y avait l'homme à qui on avait passé le téléphone portable. Chacun le reconnut en le voyant.

- C'est le gars que tu as tabassé dans la limousine aujourd'hui.

- Il a meilleure allure avec la mâchoire intacte. Donc, on a déjà une réponse. Les hommes de Carr étaient sur les lieux.

Ils firent défiler les autres photos et le regardèrent couper à travers la foule. Arrivés à la vingt-et-unième photo, ils s'arrêtèrent. Ce que Roz avait capturé qu'aucun n'aurait pu voir sans elle, c'est que l'homme avec le portable n'était pas parti avec.

Il l'avait glissé à un autre homme.

Marty cliqua sur les photos. Avec des cercles rouges, Roz avait indiqué le moment où le téléphone cellulaire changeait de main. L'image était si claire, qu'on ne pouvait se tromper sur celui qui prenait le téléphone. Pourtant, étant donné que Marty avait seulement vu des photos de cet homme sans l'avoir jamais rencontré en personne, il demanda à Jennifer si c'était bien celui à qui il pensait.

- C'est lui, dit-elle.

- Il a pris le téléphone.

Elle s'assit dans le fauteuil à côté de lui, abasourdie.

- De toute évidence, il fait partie du truc, dit-elle.

Marty cliqua jusqu'à la dernière photo. Sauvegarda, cliqua à nouveau sur la série. Sur la photo finale, l'homme avait déjà glissé le téléphone dans la poche de son pantalon. À ce stade, son corps était juste assez tourné pour que son visage soit éclairé par la lumière du soleil.

- Je ne l'ai jamais rencontré. Aucun doute sur le fait que c'est lui ?

- Aucun, reprit Jennifer. Je reconnaîtrais Eliot Baker n'importe où. C'est lui. C'est ce fils de pute que je viens d'avoir au téléphone. Il travaille pour Carr. Ou Carr travaille pour lui.

- Peu importe, déclara Marty.

- Ils bossent soit pour les Miller soit pour Pamela Decker.

Il se leva.

- Il est temps de le découvrir.

CHAPITRE VINGT-SIX

Avant de partir, Marty imprima les photos que Roz lui avait envoyées et les plaça dans l'ordre sur le bureau au fur et à mesure qu'elles sortaient de l'imprimante.

- Tu as appelé Baker chez lui ? demanda-t-il à Jennifer. Ou bien fait-il partie de ces gens qui restent au bureau jusqu'à minuit ?

- Chez lui, répondit Jennifer.

- Où vit-il ?

- Soixante-dix-neuvième Ouest.

- Le quartier est sympa.

- Miller payait bien.

- Ou il était surfacturé. Quelle est l'adresse exacte ?

Elle lui donna.

- Cherche la sur Google Map. Elle est incroyable.

Marty fit surgir l'image à l'écran.

- Une bâtisse double, en grès. Et chère. La sienne est de quel côté ?

- Il possède l'ensemble du bâtiment, mais il vit dans celle de droite.

Il la regarda.

- Comment tu sais ça ?

- Quand Miller est mort, j'avais besoin d'un témoignage de Baker, donc je l'ai appelé et il m'a dit de venir chez lui. L'immeuble est renversant. Sept étages avec ascenseur privé. C'est le genre de maison dans laquelle tu ne peux pas t'empêcher de faire des commentaires, ce que j'ai fait. Il a dit qu'elle était trop grande pour juste lui et sa femme, alors il loue la partie gauche.

- Tu débordes d'informations.

- C'est mon métier.

- Voici ce que nous allons faire. Nous allons emmener ces photos chez Eliot Baker et le confronter à elles. Ensuite, nous allons le menacer avec jusqu'à ce qu'il balance tout. Qu'il travaille pour Carr ou que Carr travaille pour lui n'est pas le problème. C'est la même chose pour moi. Je veux juste la vérité. Étant donné qu'il est mouillé avec Carr, il sait que cet homme retient ma famille et il sait où ils sont.

Il se retourna, glissa sa main dans son sac, et en retira son arme et trois chargeurs.

- Allons voir.

En quittant l'immeuble, Marty inspecta rapidement les environs avant d'aller jusqu'au coin de la rue leur trouver un taxi.

L'appartement des Chen était situé au coin de la 72^{ème} et de Park Avenue. C'était en grande partie un quartier résidentiel et à cette heure de la nuit, les rues étaient généralement calmes, comme elles l'étaient maintenant.

Il ne vit rien qui l'alarma. Juste un jeune couple, main dans la main, qui fumait en remontant la Soixante-Douzième. Plus bas dans Park, une femme âgée marchait dans leur direction avec des sacs dans les mains. Il ne remarqua personne en train d'attendre dans une voiture. Finalement, il avait bien fait de retirer la puce implantée dans son épaule.

Au moins jusqu'à ce qu'ils se demandent pourquoi la puce ne bougeait pas. C'est à ce moment-là qu'il aurait un problème sur les mains, mais pas s'il en terminait ce soir.

Quand le taxi ralentit à côté d'eux, tous deux y montèrent et Marty donna au chauffeur l'adresse de la maison de Baker. En s'adossant au siège, il sentit son arme coincée derrière son dos, cachée par sa chemise sortie du pantalon. Même par cette chaleur, le métal était froid contre sa peau. Il baissa la fenêtre et laissa l'air humide de la nuit se précipiter à l'intérieur tandis que le taxi traversait Manhattan.

Depuis qu'il savait que sa famille avait été enlevée par Carr, il avait réussi à contrôler la plupart de ses émotions. Le contrôle et la concentration étaient ce dont il avait besoin, alors il se reposait sur eux en dépit de l'inquiétude et du souci qui menaçaient de le faire dévisser. Ces éléments étaient toujours présents, mais il ne pouvait pas leur laisser le champ libre. Les gens qui avaient ses enfants, Gloria, son mari et les Moore étaient des professionnels. Pour entrer dans l'arène, il avait besoin d'être au sommet de son art.

Jennifer se pencha vers lui pour prendre sa main. Elle regardait loin de lui, à travers la fenêtre sur sa gauche, mais sa main serrait la sienne au point qu'il pouvait sentir son pouls. Aucun ne savait comment Baker allait réagir quand ils arriveraient chez lui à l'improviste, mais ils avaient un plan et étaient prêts à le mettre à exécution. Est-ce que ça allait bien se passer ? Qui pouvait le dire ? Quand quelqu'un est impliqué dans l'assassinat d'une autre personne, tous les paris sont ouverts et chacun d'eux le savait.

- Je t'aime, dit-il.

- Oh, Marty.

- On va s'en sortir.

- Je t'ai ralenti. Tu avais raison depuis le début. On aurait dû

avancer. On aurait pris d'assaut la maison de chacun des Miller, peu importe si Carr ou ses sbires étaient là, pour voir s'ils avaient ta famille. On aurait pu y arriver. On n'aurait pas dû perdre notre temps à collecter des informations. Je me suis mis sur ton chemin. Je ne peux pas te dire à quel point je suis désolée.

- Je ne suis pas d'accord. Les infos qu'on a recueillies nous emmènent au bon endroit. Au début, je voulais affronter les enfants Miller chez eux. Mais tu avais raison. Si Carr travaille pour eux, ses hommes m'attendent probablement là-bas. Anticipant ma venue. Ça aurait pu se passer de mille manières. Ça aurait pu être fatal. Mais grâce à toi, nous avons maintenant une piste en béton armé. Nous allons obtenir quelque chose de Baker. Il va nous conduire à Gloria, aux enfants et au reste d'entre eux. Il n'aura pas le choix. En attendant, on a mis tous les atouts dans notre jeu. Tu es celle par qui c'est arrivé. Ton instinct disait vrai.

- Je ne sais pas. Je l'espère.

- Gloria est beaucoup de choses, mais avant tout, c'est une combattante. Elle fera tout pour protéger nos filles. Les Moore sont nos meilleurs amis. Ils connaissent les risques depuis des années, quand nous leur avons demandé de nous aider si jamais nous en avions besoin. Et Jack ? Aussi prétentieux qu'il soit, il est OK. Il y a de l'espoir là-bas. À défaut d'autre chose, c'est un leader né, parce que c'est ce genre de types qu'ils sont censés produire à Harvard. Mais Gloria l'est aussi, et elle n'a pas eu besoin de Harvard. Ensemble, où qu'ils soient, ils contrôlent peut-être tout ça d'une manière que nous ne connaissons pas.

- Je suis inquiète pour Beth et Katie.

- Beth et Katie sont des enfants et elles sont probablement mortes de peur. Elles écouteront leur mère. Elles resteront près d'elle. Tant qu'elles font ce que Gloria leur dit, tout ira bien pour elles.

CHAPITRE VINGT-SEPT

Dans l'obscurité qu'elle avait créée, Beth Spellman attendait.

Elle gardait les yeux fixés sur la fenêtre tout à droite et attendait que le tireur s'en écarte et saisisse le silencieux de son arme, où qu'il soit, avant d'agir.

Elle sentait qu'il les regardait - des taches vertes, oranges au milieu. C'est comme ça qu'il les avait appelés quand le nouvel homme était arrivé, le vieil homme qui parlait avec cet air de sophistication qui manquait aux autres. Quand le tireur tourna la tête de sorte à être de profil, elle put voir les lunettes qu'il portait, qui ressemblaient à ce que portent les aviateurs. Quelque chose qu'elle avait vu dans les films.

- Déplaçons-nous, dit le vieil homme. La rue est calme. Trouvez ce dont vous avez besoin. Ils ne vont nulle part.

Le tireur enleva les lunettes, se leva, s'éloigna. Beth Spellman vit sa chance et la saisit.

- Le côté gauche de l'escalier, murmura-t-elle au groupe. Cachez-vous derrière et utilisez le comme un bouclier. Ensuite, nous irons jusqu'aux toilettes.

- Je n'y vois rien, déclara Barbara Moore.

- Prends ma main, répondit Gloria.

- Pourquoi as-tu brisé cette ampoule ? demanda Jack. - Qu'est-ce qui t'en donnait le droit ?

- Tu aurais pu nous tuer tout simplement, reprit Brian Moore d'un ton tranchant. Tu ne maîtrises rien, Beth. Cesse d'agir comme si c'était le cas.

Mais Beth ne répondit pas. Elle savait qu'elle avait fait une erreur. Une grosse erreur. Elle s'en excuserait plus tard.

S'il y avait un plus tard.

Elle ferma les yeux, consciente qu'elle ne pouvait pas penser comme ça. Elle devait se concentrer. Elle avait besoin de les tirer de ce chaos qu'elle avait créé. Mais les voix dans sa tête ne voulaient pas écouter. Elles étaient là pour se battre et pour la rabaisser, pas pour coopérer. Elles étaient là pour lui rappeler qu'elle n'était qu'une fille de quinze ans, pas une adulte, et donc incapable d'avoir le type de pensée rationnelle nécessaire dans une situation aussi grave que celle-ci. Elle se demanda si elles avaient tort, essaya de repousser ses doutes, mais elle n'y parvint pas.

Je peux le faire.

Tu ne peux pas.

Si, je peux.

Tu as merdé.

Nous ne sommes pas encore morts.

Tu pensais sincèrement pouvoir y arriver ? Tu as sérieusement pensé que tu pourrais être aussi douée que ton père ?

Je peux l'être.

Tu ne l'es pas et tu le sais.

Nous ne sommes pas encore morts.

Attends un peu, ma fille.

Mais il n'y avait pas le temps d'attendre, bien qu'il y ait quelques éléments en leur faveur. Elle connaissait cette extrémité du sous-sol mieux que quiconque, sa mère mis à part. Les toilettes étaient droit devant eux. Ses yeux commençaient à s'adapter à l'obscurité et elle pouvait voir la porte plus claire devant elle. En revanche, elle ne pouvait pas dire si les toilettes étaient assez grandes pour que tout le monde y entre. Et s'ils ne pouvaient pas y entrer, Brian Moore avait raison. Probablement que son action venait de coûter la vie à certains d'entre eux. Cette seule pensée revenait à ouvrir une fenêtre à travers laquelle une marée de doutes venait refluer.

Tu es une meurtrière.

Je n'avais pas le choix. Personne n'agissait. Je devais faire quelque chose.

Tu n'avais pas besoin de le tuer.

Je devais faire quelque chose.

Non. Tu n'avais pas le droit.

J'avais parfaitement le droit. Ma vie aussi était en danger. Elle l'est toujours. Ta mère aurait fait quelque chose. Les Moore. Jack.

Sauf qu'ils n'ont rien fait. Ils sont juste restés assis là. Personne ne faisait rien. J'ai vu ce qui ressemblait à un marteau sur l'établi. J'étais sûr que c'était un marteau. Je savais que je pouvais l'attirer. Et ça a marché. Je l'ai tué. C'est vrai - tu l'as tué. Et regarde où vous en êtes maintenant. La maison est entourée d'hommes. Tu les as mis en rogne. Deux des leurs sont morts à cause de toi. Ils vont tous vous descendre à cause de ça. Tu as tué tout le monde, y compris ta mère et ta sœur. Tout est de ta faute, Beth. C'est toi qui les as tués.

Au-dessus, quelqu'un avait ouvert une porte, puis l'avait claquée. Bruits de pas sur le sol.

- Écoutez, dit-elle.

Du métal qu'on fait glisser sur du bois. Probablement une table. Pas de voix. Pas de bruits de pas. Et puis elle entendit Katie reprendre son souffle. Beth regarda en bas et vit sa sœur regardant vers la fenêtre tout à gauche.

Le visage d'un homme s'y dessinait.

Le groupe fit un pas en arrière vers l'escalier, mais Beth resta sur sa position. Pouvait-il les voir dans le noir ? Il aurait pu s'il portait les mêmes lunettes que l'autre, mais ce n'était pas le cas. Elle réussit à voir ça. Mieux encore, il pointait le visage dans la mauvaise direction, légèrement tourné vers la droite, où ils n'étaient pas. Il semblait qu'il ne pouvait pas les voir.

Mais il y arrivera si on se rapproche.

Des pas au-dessus d'elle. Une porte qui claque. Des gens qui parlent à l'extérieur, où que ce soit. Où étaient-ils ? Toujours dans Manhattan ? L'un des arrondissements ? Elle n'en avait aucune idée. Probablement le New Jersey. Peut-être Brooklyn ou le Bronx. Un lieu plus tranquille que le centre-ville même. Elle n'avait aucune notion du temps ni du lieu ni de la raison pour laquelle elle avait un moment pensé pouvoir arranger ça. Elle avait agi par instinct. Elle avait tué cet homme par instinct. Elle voulait sa mort parce qu'elle voulait son fusil. Elle avait les deux, mais maintenant leur situation était pire qu'avant et tout ça à cause d'elle.

Qu'est-ce que j'ai fait ?

Quand l'homme à la fenêtre de gauche mit ses mains contre la vitre pour se protéger de la lumière du réverbère, elle sentit un éclair de terreur paralysante la traverser. Maintenant, on aurait dit qu'il les regardait.

Elle resta immobile.

Que ferait Papa ?

Il ne tirerait pas. Au lieu de ça, il mettrait tout le monde à l'abri, d'une manière ou d'une autre. Les mettrait en lieu sûr. Les amènerait à un endroit où ils auraient une espèce de protection. Ensuite il envisageait un plan. Il attendrait. Le moment venu, il frapperait.

Les toilettes.

- Maman, dit-elle.
- Quoi ? Sa voix était tendue. Brusque. Effrayée, et en colère.
- J'ai besoin que tu amènes tout le monde aux toilettes. Tu les as vues tout à l'heure ? Tu sais où elles sont ?
- Je sais où elles sont, Beth.
- Tu les vois là ?
- Moi je les vois, dit Jack.
- Tu les vois, Maman ?
- Oui.
- Il faut mettre tout le monde dedans.
- Il y a un homme à cette fenêtre, déclara Barbara Moore. Si nous nous déplaçons, il va nous voir et il va nous tirer dessus.
- Il n'a pas de silencieux. J'ai vu son revolver - il n'y en a pas. Ils ne tireront pas sans ça, surtout pas dehors, là où il risque d'être entendu

et d'attirer l'attention. Nous devons faire vite.

- Je ne vois rien, dit Katie.

- Je te tiens, répondit Gloria. Ne t'inquiète pas.

- On n'a pas le temps, reprit Beth. Vous l'avez entendu là-haut. Il a le silencieux maintenant. Nous devons aller dans ces toilettes. Ça nous offrira un mur de protection. Ensuite, on s'occupe d'eux.

- Vraiment ? dit Jack. Parce que silencieux ou pas, que l'homme regarde droit vers nous. Il nous tuera si nous bougeons.

- Je ne pense pas qu'il va le faire, affirma Brian Moore. Beth a raison. Ils ne peuvent pas prendre le risque de tirer un coup de feu depuis la rue, peu importe où nous sommes. Quelqu'un appellera la police. Les flics seront là en quelques minutes. Ils ont besoin de silencieux et il est en train d'arriver.

- Tout le monde à l'extrême gauche, dit Beth. Dépêchez. Restez hors de la lumière. Faufilez-vous et entrez dans les toilettes avant qu'il ne soit trop tard.

Tout le monde se déplaça.

À l'extérieur de la fenêtre au-dessus d'eux, l'homme les regarda et se retourna. A travers la vitre, ils l'entendirent : Où est Dan ? Ils se déplacent en direction des toilettes.

- Courez, dit Gloria.

Ils coururent.

Beth chercha la poignée de la porte, s'attendant à la trouver verrouillée, mais elle ne l'était pas. Au lieu de ça, elle s'ouvrit. Le soulagement qui la parcourut à ce moment-là était aussi fort qu'il était passager, parce que quand elle regarda à l'intérieur et finit par voir les toilettes, elle comprit qu'ils ne pourraient pas tous y entrer. C'était trop petit. Une simple boîte avec une antiquité en guise de WC au centre. Pas de lavabo. Juste un WC.

Elle poussa sa mère et Katie à l'intérieur, les entendit dire à quel point c'était serré.

- Prends Katie sur tes épaules, dit Beth.

- Impossible. Le plafond est trop bas.

- Alors, prends-la dans tes bras, putain.

Barbara Moore y entra, se mit debout sur la cuvette au moment où la fenêtre à côté d'eux explosa. Le bruit fit crier Katie alors que Jack se glissait à l'intérieur. Son fusil cogna contre la porte dont Beth se servait comme bouclier et elle attendit qu'ils manœuvrent pour que Brian Moore, le plus grand du groupe, puisse rentrer.

Mais ça n'arrivait pas.

Il n'y avait pas la place.

Elle leva les yeux vers Moore et lut la défaite sur son visage pile quand une balle traversa le haut de la porte et la fit voler en éclats. De surprise et de peur, Beth s'abaissa tandis que Moore se tournait vers la

fenêtre pour riposter, mais il était en retard. Le son d'un autre coup de feu étouffé siffla dans la pièce, il resta immobile un instant, le revolver tomba de sa main, puis il s'effondra à genoux avant de tomber sur le côté.

Barbara Moore prit son souffle pour hurler, mais le peu de raison intacte en elle dut la saisir parce que le cri se transforma plutôt en un lourd sanglot qui enflait.

- Aidez-le, dit-elle. Aidez-le, quelqu'un, je vous en prie.

Beth baissa les yeux vers Moore, dont la respiration était devenue sifflante. Il n'était pas mort. La balle avait dû le frapper à la poitrine et toucher un poumon. Percé un poumon. Ça ressemblait à un coup de sifflet dès qu'il prenait une respiration. Elle saisit Jack par le bras et lui a dit d'appuyer sur la plaie.

- Reste baissé. Utilise la porte comme protection.

- La porte mon cul, Beth. Regarde le haut. Ils utilisent des balles à tête creuse. Nous n'avons aucune chance.

Elle refusait de croire que c'était vrai. Mais de la façon dont Brian était tombé, sa tête et une partie de son torse ressortaient par la porte. Pour l'achever, le tireur n'avait qu'à viser la tête et envoyer le message qu'ils ne plaisantaient pas.

Elle n'avait qu'une seule chose à faire.

Avec son arme à la main, Beth Spellman s'enfuit à travers la pièce, l'obscurité l'avalant jusqu'à ce qu'on ne puisse plus la voir, malgré les cris de sa mère pour qu'elle revienne. Les bras tendus devant elle, elle trébucha une fois sur le sol en terre battue et se redressa juste au moment où elle passait l'escalier et la porte du sous-sol qui s'ouvrait au-dessus d'eux.

CHAPITRE VINGT-HUIT

Le taxi tourna à droite sur Columbus Avenue et continua sur un bloc avant de devoir s'arrêter à un feu rouge à l'intersection de la 73^{ème}. Six blocs jusqu'à la 79^{ème}, puis encore plusieurs avant d'arriver à la maison de grès d'Eliot Baker, qui était juste en-dessous de Riverside Drive et du parc.

S'ils avaient une série de feux verts, ils pouvaient y être en dix minutes. Mais si le monde décidait de se liguer contre eux -et à ce stade, Marty s'attendait à ce qu'il le fasse- une distance aussi courte pourrait leur prendre jusqu'à vingt minutes avec un trafic dense.

La bonne nouvelle, c'est qu'il ne semblait pas l'être. Bientôt le taxi remontait l'avenue avec des soubresauts, le vent les fouettant par les fenêtres ouvertes et leur agitant leurs cheveux comme si - ironiquement- ils n'avaient pas le moindre souci au monde. Le conducteur coupa sur la 79^{ème} et très vite elle apparut : la demeure d'Eliot Baker, légèrement plus impressionnante en vrai qu'elle n'apparaissait sur l'image floue de Google Map.

Sur le trottoir quelques personnes, qui se tournèrent vers le taxi s'approchant d'eux. Un groupe de types qui traînait par une chaude nuit d'été. Il faisait trop sombre pour distinguer l'un d'entre eux. Marty voulait se retrouver seul avec Jennifer avant d'approcher de la maison, il demanda donc au chauffeur de les déposer au bout de la rue.

Le taxi passa en roulant devant les hommes, qui se retournèrent pour les regarder passer, mais comme ils se tenaient dans l'ombre, l'obscurité empêchait de voir leurs visages. Étaient-ce des hommes de Carr ? Probablement pas. Les hommes de Carr étaient avec sa famille, Jack et les Moore. Certains étaient également à la recherche de Camille. Pourtant, comme Carr et Baker étaient de mèche, il valait mieux jouer la sécurité et considérer qu'ils faisaient partie de «l'armée» de Carr, vraisemblablement financée par les Miller.

Le taxi s'arrêta, Marty tendit un billet de cinquante à l'homme et ils sortirent côté droit.

- Attendez, dit le chauffeur. - Il y a de la monnaie.
- Gardez tout, répondit Marty.
- J'adore ce quartier, dit l'homme, et il repartit.

Seul sur le trottoir, Marty et Jennifer répétèrent le plan décidé plus tôt, puis commencèrent à marcher vers la maison de Eliot Baker. Les hommes qui étaient là auparavant avaient disparu, ce qui fit faire

une pause à Marty. Pourquoi étaient-ils partis ?

- Tu as vu ces hommes plus tôt ? demanda-t-il à Jennifer.

- Oui

- Où sont-ils maintenant ?

Elle regarda dans la rue.

- Pas ici.

- Tu disais que Baker loue l'autre moitié. Ils pourraient être là-bas, ils pourraient être avec Baker ou ils pourraient vivre dans une des maisons de chaque côté de Baker. Ouvre grand tes oreilles.

Comme il disait cela, un homme et une femme sortirent de la maison à gauche de celle de Baker et, en riant, ils commencèrent à descendre la rue. L'homme héla un taxi, ils se glissèrent à l'intérieur et alors que la voiture leur passait devant, Marty aperçut le visage de l'homme, éclairé par la lumière de son téléphone portable. La trentaine. Blond. La tête de la femme sur son épaule.

- Une fête ? demanda Jennifer.

- Peut-être. Sois juste prudente en frappant à la porte. Il ne me verra pas, mais je serai à côté de toi.

Ils montèrent le grand escalier sur le côté droit de la maison. Jennifer appuya sur la sonnette et attendit. Il était tard, mais étant donné que Baker travaillait avec Carr, il pouvait s'attendre à être interrompu à n'importe quel moment.

Sa voix parvient de derrière la porte :

- Qui est-ce ?

- C'est Jennifer Spellman, Eliot. J'ai quelques questions en plus à vous poser.

- Pourquoi n'avez-vous pas appelé ?

- Parce que j'ai besoin que vous identifiiez quelqu'un dans une photo pour moi. Deux minutes et je suis partie.

Il dit quelque chose qu'aucun d'eux ne put entendre, il y eut une pause, puis il commença à déverrouiller la porte. Marty attrapa son arme, la tenant vers le bas et se tenant aussi loin dans l'ombre que possible. Quand la porte s'ouvrit, Jennifer fut baignée d'une lumière blanche et froide. Elle tenait une enveloppe en papier kraft. Il attendit qu'elle tape du doigt sur sa cuisse, son signal pour lui signifier qu'Eliot Baker ne semblait pas armé.

- J'aurais préféré un appel, déclara Baker.

Tap, tap.

Elle leva l'enveloppe.

- Et j'aurais préféré qu'on me dise la vérité.

- Qu'est-ce que ça veut dire ?

- Laissez-nous entrer, dit Marty qui sortit de la pénombre et fit face à Baker avec son arme. Vous savez déjà de quoi il s'agit, mais nous sommes heureux de vous le rappeler.

- Je doute qu'une arme soit nécessaire, dit Baker d'une voix posée. C'était un homme grand et mince, la cinquantaine finissante. Les cheveux argentés. Les yeux bleus. Encore en costume, même si sa cravate était desserrée et son col ouvert.

Il portait des chaussures qui semblaient valoir très cher. Il recula d'un pas dans le couloir alors que Marty entraînait avec Jennifer derrière lui.

- Vous parlez toujours aussi fort ? demanda-Marty.

- Je ne parlais pas fort. Et au fait, qui êtes-vous ?

Haleine chargée de scotch, mais en-dessous, un soupçon d'autre chose. Du parfum. Pas sur lui. Dans le couloir.

- Je m'appelle Marty Spellman.

Il regarda Jennifer.

- Vous avez amené votre mari avec vous ?

- Mon mari est détective privé.

- Et vous êtes journaliste d'investigation. Alors, pourquoi avez-vous besoin de lui ?

- C'est lui qui possède l'arme.

- Et vous pensez en avoir besoin ?

- Oui, tout à fait.

- À cause des ecchymoses sur votre visage ? Votre lèvre fendue ?

C'est ça ?

Elle lui sourit.

- Ça va être amusant, dit-elle.

- Qui est là avec vous ? demanda-Marty.

- Personne.

- À moins que vous ne portiez du parfum, c'est un mensonge.

- Une de mes clientes est partie il y a peu de temps.

- A cette heure de la nuit ?

- Il y a une raison à mon succès, M. Spellman.

- Qui est parti ? demanda Jennifer.

Il la toisa.

- Je crains que ce ne soit confidentiel, Jennifer. Ça n'a aucune incidence sur l'affaire Kenneth Miller et je ne partagerai pas ceci avec vous.

- Comment pouvons-nous savoir qu'il n'y en a pas ?

- Impossible. Vous devez me faire confiance.

- Mais c'est bien le problème, Eliot. Nous n'avons pas confiance en vous.

Ses traits restèrent calmes et figés. En dépit de la situation, son regard était calme et déterminé.

- Et vous êtes arrivés à cette conclusion à cause ...

Elle leva l'enveloppe.

- À cause de ce qu'il y a là-dedans.

- Et qu'y a-t-il là-dedans ?

- Une surprise, dit-elle. En tout cas pour nous. Pas pour vous.

- Pourquoi ne pas passer au salon et y jeter un œil ? demanda Marty. Ou peut-être un des salons ? Peut-être votre bureau ? Ou l'une des dizaines de pièces que vous avez dans cette baraque ?

Il regarda l'espace autour d'eux, propre et moderne, ce à quoi il ne s'attendait pas. L'extérieur du bâtiment s'affichait comme clairement victorien, mais Eliot Baker avait transformé l'intérieur en espace presque clinique et sans émotion. Des murs blancs. Des lignes droites. Un sol brillant de marbre blanc s'étirant dans toutes les directions.

- Choisissez la pièce et nous parlerons de ce qu'il y a dans l'enveloppe.

Rien ne l'ébranlait. Eliot Baker se contenta de hausser les épaules et fit un mouvement vers la salle à côté d'eux, ce qui suggéra à Marty que quelqu'un pourrait être dans la maison avec lui. Il prenait tout cela trop calmement. L'odeur de parfum était trop fraîche. Si quelqu'un était là, alors où ? Avec ou sans arme ?

- Nous pouvons nous asseoir là-bas, dit Baker.

- Vous passez devant, déclara Marty.

Baker regarda l'arme de Marty.

- Est-ce vraiment nécessaire ?

- Ça l'est.

- Besoin de compenser pour quelque chose ?

- Pas vraiment, répondit Jennifer.

Ils entrèrent dans une pièce aux meubles profilés de cuir blanc renforcé de chrome, l'éclairage encastré dans les plafonds blancs, des tables en verre de chaque côté des canapés et en guise de touche de couleur inattendue, des rideaux de soie rouge aux fenêtres.

Un piano à queue blanc était dans le coin gauche de la pièce, couvercle fermé. Pas de photos dessus ni ailleurs dans la pièce. C'était comme si Baker l'avait dépersonnalisée. Le tabouret de piano était également blanc, mais il était équipé d'un coussin de la couleur exacte des rideaux. La salle abritait quelques peintures, toutes réalisées dans des couleurs allant de gris au noir.

Deux canapés se faisaient face au centre de la pièce, séparés par une table en verre, sur laquelle se trouvait un livre sur l'architecture moderne. Ils s'assirent en face de Baker, qui croisa les jambes au niveau du genou et joignit ses mains sur ses genoux. Avec sa chevelure argentée, son costume gris et sa cravate rouge, il a complétait

l'ensemble autour de lui.

- Où étiez-vous quand Kenneth Miller est mort ? demanda Marty.

- Ici. Jennifer le sait. Elle m'a demandé un témoignage. Elle est venue et l'a obtenu.

- Où étiez-vous quand ils ont sorti le corps de Miller de chez lui ?

Baker regarda l'enveloppe, que Marty avait jetée sur la table. Il ne répondit pas parce qu'il savait que c'était inutile. Il hocha la tête vers l'enveloppe en papier kraft.

- Puis-je ?

Marty guettait le moindre signe de mouvement dans la maison.

- Allez-y.

Baker prit l'enveloppe et en sortit les photos. Il parcourut chacune attentivement pendant que Marty continuait d'écouter si quelque chose - un son, un soupçon de perturbation dans l'air - pourrait lui donner un indice quant au fait qu'ils n'étaient pas seuls. Son arme, sur les genoux, était pointée sur Baker. Imperturbable, Baker faisait défiler les photographies. Quand il eut fini, il en choisit une et la leva pour eux. C'était la dernière photo de l'ensemble, celle sur laquelle il levait le visage vers le soleil.

- J'étais là, dit-il.

- C'est un bon cliché de vous, reprit Marty. Pris juste après que vous ayez glissé le portable dans votre poche de pantalon.

- C'est vrai. Et je suis d'accord. J'aime le soleil sur mon visage. Et le costume est impeccable.

- Pourquoi êtes-vous impliqué dans tout cela ? demanda Jennifer. C'était votre ami. Comment pourriez-vous lui faire ça ?

- Pardon ?

- Vous faites partie de tout ça. Vous l'avez trahi.

Il leva un sourcil.

- Vous pensez que je joue un rôle dans tout ça de mon plein gré ? C'est une hypothèse osée, Jennifer. J'ai été approché et on m'a menacé, tout comme votre mari.

- Prouvez-le.

- Je n'ai rien à vous prouver. Kenneth Miller était un de mes amis les plus chers. Je ne l'aurais jamais trahi à moins d'y être obligé. Fin de l'histoire.

- Qui vous y oblige ?

- Vous le connaissez probablement sous le nom de "Carr". Mais ce n'est pas son vrai nom.

- C'est quoi ?

- Je ne sais pas. C'est juste que je suis assez intelligent pour savoir qu'un homme dans sa situation n'utiliserait pas son vrai nom. Trop risqué. Il semble plus brillant que ça.

- Ils détiennent ma famille et mes amis, dit Marty, et il s'arrêta

net.

Il suffisait de prononcer ces mots pour lui retourner l'estomac. Il était inquiet et terrifié à leur sujet. Mais parce qu'il savait que cet homme pourrait avoir des réponses pouvant le mener à sa famille, il écrasa le poids de ces émotions et les repoussa. À l'heure actuelle, outre Jennifer, la seule chose qu'il lui semblait avoir conservé était sa capacité à se concentrer.

- Je le sais, dit Baker. Et j'en suis désolé. Je sais aussi que vous avez la puce, tout comme moi. Je suis désolé pour ça aussi.

Marty fronça les sourcils.

Baker se pencha en avant et son visage s'adoucit un peu.

- Très bien, dit-il. Oh et puis à quoi bon ? Mon temps est écoulé, de toute façon. Je vais jouer. Je vais parler. Mais nous ferons ça tout doux, gentiment afin que nul n'ait la gâchette facile, OK ? Je vais enlever ma veste maintenant. Vous voyez. Je l'enlève juste. Maintenant, je vais enlever ma cravate. Vous voyez ça ? Plus de cravate. Maintenant, le haut de la chemise. Tout le monde est calme ? Bien. Maintenant, je vais me baisser et vous montrer où ils ont mis la puce. C'est dans mon épaule. Vous pouvez voir la marque vous-mêmes. Vous voyez ? Cette petite lueur grise juste là.

Lorsque Marty et Jennifer se regardèrent, Baker se pencha en arrière sur le canapé commença à reboutonner sa chemise. Je suis un homme mort, dit-il, en regardant Marty. Nous le sommes tous les deux.

- Vous savez quelque chose que j'ignore ? demanda Marty.

- C'est logique.

- Quand vous ont-ils approché ?

- Il y a deux mois.

- Qu'est-ce qu'ils voulaient de vous ?

- Au début ? Une preuve de la mort de Miller. Ils savaient qu'étant son avocat, je serais sur les lieux quand j'apprendrais qu'il était mort. Ils savaient que je verrais sa dépouille avant qu'il soit mis dans le sac et emmené. Pour se protéger, ils ont utilisé mon portable pour prendre les photos. Ces types sont paranoïaques. Ils ne voulaient aucun de leurs comptes personnels associé à ces photos. Quand ils sont ont eu les clichés qu'ils voulaient, ils m'ont rendu le portable, je les ai imprimés chez moi et les ai donnés à Carr.

- Comment se servent-ils de vous maintenant ?

- Ils veulent Camille Miller. Ils pensent que parce que j'étais proche de Kenneth je pourrais naturellement savoir où Camille se trouve. Mais je ne sais pas. Personne ne sait jamais vraiment où est Camille. Je leur ai dit ça. Quand ils m'ont enfin cru, ils m'ont demandé comment ils pouvaient la trouver. Je leur ai dit d'embaucher un détective privé.

Le silence emplît la pièce pendant que tous les morceaux s'emboîtaient. Baker fit une pause et sembla prendre une décision.

- Je leur ai donné votre nom, M. Spellman. Au fil des années, vous avez travaillé pour plusieurs de mes clients, toujours pour leur plus grande satisfaction. Je sais que vous êtes bon. Je connais votre réputation. Je pensais que si quelqu'un pouvait trouver Camille, ce serait vous et peut-être qu'ils me laisseraient en dehors de ce pétrin. Mais c'était stupide de ma part. Ils ne laisseront partir aucun d'entre nous. Au lieu de cela, ils vont nous tuer. Nous avons vu leurs visages et pour ça, ils ne nous laisseront jamais en sortir vivants. Nous sommes simplement en train de marquer le pas et franchement, le temps est compté.

* * *

Bien qu'il puisse sentir la rage de Jennifer monter par vagues, pour Marty, il n'y avait aucune raison de se mettre en colère ou même d'y répondre. Ce qui est fait est fait. Maintenant, s'il avait le moindre espoir de retrouver sa famille et ses amis à temps, il devait gérer ça et obtenir les réponses dont il avait besoin. Vite.

- Quand nous sommes arrivés ce soir, il y avait plusieurs hommes devant votre maison. C'était les hommes de Carr ?

- Pas que je sache, même s'ils aiment bien me surveiller. Ça aurait pu, mais j'en doute. Quand ils viennent pour voir si je suis un gentil garçon, ils font savoir qu'ils sont là. D'ordinaire, nous nous asseyons et avons une sympathique petite conversation.

- Avez-vous une idée de l'endroit où ils auraient pu emmener ma famille ?

- Peut-être, mais c'est tiré par les cheveux. Je ne peux pas imaginer qu'il les amènerait là-bas.

- Où ?

- Carr vit en ville. Je présume que vous savez ça.

- Je ne présume jamais de rien, mais c'est logique.

- Hé bien, c'est le cas.

- Super, Eliot. Vous savez où ?

- Je pourrais. Quand ils sont venus me chercher il y a deux mois, c'était le matin et ils m'attendaient dehors. J'ai descendu les escaliers, ils se sont approchés de moi sur le trottoir et m'ont demandé de monter dans leur voiture. Quand j'étais à l'intérieur, l'un d'eux m'a mis une cagoule noire sur la tête et nous avons commencé à tourner dans la ville pendant que Carr m'annonçait tout ce que j'allais faire pour eux. Puis il a reçu un appel. Ça semblait urgent. Il a dit au chauffeur

de le ramener chez lui et à ses hommes de me rentrer la tête entre les jambes pour que je n'aie aucune chance de savoir où il habitait. Mais ce qu'il n'a pas envisagé c'est que si vous avez été dans cette ville assez longtemps - et je suis né ici - vous connaissez les quartiers. Vous connaissez leurs bruits, parfois même leurs odeurs. Je savais déjà que nous roulions vers le Sud quand ils ont mis la cagoule sur la tête. Après cela, nous avons tourné vers l'Ouest, puis à droite, ce qui nous a remis vers le Sud. Quand le conducteur a tourné à gauche pour amener Carr chez lui, et quand il a repris à gauche, j'ai su que nous allions vers le Nord. À ce moment, j'ai pensé que nous étions dans l'East Side. Nous avons roulé pendant probablement une vingtaine de minutes. Pas de détours pour me distraire. Juste tout droit vers le Nord. Puis une autre fois à gauche. Ensuite la voiture s'est arrêtée, la porte s'est ouverte et j'ai entendu ce que Carr n'aurait jamais voulu que j'entende.

- Quoi donc ?

- Une femme, probablement au portable, disant qu'elle était sur la Quatre-vingt-treizième et qu'elle serait bientôt là.

- Est-ce que Carr a réagi ?

- Non. Il était retourné à son portable à ce moment-là. Il est allé environ quinze minutes à l'intérieur avant de revenir. Pendant ce temps, ma tête était maintenue baissée. Mais je sais ce que j'ai entendu et ce que j'ai entendu, c'est que Carr -ou peu importe son nom- vit sur la 93^{ème}.

- C'est principalement résidentiel par-là, dit Jennifer.

- Surtout près du parc.

- Je pense effectivement qu'il habite près du parc, déclara Baker. Je pense que nous avons roulé sur deux blocs avant de tourner à gauche, ce qui nous aurait mis sur la 5^{ème}. On le sait toujours quand on est sur la 5^{ème}. Elle a son propre rythme. Il n'y a pas non plus les limiteurs d'une rue latérale, qui peuvent rendre le trajet chaotique un tour saccadé. Sur la 5^{ème}, c'est relativement fluide, surtout en haut, au-dessus de la 90^{ème}.

- Le parfum que j'ai senti plus tôt. À qui était-il ?

- Pamela Decker.

- Pourquoi était-elle ici ?

- Disons que nous avons eu une petite discussion sympathique.

Il avait évoqué ses rencontres avec les hommes de Carr exactement de la même manière.

- Êtes-vous en train de nous dire qu'elle fait partie de tout cela ?

- Je n'en suis pas sûr. Je pensais vraiment ce que j'ai dit à Jennifer tout à l'heure au téléphone. Descendre huit personnes pour mettre la main sur l'argent de Miller est extrême. Je ne la vois pas faire ça, mais je peux me tromper. L'extrême pourrait travailler en sa faveur. Mettre

les bonnes personnes en position, établir la crédibilité et elle pourrait s'en tirer. Ce qui est étrange, c'est qu'elle m'a rendu visite deux fois les deux derniers jours, alors qu'elle n'était venue ici qu'une fois auparavant. Et c'était il y a des années.

- Pourquoi est-elle passée ?
- Pour discuter du testament.
- Voyons voir. Elle n'est pas satisfaite de sa place sur la liste ?
- C'est un euphémisme. Elle veut le contester. Je lui conseille

d'économiser son argent parce que le juge ne donnerait pas un centime aux propres enfants de Miller.

- Mais c'est à cause de ce qu'il leur a écrit dans la lettre, intervint Jennifer. Ça précise pourquoi il a structuré le testament de cette façon. Il a dit qu'il détestait ses *enfants*, pas Decker. Elle n'a pas été traitée de la même manière. Elle a peut-être l'impression d'avoir une chance.

- D'une certaine façon, c'est le cas. Mais je ne cesse de lui rappeler qu'il est inscrit au dossier qu'elle a reçu vingt millions de dollars en espèces de la part de Miller avant sa mort. Le juge le saurait. Il ou elle dirait que c'était le cadeau de départ de Miller pour elle et qu'elle devrait en être reconnaissante. Fin de l'affaire.

Ça ne me convainc pas, répondit Jennifer.

- Rien ne motive autant quelqu'un que la cupidité, dit Marty.

- C'est vrai, reprit Baker. Mais je persiste à croire qu'elle aurait perdu et je le lui ai dit.

- Ce qui pourrait lui faire envisager des options alternatives.

Comment se sont passées vos deux dernières rencontres ?

- Ce fut intense. Elle est à limite de l'hystérie quand elle est là.

Veut-elle avoir accès à cet argent ? La question ne se pose pas.

Tuerait-elle huit personnes pour mettre la main dessus ? Il haussa les épaules. Qui sait ce que quelqu'un pourrait faire ?

- A-t-elle embauché Carr ?

- Peut-être. Je ne sais pas. Elle n'a jamais laissé entendre qu'elle est impliquée avec lui, mais comme je vous le disais, Pamela Decker n'est stupide que quand il s'agit de gérer son argent. Autrement, elle est intelligente. Et manipulatrice. Elle ne dévoilerait jamais son jeu aussi facilement.

Il les regarda et s'étira, les mains croisées devant lui.

- Ça vous ennuie si je me lève ? Je vous en ai dit le plus que je pouvais. J'ai besoin d'un verre.

- C'est bon, répondit Marty.

Il regarda Baker marcher jusqu'au bar tapissé de miroirs de l'autre côté la pièce. Plus tôt, avec son costume et ses chaussures de prix, il était prêt à en découdre. Ses yeux étaient brillants, ses réponses ciselées.

Mais maintenant que la vérité était sortie, il avait l'air épuisé.

Abattu. Il a attrapé un verre à whisky et se versa un scotch. Qu'il but d'un trait, avant de s'en verser un autre et de le boire tout aussi vite.

Il repoussa d'une main la bouteille de scotch et la remit à sa place, cachée derrière un des deux shakers.

- Si Pamela Decker est avec Carr, elle sait où est votre famille. Je vous ai donné son adresse sur Park et son portable. Utilisez-les si vous en avez besoin, mais faites-le avec prudence. Je vous l'ai dit : je pense que Carr vit quelque part sur la Quatre-vingt-treizième Est. Je vous ai donné tout ce que je peux. Et je suis fatigué. Deux mois de ces conneries, c'est suffisant. Je n'ai aucun moyen de m'en sortir. Et je ne vais pas les laisser me tuer, je préférerais le faire moi-même.

Marty le vit trop tard.

Baker se retourna, une arme à la main. Pas pointé vers eux. Au contraire, il la porta à sa tête tout en maintenant la paume de son autre main face à eux, s'efforçant de suggérer qu'il ne leur voulait aucun mal.

Jennifer en eut le souffle coupé.

Marty se leva.

- Ne faites pas ça, lui dit-il.

Mais Baker avait pris sa décision. Elle se lisait sur son visage, désormais devenu un mélange de désespoir et de détermination.

- Vous n'avez pas à voir ça, reprit-il. Ça ne sera pas beau à voir. Pourquoi rester pour regarder ? J'ai le droit de m'en sortir comme je l'entends. Partez, simplement.

- Il y a d'autres façons de s'en sortir, Eliot, déclara Marty. Nous pouvons gagner.

- Non, c'est impossible, M. Spellman. Je suis désolé de leur avoir offert votre nom. Et je suis désolé qu'ils détiennent votre famille et vos amis en ce moment. Tout est de ma faute. J'espère juste qu'ils seront encore en vie quand vous les trouverez. Utilisez les informations que je vous ai données. Parlez à Decker. Et quand vous trouverez Carr, ce qui arrivera, j'en suis sûr, faites-moi une faveur et tirez-lui dans le visage de ma part.

Avant Jennifer ne puisse se détourner, il appuya sur la gâchette, et elle vit absolument tout.

CHAPITRE VINGT-NEUF

Avant de recevoir le coup de téléphone de sa sœur Grace lui disant que leur frère était mort et qu'elle devait venir chez lui immédiatement, Laura Miller était une star, ce qui, pensait-elle, était parfaitement dans l'ordre des choses, en dépit de l'attention dont Leana Redman bénéficiait.

Avec son frère Tyler, qui avait belle allure au bar, son cigare entre les doigts et la chaude lumière rajeunissant son visage déjà superbe, elle était sur le yacht d'Anastassios Fondaras, amarré dans la marina de North Cove, sur l'Hudson. Il faisait 25 mètres de long, et il renvoyait une lueur blanche intense dans les vagues de lumières.

Elle s'était dit que le spectacle de lumière était affreusement criard, non sans rappeler quelque chose que Trump serait tenté de proposer, mais la beauté profilée du yacht était indéniable. Fondaras s'était fait plaisir sur ce coup là. Il ressemblait à certains des yachts qu'elle avait vus à Dubaï ou Monte Carlo. Elle pensa que c'était ravissant.

Mais à l'intérieur, où que son regard se pose, c'était un spectacle d'horreur. Rien de subtil. Trop d'imposantes compositions florales sur trop de tables dorées. Du champagne ridiculement cher et du caviar étaient proposés par des serveurs en livrée. Sur le pont jouait un orchestre arrivé par avion de Saint-Pétersbourg. L'ensemble n'était que démesure et vulgarité.

Pourtant, elle était heureuse d'être ici, ne serait-ce que parce qu'elle retrouvait des amies qu'elle n'avait pas vues depuis des mois, comme la comtesse Castellani et Lady Ionesco, avec qui elle discutait à présent.

- Cette fête est horrible, disait Lady Ionesco.

- Ruineuse, rétorquait la comtesse Castellani.

- Par ailleurs, l'orchestre est en train de jouer la version cabaret par Felicia Sander de *Fly Me to the Moon*, dit Laura. Ce qui est de circonstance, je suppose, parce que si on m'en donnait le choix, je préférerais être là-haut qu'ici-bas. Sincèrement. Regardez un peu Epifania Zapopa. Quelle imbécile. En fait, de toutes les chansons du monde, il faut que ce soit sur celle-ci qu'elle se trémousse autour de ce pauvre Charles. Je mourrais de honte si j'étais à sa place.

- Charles a eu son lot de honte ces derniers temps.

- Peut-être, mais vous savez, j'aimais les choses comme elles

étaient. Je suis désolée que Binkie les ait surpris, lui et Epifania, en pleine levrette sur le précieux tapis Aubusson que Binkie avait hérité de son grand-père, mais elle aurait dû tirer tout ça au clair. À part ça, ils formaient un couple très bien. Ils auraient dû rester ensemble. Les gens comme nous ferment les yeux sur ce genre de choses. Il aurait simplement dû lui acheter quelque chose de chez Van Cleef et la ramener au bercail.

- Je ne sais pas, dit la comtesse Castellani. Binkie a obtenu 250 millions de dollars grâce à l'arrangement. J'ai entendu dire qu'elle va très bien.

Elles partagèrent toutes un petit rire pendant que Lady Ionesco arrêta un garçon pour échanger sa coupe vide pour une autre. Elle but une gorgée et grimaça.

- Qu'est-ce que c'est ? dit-elle. Je ne reconnais pas ça.

- C'est, quelle que soit sa marque, le champagne le plus cher, avec la publicité la plus envahissante qu'on puisse trouver sur le marché en ce moment, déclara Laura. C'est ce que les rappeurs boivent, ce qui signifie qu'il doit être bon, alors profite-en simplement, ma chérie. Tu pourras te purger plus tard. Pour l'heure, tu as juste à savoir qu'on est en train de te donner le meilleur de Madison Avenue.

- Avez-vous vu les crackers sur lesquels ils servent le caviar ? dit la comtesse Castellani. En absence de réponse, elle baissa la voix jusqu'à murmurer et dit :

- Ils sont enveloppés de feuilles d'or.

- Non, dit Laura.

- Si, c'est vrai.

- Tu mens.

- Je n'ai pas autant d'esprit.

- C'est la meilleure nouvelle de toute la journée, déclara Lady Ionesco.

- Imaginez combien de mexicains il a employés pour faire ce travail, reprit Laura. Des dizaines. Et sans doute des mineurs.

- Des clandestins !

- S'il a vraiment embauché des mexicains, je suis surprise qu'il reste de l'or, continua la comtesse Castellani.

Elle appuya son doigt sur sa lèvre inférieure de manière à souligner pour les autres à quel point elles étaient méchantes et racistes, ce qu'elles prirent un peu de temps à considérer avant de se mettre à rire, pour de vrai cette fois.

- Pourquoi est-ce que Leana Redman porte un jean et tous ces faux diamants ?

- Parce qu'elle ne vaut pas mieux.

- Ce sont des faux ?

- Non, dit Laura, qui s'estimait experte en diamants. En fait, ils

sont authentiques. Ils appartiennent probablement à sa mère, Elizabeth, qui en ce moment même, à ce qu'on dit, est occupée à récurer les toilettes en prison, manger de la nourriture pour chiens et éviter les lesbiennes à chaque instant. Elle n'a certainement pas besoin de ses diamants maintenant.

- Le mari de Leana en jette, continua Lady Ionesco.

- J'ai entendu dire qu'il était de la Mafia.

- La Mafia ?

- Tout à fait, dit Laura. Mario De Cicco. Les De Cicco sont une famille de criminels. Je pense qu'ils ont tiré sur à peu près tout et tout le monde. Mais je suis d'accord, il est plaisant à regarder. Regardez-le debout là-bas. Chaud comme la braise.

- Avez-vous vu la presse se déchaîner dehors quand Leana est arrivée ? Mon Dieu, on aurait cru une pop star.

- Je n'ai jamais compris les Redman, enchaîna Laura. Je suis désolée de ce qui est arrivé à Celina, naturellement. Une façon si bizarre de s'en aller. Et elle semblait être la seule d'entre eux à avoir des dispositions. Elle semblait comprendre les règles. Mais dans quel but ? Ils ne seront jamais des nôtres. Ils pourront essayer tant qu'ils veulent, ils ne le seront pas.

- Au passage, j'adore ta robe, Laura, a dit Madame Ionesco. C'est qui ?

- Dior Vintage. Collection Haute-Couture 1958.

- C'est bien ce que je pensais.

- Tu as un corps fait pour la couture. Tu l'as toujours eu.

- Elle était à ma mère, mais j'ai dû la faire retoucher un peu. Elle aurait bâillé sur moi autrement.

- Elle avait tellement de style.

- Elle doit tellement te manquer.

- C'est le cas.

- Et ensuite ton père. Empalé sur un trident ! Ils sont partis si vite. Nous sommes désolées, ma chérie.

- Merci.

- Je suis surpris qu'il vous ait déshérités, reprit la comtesse Castellani. J'ai lu ça dans le *Times*, quand toi et tes frères et sœurs aviez contesté le testament, et perdu dans la foulée. Ça ne lui ressemble pas d'être aussi cruel.

La gêne fit rougir Laura. Dans son monde, on ne parlait pas d'argent. Elle était surprise que Castellani soulève le sujet.

- Nous n'avons pas vraiment été déshéritées, dit-elle. C'est juste qu'il a tout donné à Camille et Emma en premier, mais peu importe. Avant de mourir, Mère avait fait en sorte que nous n'ayons rien à craindre. Des comptes privés. Des biens immobiliers dans les meilleures villes. Son immense collection de bijoux. Des peintures. Ce

genre de choses. Elle a été merveilleuse pour nous.

C'était un mensonge, mais il était hors de question de laisser quiconque suggérer que sa place dans la société de New-York n'avait pas des bases solides. A l'exception de Camille, elle était autant dans le besoin que le reste de ses frères et sœurs, mais le jeu était de ne rien laisser paraître.

- Quelle fête ennuyeuse, dit-elle. Avant, sortir était tellement amusant. Maintenant, à cause de gens comme les Redman, tout est gâché.

Elle cherchait des yeux un serveur pour trouver une nouvelle coupe de champagne quand son téléphone portable sonna dans son sac.

- Excusez-moi, dit-elle à Lady Ionesco et à la comtesse Castellani. J'attends à un appel.

C'était aussi un mensonge, mais la personne qui l'appelait -peu importe qui c'était- lui permettait de continuer sa soirée et de voir d'autres personnes. Elle décrocha, écouta Grace lui annoncer la mort de leur frère Scott, et elle sentit un frisson lui raidir l'échine.

- Comment ? demanda-t-elle.

- Je ne sais pas. Nous étions au téléphone et je l'ai entendu s'effondrer. Je pense qu'il a eu une crise cardiaque.

- C'est ces foutues Sobranie Cocktail qu'il fumait, affirma Laura. C'est ça qui l'a tué. Ça, et il avait grossi.

- Laura, je t'en prie.

- Tyler est avec moi, dit-elle. On arrive tout de suite. Appelle la police.

- Je ne peux pas faire ça.

-Tu n'es pas en état ? Tu veux que je le fasse ?

- Non. Tu ne comprends pas.

- Qu'est-ce qu'il y a à comprendre ? Il est mort.

- Il y a du porno partout, dit Grace. Gay, bondage, fessées. Nous devons tout sortir avant d'appeler la police. Ça va faire un scandale si on trouve ça. Tu le sais. Nous ne pouvons pas laisser faire ça.

Elle continua à parler d'une voix basse et légère, au cas où quelqu'un l'écouterait. Compris. Appelle tout le monde. On arrive dès que possible.

Elle éteignit son téléphone, rassembla ses esprits et se dirigea vers son frère, qui était en grande conversation avec leur cousin, Addison Miller, homosexuel et qui s'en cachait.

- Laura, déclara Addy en l'embrassant sur la joue. Tu es resplendissante.

- C'est bon de te voir, Addy.

- Dior ?

- Tu es le seul homme ici capable de le voir.

- J'en doute. Regarde autour de toi. Frankie von Schreckenstein est ici avec son talent caché.

- Tu as raison. Ça te dérange si je t'emprunte Tyler une minute ? Quelque chose vient d'arriver et nous devons partir.

- J'espère que ce n'est pas urgent.

- On se revoit bientôt, Addy. Salue Tootie de ma part.

Elle prit son frère à part et lui annonça la nouvelle. Dans le silence qui s'ensuivit, son regard se durcit.

- Tu crois que c'était une crise cardiaque ? demanda-t-il.

- Je ne sais pas. Mais il faut y aller. Grace est dans tous ses états.

- Est-elle en train d'appeler les autres ?

- Oui.

- Alors, en route. On connaît Grace tous les deux. Avant longtemps, l'artiste qui sommeille en elle aura probablement l'inspiration de peindre la foutue scène, si elle ne l'a pas déjà fait.

* * *

À leur arrivée, ce ne fut pas Grace qui ouvrit la porte, mais leur nièce, Emma. Pendant un instant, ils restèrent debout sur les marches, sans comprendre. Alors Emma, les joues rouges et ayant l'air d'avoir pleuré, s'écarta pour les laisser entrer.

- Emma ? dit Laura. Que fais-tu ici ? Camille est là ?

- Dans l'autre pièce, avec Grace et Sophia.

- Je ne savais pas que tu étais encore en ville.

- Vraiment ?

- Bien sûr que non. Je pensais que tu serais de retour à Paris à l'heure qu'il est. Où sont les autres ?

- Dans la salle de séjour.

- Et Scott ?

- Là-bas, aussi. Par terre. Sa tête contre le mur.

- Je ne comprends pas.

- Une partie de sa tête en tout cas.

- Qu'est-ce que tu racontes ?

- Vous verrez.

Ils marchèrent jusqu'au bout du couloir et tournèrent à droite. Laura vit Grace et Sophia debout de l'autre côté de la pièce. Elles avaient la mine sombre. Bouleversée. Elle était sur le point de demander où était Camille quand elle remarqua sur le parquet la large bande rouge menant à la salle suivante. Sur le mur derrière Grace et Sophia une bouillie reconnaissable de sang et d'une autres matière. La pièce était en désordre, comme portant des traces de lutte.

Tyler s'avança. Il était grand et athlétique, quelque part au milieu de la quarantaine, ses cheveux noirs commençant tout juste à grisonner aux tempes. Il regarda le sol, le mur, puis ses deux sœurs.

- Nom de Dieu, c'est quoi ? dit-il.

Laura se retourna pour regarder Emma, restée derrière eux. Elle vit l'arme pointée sur son visage, le faisceau rouge traversant la distance entre eux et venant se poser sur son sein gauche. De surprise elle recula d'un pas.

- Qu'est-ce que tu fais ?

- Je demande des comptes à tout le monde.

- Qu'est-ce que tu racontes ?

- Elle pense qu'on a tué notre père, dit Grace. Elle en est convaincue. Elle a tué Scott. Elle a failli me tuer.

- Tu as tué ton oncle ? dit Laura. Tu as tué mon frère ?

- C'est vrai, dit Emma. Et bientôt, quand Michael sera là, c'est-à-dire d'une minute à l'autre, je vais vous demander à tous ce que j'ai déjà demandé à Grace.

- Et qu'est-ce que c'est ? dit Laura.

- Lequel d'entre vous a tué mon grand-père ?

* * *

Sur le trottoir devant la maison de Laura Miller sur la 62^{ème} rue, Camille regarda par-dessus son épaule pendant que la porte se refermait derrière eux, puis elle se tourna vers Sam, en train de hisser le sac marin plus haut sur son épaule et la regardant avec déception. De nouveau personne.

- Comment peuvent-ils tous être sortis ? dit-elle. C'est vraiment comme ça qu'ils vivent ? Des fêtes tous les soirs ? Un nouveau restaurant chaque soir ?

- Je pense que toi et moi connaissons la réponse à cette question, Camille. Vos frères et sœurs vivent des vies que nous n'avons jamais vécues.

- Même sans argent ?

- Nous ne savons pas combien d'argent il leur reste. Et d'ailleurs, selon qui tu connais, ta vie peut encore être grandiose même sans le moindre centime. Tout est dans la façon dont tu joues le jeu, mais tu sais déjà tout ça. J'imagine qu'avoir un des enfants de Kenneth Miller à un dîner ou un événement important représenterait toujours beaucoup pour de nombreuses personnes, surtout depuis qu'il est mort. Certains penseraient, "Oh, regardez. Ce Miller là est un de ces Miller. Ici. Avec nous". Ils sont mondains. Ton nom pèse plus lourd

que jamais. Tu le sais. Ils vont l'utiliser aussi longtemps qu'ils le peuvent.

Elle savait que c'était vrai, mais cette simple idée lui donnait envie de vomir.

- Je ne sais pas quoi faire. Il ne reste que Michael et Scott. Je suppose que nous essayons chez eux pour voir si Emma s'y trouve.

- Qui est le plus proche ?

- Scott. Mais comme Michael, il est dans l'East Side. On va devoir prendre un taxi.

- As-tu vérifié les messages sur ton téléphone ?

- Je l'ai fait en partant de chez Tyler. Tu m'as vue.

- Des textos ? Des e-mails ?

- Emma et moi ne communiquons pas par e-mail. C'est soit des textos soit des messages.

- Toujours ?

- Eh bien, pas toujours. Mais la plupart du temps, oui.

- Alors, fais-moi plaisir. Vérifie tes e-mails. Cela peut être crypté. Elle a peut-être essayé de te joindre de cette façon pour t'empêcher de savoir où elle se trouve.

- Emma ne connaît rien au cryptage, Sam. Je peux te le dire. Je connais ma fille.

- Vraiment ? À quel point crois-tu bien la connaître après aujourd'hui ?

Ça la fit taire. Elle sortit son téléphone de la poche de son pantalon et l'alluma. Pas de message vocal. Pas de texto. Mais il y avait un e-mail, même s'il ne venait pas d'Emma. Il provenait de MSpellman1@aol.com et il était daté d'un peu plus tôt dans la journée, bien avant qu'Emma ne parte.

- J'ai un e-mail, dit-elle. Mais pas d'Emma. Elle lui montra. Je ne reconnais pas l'adresse.

- Alors, ouvre-le.

Elle cliqua dessus et vit qu'il avait été transféré depuis un ancien compte qu'elle avait créé lorsque sa mère était mourante. Camille et Emma avaient envoyé une photo d'elles à sa mère. Elles avaient utilisé Blogger et fait un simple site qui comprenait la photo et un message d'Emma. C'était il y a des années, mais elle devait avoir transféré l'adresse e-mail associée à ce compte vers son compte privé au cas où sa mère répondrait, ce qu'elle n'avait jamais fait.

Au lieu de ça, Camille se souvenait que sa mère avait appelé pour les remercier. Elle était en phase terminale de cancer à ce stade. Elle se souvenait de sa mère lui demandant quand elle et Emma prévoyaient de venir.

- Faites vite, avait-elle dit. Il est dans mes os.

Sam regardait par-dessus l'épaule de Camille, la poitrine appuyée

contre son dos. Elle pouvait sentir son odeur. Elle s'en souvenait bien.

- Ça dit quoi ? demanda-t-il. C'est de qui ?

Elle fit défiler le texte et ils lurent ensemble.

Ça venait de quelqu'un nommé Marty Spellman. Détective privé. Embauché par un dénommé "Carr" pour la retrouver et la ramener. Ses frères et sœurs étaient derrière tout ça. Ils voulaient que Camille et Emma meurent afin de pouvoir hériter de la succession Miller. Carr lui avait donné trois jours pour la retrouver. S'il échouait, l'homme allait commencer à assassiner des membres de la propre famille de Spellman jusqu'à ce qu'il y parvienne.

- Je sais ce que vous faisiez pour vivre autrefois, Camille, et à cause de cela, je sais que je ne vous retrouverai probablement jamais, du moins pas dans les trois jours. Il a dit qu'il tuerait d'abord mes filles. Je ne peux pas les perdre. En tant que mère vous-même, vous savez que je ne le peux pas. Y a-t-il un moyen pour que nous puissions travailler ensemble là-dessus ? Comment pouvons-nous faire tomber Carr et demander des comptes à vos frères et sœurs pour ce qu'ils ont fait ? J'ai besoin de votre aide. S'il vous plaît contactez-moi au numéro ci-dessous.

- Un piège ? demanda-t-elle à Sam.

- Peut-être. Mais il vient de te montrer toutes ses cartes. Et ça a l'air vrai - j'imagine bien tes frères et sœurs faire ça. Ils ont contesté le testament et le juge a rejeté leur demande dès la première semaine. Maintenant ça. Tu sais qu'ils veulent cet argent. S'ils sont désespérés, ce qui est probable, il ne suffit que d'un qui arriver avec cette idée avant de la vendre aux autres. Ils vous feraient tuer, Emma et toi, et ils seraient les suivants sur la liste pour recevoir la succession de ton père. Aucun d'entre eux ne vous apprécie, ne vous aime. Ça serait facile de leur vendre. Ça pourrait passer.

- Si ce n'est pas vrai, et que je l'appelle, ils pourraient retrouver où nous sommes.

Il fouilla dans sa poche.

- Tu as été hors-jeu trop longtemps. Utilise ceci. Il tendit un téléphone. C'est un téléphone satellite. Il ne peut pas être repéré. Je suis surpris que tu n'en aies pas toi-même.

- J'ai quitté cette vie il y a longtemps, Sam.

- C'est ce que tu me rappelles sans cesse. Mais cette vie-là ne te quittera jamais. Tu devrais le savoir. Il lui tendit le téléphone. Appelle-le. Vois comment tu le sens. Il dit qu'il est détective privé. S'il est bon, qui sait jusqu'où il est mouillé dans tout cela ? Il pourrait même avoir une piste sur Emma.

C'est tout ce que Camille avait besoin d'entendre. Elle baissa les yeux sur le numéro laissé dans l'e-mail, alluma le téléphone de Sam et le composa. On décrocha à la deuxième sonnerie.

- Bonjour.
- Marty Spellman ?

Une voiture surgit sur la 62^{ème} et Camille s'en détourna. Elle attendit.

- Qui est-ce ?
- Camille Miller. Vous êtes à ma recherche ?
- Camille ?
- J'ai reçu votre e-mail. Ça veut dire quoi, tout ça ?

Il lui raconta tout. Elle écoutait. Quand il mentionna ce qui était arrivé à Baker, elle ferma les yeux.

- Eliot s'est tué ? dit-elle.
- Carr l'a approché il y a deux mois. Il s'est tiré une balle devant ma femme et moi. Avez-vous une idée de qui Carr pourrait être ?

Elle avait du mal à l'entendre. On aurait dit que du vent s'engouffrait dans son téléphone.

-Je ne sais pas. Mais si ce que vous dites est vrai, il n'utilise évidemment pas son vrai nom. Êtes-vous en voiture ? Je peux à peine vous entendre.

- Nous sommes dans un taxi. Carr a enlevé ma famille et deux de mes amis. Avant de se suicider, Eliot m'a donné un tuyau sur l'endroit où il pourrait vivre. Nous y allons en ce moment.

- Où ?
- Eliot pensait que Carr vivait sur la 93^{ème} rue. Près de Central Park. Il en était presque certain.

Elle ne pouvait pas avoir bien entendu. Elle posa sa main sur son oreille libre afin de mieux l'entendre.

- Vous avez dit la 93^{ème} ?
- C'est ça.

Ça n'avait aucun sens, mais elle sentit néanmoins ses tripes se nouer.

- J'ai besoin que vous m'écoutez, dit-elle.
- Je vous écoute.
- Mon père a eu une maîtresse prenant des années.
- Je sais cela.

- Alors, vous connaissez son nom. Pamela Decker. À moins d'avoir affaire à la plus grande coïncidence du monde, c'est elle qui vit sur la 93^{ème}, pas Carr.

CHAPITRE TRENTE

- On m'a dit que Decker vivait sur Park Avenue, affirma Marty à Camille.

Il était sur le siège arrière du taxi avec Jennifer, qui avait posé la main sur sa jambe, sa tête tournée vers lui. Elle écoutait attentivement.

- Mon père lui a acheté un appartement sur Park et il lui a offert cette maison en grès, qui était dans ma famille depuis des années.

- Mais Eliot aurait su ça.

- Pas forcément. Mon père faisait ce qu'il voulait. Il n'impliquait pas Eliot en tout, certainement pas pour le sale boulot. Dans ce cas précis, tout ce que mon père a eu à faire était de mettre son nom à elle sur le titre. Je vous le dis, Pamela Decker vit dans la 93^{ème} rue.

- Avez-vous une adresse exacte, parce que moi non.

- Ça fait trop longtemps. Mon père possède trop de propriétés dans cette ville. Je ne peux pas retrouver l'adresse, mais je me souviens bien que la maison est à environ deux blocs avant le parc. Côté droit de la rue où vous êtes face à la 5^{ème}. Une maison en grès. Porte rouge brillant. Je me souviens de ça. À ce stade, ils auraient pu la peindre d'une autre couleur, mais la dernière fois que je l'ai vue il y a environ quatre ans, la porte était rouge.

- Camille, je veux que vous sachiez que je ne m'intéresse pas à vous. Je suis concentré sur ma famille. J'ai besoin de trouver Carr avant qu'il ne soit trop tard. J'ai besoin de les lui reprendre. Nous n'allons probablement jamais nous rencontrer, mais avant de vous laisser y aller, je veux savoir si vous avez besoin de moi pour quoi que ce soit.

La ligne fut coupée.

- Elle a raccroché, dit Marty.

- Je suis surpris qu'elle vous ait donné tant de temps et d'information. J'ai seulement entendu ta partie de la conversation. Qu'est-ce qu'elle a dit ?

Il lui dit.

- Pamela Decker est vraiment à la tête de ça ? demanda Jennifer. Parce que si elle l'est, je ne comprends pas. À l'exception de sa façon de gérer son argent, Baker a dit à plusieurs reprises qu'elle était brillante. Il a dit qu'elle avait été avocate autrefois. Elle devrait savoir que tous les doigts seront pointés sur elle si elle envisage de tuer tous

les Miller. C'est ridicule. Qu'est-ce que je rate ici ?

- L'autre argument de Baker.

- Qu'elle pourrait s'en tirer parce que si le procès avait lieu, les jurés verraient à quel point c'est absurde ?

- Exactement.

- Mais Eliot a dit que la première fois qu'ils l'avaient approché, Carr avait eu une urgence et avait dû être ramené chez lui. En arrivant et en sortant de la voiture, Baker a entendu la femme dans la rue dire qu'elle était sur la 93^{ème}. Est-ce que Decker et Carr sont dans le même bateau ? Sont-ils impliqués l'un et l'autre ? Vivent-ils ensemble ?

Si c'est le cas, ça répondrait à quelques questions, n'est-ce pas ? Il regarda devant lui. Maintenant, ils remontaient Park. Dans vingt minutes, ils seraient à la maison présumée de Pamela Decker.

- Quel est ton plan, Marty ? Qu'est-ce qu'on fait en arrivant ?

Il y réfléchit un moment. Vit les risques. Les envisagea. Y réfléchit encore. Puis il lui dit.

- Bien sûr, tout ça pourrait changer, dit-il.

- Tout dépend de la situation.

CHAPITRE TRENTE-ET-UN

Au-dessus d'elle, la porte de la cave s'ouvrit, mais pas avant que Beth Spellman passe devant en courant, les bras tendus devant elle alors qu'elle se précipitait vers la lumière voilée de la fenêtre du sous-sol à l'extrême droite de la salle. Le sol était si chaotique qu'elle était presque sûre qu'elle allait tomber.

Ne trébuche pas. Ne trébuche pas. Ne trébuche pas.

Elle y parvint.

Le plus silencieusement possible, elle se baissa sous l'ampoule qu'elle avait brisée plus tôt, dépassa le corps de l'homme qu'elle avait tué, et s'accroupit sous la fenêtre à laquelle elle avait longuement pensé auparavant.

Pour l'heure, l'attention se portait sur le côté gauche de la cave, où ils avaient tiré sur Brian Moore. Elle ne savait pas s'il était mort ou vif. Mais elle l'aimait comme s'il faisait partie de la famille et elle se sentait malade de savoir qu'en brisant cette ampoule, elle lui avait peut-être coûté la vie. S'il mourait, elle ne savait pas ce qu'elle ferait ou comment elle se débrouillerait avec ça. Elle ne savait pas ce qu'elle dirait à son épouse, qu'elle avait appelée tante Barbara depuis qu'elle était enfant, parce qu'il n'y avait pas de mots.

Elle était responsable. C'est elle qui avait décidé d'agir. Elle pensait qu'elle pouvait aider, alors qu'en fait, elle n'avait fait qu'empirer les choses. Pour qui s'était-elle prise en affrontant ces hommes ? Pourquoi n'avait-elle pas simplement attendu que son père intervienne ? Ou la police ? Pour quelqu'un d'autre ? Elle avait laissé tomber tout le monde, y compris elle-même, et elle ne savait pas comment elle pourrait un jour réparer les dégâts qu'elle avait causés.

Elle resta immobile et essaya de contrôler sa respiration, de la garder à faible volume. À cet instant, elle était plongée dedans si profondément que le dénouement lui apparaissait clairement. Impossible de revenir en arrière. Elle avait un plan et elle était à peu près sûre de pouvoir y arriver si elle avait de la chance. Mais si elle n'en avait pas ? Que faire si son plan était juste un autre mise en place d'un désastre ? Dans son cœur, elle sentait que ce n'était pas le cas.

Tu es une imbécile.

Ce dont elle avait besoin était juste de l'autre côté de la fenêtre.

Tu as tout foutu en l'air.

Elle ignore les voix dans sa tête. Elle ne pouvait pas les laisser

entrer. Elle décida d'aller de l'avant.

Parce que la fenêtre n'était pas à la bonne hauteur -elle était trop haute- il serait difficile d'atteindre ce qu'elle voulait, mais avec un peu de chance, elle s'en sentait capable.

Elle leva les yeux et ne vit personne scruter l'intérieur. Elle regarda vers l'escalier et elle perçut la présence de quelqu'un debout là-bas. Qui écoutait. Qui jugeait. Décidait. Devraient-ils descendre ? Devraient-ils tuer un autre d'entre eux, prendre d'assaut le sous-sol, les débarrasser de leurs armes à feu ?

Trop risqué, se dit-elle. Mais pourquoi reste-t-il simplement debout ? Elle connaissait la réponse. *Parce qu'il sait qu'on a des armes à feu. Il n'ose pas descendre.*

Dehors, il y avait du mouvement. Une voiture s'arrêta, une porte s'ouvrit et elle entendit des talons sur le trottoir. Puis une voix de femme:

- Où est-il ?

- À l'intérieur.

- Qu'est-ce que vous faites tous dehors ? Les gens vont remarquer quelque chose. Retournez à l'intérieur.

Celui qui lui répondit parlait si bas qu'elle ne pouvait pas l'entendre. Au lieu de cela, celui qui était dans l'escalier du sous-sol soupira, gravit les marches puis claqua la porte derrière lui.

Elle écoutait.

Une autre porte qui s'ouvre. L'entrée.

- Que se passe-t-il ? entendit-elle la femme dire.

- Pas ici. À l'intérieur.

C'était la voix du vieil homme, celle qui semblait différente des autres. Plus sophistiqué. Cultivée.

- Je veux savoir ce qui se passe.

- Nous avons un problème, dit-il. Alors je t'en prie, Pamela, ne t'énerve pas. À l'intérieur. Nous allons en discuter là-bas. Les autres, vous rentrez avec nous. Vous êtes trop nombreux dehors. Nous nous occuperons d'eux à l'intérieur.

Beth Spellman leva les yeux au plafond alors que des pas traversaient la pièce. Ils ne s'approchèrent pas de la porte de la cave. Au lieu de ça, ils semblèrent s'arrêter au centre de la pièce. Elle entendait des voix, mais sans pouvoir discerner ce qu'ils disaient. Et puis elle entendit autre chose - le sifflement distinct de Brian Moore essayant de respirer. Ce son lui fit un choc. Il était vivant. Elle avait la certitude qu'il serait mort maintenant. Elle pourrait peut-être le sauver.

Maintenant, pensa-t-elle. Agis maintenant. Il suffit de le faire sans y penser.

Elle avait deux choix. Tout d'abord, le corps du mort derrière elle.

Plus tôt, quand ils l'avaient traîné jusqu'au fauteuil, Brian Moore avait trouvé une arme à feu dans un holster attaché à la jambe de l'homme. À part ça, ils ne l'avaient pas fouillé. Avait-il un téléphone sur lui ? Elle misait là-dessus. Il était dans la trentaine. Qui d'entre eux n'avait pas de portable ?

Elle s'approcha et se tint à côté de lui. La fenêtre n'apportait pas beaucoup de lumière des lampadaires extérieurs, mais c'était mieux que rien. Ses yeux s'étaient adaptés à l'obscurité. Elle pouvait voir que sa tête fracassée penchait vers l'arrière et que le seul œil encore intact était son œil droit. Il était ouvert et fixait la dernière chose qu'il avait vue : l'obscurité. Son œil gauche reposait sur sa joue.

Déjà, des mouches bourdonnaient autour de lui. Dans ce sous-sol, il représentait un festin pour les affamés et les cloîtrés. Compte tenu de l'énorme quantité d'araignées nichées dans les coins et recoins autour d'elle, elle savait que s'il restait ici assez longtemps, il finirait par être transformé en cocon et vidé de ses suc.

Pour l'heure, elle écarta les mouches et les sentit grouiller contre sa poitrine et heurter son visage. L'homme portait un tee-shirt. S'il avait un portable, ce serait dans une de ses poches de pantalon. Se raidissant, elle commença à le fouiller, avec l'impression du toucher du miel froid et collant, étant donné l'énorme quantité de sang coagulé sur ses vêtements.

Rien dans sa poche gauche. Quelque chose dans la droite.

Elle approcha la main, toucha, et elle sut avant de le retirer. Un iPhone. Instinctivement, elle porta la main à sa bouche et recula. Maintenant, elle avait son sang sur ses lèvres. Elle l'essuya avec sa manche et écouta les gens au-dessus d'elle. Désormais, ils ne se contentaient pas de parler. Maintenant, ils élevaient la voix. Ils se disputaient. Elle entendait la voix de la femme se percher au-dessus des autres. Elle semblait énervée. Elle pouvait entendre le vieil homme essayer de la calmer:

- Pamela, disait-il. Pamela, écoute-moi. Nous n'avions pas d'autre choix. Arrête, maintenant.

Mais elle n'arrêta pas.

Continuez de vous battre, pensa Beth.

Elle alluma le téléphone, vit qu'elle avait quatre barres et composa rapidement le numéro de son père à la maison. Pas de réponse. Elle essaya son portable. Rien. Avait-il son satellite ? C'était logique, mais elle ne pouvait pas se rappeler le numéro.

- Maman, murmura-t-elle.

Silence.

- Maman.

Des pas commencèrent à s'approcher. Se déplaçant vers elle avec hésitation. Puis, dans l'obscurité, le visage inquiet de sa mère

apparaissant dans la pénombre.

- Qu'est-ce que tu fais ici ? chuchota-t-elle. Pourquoi ne m'as-tu pas écoutée ?

Beth leva le portable de l'homme et l'alluma, ce qui éclaira une partie de la pièce et brilla contre le visage de sa mère.

- Il avait un portable. Nous ne l'avons jamais fouillé. J'ai appelé Papa à la maison et sur son portable, mais il ne répond pas.

Une mouche bourdonnait entre elles, fonçant vers son repas.

- Le satellite, répondit Gloria. Elle lui donna le numéro alors qu'au-dessus, le ton des voix montait. Maintenant, elles entendaient des bribes de la conversation. La femme était en colère.

- Pourquoi as-tu choisi ici ? disait-elle. Il y avait d'autres options, tu sais. Une dizaine. Pourquoi les amener ici ? Pourquoi ma maison ? Tu m'as piégée et tu le sais.

- Appelle, dit Gloria.

Beth appela. Son père répondit à la deuxième sonnerie. Le simple fait d'entendre sa voix était suffisant pour la remonter. Sa voix offrait tout ce qu'elle pensait avoir perdu - l'espoir.

- Spellman, dit-il.

- Papa, c'est Beth.

- Beth ? La surprise dans sa voix était aussi nette que son inquiétude. Où es-tu ?

Ses mots sortaient en se bousculant.

- Je ne sais pas. On est en danger. Oncle Brian s'est fait tirer dessus. On a tué deux de leurs hommes. Ils se disputent à l'étage. Nous sommes dans un sous-sol. Je ne...

- Penses-tu que vous soyez n'importe où près de la 93^{ème} rue ?

- Je ne sais pas. Aucun de nous ne sait où nous en sommes.

- Qui vous garde prisonniers ?

- C'est un vieil homme qui commande, mais il y a d'autres hommes. Des jeunes. Cinq ou six. Peut-être plus. Et une femme est arrivée il y a quelques minutes. Ils sont à l'étage en ce moment, en train de se disputer. Elle a juste dit qu'ils l'avaient piégée. Elle est vraiment en colère.

- As-tu entendu des noms ?

- Juste le sien, répondit Beth. Il l'appelait "Pamela".

- Beth, j'ai besoin que tu m'écoutes.

Mais avant qu'il ne puisse en dire plus, la porte du sous-sol s'ouvrit et la voix de la femme appela dans les escaliers.

- Nous vous déplaçons, dit-elle. - Nous savons que vous avez des armes, mais nous avons foutrement plus et je vous garantis que nous ne sommes plus entraînés que vous. Vous pourriez avoir de la chance et descendre un ou deux d'entre nous, mais si vous le faites, nous vous tuerons tous, à commencer par les enfants. Je vous le promets. Je vous

suggère de jeter vos armes au bas des escaliers maintenant, de vous rendre et de venir avec nous.

Silence.

- Je n'entends rien, dit la femme. Voulez-vous du gaz lacrymo ? Parce que nous allons en utiliser. Jetez vos armes en tas tout de suite. Vous avez cinq minutes pour décider de votre destin ou nous utilisons le gaz.

Elle entendit la femme s'éloigner de la porte et crier pour que quelqu'un lui apporte son téléphone.

- Papa, dit Beth.

- Je l'ai entendue. Elle dit que vous avez des armes. Combien ?

- Trois revolvers, un couteau et un fusil. Mais ils ont du gaz lacrymogène et ils menacent de s'en servir. S'ils le font, nous n'aurons aucune chance. Nous le savons tous les deux.

- Il faut les retenir. Je pense savoir où vous êtes. On est en route, mais ça va prendre plus de cinq minutes pour y arriver.

- Qu'est-ce qu'on fait ?

- Trouve quelque chose.

- J'ai déjà fait pas mal de bêtises, Papa. Je suis allée trop loin.

- Alors répare-les, dit-il.

Sa voix s'épaissit.

- Tu ne sais pas ce que j'ai fait.

- Pour l'instant, ce que tu as fait n'a pas d'importance.

- Tu te trompes. C'est important. J'ai tué quelqu'un. J'ai peut-être tué oncle Brian. J'ai mis tout le monde en danger.

Il resta impassible et elle l'aima pour ça.

- Tu as toujours été intelligente. Trouve un moyen de les distraire. Bloque-les. Si quelqu'un peut le faire, c'est bien toi. Je crois en toi, Beth. Il suffit de trouver un moyen de les retarder. On est presque arrivés. J'ai besoin de dix minutes.

Et une fois qu'il eut dit ça, Beth Spellman prit une grande inspiration, coupa la connexion et sut exactement ce qu'elle avait à faire.

CHAPITRE TRENTE-DEUX

Avec son arme pointée sur ses quatre oncles et tantes - qui se tenaient serrés en face d'elle, formant une ligne hérissée de colère et de haine - Emma Miller posa son regard sur Grace, à sa gauche.

- Grace, Michael dit qu'il allait venir quand ?

- Il n'a rien dit. Mais tu m'as entendue quand je lui ai parlé. Je lui ai dit que c'était urgent. Je lui ai dit de venir tout de suite.

- Urgent c'était jusqu'à maintenant. Utilise le téléphone à côté de toi, appelle sur son portable et demande-lui où il est.

- Ça ne le fera pas venir plus vite, Emma. Tu connais Michael aussi bien que nous, c'est à dire que tu ne le connais pas du tout. Il fait les choses à son rythme. Il ne se dépêche pour personne.

Au fil des ans, elle avait entendu sa mère et son grand-père dire ça plus d'une fois. Michael Miller était le playboy du lot. Il pouvait être n'importe où à cette heure de la nuit. S'il était en train de boire, ou bien avec une femme, il ne se dépêcherait pas pour venir ici parce qu'il savait que les autres seraient en train de s'occuper de ce qu'il ne voulait pas faire : gérer la mort de son frère. Pire, Emma savait Michael n'avait jamais été proche de Scott. Sa mort n'aurait pas le même poids pour lui que pour les autres. Il était juste assez arrogant pour les laisser s'en occuper eux-mêmes et s'excuser de son absence le matin suivant.

Pourtant, elle devait au moins essayer de le faire venir ici.

- J'ai besoin que tu passes cet appel, Grace.

- Très bien. Elle s'exécuta, mais personne ne répondait. Grace tendit l'appareil pendant que le téléphone sonnait puis elle inclina la tête vers Emma quand la messagerie vocale s'enclencha.

- C'est Michael. Laissez un message.

Elle posa le combiné.

- Il pourrait ne pas venir, dit Grace. Y as-tu pensé ? Parce que c'est Michael. Il est comme ça.

- J'ai envisagé de te tuer pour avoir tué Papy, Grace.

Exaspérée, Grace tendit les mains.

- Quelles preuves as-tu ?

- La logique.

- Qu'est-ce que tu sais de la logique ? reprit Sophia. Tu as quoi ?

Quinze ans ?

- Seize.

- Exactement.

- Seize ans, et je sais quand on me ment. Alors, laisse-moi te poser directement la question, Sophia. As-tu tué Papy ? L'as-tu fait pour obtenir ta part de son argent ? Tu ne savais pas comment son testament était structuré. Je pense que tu as probablement pensé qu'en nous tuant, moi et ma mère, tu avais une chance de le partager avec tout le monde, ce qui est sacrément mieux que ce que tu as, c'est à dire rien.

- Tu es ridicule.

- Et toi tu ne réponds pas à ma question, Sophia. As-tu tué Papa ?

- Ce n'est pas nous les meurtriers, Emma. Ta mère en était une.

Elle a assassiné des gens pendant des années. Elle prenait de l'argent pour cela.

- Je sais tout ça. Elle me l'a dit elle-même.

- Je doute qu'elle t'ait tout dit. Tu sais ce qu'elle a fait à ces enfants à Rotterdam ? Comment elle les a brûlés vifs ?

- Elle n'en a pas la moindre idée, dit Laura.

- En fait, si, répondit Grace. Je lui en ai parlé tout à l'heure, quand elle me faisait éponger le sang de Scott. Je l'ai regardée faire des recherches sur Internet. Elle le sait, mais elle n'y croit pas parce qu'elle ne connaissait pas sa mère quand elle était un monstre.

- Alors elle se fait des illusions, déclara Laura. Elle se tourna vers Emma. Si quelqu'un dans cette famille est un meurtrier, c'est toi et ta mère, pas nous, ma fille.

- Ma mère n'a rien fait à Rotterdam, riposta Emma.

- C'est là que tu te trompes, reprit Tyler. Elle a tué ces orphelins. La famille le savait. Pour une raison quelconque, notre père l'a accepté, ce qui me laisse toujours aussi perplexe. Mais c'est notre père comme tu le connais - droit derrière sa bien-aimée Camille jusqu'au bout, jusqu'à l'horrible fin. Quant à notre mère, elle s'en est écartée. Ça l'a révoltée, comme le reste d'entre nous. Peu importe à quel point cet homme méritait de mourir, et nous croyons tous qu'il le méritait au vu de ce qu'il avait fait à ces enfants, dis-moi pourquoi ils ont dû subir le même sort ? Dis-moi pourquoi on les a brûlés vifs sans leur donner une chance ?

Il pointa un doigt vers elle.

- Allez. Dis-le.

Elle ne voulait pas les laisser s'immiscer en elle. Pour eux, il s'agissait d'un jeu. Sa mère avait quitté son ancienne vie au moment où elle avait appris qu'une nouvelle vie grandissait en elle. Willem Lassooy correspondait au profil de quelqu'un que sa mère aurait eu pour cible, mais elle n'aurait jamais mis la vie de ces enfants en danger. Au plus profond d'elle-même, Emma savait que c'était vrai. Au plus profond, elle savait que son grand-père le savait.

Qu'ils croient ce qu'ils veulent.

- Tu n'as toujours pas répondu à ma question, Sophia. C'est toi qui a tué Papy ?

- Bien sûr que non, espèce d'imbécile. Mais elle eut un léger mouvement des yeux en haut et vers la droite en prononçant le mot "non".

- Et toi, Tyler ? As-tu participé à la mort de Papy ?

- Non, répondit-il.

C'était une simple déclaration. Il soutint son regard pendant un moment, puis baissa les yeux et les releva vers elle. Elle sentit qu'il disait la vérité. Elle se tourna vers Laura et était sur le point de la questionner sur son implication lorsqu'un portable se mit à sonner. Surpris, Sophia regarda dans son sac à main. C'était le sien.

- Sors-le, dit Emma, tournant l'arme vers elle. Doucement. Ça pourrait être Michael. Ou quelqu'un d'autre. Je veux voir qui t'appelle.

Sophia ouvrit son petit sac à main. Elle plongea la main à l'intérieur et en sortit le téléphone qui continuait de sonner. Elle jeta un œil à l'écran et vit qui l'appelait. Elle pinça les lèvres.

- C'est qui ? demanda Emma.

- Une amie à moi.

Le faisceau rouge du laser fendit la distance entre elles et s'arrêta au milieu du front de Sophia.

- Tourne le téléphone. Dépêche-toi avant qu'il arrête de sonner. Sophia le retourna.

Emma s'avança et lut le nom. Il lui était familier. Pourquoi connaissait-elle ce nom ?

- Qui est Pamela Decker ? dit-elle. Je connais ce nom. Pourquoi ?

Le téléphone cessa de sonner. Sophia ne dit rien. Mais Tyler se tourna vers elle, surpris.

- Pourquoi est-ce qu'elle t'appellerait maintenant ?

Un bip du téléphone, signalant qu'on avait laissé un message.

- Pamela et moi sommes amies depuis un certain temps.

- Tu es amie avec la maîtresse de notre père ? Depuis quand ?

Emma regarda le groupe, sentit l'alchimie se modifier. Grace et Laura se tournèrent vers Sophia, mais Emma ne pouvait pas dire à leur expression si elles étaient déconcertées par l'appel téléphonique ou simplement surprises par l'identité de la personne qui appelait. Dans les deux cas, ils étaient sur une corde raide.

- Elle est venue vers moi une fois. Nous nous sommes rencontrées. Je l'ai appréciée. Ce n'est pas un problème.

Et puis Emma se souvint.

- Pamela Decker était sur la liste des bénéficiaires du testament de Papy. C'est elle qui était là ce jour-là pour la lecture. Celle en robe rouge, Maman a dit qu'elle avait l'air d'une pute. C'était la dernière

personne que Papy ait inscrite dans son testament. Je me souviens m'être demandée qui elle était, mais ma mère m'a dit qu'elle ne savait pas.

- Alors, elle t'a menti à nouveau ?, affirma Sophia. Parce qu'elle le savait très bien. Je te le promets, Emma.

- Lis le message, dit Emma.

- Je veux l'entendre aussi, déclara Tyler.

Sophia se tourna vers lui.

- Tu penses être malin, mais tu ne m'auras pas, dit-elle. Je vois ce que tu es en train de faire, Tyler, et tu ne le fais pas bien. Alors cesse la comédie.

- Qu'est-ce que tu racontes ?

- Tu sais très bien de quoi je parle.

- Passe le message, répéta Emma. Maintenant.

Sophia tourna le téléphone et trouva le message.

- Mets-le sur haut-parleur, dit Emma, le revolver bien en main.

Elle se sentait confiante et le tenait fermement, même si le faisceau du laser, piégé dans la zone du front délicat de Sophia, ressemblait à un point bondissant en zigzags contre des murs invisibles.

Sophia fit ce qu'on lui disait et le message démarra.

- Sophia, c'est Pamela. Je crois comprendre que tu as donné comme instructions à Philip de garder les Spellman chez moi. Si c'est le cas, tu as essayé de me piéger et je suis ici pour te dire que tu as échoué. Si ce n'est pas le cas, Philip a essayé de me piéger et il a échoué. Dans tous les cas, je saurai si c'était toi, si c'était lui, ou les deux à la fois ou si c'était quelqu'un d'autre. Je ne serai le bouc émissaire de personne. Notre contrat était de faire cela tous ensemble...

La pomme Lalique, rouge comme le rouge à lèvres de Laura, aussi dure que son cœur et lourde comme une balle de baseball, s'envola de la main de Grace Miller, trop tard pour qu'Emma enregistre ce qui arrivait vers elle. Elle avait dû la saisir sur la table à côté pendant qu'Emma ne regardait pas. Elle arriva si vite et la frappa si fort à la poitrine qu'elle entendit ses os craquer malgré le bruit du coup de feu qui partait. Avant de s'évanouir, elle eut la vision d'une explosion cramoisie à l'arrière de la tête de Sophia Miller, elle entendit des cris d'horreur alors qu'elle et Sophia s'effondraient au sol. Puis rien d'autre que le silence pendant qu'elle s'écroulait dans le tunnel obscur de sa propre inconscience.

CHAPITRE TRENTE-TROIS

Au sous-sol, Beth se tourna vers la fenêtre et la regarda. Elle était légèrement hors de portée. Pendant ce temps, au-dessus d'elle, on s'agitait plus que jamais. Elle entendait la femme dire à tout le monde de "ramasser tout leur bordel et de dégager."

- Qu'est-ce que tu fais ? chuchota Gloria, derrière elle.

- J'obéis aux ordres. Je nous fais dégager d'ici.

- Je pense que tu en as assez fait.

- J'ai dit la même chose à Papa. Mais il a dit qu'il avait foi en moi. J'espère que malgré tout ça, toi aussi. Il m'a dit de créer une diversion qui les freinera parce que lui et Jennifer sont en route.

- Ils savent où nous sommes ?

- Ils pensent le savoir.

- Ils pensent seulement ?

- C'est déjà quelque chose, Maman. Maintenant, aide-moi. La fenêtre est trop haute. J'ai besoin d'un coup de main pour pouvoir voir dehors. Quand tu me soulèveras, j'ai besoin que tu me tiennes le plus fermement possible. Je n'ai pas entendu de revolver ou de fusil heurter le bas de l'escalier, ce qui signifie que Jack ne renonce pas au sien et Brian non plus. Ça veut dire que nous avons à peu près trois minutes avant qu'ils nous balancent une bombe de gaz lacrymogène, et je suis sûre qu'ils le feront. C'est ça qui nous forcera à sortir. On n'aura pas d'autre choix que de partir. Cette femme n'avait pas l'air d'être venue ici pour rigoler. Elle nous gazera et ce sera terrible. On aura de la chance de trouver les escaliers pour remonter. Maintenant, penche-toi, mets tes bras autour de mes jambes, soulever avec tes jambes et mets-en un coup pour que je puisse voir par la fenêtre.

- Tu veux que je tienne ton arme ?

- Je l'utilise.

Quand elle parla, l'inquiétude dans la voix de sa mère était nette. Tu vas faire quoi ?

- Je vais viser une des voitures sur le trottoir. Ça devrait déclencher son système d'alarme. Puis, j'en viserai une autre. Et une autre. Les gens entendront les coups de feu. Les gens entendront les sirènes. Quelqu'un va appeler les secours. Moi aussi, dès que j'aurai fini. Je vais leur dire que je ne sais pas où je suis, mais ça ne devrait pas poser problème. Ils peuvent me retrouver avec la localisation de son téléphone portable. Je le ferais bien maintenant, mais ils

poseraient trop de questions et je dois agir. Mets tes bras autour de mes jambes. Vite. Soulève-moi.

Le problème avec la fenêtre, c'est qu'elle était sale. Une pellicule grise de saleté, de poussière et un nid de toiles d'araignées la recouvrait, au point que Beth ne voyait pas clairement au travers. Quand sa mère la souleva, elle balaya les toiles d'araignée avec la crosse de son fusil et regarda un nid d'araignées s'éparpiller sur la fenêtre comme un voile se déplaçant.

Ce n'était pas parfait, mais maintenant elle voyait des voitures alignées le long du trottoir. Le point essentiel était de les toucher de manière à ce que leurs alarmes se déclenchent. Une balle se nichant dans une portière ferait l'affaire.

C'est ce qu'elle espérait, tout au moins.

La fenêtre était encastrée au point qu'elle put poser son poignet sur le granit qui l'entourait. Juste devant la maison, une voiture d'aspect coûteux ressemblant à une Audi. Une voiture comme ça aurait forcément une alarme. Elle visa la porte côté passager au moment où quelqu'un sortait et descendait les marches sur sa gauche. C'était un des hommes. Il portait une boîte et commença à descendre la rue. Il s'arrêta près d'une des voitures garées sur le trottoir, ouvrit le coffre et y posa la boîte.

Fais-le avant qu'il se retourne.

Elle agrippa fermement le revolver, se mit en joue et, retenant son souffle, elle brisa rapidement la fenêtre, passa les mains à travers les barreaux et tira sur le côté de la voiture. L'homme sur le trottoir fit demi-tour et attrapa son fusil au moment où l'alarme de la voiture commençait à déchirer l'air de la nuit. Avec ses feux avant et arrière qui clignotaient, elle voyait mieux à présent. Il était accroupi très bas, se déplaçant vers elle avec précaution, son arme directement devant lui, prêt à tirer.

A l'étage, elle avait créé un pur chaos. Pas le temps. Elle se retourna et prit l'homme dans sa ligne de mire. Elle tira un coup de feu, mais sans le toucher parce que sa mère n'avait pas non plus tant de force que ça. Elle avait du mal à la maintenir en l'air et elle avait un peu bougé quand Beth avait appuyé sur la gâchette. Au lieu de toucher l'homme, la balle s'enfonça dans la voiture à côté de lui, mais d'une manière telle que Beth n'aurait pu l'imaginer.

Soit elle avait frappé le réservoir soit elle avait heurté une arrivée d'essence à l'intérieur de la voiture. Quoi qu'il en soit, ça n'avait pas d'importance parce que ça faisait l'affaire.

La voiture explosa avec tant de force qu'elle se souleva trottoir et brûla l'homme venant dans sa direction juste au moment où le réservoir de gaz avait explosé, encore plus fort.

Des vitres se brisèrent.

Secoués par le choc, des débris tombèrent depuis les rayonnages au-dessus d'elle.

La lumière de l'explosion lui brûlait les yeux et elle leva une main pour les protéger de la boule de feu roulant et tournant sur elle-même au milieu de la rue.

Sa mère était en train de lâcher prise, mais avant ça, Beth put voir la voiture détruite tomber sur le haut de la voiture derrière elle, celle qui appartenait aux hommes à l'étage.

Puis elle entendit les bruits les plus accueillants et les plus terrifiants de sa vie.

Les alarmes d'une douzaine de voitures des environs commencèrent à hurler pendant que les gens des bâtiments voisins sortaient prudemment dans la rue.

CHAPITRE TRENTE-QUATRE

- Tu as entendu ça ? demanda Camille à Sam.

Ils étaient sur la 5^{ème}, au niveau de la 68^{ème} rue, à côté du Mary Ellen Winston building et seulement à deux maisons de celle de son frère Scott. Devant eux, l'avenue se creusait sous le poids du trafic. Une brise légère s'était levée, un cadeau bienvenu au vu de la chaleur qu'il faisait, mais qui souleva la capuche de Camille, découvrant un instant son visage avant qu'elle ne la ramène sur sa tête.

- J'ai entendu.

Le cœur de Camille bondit. Une onde d'inquiétude la traversa. Qui était dans la fusillade ? Est-ce qu'Emma allait bien ? C'était étouffé, mais c'était un coup de feu. Pas de doute. Elle est là-bas. Nous devons arriver jusqu'à elle immédiatement.

- Continue à marcher, dit-il.

Ils jaugèrent l'immeuble. Des barreaux aux fenêtres du sous-sol. Une porte de fer filigrané, fermée, probablement verrouillée et à travers laquelle ils ne pourraient jamais pénétrer. Deux fenêtres au rez-de-chaussée, sans autre obstacle que le verre, qu'ils pouvaient briser, mais qui les exposerait. Au premier, trois immenses fenêtres avec un balcon en fer forgé. Et puis, ce qui les fit presque s'arrêter tous les deux : sur le côté gauche du bâtiment, une entrée de service. Elle était protégée par une clôture basse en fer et surmontée d'un auvent vert.

Et la porte était ouverte.

Ils continuèrent à marcher. Parcourant tout du regard. Personne dans la rue. Pas de voitures se projetant sur la 68^{ème} rue en provenance de la 5^{ème}. Ils se regardèrent, virent le bon moment, firent demi-tour avec désinvolture et se glissèrent au bas des escaliers.

Ici, il faisait sombre. La seule lumière provenait de la rue et des rares fenêtres illuminées brillant au-dessus d'eux. L'allée entre les deux bâtiments faisait environ deux mètres cinquante de large. En raison de l'humidité et de la haute pile de sacs bourrés de déchets au bout de l'allée, l'odeur de pourriture et de décomposition était suffisante pour faire suffoquer un clochard.

Mais Camille et Sam continuèrent, à la recherche d'une porte. Ils en trouvèrent une près du bout de l'allée. Elle était verrouillée, mais pouvaient-ils la démolir pour passer au travers ? Et s'ils le faisaient, on les entendrait, ce qui les compromettrait.

- Il faut aller à l'intérieur, déclara Camille. J'ai peur pour elle. Elle n'a pas nos compétences. Nous devons la rejoindre.

- Si je défonce la porte, ils sauront.

- Je comprends.

- Tu veux que je fasse quoi ?

- Le seul autre choix qu'on a c'est que tu frappes à la porte d'entrée. Si Emma contrôle la situation, elle pourrait venir répondre, pensant qu'un voisin inquiet a entendu le coup de feu. Si elle fait ça, je te rejoins et on sera en mesure de prendre en charge la situation. Si elle n'a pas le contrôle, alors les autres viendront forcément ouvrir, car ils sauront aussi que quelqu'un a entendu quelque chose qui ressemblait à un coup de feu. Encore une fois, tu es un voisin inquiet. Ils pourraient dire que tout va bien. Il faut que tu aies entendu autre chose. Tu voudrais jeter un œil à l'intérieur pour voir si tout va bien.

- Et ils garderaient la porte en fer verrouillée. Mon inquiétude deviendrait de la suspicion. Je demanderais si je peux entrer et jeter un coup d'œil. Est-ce qu'ils me laisseraient faire ?

- Peut-être. Ils pourraient penser que te faire entrer et t'avoir entre leurs mains leur permettrait de contrôler la situation. Ils sont arrogants à ce point.

- C'est ce que tu veux faire ?

- Je ne vois pas d'autre option.

Ils se dirigèrent vers la sortie pendant qu'à son extrémité, dans la rue, un taxi s'arrêtait devant la maison. Ils entendirent une porte s'ouvrir et se refermer. Des pas sur le trottoir. Un homme qui parle au chauffeur.

- C'est Michael, affirma Camille. C'est sa voix.

- C'est aussi notre sésame, déclara Sam.

- Dépêche-toi.

* * *

À travers le brouillard qui se dissipait, Emma entendait des voix. Et ces voix lui apprirent une partie de la vérité.

- Qu'est-ce qu'on fait d'elle ?

- Elle a tué Sophia et Scott. Qu'est-ce que tu crois qu'on fait d'elle, bordel ? Je la veux morte et je la veux livrée à sa mère dans un sac mortuaire. Camille le mérite. Voici son arme. Tire dans la tête.

- Je ne suis pas un assassin.

- Oh je t'en prie. Alors explique ce qui est arrivé à notre père.

- J'ai été mis en minorité sur ce point. Tu étais là et tu le sais. Je n'ai pas son sang sur les mains.

- Vraiment ? Alors, pourquoi n'as-tu pas tout arrêté ? Tu savais ce qui se passait. Tu savais pour Pamela et le deal passé grâce à ses connexions. Tu aurais pu tout arrêter quand nous t'avons présenté ce projet. Mais tu ne l'as pas fait.

- C'est un mensonge. Tout le monde me force toujours la main. J'ai protesté contre ça.

- Non. Tu n'as rien dit ce jour-là. Et en ne disant rien, tu as essentiellement donné ton accord. Tu voulais cet argent comme tout le monde. En te taisant et en ne l'arrêtant pas, tu as accepté ça.

- Michael ne voulait pas y être mêlé de non plus.

- Je te l'accorde. Au moins, il s'est exprimé à ce sujet. Mais l'a-t-il arrêté ? Non, aucun de vous ne l'a fait. Nous sommes tous fauchés. Nous voulons tous cet argent parce que nous en avons besoin.

- Je ne le voulais pas de cette manière. Je ne voulais pas que mon père meure.

- C'est des conneries.

- Vraiment ? C'est ce que tu penses ? Sophia et Scott ont également convenu d'aller jusqu'au bout et maintenant ils sont morts. C'est-ce que tu voulais ?

- Bien sûr que non.

- J'en doute. Car maintenant qu'ils sont morts, tu vas obtenir une plus grande part du gâteau.

- Et toi non ?

- Pas si je meurs. Et je doute que tu pleures si ça arrive. Ça te fera juste plus d'argent. C'est tout ce qui t'intéresse.

Tout était trouble. Confus. Leurs voix semblaient épaisses et lointaines. Mais au cœur de leur dispute, leurs voix, s'élevant souvent au point d'être perçantes, continuaient de transpercer le brouillard jusqu'à ce qu'elle puisse en émerger. Elle ouvrit les yeux d'un millimètre. Ils se tenaient au-dessus d'elle. Tyler à ses pieds. Grace à sa gauche. Laura à sa droite. Personne ne regardait vers elle. Sa vision n'était pas nette. Elle ne pouvait pas dire qui tenait le revolver.

Elle ferma les yeux, à la dérive. C'était difficile de respirer. Son corps lui faisait mal, surtout sa poitrine. Mais pourquoi ? Pourquoi était-elle allongée sur le sol ? Son esprit parti à la recherche de la raison de tout ça, mais il n'y avait pas de mémoire à laquelle se raccrocher. Du moins pas maintenant. Est-ce que ça reviendrait ? Elle ne le savait pas. Ils continuaient à se disputer. Grace criait sur Tyler. Laura en remettait une couche.

Et puis, on frappa à la porte. Il les fit taire.

On frappa de nouveau, plus fort cette fois.

- C'est Michael.

- Emmenez-la dans la salle à manger. Posez-la contre la table, mais gardez-la assise. Si elle a une hémorragie interne, je ne veux pas

qu'elle s'étouffe avec son propre sang. Il y a une arme là-haut dans la commode de Scott. Utilisez-la s'il le faut.

C'était la voix de Laura. Ou était-ce Grace ? Elle ne pouvait pas en être sûre, mais elle sentit des mains se glisser sous ses aisselles et quelqu'un commencer à la traîner hors de la salle. La douleur qu'elle ressentait dans la poitrine était atroce. Elle fit tout son possible pour l'empêcher de paraître sur son visage, pour garder son corps inerte et pas tendu avec la douleur. Elle y parvint, mais à peine. Pendant qu'on l'emmenait, elle écouta.

- Pourquoi la déplacez-vous ?

- Il sait pour Scott. Il ne sait pas pour Sophia. Finalement, Emma reprendra connaissance et commencera à raconter des paquets de mensonges. Une fois passé le choc pour Scott et Sophia, nous lui dirons qu'elle est ici et ce qu'elle a fait. À ce stade, je parie qu'il l'achèvera.

- J'en doute.

- Vraiment ? Eh bien, je suppose qu'on verra ça, n'est-ce pas ?

CHAPITRE TRENTE-CINQ

Ils arrivèrent sur la 93^{ème} rue plus tôt que prévu, mais en s'engageant dessus, il leur apparut clairement qu'il était déjà trop tard.

Des alarmes de voitures déchiraient le ciel de la nuit. Un incendie faisait rage depuis une voiture, atterrie on ne sait comment sur le dessus d'une autre. Les gens étaient dans la rue, la plupart au téléphone, d'autres simplement debout, en état de choc à la vue de cette voiture en feu. Au loin, Marty entendait les gémissements ténus des voitures de police qui approchaient.

Elles étaient trop loin. Il ne pouvait pas attendre leur arrivée. S'il voulait aider sa famille, il fallait agir maintenant.

- Arrêtez-vous là, dit-il au chauffeur.

Celui-ci s'exécuta. Jennifer s'apprêtait à descendre, mais Marty la retint.

- J'ai besoin que tu restes en sécurité. Je ne sais pas ce qui s'est passé à l'intérieur et je ne peux pas m'inquiéter pour toi quand j'y serai. Tu tiens ton sujet. Rapporte ce que tu sais et ce qui est sur le point de se dérouler, mais promets-moi que tu n'y prendras pas part. Rappelle-toi ce qui s'est passé la dernière fois avec Wolfhagen. Tu as failli mourir. Ça pourrait se reproduire.

Elle était visiblement déçue, mais elle hocha la tête.

- Promets le moi.

- Je te le promets.

Marty l'embrassa avec fougue sur les lèvres avant de quitter la voiture et commença à descendre la rue en courant, entouré de fumée, illuminé par le feu. Il ôta son Glock pour le tenir au plus près du corps. Il chercha la maison avec la porte rouge, trouvé et remercia silencieusement Camille Miller de lui avoir donné ce détail.

- Police, cria-t-il à la foule. C'était un mensonge, mais autrement ils auraient paniqué en voyant son revolver.

- Est-ce que quelqu'un est sorti de la maison ?

- Personne.

- Je n'ai vu personne.

- J'ai besoin que vous rentriez tous dans vos maisons. Cette voiture qui brûle risque d'en faire exploser d'autres. Chez vous. Maintenant.

La foule recula, Marty se cacha derrière une des voitures de l'autre côté de la rue et tenta de d'appréhender la situation malgré les alarmes, ce qui rendait toute concentration presque impossible.

Pour autant qu'il le sache, sa famille était au sous-sol. Si Decker et les autres n'étaient pas partis, il pourrait faire face à une prise d'otages, même si ça représenterait un défi pour eux, sachant qu'il y avait des armes au sous-sol et des gens prêts à les utiliser.

Alors, qu'est-ce qu'il regardait ? À quoi pensaient-ils ? Quand la voiture avait explosé, ils devaient bien savoir que ce n'était qu'une question de temps avant que la police arrive. S'étaient-ils enfuis sans être vus ? C'était possible.

Il sortit son portable, appela le détective Mike Hines et l'informa de la situation.

- S'ils n'ont pas trouvé de taxi, ils sont à pied.
- Ils pourraient aussi être à l'intérieur de cette maison.
- Compris.
- Attends la police.

Il avait envie de répondre que, plus tôt, il a demandé à Hines que des policiers soient stationnés devant chaque maison de Miller, mais il se retint. Mieux valait ne pas l'énervé. - Pas le temps. J'ai des véhicules en feu ici. Ma famille est à l'intérieur. J'y vais. Fais passer l'info qu'ils pourraient être à pied. Si c'est possible, fais boucler la zone. Je sais que ce n'est pas ton district, mais envoie quelqu'un ici. Je serai dans la maison avec la porte rouge, à côté des voitures en feu. Ils la verront, mais assure-toi qu'ils savent que je suis à l'intérieur. Dis-leur à quoi je ressemble et qu'ils fassent attention.

Il raccrocha le téléphone, le fourra dans sa poche et jeta un coup d'œil depuis l'arrière de la voiture pour pouvoir regarder de l'autre côté. Aucun mouvement. Personne aux fenêtres, même si les lumières étaient allumées. Étaient-ils à l'intérieur ? Peut-être. Il ne le savait pas, mais il devait prendre ce risque.

Accroupi, il traversa rapidement la rue et s'appuya le dos contre une des voitures garées, dont l'alarme retentissait. Les feux avant et arrière clignotaient. Il regarda la voiture en feu et sut ce qui allait arriver. Cette voiture était en train de cuire celle d'en dessous. Au moment où son capot serait trop chaud, il s'effondrerait, ce qui signifierait une autre explosion. Étant donné la proximité des voitures garées, il y avait la possibilité que d'autres puissent s'enflammer.

Le temps jouait contre lui, il prit la diagonale jusqu'au bâtiment à gauche de la maison. Il y appuya son dos, le revolver près de sa poitrine. D'un coup d'œil, il put voir que la fenêtre gauche du sous-sol gauche était brisée. Auparavant, il avait dit Beth de faire diversion. Elle avait probablement cassé cette fenêtre et tiré sur une ou plusieurs des voitures pour déclencher leurs alarmes.

Cette fille est intelligente.

Une partie de lui voulait aller à cette fenêtre. Une partie de lui désirait ramper sur le ventre, coller son visage à l'intérieur et leur dire

qu'il était là, que la police était en route et que tout allait bien se passer. Mais c'était impossible. Il y avait le risque que les hommes de Decker aient réussi à les mater. Il y avait un risque qu'ils soient en bas avec eux, s'attendant à une possible prise d'otages. L'espérant. S'il montrait son visage, ils le descendraient.

Il faut trouver un plan.

Pas d'autre moyen de pénétrer dans la maison que par la porte de devant.

Il regarda de l'autre côté de la rue et vit des gens le guetter à travers leurs fenêtres, ce qui n'était pas bon parce que cela signifiait que tout le monde à l'intérieur de la maison connaîtrait sa position. Il écouta les bruits de la nuit et par-dessus les sirènes il entendit les voitures de police se rapprocher. Ils seraient là dans cinq minutes, c'est à dire trop tard. Il n'avait pas cinq minutes. Il regarda vers le bas de la rue et ne vit aucun signe de Jennifer. Elle l'avait bel et bien écouté cette fois. C'était un miracle.

Partez.

Il se baissa, courut jusqu'à la porte et fut surpris de la trouver à peine fermée. Soit il s'agissait d'un piège pour l'attirer à l'intérieur soit ils n'avaient pas claqué la porte assez fort en s'enfuyant après l'explosion de la voiture.

Plus raisonnable d'envisager la première option. Du pied droit, il appuya au bas de la porte afin de l'entrouvrir, gardant en même temps le reste de son corps caché par l'encadrement de la porte. La porte grinça en s'ouvrant. Il tressaillit en entendant ce bruit, écouta, mais n'entendit rien à cause des alarmes.

Son arme pontée devant lui, il se pencha et inspecta le couloir.

Vide, mais richement décoré. Des appliques murales. Un lustre au-dessus de lui. Les planchers en bois massif d'origine brillant comme s'ils étaient neufs. À sa droite, un grandiose escalier d'acajou s'élevait de façon spectaculaire vers la gauche. A la base de celui-ci, un poteau finement sculpté se distinguant des nombreuses sources d'émerveillement de la pièce.

Pas de trident, pensait-il. Pas bête.

Sur la gauche, environ trois mètres plus loin, une pièce. Lumières allumées. Il voyait le côté d'un poêle. Il fit un pas en avant, s'attendant à ce que le parquet gémissse sous son poids, mais non. En tout cas, c'est ce qu'il se dit. Les alarmes de voiture étaient trop stridentes.

Il fit un autre pas en avant et s'efforça d'entendre quelque chose, n'importe quoi d'anormal au-delà du bruit de ces alarmes, mais c'était impossible, et ça le perturbait. Il commença à se déplacer lentement vers la cuisine. S'ils étaient là, ils étaient aussi silencieux que lui. Mais étaient-ils aussi rapides ? Aussi agile et précis ? Il ne le savait pas.

Il s'approcha de la porte, appuya son dos contre le mur, amena le

revolver à sa poitrine. Prit une grande inspiration. Se projeta à l'intérieur. À gauche et à droite. Inspecta la pièce. Rien. Mais il y avait une porte. Et elle menait à la cave, il l'aurait parié. Il était tenté de s'en approcher, mais il résista.

Vérifie d'abord le reste du rez-de-chaussée. Assure-toi que tu es seul.

Ce qu'il fit. Une fois terminé, il était presque convaincu qu'ils étaient partis. Mais alors quelqu'un commit une erreur. Quelqu'un à l'étage. Un éternuement sonore - sans équivoque malgré les alarmes - trahit une présence. Il se déplaça jusqu'en bas de l'escalier, s'accroupit, mais en tenant son arme haut.

- Police ! cria-t-il. Baissez vos armes maintenant et descendez les escaliers lentement. Mains en l'air et devant vous, là où je peux les voir. Bougez.

Du mouvement dans les escaliers. Pas vers le bas, mais vers le haut. Était-ce une chance ? S'il allait à la cave, les appelait et leur disait de fuir, seraient-ils en sécurité ? *Non, ce serait pire. Ils pourraient leur tirer dessus depuis les fenêtres de l'étage. Monte à l'étage. Trouve-les. Neutralise-les d'abord. Ensuite, va au sous-sol.*

Il était sur la deuxième marche quand la maison trembla au point que le chandelier dans le hall d'entrée sauta et se mit à balancer au moment où la porte d'entrée s'ouvrait.

Marty tournoya alors que du verre explosait dans la pièce, la cuisine et le salon, provenant des fenêtres qui donnaient sur la rue. Il s'en détournait, mais néanmoins des morceaux de verre lui mordirent le dos, le cou et les bras.

Dehors, il y eut un rugissement féroce. A l'étage, une femme cria. En dessous de lui, pour la première fois, il entendit sa famille. Certains criaient. L'un d'entre eux hurlait de terreur. Il était certain que c'était Katie.

Il pouvait sentir l'air aspiré hors de la maison. Il vit un tunnel de flammes descendre la rue en spirales, créant un labyrinthe d'ombres avant que le feu s'élève et s'évapore. Les odeurs de fumée, d'essence et de caoutchouc brûlé inondèrent la maison, rendant la respiration difficile.

La voiture en-dessous de celle en feu avait explosé.

La question maintenant était de savoir si les voitures garées à côté allaient suivre.

CHAPITRE TRENTE-SIX

Grace Miller ouvrit la porte, vit son frère, Michael, vit Camille debout derrière lui, et vit un homme qu'à l'évidence elle ne reconnut pas parce qu'elle plissa les yeux à l'instant où elle essaya de le reconnaître.

Un millièmè de seconde plus tard, la situation s'enclencha.

Grace entrouvrait la bouche quand Camille Miller se mit en action avant que sa sœur ne puisse fermer la porte ou dire un mot. Elle se glissa derrière Michael, posa un doigt sur ses lèvres, et appuya son revolver fermement contre le front de Grace. Elle murmura à l'oreille de sa sœur :

- Ma fille est en sécurité ?

Grace regarda le revolver et secoua la tête.

- Elle est morte ?

Un autre mouvement de tête.

- Salue Michael. Amène-le à l'endroit où sont les autres. Mets quelqu'un au courant et tu es morte. C'est une promesse. Allez.

Sa sœur était secouée en son maigre for intérieur, mais même dans une situation aussi grave que cela, Camille ne cessait jamais de s'étonner de la rapidité avec laquelle Grace pouvait se donner une contenance. Apparemment, toute cette bonne éducation n'était pas partie en fumée, parce que même maintenant, Grace ne flanchait pas.

- Tu es en avance, comme d'habitude, Michael. Merci de débarquer.

- Depuis quand je suis à l'heure, Grace ?

- Jamais.

- Alors, pourquoi me chercher à ce sujet? Où est Scott ?

- À l'arrière de la maison.

- Comment est-il mort ?

- C'est mieux si tu le vois.

- Pourquoi ?

- Parce que ça répondra à ta question.

Quand Camille et Sam étaient venus à la rencontre de Michael dans la rue, il leur avait dit que Scott était mort. Il ne savait pas comment, mais Camille savait. Emma l'avait tué. Il y avait une chance qu'elle se trompe, mais elle en doutait. Sa fille était venue ici pour une raison et cette raison était de se venger de ces gens qui, elle en était certaine, avaient tué son grand-père.

Quand ils avaient rencontré Michael près du taxi, il leur avait dit que Grace avait appelé tout le monde, mais c'était quelques heures plus tôt. Il était à fête en ville et, pour des raisons dont Camille n'avait cure, il n'avait pas pu se libérer plus tôt.

Avant d'entrer, Camille regarda dans le couloir menant à la salle de séjour de son frère. À l'exception des meubles ornés, des lampes Tiffany et de toutes les peintures qui donnaient un cachet doré à cette vie grandiose à l'extrême, il n'y avait personne en vue.

Sam et elle traversèrent jusqu'au mur tout à droite et restèrent dans l'ombre tout en regardant Grace et Michael emprunter le couloir et tourner à droite dans la pièce.

- Oh, regarde, dit Laura. C'est Michael. Quel soulagement. Je suis sûr que tu feras toute la différence pour nous aider à régler ce gâchis.

- As-tu au moins pris son numéro, Mike ? demanda Tyler. Tu sais, la quelconque putain à qui tu parlais dans le quelconque bar où tu te trouvais ce soir ? Nous nous sentirions vraiment mal si tu ratais une occasion.

En dépit du sarcasme, quand Michael répondit, sa voix était calme.

- Qu'est-il arrivé ici ? dit-il.

- Pourquoi y a-t-il tant de sang ?

- Emma, voilà ce qui est arrivé ici, répondit Laura. Elle a descendu Scott et elle a descendu Sophia. Chacun d'une balle dans la tête. Chacun est mort.

Camille porta la main à sa bouche. Sa fille avait tué deux personnes. Sa tante et son oncle. Pourquoi avait-elle fait cela toute seule ? Pourquoi n'avait-elle pas pu attendre ? Réagissait-elle contre le propre passé de sa mère, dont elle vient de tout apprendre aujourd'hui ? Ou croyait-elle vraiment qu'elle pouvait découvrir le meurtrier de son grand-père et le faire payer pour cela ?

Elle regarda Sam et vit que sa bouche s'était pincée. Il secoua la tête à son intention, un geste venu du passé et elle sut ce que cela signifiait. Ne t'implique pas émotionnellement. Reste concentrée. Écoute. Trouve un plan d'action. Agis.

Il a raison.

Ils parlaient.

- Où sont-ils ? demanda Michael.

- Emma a demandé à Grace de mettre Scott à l'office. Nous avons décidé que si c'était assez bien pour Scott - qui n'avait probablement jamais mis les pieds dans cette partie de la maison - ça convenait certainement pour Sophia, qui passait la plupart de ses soirées évanouie sur le sol un peu partout dans Manhattan. Où qu'ils se soient retrouvés - au ciel ou en enfer, à vous de choisir - ces deux-là sont sans doute en train de savourer une de ses ridicules cigarettes Sobranie Cocktail en ce moment.

- Tu es vraiment si froide que ça, Laura ?

- Tu es vraiment si naïf que ça, Michael ? Nous voulions tous l'argent de notre père. Ne fais pas comme si ce n'était pas le cas.

- Désolé, dit-il. - Mais je ne voulais pas ça et je vous l'ai dit. J'ai été clair : je ne voulais pas participer à cela.

- C'est vrai, dit-elle. - Tu en as fait un procès-verbal, n'est-ce pas ? Pardonne-moi, mais on sait tous les deux que c'est un ramassis de conneries. Tu as besoin de l'argent. Tout comme le reste d'entre nous.

- Je n'ai jamais donné mon accord pour ça, Laura. Aurais-je pu l'arrêter ? Aucune chance. Au moment où tu m'as approché, tu étais déjà de mèche avec Pamela Decker et ses contacts dans la pègre, et les choses étaient en mouvement.

- Il faudrait que je dessine un halo au-dessus de ta tête, Michael ? Est-ce que ça te ferait plaisir ?

- Ce que tu dois faire c'est me remettre ton arme.

- Pourquoi ? Elle marche, de toute évidence. Emma l'a apportée avec elle. On pourrait aussi bien l'utiliser pour elle. Elle fit une pause. Ou peut-être même pour toi.

- Tu me menaces à présent ?

- Tu n'es pas monté à bord. Tu as mauvaise conscience, ce qui me soulève le cœur, parce que ça veut dire que tu es faible. Cette faiblesse pourrait devenir un problème. Elle pourrait te conduire à parler aux mauvaises personnes, la police par exemple, qui est formée pour obtenir la vérité des lâches dans ton genre. On ne peut pas se le permettre.

- Tu te fous de ma gueule ?

- En fait, pas du tout.

- Passe-moi ce flingue.

- Pourquoi n'essaies-tu pas de me le prendre ?

- Donne-lui le revolver, dit Grace. Arrête cette surenchère, Laura. Tu te montres stupide. Et éteins ce laser. J'ai vu deux fois ce soir ce que ce truc peut faire. C'est mortel.

- Venant de l'autre personne qui a refusé de monter à bord, c'est précieux ! Merci, Grace.

- Pose cette arme.

- Que devrions-nous faire d'eux, Tyler ? Ils ne méritent pas l'argent. Pourquoi devraient-ils obtenir leur part ? C'est nous qui nous sommes salis les mains ce jour-là, pas eux. Moi qui ai pris un foutu vase dans la poitrine, pas eux. Moi qui suis tombée dans les pommes pendant que tu balançais notre père dans l'escalier, pas eux. Nous qui avons pris des risques. Nous qui *continuons* à en prendre. Pourquoi devraient-ils récupérer le moindre sou ?

- Tu es sérieuse ? dit Grace. Nous avons gardé votre secret. Je nous ai tous sauvés d'Emma il y a un instant. Elle aurait pu nous tuer.

- Mais elle ne l'a pas fait.
- Parce que je suis intervenue.
- Lancer une pomme de cristal à Emma vaut difficilement l'argent que tu es sur le point d'hériter, Grace. C'était juste un geste voyant. Rien de plus.

- Ce à quoi ce geste a servi, c'était de te mettre cette arme entre les mains, ce que je regrette maintenant.

- Qu'on m'apporte un violon.

- Tu sais quoi, Laura ? Michael avait raison. Nous ne voulions rien avoir à faire avec ça, mais ceux qui te connaissent savent que quand tu as quelque chose en tête, rien ne t'arrête. Tu vas de l'avant, c'est tout. Au diable les autres. Michael et moi avons juste pris une autre direction tandis que les autres t'ont suivie. Tu l'aurais fait avec ou sans nous. On le sait tous.

- Ce qui fait de toi une complice, Grace. Ce qui fait que tu ne vaux pas mieux que nous parce que tu aurais pu dire quelque chose. Tu aurais pu en parler à Camille, pour l'amour de Dieu, et alors, quelle fête ç'aurait été. Imaginez. Camille revenant à ses racines pour tous nous descendre. Elle aurait pu le faire aussi, mais tu as choisi de ne pas le lui dire. Pourquoi ? Si tu étais tellement contre ça, pourquoi ne rien dire ? Un coup de fil à Camille, notre père serait encore en vie et c'en serait fini de nous. Mais tu n'as pas dit un mot. As-tu fait une erreur ? Je pense que oui. Je ne pense pas que tu aies mérité ta part de l'argent. Tyler et moi oui. Scott a proposé de l'argent pour contester le testament, de sorte qu'il méritait sa part. Sophia a eu l'idée d'utiliser Blue comme bouc émissaire, donc elle méritait sa part. Nous quatre avons travaillé ensemble pour essayer de trouver Camille et Emma. Maintenant, nous avons Emma et elle va mourir. Les hommes de Pamela trouveront Camille et elle mourra. Pour chacune, le temps est compté. Et une fois qu'ils seront morts, je ne suis pas convaincue que Michael ou toi deviez retirer quelque chose de tout ça. La seule autre personne qui mérite ce que nous lui avons promis, c'est Pamela. Elle aura son argent car elle est allée jusqu'au bout pour nous. Elle n'a fait que nos soutenir, elle a été serviable et enthousiaste tout au long de cette expérience.

- Je me demande pourquoi, dit Grace. Mais laisse-moi te faciliter les choses. Laisse-moi en dehors de tout ça. Garde ton argent. Je n'en veux pas.

- Pareil pour moi, déclara Michael. Prenez-le.

- Mais ce n'est pas ça que ça marche, répondit Laura. Quiconque reste une fois que Camille et Emma sont mortes héritera de leurs parts. Je n'ai pas d'autre contrôle là-dessus que de vous tuer maintenant pour m'assurer que cela n'arrivera pas.

Camille commençait à se mettre en mouvement -elle *devait* bouger,

elle *devait* arrêter ça- mais Sam l'attrapa par le bras et la retint. Elle se retourna pour le regarder et l'observa faire un mouvement de la main vers le bas, le signal qu'elle devait reculer et laisser le jeu se faire naturellement. Elle articula le nom d'Emma, mais il fit le même geste de la main avant de la lever à son oreille.

Écoute, disait-il. *Attends*.

Elle écouta. Elle attendit. Mais ce qui se déroulait dans la pièce voisine la terrifiait. S'il n'y avait la moindre mention d'Emma...

Le premier coup de feu la surprit. Pas le deuxième. Elle entendit deux corps s'effondrer par terre et sut que c'était Michael et Grace. Juste comme ça, Laura les avait tués. Maintenant, elle allait s'occuper d'Emma. Camille leva son revolver sur le côté de son visage et commença à se bouger en silence dans le couloir. Cette fois, Sam était derrière elle. Lui aussi savait ce qui se préparait et il avait sorti et levé son propre revolver.

- Je suppose que tu penses que je suis une horrible personne, déclara Laura. Mais je ne regrette rien. Je n'ai jamais vraiment aimé ni même apprécié l'un d'eux, de toute façon. Grace était une idiote avec un pinceau, mais pas de palette, si tu veux mon avis. C'était vide. Michael a fait son chemin en baisant partout dans cette ville et il a ridiculisé le nom de Miller. Je suis contente de l'avoir fait.

- Je ne sais pas quoi dire, répondit Tyler. Sa voix était sombre. Je ne pensais pas que tu le ferais.

- Mais je l'ai fait. Et regarde Grace. Regarde-la se vider. Une aussi petite chose, qui aurait dit qu'elle avait tant de sang en elle ?

- Laura, tu vas bien ?

- Probablement pas.

- Puis-je avoir l'arme ?

- Pourquoi ?

- Parce que je ne veux pas que tu te fasses de mal.

- Qu'est-ce qui te fait penser que je vais me faire du mal ?

- Je crois que tu es en état de choc.

- Pourquoi je serais en état de choc ?

- Parce que tu viens de tuer notre frère et notre sœur.

- Ça ne me choque pas. Toi oui ?

- D'une certaine manière, oui.

- Tu voulais qu'ils restent en vie ?

- Je ne m'attendais pas à ce qu'ils meurent.

- Je pensais que tu étais avec moi.

- C'est le cas, depuis le début. Mais ce soir, nous avons perdu la majeure partie de notre famille. Ça n'a jamais fait partie du plan.

- Les plans changent.

- De manière aussi radicale ?

- Je n'ai pas tué Scott. Je n'ai pas tué Sophia. C'est Emma qui l'a

fait. Je n'avais rien à voir avec ces plans, Tyler. C'est Emma qui avait tout manigancé.

Camille et Sam s'arrêtèrent juste avant d'entrer dans la salle. Ils écoutèrent.

- Je n'ai fait que tuer ces deux-là. Ils ne faisaient pas partie de l'équipe. Si je les avais laissés vivre, la culpabilité et le chagrin auraient pris le relais, ils se seraient confiés à quelqu'un et cette personne aurait parlé à quelqu'un d'autre parce que nous sommes la famille Miller. La famille Miller. Cette famille Miller. Tu vois comment ça se serait passé. À la fin, quelqu'un serait allé voir la police, les aurait informés et la police serait à nos portes. Je devais tuer Michael et Grace pour empêcher que cela se produise. J'avais besoin de prendre les devants.

- Tu ne penses pas que la police va être après nous maintenant ?

- Bien sûr que si. Ils auront leurs soupçons et ils viendront avec des questions. Mais nous sommes assez intelligents pour les esquiver.

- Je ne le pense pas. Ça va implorer, Laura. S'il s'était juste agi de Camille et Emma, nous aurions été bien. La proposition initiale fonctionnait parce qu'elle était simple. Camille et Emma étaient retrouvées mortes. Assassinées. Une fois que la police aurait appris le passé de Camille, ils auraient pensé qu'il s'agissait d'une vengeance. Elle a peut-être quitté cette vie il y a seize ans, mais la vengeance ne meurt pas. Les gens n'oublient pas, en particulier les membres des familles, dont l'un aurait pu essayer de la retrouver depuis des années, quel que soit le crime commis par elle qui les aurait mis en rogne. Après avoir trouvé Camille, ils lui avaient fait payer de leur propre vie, elle et sa fille. C'était le plan initial. Il était solide et il était plausible. Maintenant, on a ça.

- En fait, vous avez quelque chose de pire, déclara Camille, entrant dans la pièce avec Sam, leurs canons et lasers déjà pointés sur Laura et Tyler. Maintenant, ce que vous avez, c'est moi. Lâche ton arme, Laura. Fais-le maintenant. Ne sois pas une imbécile. Je te tuerai aussi vite que tu les as tués. Laisse-la tomber.

Mais Laura n'obéit pas. Elle se tenait de l'autre côté de la pièce, juste derrière les corps abattus de Grace et de Michael, bizarrement élégante dans sa robe Dior couture qui avait autrefois appartenu à leur mère et qu'elle avait portée pour épater la foule à la fête d'Anastassios Fondaras.

Le sang entourait ses talons hauts noirs. Elle semblait un peu ailleurs dans sa façon de regarder Camille. Même s'il était clair que Laura était surprise que sa sœur et un autre homme soient ici, ce n'est pas ce que Camille avait remarqué en premier. Ce qui la frappa était à quel point sa sœur avait l'air déséquilibré. Il y avait une sauvagerie dans ses yeux qu'elle n'avait jamais vue auparavant. Elle semblait à la

fois emprisonnée et toute-puissante.

Laura recula d'un pas. Son arme à ses côtés. Camille savait que d'un mouvement brusque du poignet, elle pouvait tirer sur l'un d'eux. Elle savait aussi que Laura était une bonne tireuse. Tout comme nombre de ses frères et sœurs, pratiquer le tir était quelque chose qu'ils pratiquaient, pas seulement comme un sport, mais parce que la société fermée dans laquelle ils vivaient prenait le sport au sérieux. Être capable de bien tirer et de chasser était quelque chose d'attendu. Laura ne concevait rien d'autre que la compétition. Elle pratiquait bien chacune des disciplines.

- Lâche ton arme, Laura, lui dit Tyler. Fais ce qu'elle a demandé.

Mais Laura l'ignore.

- Alors, tu es blonde maintenant, Camille ?

- De toute évidence, Laura.

- Ça ne te va pas. Ça fait pauvre. Tu as l'air d'une camionneuse.

Camille ne répondit pas.

- Comment es-tu entrée ici ? C'est Michael ?

- C'est lui. Et on a entendu tout ça.

Sam s'avança et leva un stylo qui n'en était pas un. Camille le regarda furtivement elle alors qu'il pressait un bouton sur le côté.

- Et nous avons tout enregistré, dit-il.

Elle n'était pas du tout au courant qu'il avait fait ça. C'était une brillante initiative de sa part.

- Tu as enregistré ça ? dit Laura.

Sam appuya sur un autre bouton et la voix de Laura, réduit par le petit haut-parleur du stylo mais néanmoins nette grâce à la technologie numérique, résonna dans la salle :

- Je n'ai fait que tuer ces deux-là. Ils ne faisaient pas partie de l'équipe. Si je les avais laissés vivre, la culpabilité et le chagrin auraient pris le relais, ils se seraient confiés à quelqu'un et cette personne aurait parlé à quelqu'un d'autre parce que nous sommes la famille Miller. La famille Miller. Cette famille Miller. Tu vois comment ça se serait passé. À la fin, quelqu'un serait allé voir la police, les aurait informés et la police serait à nos portes. Je devais tuer Michael et Grace pour empêcher que cela se produise. J'avais besoin de prendre les devants.

Sam cliqua sur le stylo et le remit dans sa poche de pantalon.

- Où est ma fille ? demanda-t-il.

Les yeux de Laura s'agrandirent. Tyler se tourna pour regarder Camille.

- Votre fille ? dit Laura.

- C'est ça. Ma fille. Où est-elle ?

Laura regarda Camille.

- Alors, c'est lui ? Après toutes ces années, c'est ça, le père d'Emma

? Elle l'étudia pendant un moment. Pour le coup, je vois la ressemblance. Les mêmes yeux. La même peau. Et il est beau, Camille. Un peu trop masculin à mon goût, mais je dois dire, bravo.

- Où est-elle, Laura ? demanda à nouveau Camille.

Rapidement, trop rapidement pour qu'elle réagisse parce que la direction vers laquelle pointait l'arme de Laura était évidente, Laura leva son arme sur le côté et la pointa, non pas sur eux, mais à travers la double porte à sa droite. Elle appuya sur la gâchette et le laser continua de clignoter, les empêchant ainsi de la descendre parce que Camille et Sam savaient tous les deux où ce laser se dirigeait. S'ils lui tiraient dessus maintenant, ses réflexes lui feraient presser la gâchette.

- Elle est juste là, Camille, avec un petit point rouge qui danse sur sa gorge. Elle est toujours inconsciente après ce que Grace lui a fait ; elle pourrait être en train de se noyer dans son propre sang pour ce que j'en sais, donc au moins elle ne se sentira rien si jamais vous me forcez à tirer.

Elle jugea sa sœur d'un coup d'œil.

- Maintenant, si tu posais ton arme avant que je termine ? Tu sais que je sais tirer. Et elle est pile dans ma ligne de mire.

- Et toi dans la mienne, riposta Camille.

- Et la mienne, déclara Sam.

- Donc, au moins deux d'entre nous meurent, déclara Laura. Très bien. Tyler et moi sommes baisés toute façon. Après ça, nous serons de la chair à tabloïds pendant des mois, ce que je préférerais franchement ni voir ni entendre. Socialement, cette famille est désormais officiellement ruinée, ce que je ne supporte pas de voir. Alors, quand je tuerai Emma, au moins j'aurai la satisfaction de savoir que je l'ai emmenée loin de vous, tout comme tu nous as tellement enlevé, Camille. Sa mort va te hanter pour le restant de tes jours parce que tu sauras que ce n'est pas vraiment moi qui l'ai tuée. C'était toi.

Elle regarda dans la direction d'Emma, qui était bien dans sa ligne de mire. Elle était appuyée contre la table massive de salle à manger dans la pièce voisine. Immobile. On ne pouvait même pas dire si elle respirait. Une petite tache rouge sur sa gorge.

Puis, de manière inattendue, les épaules de Laura s'affaissèrent un peu.

- Je ne peux pas faire ça, dit-elle.

- Alors ne le fais pas, répondit Camille.

- Qu'est-ce que je raconte ? Que tu mérites ça ?

Sa réponse fut rapide. Elle appuya sur la gâchette. Au même moment cinq coups partirent des deux autres armes braquées sur elle.

CHAPITRE TRENTE-SEPT

Avec la porte d'entrée grande ouverte et les fenêtres brisées, la maison de Pamela Decker se remplissait de fumée si vite que Marty sut qu'il se passait la même chose au sous-sol. Aucune fenêtre n'avait résisté à cette explosion. S'il n'allait pas chercher sa famille maintenant, la fumée les tuerait.

Malgré son intense volonté de coincer Pamela Decker et Carr, car il savait au fond de lui qu'il se trouvait également à l'étage, il fit demi-tour, posa sa main sur la rampe et vit que son bras saignait à cause du verre qui s'y était incrusté. Son cou était humide, son dos aussi. Quelle était la gravité de ses blessures ?

Ça n'avait pas d'importance.

Il dévala les escaliers. La fumée lui piquait les yeux. Du verre craquait sous ses chaussures. Il courut jusqu'à la cuisine et se dirigea vers la porte qui - espérait-il - menait au sous-sol.

- C'est moi, cria-t-il avant d'ouvrir la porte. Ne tirez pas. J'ouvre la porte.

- Marty ! s'exclama Gloria.

Il entendait tousser. Et vomir. La fumée.

- Nous n'avons pas beaucoup de temps. Dépêche-toi !

Il regarda par-dessus son épaule, vers l'entrée. En dépit des alarmes de voiture et de l'arrivée de la police, dont les sirènes venaient de se joindre à la cacophonie à l'extérieur, il savait que quiconque se trouvant à l'étage venait de l'entendre appeler sa famille. À présent, ils savaient qu'il était dans la cuisine. Soit ils le poursuivraient, soit ils s'enfuiraient en courant tant qu'ils en avaient encore la possibilité.

Ce serait difficile à cause de la présence de la police, mais pas impossible, en considérant le chaos à l'extérieur. Il devait être prêt pour chacune des situations. Tout pouvait arriver.

Il ouvrit la porte. De la fumée orangée, illuminée par les feux du dehors, se déversa dans la cuisine. Elle flotta sur lui, lui brûlant les yeux et la gorge. Il en détourna la tête et ce faisant, entendit du mouvement dans l'escalier du hall d'entrée. Il leva son arme et la pointa dans cette direction avant d'appeler dans la cave.

- Allez, dit-il. J'ai besoin que vous bougiez. C'est dégagé.

- Brian s'est fait tirer dessus, déclara Gloria. Il est mort. Nous ne pouvons pas le soulever. Il est trop lourd. Jack a besoin de ton aide

pour le sortir d'ici.

- Nous ne pouvons pas le laisser ici, reprit Barbara Moore. Nous ne pouvons pas le laisser.

Marty ferma les yeux en apprenant la mort de son ami. Ça l'écœurerait, ça le faisait enrager, mais il savait qu'il ne pouvait pas laisser la mort de Brian le faire dérailler maintenant. Il devait garder l'esprit clair. Il devait protéger les vivants. Il s'occuperait de ses émotions plus tard.

Derrière lui, il les entendait descendre les escaliers. Lentement. Une marche à la fois. Ils avaient des armes à coup sûr. De là où il se tenait maintenant, ils le verraient à la porte.

S'il descendait à la cave, il pourrait fermer la porte et les y enfermer. La fumée aurait raison d'eux. Ça les tuerait. Moins de témoins pour dire la vérité.

Où est la police ?

Il regarda par la fenêtre de la cuisine et vit exactement où ils étaient et ce qu'ils faisaient. Les pompiers étaient arrivés. La police nettoyait les rues pour que les camions puissent avancer et éteindre les deux voitures en feu. C'était leur priorité. Bientôt des détectives seraient ici. Ils trouveraient la porte rouge. Ils connaîtraient la situation après avoir été briefés par Mike Hines. Mais arriveraient-ils à temps ? Il ne pouvait pas compter là-dessus. Pour l'heure, tout reposait sur lui.

- Écoutez-moi, dit-il. Vous devez remonter Brian vous-mêmes. Je peux vous protéger de ce côté-ci. Si je descends, je ne peux pas. Tout peut arriver. Ils sont toujours dans la maison.

- Papa, on ne peut pas le soulever.

C'était Beth. Il remercia Dieu qu'elle soit encore vivante.

- Beth, il faut que tu essaies. Vous devez tous essayer. Pour nous sortir vivants d'ici, je dois rester en haut. Croyez-moi. Jack, secoue-toi et dirige-les. Vous êtes assez nombreux là-dessous pour le faire.

Derrière lui, un craquement dans l'escalier. Puis, de façon inattendue - la voix de Carr:

- Ça ne va pas si bien pour vous, n'est-ce pas, Spellman ?

Marty alla jusqu'au poêle, s'accroupit derrière.

- Qui aurait cru que cette journée finisse comme ça ?, continua Carr. Je vous ai donné 72 heures pour ramener Camille. Vous aviez beaucoup de temps, mais vous étiez pressé. Quand les gens sont pressés, ils font des erreurs. Si vous m'aviez écouté, ça se serait passé différemment. Votre ami serait en vie. Vous auriez retrouvé Camille. Et puis nous vous aurions laissé tranquille. Tout ce que nous voulions, c'était Camille. Pourquoi avoir tout compliqué comme cela ?

- Vous avez enlevé ma famille.

- C'est vrai, mais vous ne nous avez pas laissé le choix. Tout

d'abord, vous avez rompu notre accord en embauchant des hommes pour protéger votre épouse. Ensuite, en impliquant votre ex-femme, qui est allée chez les Moore, qui ont accepté de vous aider, ce pour quoi l'un d'eux est mort. Vous ne comprenez pas ? Rien de tout cela n'aurait dû arriver, si vous m'aviez écouté. C'est vous qui en êtes responsable.

Derrière lui, par la porte de la cave, un pas se posa lourdement sur les marches du sous-sol. Il entendit Gloria dire :

- Soulevez-le plus haut par les épaules. Beth, aide-moi avec ses jambes. Doucement. Une marche à la fois.

- On ressuscite les morts ? demanda Carr.

Marty ignora ce commentaire. Avant d'agir et de les faire sortir, il voulait les retenir un peu plus longtemps afin que tout le monde puisse remonter. Pendant ce temps-là, il voulait des réponses.

- Vous avez une liaison avec Pamela Decker, n'est-ce pas, Carr ?

- Ça ne vous regarde pas.

- C'est aussi ma réponse. Ça vous intéresse de savoir comment je le sais ?

- Ça ne m'intéresse pas parce que c'est faux.

- Moi, ça m'intéresse, interrompit Pamela.

C'était la première fois qu'il entendait sa voix. Différente de ce qu'il avait imaginé. Sa voix lui rappelait Kathleen Turner, mais d'une certaine manière plus profonde. Elle était rauque, coupante.

- Je le sais parce que quand Carr a enlevé Eliot Baker, il a été rappelé à la maison, probablement par vous. Il a dit à son chauffeur de l'emmener là-bas. Quand il a ouvert la portière de la voiture, Baker a entendu une femme sur le trottoir dire qu'elle était sur la 93^{ème} rue et qu'elle était en route pour je ne sais où. Pas besoin d'être un génie pour comprendre que Carr vit ici. Donc, je dois vous poser la question, Pamela. Kenneth Miller a été généreux avec vous. Il vous a donné plus que vous n'auriez jamais pu rêver. Et pourtant vous l'avez trahi ? Pourquoi ? Il vous a donné vingt millions de dollars. Ce n'était pas suffisant ?

- Franchement, non. C'était une blague. Je méritais plus. Vingt millions, ce n'était rien pour Kenneth, c'était comme vingt dollars pour vous et moi. J'ai trouvé ça insultant. J'ai toujours été là pour lui, et pourtant il m'a mise en dernier dans son testament. Pour une relation qui avait duré dix ans, c'était inacceptable.

- Ça vous a mis en colère.

- Oui.

- Alors, qui a approché qui pour le faire tuer ?

- Laura.

- Et vous étiez tous d'accord pour le descendre ?

- Pas tous.

- Qui a résisté ?

- Ne dis rien, Pamela.

- Ne me dis pas de me taire, Philip. Jamais. Et quelle importance, de toute façon ? C'est fini pour nous. Les policiers sont devant. Ce n'est qu'une question de temps avant qu'ils passent cette porte. As-tu au moins remarqué ? Elle est grande ouverte. Ils vont s'y engouffrer tout droit.

- On pourrait toujours s'en aller.

- Tu y crois vraiment ? Contentons-nous de tourner la page sur ce sujet. Si nous descendons les escaliers, Spellman nous tuera. Si nous ne descendons pas, la police viendra nous chercher, nous serons appréhendés et nos visages et nos histoires pourries seront jetés en pâture aux médias pendant des semaines, voire des mois. Tu le sais. J'ai besoin que vous pensez à l'humiliation qui vient avec ça. A tous les niveaux, c'est fini pour nous. Donc, remettons les pendules à l'heure et passons à autre chose.

- Tout ce que tu dis pourra être retenu par un tribunal.

- Philip. Chéri. Tu ne comprends pas ? Nous sommes cuits. Et nous n'irons pas en prison, ni devant les tribunaux. Il y a d'autres façons de s'en sortir et je suggère que nous y ayons recours. Tu vois ce que je veux dire. Mais avant cela, je dois dire la vérité parce que Spellman a raison. En grande partie, Kenneth a été généreux avec moi. Il m'a donné cette maison, m'a acheté mon appartement sur Park Avenue, m'a dit chaque jour qu'il m'aimait. Et il le pensait. Nous avons fait ensemble des voyages fabuleux et nous avons mangé dans certains des meilleurs restaurants. Il était gentil avec moi. Il voulait que je me remette au droit, mais j'ai trop pris goût à ce qu'on s'occupe de moi, donc je ne l'ai pas fait. C'est ma faute. C'est moi qui ai merdé. Voilà, Marty. Vous m'écoutez ?

- Je vous écoute, Pamela.

- Depuis le début, Grace et Michael ne voulaient rien avoir à faire avec ça, mais Laura est Laura. Elle obtient toujours ce qu'elle veut. Donc, elle a mené la charge. C'est elle qui a tout organisé et est allée jusqu'au bout. Tyler était derrière elle. Sophia et Scott ont aidé, mais pas avec la même détermination que Laura. Ils ont pris le train en route, en quelque sorte, même si ça n'excuse rien de tout ça. On m'a impliquée parce que j'avais des liens avec Philippe, que vous connaissez sous le nom de Carr. Son vrai nom est Philip Carp, en passant, juste histoire de vous faciliter les choses.

Elle cessa de parler un instant. Marty entendit quelque chose qui ressemblait à une gifle, puis une lutte, puis le déclic d'un revolver, un bruit de pas dans l'escalier.

- Laisse-moi, Philip. Je finis ça.

- Tu es une imbécile.

- Non. Le seul moment où j'ai été une imbécile, c'est quand Laura m'a convaincue de me joindre à ça. Vous m'entendez, Marty ?

- Je vous entends.

- Philip m'avait assuré que grâce à vous, nous pourrions mettre la main sur Camille et sa fille. J'ai fait cette promesse à Laura en échange d'une répartition plus saine de leur héritage. Des plans ont été mis en place, avec lesquels vous êtes désormais familiers. Était-ce la chose à faire ? Non. Ai-je fait une erreur ? Oui. Une terrible erreur. Kenneth m'a bien traitée pendant tout ce temps passé ensemble et pourtant je baisais quelqu'un d'autre derrière son dos. Et maintenant ça. Je ne sais pas à quoi je pensais. Je le regrette. C'était de l'avidité pure et simple. Et c'est elle qui détruit tant d'entre nous à la fin. J'en suis un brillant exemple.

Marty entendait sa famille derrière lui. Luttant pour soulever le corps. Utilisant tout ce qu'ils avaient pour remonter Brian Moore. Ils étaient presque à la porte, qui était ouverte. Il regarda derrière lui et vit le dos de Jack. Ils ne tarderaient pas à être tous dans la cuisine. Ce qui l'inquiétait, c'était de savoir que Pamela, Philip et toute autre personne se trouvant avec eux -s'il restait quelqu'un- pourrait aussi les entendre. Est-ce que Jack et les autres étaient encore armés ou avaient-ils eu besoin de laisser tomber leurs armes pour remonter Brian ? Marty n'en était pas sûr. S'ils venaient sans armes, et que Pamela et Philip tentaient quelque chose, il devrait les protéger seul.

- Les canaris sont libérés, Spellman ? On les entend battre des ailes.

- Libres et armés, répondit Marty. Si vous descendez les escaliers, Philip, je vous tue. J'ai le sentiment que quelques autres aimeraient se joindre à moi. En fait, je sais qu'ils le feront.

- Je me demande jusqu'à quel point ils savent se servir d'une arme ?

- Ils ont tué deux de vos hommes. Je dirais qu'ils sont très qualifiés. Quant à moi, vous ne trouverez pas beaucoup mieux.

Marty regarda par-dessus son épaule, pendant qu'ils amenaient Brian Moore par la porte. Il regarda son vieil ami, dont la tête pendait mollement. Sa peau devenait bleue et sa langue pourpre ressortait du côté droit de sa bouche. Ses yeux étaient ouverts et fixes. Il était couvert de sang. C'était la vision la plus troublante que Marty puisse se rappeler.

Ils étaient des amis proches depuis la fac, quand Gloria et Barbara les avait présentés. Ces vingt dernières années, ils avaient partagé une bière chaque dimanche dans des petits bars un peu partout en ville. Ils parlaient de tout et de rien. Riaient. Parlaient de la vie. Des femmes. De leurs enfants. Que devait-il faire maintenant, sans son ami ?

Il ferma les yeux. Une rage animale le traversa, et avec elle vint la

lumière. Il indiqua à tous les autres de se mettre derrière lui, pour ne pas être vus depuis l'escalier du hall d'entrée. En passant près de lui, tous le serrèrent dans leurs bras à l'exception de Jack et de Barbara Moore, agenouillée près de l'homme à qui elle avait été mariée plus de vingt ans et qui lui tenait la main en lui chuchotant quelque chose.

Où est la police ?

- Tiens, dit Pamela. Prends le flingue. Tue-moi. Puis tire-toi une balle. C'est notre seul moyen de nous en sortir. Tu le sais aussi bien que moi.

- Je ne te tirerai pas dessus.

- Alors, je vais le faire toute seule. Fais ce que tu veux. Rends-moi le flingue.

- Non.

- Donne-moi ce putain de flingue, Philip.

- Pas question.

- Très bien. On se retrouvera en enfer.

Et Marty entendit ses talons dans l'escalier. Ils n'arrivaient pas lentement ni tranquillement. Au lieu de cela, ils arrivaient de manière agressive, comme s'ils étaient en mission suicide. Le dos collé à la gazière, il regarda par-dessus son épaule et attendit qu'elle soit en vue. D'abord, il vit sa main sur la rampe. Puis ses jambes, elle portait un jean bleu foncé ajusté. Des talons rouges.

Puis il la vit en entier.

Chemisier blanc en soie rentré dans son jean. Sa main droite levée haut pour qu'il puisse voir qu'elle n'était pas armée. Elle était plus petite que ce qu'il imaginait, mais elle était belle. Des cheveux couleur corbeau tirés en arrière, en une queue de cheval soignée qui bondissait en même temps qu'elle descendait les escaliers. Sa peau était pâle. Ses lèvres rouges sombres rehaussaient la déception sur son visage.

Elle se tourna pour le regarder et au même moment, un coup de feu retentit dans la pièce. Son chemisier se gonfla, dévoilant sa poitrine et elle chancela.

Ses jambes fléchirent sous elle et elle tendit les bras vers la poutre à la recherche de soutien. Du sang se répandait sur son chemisier. Elle se tourna avec un regard accusateur vers le haut des escaliers.

Il y eut un autre coup.

Marty entendit un cri venant de derrière.

Il se retourna et trouva Beth debout à découvert, une arme pointée devant elle, visant Decker.

Il essaya de la repousser pour la protéger, mais alors il y eut un autre coup de feu, sauf que ce n'était pas Beth qui tirait. C'était Philip. Il commença à descendre les escaliers et en même temps, il continuait à tirer sur Pamela Decker jusqu'à ce qu'elle glisse loin du poteau,

chute dans les dernières marches et heurte le sol. Morte.

Quand il eut fini, il resta là un moment, regardant vers elle avec une expression de folie. Puis il amena le revolver à sa tête et tira.

Essaya de tirer.

Au lieu de ça, le revolver émit un clic sourd dans la pièce.

Il appuya à nouveau sur la gâchette, mais l'arme n'avait plus de balles. Il les avait toutes utilisées sur Decker, repliée à ses pieds, son corps reposant d'une manière qui n'était pas naturelle. Il regarda Marty et Beth, à l'autre bout de la pièce, pendant que Beth levait son arme et visait.

-Alors, quoi ? dit-il. Tu vas me tirer dessus ? De là ? Tu n'es qu'une gamine, nom de Dieu. Bordel, qu'est-ce que tu connais aux flingues ?

Beth inclina la tête vers lui.

Ce furent ses dernières paroles.

ÉPILOGUE
DEUX MOIS PLUS TARD
GRINDSTONE NECK, MAINE

Septembre

Camille Miller était assise dans un fauteuil Adirondack sur le balcon du deuxième étage de sa suite, face à l'Océan Atlantique et fixait toutes les complexités de ses profondeurs. Elle s'y perdait.

C'était un après-midi couvert, la morsure de l'air salé était glacée, et quelques arbres commençaient à se balancer dans la brise naissante. La météo annonçait qu'il y aurait des orages plus tard dans la soirée, ce dont Camille ne doutait pas. Elle le sentait arriver. Elle les voyait sur l'horizon assombri.

En dessous d'elle, l'océan se tordait intensément, aussi gris que le métal d'un revolver et tout aussi mortel. Rien de tout cela n'était paisible. En regardant les vagues se gonfler et replonger, grandir et se troubler, elle se sentait en harmonie avec elles et, durant un instant, elle crut presque les comprendre.

C'est là qu'elle s'arrêta. C'est là que sa raison l'emporta et qu'elle se reprit.

Rien de tout cela ne pouvait être compris. Le Maine était comme ça. Aussi magnifique que soit sa côte accidentée, ses courants profonds ne s'achevaient pas là. En fait, c'est ici qu'ils prenaient vie, puis ils se déversaient à l'intérieur des terres, effleurant les racines d'un état compliqué auquel, pour de nombreuses raisons difficiles à expliquer, ce serait folie de faire confiance.

Le Maine est un état qui se ressent, plus qu'il ne se voit. Où ce que l'on entend malgré soi vaut plus que ce que l'on vous dit. Trompeur, peut-être aussi dangereux et mensonger que n'importe quel autre état ou pays dans lequel Camille avait passé un peu de temps, et c'est probablement pour cette raison, pour ce mystère qu'elle aimait venir ici. Tout cela résonnait en elle.

C'était la fin de l'été et depuis deux mois, elle séjournait à la propriété familiale, qui désormais lui appartenait. Assise là depuis une heure, elle pensait à son père, elle pensait à Emma, à Sam, à ses frères et sœurs.

Elle pensait trop.

Mais les fantômes n'en avaient pas fini avec elle. Ils refusaient de partir.

Elle saisit le paquet de Gitanes sur la table à côté d'elle, en alluma

une et décida qu'il était temps d'ouvrir la porte aux fantômes. Elle les avait repoussés suffisamment longtemps. Elle resterait ici, paralysée, si elle ne les affrontait pas. Il était temps d'aller de l'avant. Paris la réclamait et le moment était venu d'y retourner.

Mais y retourner signifiait se retourner, ce que ses cauchemars avaient pris plaisir à lui faire faire, mais qu'elle n'avait pas fait de son propre chef.

Emma avait tenu huit jours avant de mourir dans sa chambre privée du New-York Presbyterian. Elle en avait passé sept dans le coma, mais Camille avait eu une journée avec sa fille avant qu'elle s'en aille. Emma était faible, mais aussi agitée. Elle voulait des réponses. Elle était déterminée à les avoir avant de lâcher prise. Elle savait qu'elle était mourante, elle était au courant de l'infection qu'ils étaient incapables de contrôler, mais elle voulait les réponses à ses questions avant de partir.

Elle voulait savoir pour Rotterdam. Elle voulait savoir pour les quarante-trois orphelins brûlés vifs avec leur agresseur, Willem Lassooy. Elle voulait savoir si sa mère avait quelque chose à voir avec ça. Elle avait besoin de savoir avant de disparaître.

- Dis-le, avait-elle demandé. Et donne-moi la vérité s'il te plaît. Ne me mens pas maintenant. J'ai besoin de savoir.

Camille lui avait dit la vérité. Un groupe non identifié d'hommes et de femmes les avaient embauchés, elle et Sam, pour descendre Lassooy. Mais avant qu'ils puissent agir, quelqu'un d'autre s'en était mêlé. Des reportages suggéraient que l'un des anciens protégés de Lassooy, probablement adulte à ce moment-là, avait brûlé, de rage, l'orphelinat. Camille et Sam étaient prêts à avoir Lassooy quand ils l'avaient coincé, seul, mais ils n'avaient rien pu faire. La nuit avant qu'ils décident de le tuer, quelqu'un avait allumé un feu, réduisant en cendres l'orphelinat et tous ceux à l'intérieur, les enfants et Lassooy.

- Tu as pensé que je ferais un truc pareil ? demanda Camille.

- Mes oncles et tantes le pensaient.

Évidemment.

- Mais toi ?

- Non. Je savais que tu ne l'avais pas fait. Je le leur ai dit. Mais je voulais te l'entendre dire. J'avais besoin d'entendre ça. J'espère que tu comprends.

- Je comprends.

- J'ai encore une question.

- Tes yeux se ferment, Emma. Tu as besoin de repos.

- Est-ce que Sam est mon père ?

Camille hésita un instant, puis elle hocha la tête.

- Pourquoi tu l'as quitté ?

- D'une certaine manière, c'est lui qui nous a quittés, Emma.

- Qu'est-ce que ça veut dire ?

- C'est compliqué.

- Dis-le.

- Quand tu iras mieux, je te raconterai tout. Je te le promets.

Elle ferma les yeux.

- Mais il est revenu, maintenant.

- C'est ça, il est revenu.

Un instant, Camille pensa qu'Emma s'était endormie, mais ce n'était pas le cas. Elle avait les yeux fermés, mais l'esprit en éveil. Elle tendit la main pour attraper celle de sa mère et la serra.

- Est-ce que ça compte pour toi ? Qu'il soit ici ?

- Je ne suis pas sûre.

- J'aimerais avoir un père. Elle commençait à partir à la dérive.

Déjà, son emprise sur la main de sa mère s'affaiblissait. C'est vrai.

J'aimerais bien en avoir un. Je pense qu'il aimerait Paris. Est-ce que Sam est déjà allé à Paris ? Paris est magnifique. Paris me manque. Mes amis me manquent.

Camille ne s'attendait pas à pleurer, car elle ne pleurerait jamais. Mais ce jour-là si, elle pleura plus que ce qu'elle pensait être capable de pleurer. Ça venait de son ventre, de son cœur et de la certitude que sa petite fille était en train de lâcher prise. Cette idée l'accablait au point qu'elle ne pouvait pas parler. Que pouvait-elle faire ? Elle avait tout l'argent du monde pour aider sa fille. L'hôpital le savait. Elle aurait tout donné pour sauver Emma, alors pourquoi est-ce que le traitement ne marchait pas ? C'était juste une infection. Sûrement qu'ils pouvaient la contenir et l'éradiquer.

- Ne pleure pas.

- Tu es très courageuse, Emma.

- J'ai fait des mauvaises choses.

- Mais non. Tu ne peux pas penser comme ça.

- Je sais ce que j'ai fait.

Un silence passa. Sa respiration devint plus profonde. Camille serra la main de sa fille et fut surprise de voir les paupières d'Emma s'entrouvrir. J'ai fait ce que tu faisais, dit-elle. J'étais comme toi.

- Emma...

- Je ne le regrette pas. Ils le méritaient. J'étais comme toi. Penses-y. J'étais comme toi. Ça me rend heureuse.

Après la crémation d'Emma, Camille et Sam avaient déversé ses cendres sur la tombe de Kenneth Miller. C'est là qu'elle aurait voulu être. Pas à Paris, mais avec ce grand-père qui était tout pour elle. Ils mirent ses fleurs préférées -des roses jaunes- autour de la parcelle, éparpillèrent les cendres, et parce qu'aucun d'eux n'était religieux, ils décidèrent qu'il valait mieux tout simplement se rappeler Emma comme elle était. Intrépide, intelligente, rusée et déterminée. Elle était

gentille, et tout comme eux, elle était également une arme mortelle.

C'était près de deux mois auparavant. La police avait relâché Camille en tant que suspecte quand le complot de Laura avait été mis à jour grâce au microphone de Sam Ireland utilisé pour enregistrer sa conversation avec son frère, Tyler. Au lieu de retourner à Paris, Camille était venue ici. Elle avait besoin de se remettre d'aplomb. Elle avait besoin de solitude. Elle avait besoin d'être dans un endroit isolé et celui-ci était le plus éloigné qu'elle pouvait trouver. Elle avait réussi à éviter la presse, les tabloïds, la télévision. Elle savait que ces meurtres avaient provoqué des réactions frénétiques, mais elle n'était pas obligée de les écouter ni d'y participer. Comme d'habitude, personne ne savait où elle était.

Pendant des semaines, Sam avait appelé tous les jours, mais elle ne répondait jamais. À quoi bon ? Comment aller de l'avant maintenant ? Finalement, les appels s'étaient espacés. Une ou deux fois par semaine.

Puis, une fois par semaine. Puis il finit par comprendre et ça s'arrêta. Elle était surprise qu'il ait insisté aussi longtemps. Peut-être qu'il l'aimait vraiment. Ou son souvenir, tout au moins.

Le temps passait. Elle pensait à lui et se demandait ce qui aurait pu se passer. Puis, elle décida que ça n'avait pas d'importance.

Elle regardait l'océan quand les premières gouttes d'eau commencèrent à tomber du ciel. Elle regarda la pelouse en dessous d'elle et le ponton qui s'avavançait dans l'océan. Plus que tout, elle voulait descendre dessus, se plonger dans l'abîme froid et couler jusqu'au fond. Elle voulait aspirer l'eau, s'en remplir les poumons et en finir une fois pour toutes.

Mais elle ne le ferait pas.

Elle ne ferait pas ça au souvenir de sa fille. C'était la facilité. Son enfer serait d'avancer sans Emma, vieillir sans avoir l'occasion de célébrer le mariage d'Emma ou l'occasion d'avoir des petits-enfants à aimer et à gâter. C'est ce qu'elle méritait. Camille croyait au karma. Le sien était ainsi. Elle l'avait créé elle-même en partant à Paris tant d'années plus tôt et y avait rencontré un jeune idéaliste du nom de Sam Ireland, qui prêchait un ensemble de croyances qui avaient du sens pour une jeune fille.

Elle écrasa la cigarette, se leva et rentra dans sa chambre. Elle ferma les portes vitrées derrière elle et regarda son lit de l'autre côté de la pièce, où était posée une valise ouverte remplie de vêtements.

Demain, elle rentrerait à Paris. Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle allait faire, mais elle savait que le Maine lui manquerait. À tous les niveaux, être ici l'avait aidée, probablement parce que ça lui avait permis de réfléchir, mais aussi parce qu'enfant, son père l'emmenait souvent ici. Elle se souvenait de l'époque où il n'y avait qu'eux deux. Ils avaient l'habitude de prendre un avion de New-York à Bangor,

louer une voiture et venir ici pour le week-end tandis que les autres demeuraient à New-York. Elle savourait ces souvenirs. C'était de bons souvenirs. Il la comprenait comme la plupart des gens ne la comprenaient pas. Il avait toutes les raisons de la juger, mais pour une raison inconnue il ne le faisait pas. Il l'acceptait, tout simplement.

Elle regarda la valise, puis vérifia l'heure. Elle n'avait aucune envie de manger, mais elle devait le faire. Elle préparerait le dîner. Elle trouverait quoi faire de sa vie en arrivant à Paris.

* * *

NEW-YORK

Même maintenant, deux mois après les faits, Marty Spellman voyait encore dans ses rêves des choses que personne ne devrait voir. Avant que Jennifer ne le presse d'aller voir un médecin, il assistait chaque nuit au massacre de sa famille.

Il les regardait se faire tirer dessus. Se faire poignarder. Être enlevés. Se faire décapiter. Les hommes dans les arbres étaient de retour, refusant de mourir malgré ses tirs répétés. Ils restaient juste accrochés là. Et quand ils étaient prêts, ils tuaient sa famille devant lui. Encore et encore. Le cycle se répétait indéfiniment.

Il redoutait d'aller dormir. Il restait debout tard pour l'éviter. Il buvait quelques verres avant d'aller au lit dans l'espoir de neutraliser ce qui devait arriver, mais rien n'y faisait. Finalement, il se réveillait paniqué. Jennifer essayait de le calmer. Les rêves s'intensifièrent au point que pendant plusieurs semaines, il cessa de travailler.

C'est là Jennifer était intervenue.

Voir un médecin l'avait aidé. Parler l'avait aidé. Le Stilnox l'avait aidé. On l'informa qu'il souffrait d'un syndrome de stress post-traumatique. C'est pour ça qu'il suivait un traitement.

La vie continuait.

Et finalement, la vie s'améliora.

* * *

Maintenant, il était temps de fêter ça.

Marty descendit du taxi, en fit le tour pour ouvrir à Jennifer. Une chaussure rouge en sortit, puis le bas d'une robe couleur acier s'agita. La lueur d'un bustier orné de pierreries, puis Jennifer elle-même

apparut, ses cheveux tombant sur ses épaules nues en amples vagues blondes. Il faisait juste assez chaud dehors pour qu'elle se sente bien sans veste. Il vint derrière elle alors qu'ils montaient sur le trottoir.

- Tu es formidable, dit-il.

- C'est du Marchesa.

- Pardon ?

- La robe. C'est Marchesa Couture. Tu l'as payée très cher.

- Combien ça coûte, du Marchesa Couture ?

- Peu importe. Regarde-moi. Ça fait tout ce que je ne pourrais pas faire moi-même. Cette robe relève, masque et aspire tout ce qu'il faut. Elle me donne des fesses. C'est mon chirurgien plastique portable. J'ai l'air d'avoir vingt-neuf ans à nouveau.

- Là je ne dirai pas le contraire.

- C'est bien, dit-elle en lui prenant la main. Parce que cette robe a coûté dix mille dollars. Elle l'embrassa sur la joue. Plus tard dans la soirée, je te montrerai à quel point je te suis reconnaissante de me l'avoir achetée sans même le savoir.

Ce qu'il aimait et admirait en elle, c'est que malgré ce qu'ils avaient traversé, elle ne le traitait pas différemment d'avant. Son attitude était de dire qu'ils s'en sortiraient ensemble. Ils avaient besoin de vivre et d'agir normalement. Point. Leurs conversations avaient toujours eu leur rythme propre et elle était déterminée à le garder. Lui aussi, et c'est ce à quoi ils travaillaient. Ça recommençait à paraître naturel.

- J'ai acheté quelques autres choses, dit-elle.

- Tu m'en diras tant.

- Si, si. J'ai aussi acheté un short et des nouvelles chaussures de course, un survêtement noir incroyable, une bouteille d'eau qu'on attache à la taille, du ruban réfléchissant, quelques nouvelles pinces pour attacher mes cheveux. Oh, et une montre avec chronomètre, pour savoir exactement ce qu'on vaut quand on commence nos courses de nuit demain.

- Tu n'es pas sérieuse.

- Je le suis depuis le premier jour où tu en as parlé. Depuis ce jour où tu avais été ridicule à dire que tu pensais être gros. Je suis une coureuse.

- Au mieux, tu es une joggeuse.

- Je vais te donner une leçon.

- En short moulant ? Vraiment ? Tu ne sauras même pas respirer correctement.

- Tout est dans le look.

- Tu vas être tellement humilié.

- Vas-y, bébé, je t'attends. J'ai repassé la surmultipliée. Le lion est sorti de sa cage. Écoute-le rugir.

Ils marchèrent jusqu'à la galerie, qui se trouvait dans SoHo, sur Spring Street. Ici, la ville vivait comme elle ne la faisait jamais dans l'Upper East Side. Les restaurants et les bars étaient pleins. A l'extérieur, sur les trottoirs, les gens fumaient en groupes. Des taxis zigzaguaient dans la rue. Il y avait un parfum de promesse et d'excitation dans l'air de la nuit.

- Alors, ce soir un grand soir, dit-elle. Je suis contente que tout le monde soit prêt à faire la fête.

- Elle a quinze ans !

- Je sais que Beth a quinze ans depuis quelques mois, mais je n'arrive toujours pas à le croire.

- Mets-toi à ma place.

- Ton arthrose doit faire des siennes.

- Tu es hilarante.

- Je dois reconnaître que c'était sympa de la part de Jack de faire cette fête à la galerie. En fait, cet espace est parfait pour ça.

- Je suis d'accord.

- Peut-être que je vais acheter un des tableaux de Gloria.

- Je suis sûr qu'il y en aura partout.

- Combien ils coûtent ?

- Autant que du Marchesa.

- Où est-ce qu'on le mettrait ?

- La question se pose-t-elle ? Évidemment qu'on l'installerait au plafond au-dessus de notre lit.

- Pourquoi est-ce que ça m'excite ?

Ils se regardèrent en souriant pendant qu'il lui ouvrait la porte. À l'intérieur, il y avait dans les deux cents personnes, de tous âges, s'affairant dans l'espace blanc lumineux. Famille et amis, ainsi que des dizaines d'amis de Beth et quelques-uns de Katie. Marty inspecta la pièce à la recherche de Beth, la trouva sur les marches en train de parler à un jeune homme d'à peu près son âge et il sentit son estomac se nouer. Ils avaient parlé de la "chose" deux ans plus tôt. En l'observant aujourd'hui, plus rayonnante qu'il ne l'avait jamais vue, il se dit qu'il faudrait probablement qu'ils en reparlent.

Gloria était au bout de la pièce, regardant aussi Beth. Elle avait l'air horrifié de circonstance, c'était un soulagement. Au moins, ils n'avaient pas perdu leurs inquiétudes communes, ni leurs craintes au sujet de leurs enfants. Il vérifia si Barbara Moore était arrivée, mais à ce qu'il voyait ce n'était pas le cas. Depuis la mort de Brian, leur amitié s'était estompée. Ni lui, ni Gloria ne la voyaient plus beaucoup et elle leur manquait.

- J'ai juste besoin de temps, avait-elle dit quelques semaines auparavant, quand Jennifer et lui avaient invité Jack, Gloria et Barbara à dîner. Ne vous inquiétez pas. Je rappellerai. Maintenant que

Brian n'est plus là, il y a encore beaucoup de choses à faire.

Mais elle n'avait pas rappelé et tout ça le faisait se sentir très mal.

Gloria les repéra, se retourna pour trouver Jack, qui était derrière elle, et ils commencèrent à marcher vers eux.

- Elle porte du Marchesa, dit Jennifer avec un sourire.

- Comment tu sais ça ? Elle ne ressemble pas du tout à la tienne.

- Les femmes savent ce genre de choses.

- La tienne est plus belle.

- La sienne est plus chère.

- Tu préfères quoi ?

- Celle qui me donne l'air d'avoir vingt-neuf ans.

Elle tendit les mains à Jack. Ils s'embrassèrent et discutèrent pendant que Gloria et Marty faisaient de même. Chaque couple changea. D'autres embrassades, d'autres discussions. Mais rien de tout cela n'était feint ou fabriqué. À ce stade, il y avait une véritable affection entre eux. Jennifer dit quelque chose à Jack à propos du lieu qui était parfait tandis que Marty disait quelque chose à propos de Beth à Gloria. Les deux autres l'entendirent aussi et toutes les têtes se tournèrent pour regarder l'escalier, où Beth était un train de rire avec un autre garçon. Sauf que cette fois, sa main était sur son épaule.

- Qui c'est, bordel ? Marty demanda Marty.

- Juste un des nombreux garçons dont il faudra s'accommoder tant qu'elle grandit, répondit Gloria. Mais qui peut leur reprocher d'essayer ? Regardez-la. Elle est magnifique.

Quinze ans...

- Tu ne réalises toujours pas.

- Regardez-la avec cette robe bleue, ajouta Jennifer. Et j'aime ses cheveux en l'air comme ça et son maquillage est tellement naturel. Il va falloir lui appeler la sécurité.

Marty et Gloria se regardèrent et pour la première fois depuis longtemps, ils se fendirent d'un sourire.

- A ce stade, je pense que nous pouvons tous convenir que Beth peut prendre soin d'elle-même, affirma Marty.

Son portable sonna. Il pensait l'avoir éteint. Il s'excuse, plongé la main dans la poche de son pantalon, attrapa le téléphone, baissa les yeux sur le numéro, vit que c'était un numéro privé et sortit.

- Marty Spellman, annonça-t-il.

Silence.

Marty tourna la tête dans l'espoir d'obtenir une meilleure réception.

- C'est Marty Spellman.

- Est-ce que vous appréciez la petite fête, M. Spellman ? On dirait que oui. Veste et cravate noire. Jolies chaussures. Même vos cheveux ont l'air coupés de frais.

Marty recula instinctivement dans l'ombre, en dépit du fait qu'ils étaient déjà sur lui. Il balaya du regard la zone autour de lui, mais ce quartier grouillait de monde. Impossible de savoir qui appelait.

- Vous pensez que c'est fini, n'est-ce pas ?

L'homme avait un accent d'Europe de l'Est. Tchèque ? Il semblait tchèque.

- Si je pense que c'est fini ?

- Votre relation avec Camille Miller.

- Qui est à l'appareil ?

- Quelqu'un qui pourrait vous tirer dessus dans la seconde, mais qui ne le fera pas. Pourquoi gâcher une bonne soirée quand vous et votre épouse êtes si élégants ? Je vous recontacterai bientôt, M. Spellman. Quand vous approcherez Camille pour lui raconter ça, ce que je vous suggère de faire, assurez-vous qu'elle sache qu'un vieil ami pense à elle. Et se souvient.

- Se souvient de quoi ?

- Du passé. Et dites-lui s'il vous plaît autre chose de ma part.

- Quoi donc ?

L'homme lui dit.

Marty était sur le point de répondre quand la ligne coupa.

Derrière lui, la porte de la galerie s'ouvrit. Jennifer.

- À l'intérieur, dit-il.

Elle fut surprise par l'urgence dans sa voix.

- Quel est le problème ?

Il la prit par le bras, la conduisit à travers les portes.

- À l'intérieur.

Ils entrèrent dans la galerie, traversèrent la foule jusqu'à l'arrière de la salle. Katie était là, en train de parler à des amis, mais elle ne les avait pas encore vus. Ils prirent à droite et se placèrent de manière à rester cachés au cas où Katie voudrait venir leur parler.

- C'était qui au téléphone ?

- Un homme. Numéro privé. Certainement d'Europe de l'Est. Peut-être tchèque.

- Qu'est-ce qu'il voulait ?

Marty la regarda et vit dans ses yeux le même air méfiant qu'avait Gloria juste avant que leur mariage commence à décliner. Un regard qui disait : " Ma vie ne peut pas toujours être comme ça." Qui disait : " Nous devons trouver une sorte de normalité." Un regard où il lisait la peur et un avertissement. Comme pour dire : " Pas encore. Pas déjà ". Il savait que ce moment arriverait un jour ou l'autre. Il ne savait pas qu'il viendrait si vite.

- Il m'a demandé de passer le bonjour à Camille Miller de sa part, reprit Marty. Et quand je lui parlerais, de lui dire d'aller au diable. De lui dire qu'il n'avait pas oublié, à propos de son fils. Que bientôt, elle

serait morte à cause de ce qu'elle avait fait.

Il hésita avant de continuer, mais il devait être honnête avec elle. Il lui devait ça. Faute de quoi, leur mariage était une imposture.

Elle pouvait lire sur son visage aussi facilement que Gloria.

- Qu'est-ce qu'il a dit d'autre, Marty ?

- Il a dit que c'était de ma responsabilité de contacter Camille. Il a dit que si je ne le faisais pas, je mourrais aussi.

###

*La série des **Liens de Sang** se poursuit en 2014 avec Marty Spellman et Camille Miller dans **Crimes de sang**.*

*Pour le premier thriller de la série Marty Spellman, achetez le best-seller international sur Amazon : **La Course des Taureaux**.*

Romans de Christopher Smith
sur Kindle

[5ème AVENUE \(Premier roman dans la série Fifth Avenue\)](#)

[La Course Des Taureaux \(Deuxième roman dans la série Fifth Avenue\)](#)

[Bons Baisers de Manhattan \(Troisième histoire courte dans la série Fifth Avenue\)](#)

[A Rush to Violence \(Quatrième roman dans la série Fifth Avenue\)](#)

[Manhattan, Souviens-Toi \(Cinquième roman dans la série Fifth Avenue\)](#)

[La série complète de Fifth Avenue](#)

Merci d'avoir acheté et lu "*Liens De Sang*".
J'espère que ça vous a plu.

Vous pouvez me contacter à l'adresse
ChristopherSmithBooks@gmail.com pour tout commentaire ou toute
suggestion.

Vous pouvez me rejoindre sur ma page sur Facebook [ici](#).

Encore merci.

Christopher